

**Harry Dickson,
L'intégrale
Tome 15**

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a dark, atmospheric illustration. It depicts two men in classic detective attire: suits, ties, and hats. The man on the right is taller, wearing a flat cap and a light-colored suit, and is holding a glowing yellow sphere. The man on the left is shorter, wearing a fedora and a darker suit. They are standing in front of a large, arched window with heavy, draped curtains. The overall tone is mysterious and noir.

From
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE / 15

CLUB *Néo*

Jean
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTÉGRALE/15



CLUB *Néo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/15

CLUB *Neô*

Table des matières

L'ETOILE A SEPT
BRANCHES; 4

LE PROFESSEUR
KRAUSSE; 34

LE RITUEL DE LA
MORT; 58

LA MAISON DU GRAND
PÉRIL; 66

LES TABLEAUX
HANTES; 126

LE SECRET DE BRAY
HOUSE; 147

L'HERBE DES
MONSTRES; 176

CRIC-CROC, LE MORT EN
HABIT; 189

LE LIT DU DIABLE; 242

L'ETOILE A SEPT BRANCHES^{1}

1. L'étrange retour

L'affaire de l'Etoile à Sept Branches, qui émut si fortement le Gouvernement anglais, débuta de la manière la plus bizarre du monde : par le cambriolage d'une prison !

Récapitulons les faits :

Vers la fin du mois de mars 19... un condamné de droit commun, le nommé Timotheus Soames, finissant une peine de six mois de prison à la geôle de Pentonville, fut libéré pour motifs de santé.

Cette libération fut anticipative, car il lui restait encore près de deux mois à « tirer ».

Comme il est d'usage, le détenu fut mis au courant de cette mesure de clémence à la dernière minute.

Il faisait sa promenade quotidienne dans le préau, quand un gardien vint l'avertir qu'on l'attendait au rapport directorial.

Le directeur adjoint de service lui fit part de la bonne nouvelle en ajoutant qu'il était libre.

Un cipier prévenant lui remit les quelques hardes qu'il conservait dans sa cellule et Soames, nanti d'un petit pécule, vit un quart d'heure plus tard s'ouvrir devant lui les lourdes portes du pénitencier.

De cela nous pouvons déduire immédiatement que Tim Soames ne retourna pas dans sa cellule.

Le surveillant préposé à la garde de la porte d'entrée lui dit quelques paroles d'encouragement, mais il remarqua que le libéré semblait distrait et préoccupé.

Une fois dans la rue, il se retourna même et rebroussa chemin. Mais, alors, il parut se raviser et s'en alla d'une démarche rapide.

Qui était Soames et qu'est-ce qui l'avait amené en prison ?

C'était un employé de commerce de la City, qui n'avait jamais été condamné auparavant. Un petit homme roux, d'apparence malade, propre et soigneux de sa personne. Un soir, il se trouvait dans un café de Holborn quand soudain une dame se leva parmi les consommateurs en criant qu'on venait de lui voler son collier. On ferma les portes de l'établissement et la police fut requise. Elle ordonna aussitôt une fouille en règle parmi les assistants, et le collier fut retrouvé dans la poche de Timotheus Soames. Ce dernier ne se défendit pas, il refusa même l'assistance d'un avocat et se laissa

condamner à six mois de prison sans regimber.

A Pentonville, ce fut un détenu modèle. On lui confia des travaux d'écritures dont il s'acquitta à merveille, ce qui lui valut de nombreuses petites faveurs, dont celle d'une cellule mieux aérée et plus agréable que les autres de ce sévère séjour.

Pourtant, comme sa santé périlait visiblement, le directeur sollicita et obtint sa libération anticipée, comme nous venons de le voir.

En ces jours, la prison de Pentonville était bondée de pensionnaires, et la direction était même obligée de donner trois occupants à une même cellule. Le jour du départ de Soames, la sienne ne resta pas longtemps inoccupée ; elle échut une heure plus tard à un nommé Belkirk, un vieux cheval de retour, comptant à son actif pénitencier une douzaine de condamnations pour menus délits.

Voici où nous en arrivons aux faits étranges par lesquels débute cette mystérieuse affaire.

A huit heures du soir, le gardien Prater prit son service de nuit.

Il était affecté à la surveillance de l'aile B, où se trouvait ladite cellule portant le numéro 137.

A neuf heures sonnait l'extinction des feux, et la première ronde de surveillance individuelle commençait à dix heures.

A ce moment les gardiens se munissaient d'une lanterne à acétylène et, ouvrant dans la porte de chaque cellule un petit guichet, en dirigeaient la lumière sur l'occupant.

Notons que Prater, étant de service de nuit, ignorait la libération de Tim Soames, du moins il avoua par la suite avoir négligé de prendre connaissance du tableau des mutations, affiché chaque soir dans le centre de la prison cellulaire.

Mais vers neuf heures vingt, il entendit du bruit dans l'aile B, ce qui l'incita à commencer sa ronde plus tôt.

Ainsi il arriva devant la cellule 137, ouvrit le guichet et dirigea le jet de lumière sur le détenu.

Il le vit debout à côté de son lit et reconnut Tim Soames, ce qui ne l'étonna d'ailleurs pas, nous savons pourquoi.

A la question de savoir pourquoi il était debout, le prisonnier répondit qu'il ne se sentait pas bien, et Prater s'en contenta, après lui avoir enjoint de se coucher aussitôt que possible.

La deuxième ronde de surveillance avait lieu à deux heures du matin.

Prater la fit aussi consciencieusement que de coutume.

En ouvrant le guichet de la cellule 137, il demanda au prisonnier s'il se sentait mieux, mais il ne reçut aucune réponse.

Comme le gardien savait que Soames ne jouissait que d'une santé précaire, et qu'il n'ignorait pas que le prisonnier était bien vu de

la direction, il insista et s'alarma devant le mutisme du détenu.

Par le guichet, il ne pouvait voir son visage, car celui-ci était profondément enfoui dans l'oreiller.

Prater appela plusieurs fois Soames par son nom et, comme le dormeur ne bougeait toujours pas, il décida d'en avvertir le chef de poste.

Il n'est permis à ce dernier d'ouvrir une cellule, de nuit, qu'assisté du sous-directeur de service.

Il l'appela aussitôt au téléphone et reçut la stupéfiante réponse :

— Vous êtes fou, chef ? Le détenu Soames a été libéré ce matin !

— Impossible ! s'écria Prater qui se tenait à côté du chef de service. Je lui ai adressé la parole à neuf heures et il m'a parfaitement répondu.

— Mais c'est Belkirk qui se trouve dans la cellule !

Prater se mit à rire.

— Comme si on ne le connaissait pas, ce diable de Belkirk, grand et noir comme du charbon, tandis que j'ai bien vu la petite figure chiffonnée et rousse de Tim Soames !

Le sous-directeur résolut de se rendre compte par lui-même.

Il accourut, fit ouvrir la cellule et retourner le dormeur qui reposait sur le ventre, la tête sous les draps.

On reconnut Belkirk, dormant comme une souche et ne se réveillant même pas. Sur l'heure, Prater reçut une verte semonce, et il lui fut signifié qu'il aurait à rendre compte le lendemain au directeur de son étrange conduite. Le malheureux Prater n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles.

— Je vous jure que j'ai vu Tim Soames ! continuait-il à affirmer à ses collègues qui l'écoutaient narquoisement.

Mais le lendemain, à l'aube, le premier gardien de ronde accourut dans le centre en disant que le détenu de la cellule 137 continuait à dormir et ne voulait pas se réveiller.

C'était l'heure du médecin. Celui-ci entra aussitôt dans la cellule et examina le dormeur.

— Tonnerre ! s'écria-t-il. Que s'est-il passé ? Cet homme a été endormi à l'aide d'un puissant narcotique volatil, et il se passera encore de longues heures avant qu'il sorte de sa torpeur.

Grande alerte dans la geôle ! Le docteur fut invité à recommencer son examen, qu'il ratifia complètement en ajoutant que non seulement on avait administré un violent soporifique à Belkirk, mais qu'on lui avait fait deux piqûres.

Le directeur adjoint était un homme jeune, au début de sa carrière ; il résolut de ne pas en rester là. Il avait des influences en haut lieu ; il les mit immédiatement à profit. De plus, il connaissait personnellement le détective Harry Dickson. Deux heures plus tard, ce

dernier reçut la visite d'un délégué de l'administration des prisons, qui le chargea de tirer cette histoire au clair.

A dix heures du matin, le détective et son élève Tom Wills furent reçus par le directeur et conduits immédiatement à la cellule 137, au moment où Belkirk commençait à donner les premiers signes d'un réveil difficile.

Un puissant antidote lui avait été administré et il s'était dressé sur son séant. Il regardait d'un œil hébété tout ce monde emplissant l'étroit espace de sa prison.

— Alors quoi, grommela-t-il, je suis-t-y condamné à mort et va-t-on me mener pendre ? C'est une erreur judiciaire ! Je n'ai attrapé que huit jours pour avoir rossé un bobby !

— Rassurez-vous, dit Harry Dickson. Dites-nous simplement ce qui vous est arrivé hier soir.

— A moi ? Mais rien du tout ! Je me suis mis au lit et j'ai dormi... très bien dormi. C'est un bon lit. J'en fais mon compliment à l'administration.

— Allons tâchez de vous rappeler !

— Mais quoi, nom d'un chien ? Il n'y a rien à se rappeler ici... C'est toujours la même chose. Ah !... Attendez !...

Il sembla fouiller au tréfonds de sa mémoire et, soudain, un éclair de colère brilla dans ses yeux noirs.

— C'est contre le règlement ! s'écria-t-il. Je me plaindrai au directeur.

— Mais de quoi ?

— J'ai vaguement dans l'idée qu'un gardien est entré dans ma cellule et m'a flanqué un « gnon »... Oui, on m'a battu. Je protesterai auprès du Comité protecteur des prisonniers !

— Et alors ?

— Eh bien ! j'ai reçu un direct sur la cafetière. C'est-il suffisant oui ou non pour motiver une réclamation en règle ?

— Bien, dit Harry Dickson, je crois que cet homme n'en sait pas davantage. Examinons le reste... gardien Prater ?

— Sir ? demanda le gardien, tout fier de sa réhabilitation.

— Vous avez entendu du bruit vers neuf heures vingt dans l'aile B ?

— En effet, sir.

— Pourriez-vous préciser sa nature ?

Le front de Prater se plissa de rides profondes sous l'effort de mémoire qu'il s'imposait.

— Oui... plus ou moins... J'ai entendu claquer une porte.

Immédiatement, Harry Dickson se mit à examiner la serrure.

— Une fausse clef est passée par ici, dit-il enfin. Les leviers sont légèrement... Eh ! mais... très légèrement faussés.

Il réfléchit pendant quelques secondes.

— L'aile B donne immédiatement sur les promenoirs par une porte unique qui se trouve dans le fond, n'est-il pas vrai ?

— C'est la vérité.

— Nous retrouverons les mêmes anicroches à sa serrure, cela va de soi. Une fois les promenoirs atteints, le cambrioleur n'a eu qu'à se servir de ses fausses clefs, mais comment a-t-il eu accès à la cour ?

— Je vous dirai d'abord, sir, répondit Prater, qu'il n'y a pas de verrous à ladite porte. Pourquoi y en aurait-il ? Ici on ne doit craindre que des sorties et non des entrées.

— C'est trop juste !

— Et quant à la cour, l'idée de l'escalade de l'extérieur s'impose.

— Oui, ainsi que la même remarque : on ne doit redouter que la sortie et non l'entrée. Nous allons donc admettre le retour nocturne du libéré Soames. Le tout est de savoir ce qu'il est venu chercher ici. La cellule a-t-elle été rangée après son départ ?

— Elle était très propre, et c'est moi-même qui ai remis à Soames, lors de son départ, les objets lui appartenant, intervint le gardien de jour qui accompagnait le groupe.

— Et c'était... ?

— Peu de chose : deux ou trois livres, une pipe, un paquet de tabac. Ses vêtements civils étaient au vestiaire et les autres objets, déposés au greffe.

— Explorons cette cellule, dit Harry Dickson.

Chose vite faite et ne donnant aucun résultat : Dickson dut vivement s'en rendre compte.

Belkirk, complètement éveillé, suivait leurs mouvements, l'œil rond d'étonnement.

— Alors, dit-il, y a comme ça un bonhomme qui a trouvé plaisant d'entrer ici pour son plaisir, quand tout le monde ne demande qu'à en sortir ? Je voudrais bien le connaître, mais tout d'abord je lui rendrais la monnaie de sa pièce ! Oui, je lui flanquerais ma main quelque part !

— Belkirk, dit tout à coup le détective, n'avez-vous rien trouvé, vous ?

— Moi ? Vous voulez rire, sir ? Pas même un pou... Ce qu'il faisait propre dans cette taule !

Harry Dickson dut se retirer bredouille.

Il se dirigea dès sa sortie vers Standard Street où habitait Soames. Il y apprit que l'ancien détenu avait habité là, en garni, pendant deux mois, et que son appartement avait été loué à un autre peu de temps après sa condamnation. Il n'y avait pas reparu depuis sa mise en liberté. Harry Dickson se rendit alors compte que l'affaire qui avait conduit Tim Soames en prison n'avait pas dû susciter grand

intérêt à Scotland Yard, puisqu'il ne découvrit au dossier qu'une simple affirmation, venue de l'accusé lui-même : employé chez Halett & Co., dans Broad Street. Et dans ladite rue il ne trouva nulle trace de cette firme.

Soames se voilait toujours plus de mystère.

— C'est bien ce côté qui m'intéresse, avoua-t-il à Tom Wills, et qui m'incite à poursuivre cette affaire de bien mince allure à première vue. Mais il nous faudra encore une semaine de patience.

— Pourquoi une semaine ? demanda le jeune homme.

— Parce qu'à ce moment on libérera ce brave Belkirk... Et quand Belkirk affirmait qu'il n'avait rien trouvé dans la cellule que venait de quitter Soames, il mentait !

2. « Le petit ours polaire »

Belkirk respira une bonne fois, deux fois, trois fois... Comme c'était bon, cette première bouffée d'air libre, après la lourde atmosphère de la prison qu'il quittait.

Pourtant le temps était âpre et gris, et une petite pluie glacée tombait. L'homme se serra davantage dans son pardessus élimé et se mit à marcher d'un bon pas. Il hésita devant un autobus qui passait à peu près à vide puis, se décidant, il sauta sur la plate-forme, se laissa voiturier avec un sensible plaisir à travers la métropole et ne descendit qu'aux environs de Southwark Park.

Il ne faisait nullement attention au monde autour de lui, et il se moquait pas mal du jeune homme en costume de marinier qui entra presque sur ses talons à l'auberge des Douze Voyageurs.

Cette très vieille auberge fut célèbre à son heure, puisqu'on raconte que Chaucer la prit comme modèle en écrivant ses immortels *Contes de Canterbury*. Belkirk commanda une omelette au jambon, un chausson aux pommes et de la bière, et il tira son repas en longueur, comme quelqu'un qui veut faire durer le plaisir.

Le jeune homme qui l'avait suivi mangeait, lentement lui aussi, un énorme plat d'appétissantes viandes froides qu'on lui avait servies, dégustant l'ale mousseuse en connaisseur. Nous reconnaissons en lui, malgré son parfait camouflage, l'élève d'Harry Dickson, et il ne nous est pas difficile de voir qu'il semble plutôt perplexe.

Belkirk attend-il quelqu'un ? Rien ne permet de le laisser supposer.

Pourtant le maître lui avait bien dit : « Tom, ouvrez l'œil ! Il est possible que Belkirk soit suivi, dès sa sortie de prison, par des gens qui ont autant sinon plus d'intérêt que nous, à savoir ce qu'un homme aurait pu trouver dans une cellule quittée par Tim Soames. »

Tom Wills avait riposté avec raison : « Et qui vous permet de supposer que Soames n'a pas retrouvé ce qu'il cherchait dans sa cellule ? » Le maître avait répondu en riant : « Les piquûres, Tom. Soames a dû se diriger immédiatement, dès qu'il eut endormi Belkirk à l'aide d'un mouchoir imbibé de soporifique, vers l'endroit où se trouvait cette mystérieuse chose à laquelle il tenait tant. Il ne l'a pas trouvée. Il en a conclu que Belkirk pourrait l'avoir découverte. Mais il n'y avait plus moyen de le réveiller pour le lui faire dire. Alors, il fallait qu'il cherchât lui-même. Cela a duré et il a prolongé le sommeil

de sa victime.

» — Et il a trouvé ?

» — Non, car il a dû prendre peur en voyant surgir le gardien Prater. Peur que celui-ci bavardât avec un collègue mieux au courant que lui-même, lui Soames était refait. Aussi a-t-il pris la clef des champs aussi vite que possible, donc dès que le gardien cessa sa ronde pour rallier le centre. Et puis, je me connais en hommes qui disent la vérité ou non, et j'ai bien vu que Belkirk mentait.

» — Mais vous avez dû le faire fouiller ?

» — Et comment ! Mais des gens malins, de vieux chevaux de retour comme lui, sont bien habiles pour dissimuler l'une ou l'autre chose, et, rien ne nous dit d'ailleurs que c'était un objet quelconque pouvant être caché... »

Tout en expédiant son repas, Tom Wills observait l'homme qu'il avait pris en filature, et il en fut bientôt récompensé.

Belkirk avait repoussé son assiette et redemandé de l'ale.

Il s'était tourné vers la fenêtre, les yeux fixés au loin, pensif... Tom vit que ses lèvres remuaient, à la façon de quelqu'un qui récite quelque chose mentalement retenu.

Ce fut une révélation pour lui : Belkirk, ayant appris quelque chose par cœur essayait de s'en souvenir ! Cela devait lui coûter quelque peine, car son front se plissait, les veines gonflaient sur ses tempes : la leçon avait dû être dure à retenir.

A la fin, il parut satisfait de lui-même, car il vida son cruchon de bière, en reprit un autre et se frotta les mains.

Pour ne pas éveiller d'inutiles soupçons, Tom Wills quitta l'auberge, pour se poster sous un porche voisin qui lui offrait un bon abri et, en même temps, un excellent poste de guet.

Ce ne fut que deux heures plus tard, comme le soir commençait à tomber, que l'ancien détenu quitta l'auberge et se mit en marche d'une manière qui témoignait d'assez copieuses libations.

Cette fois, il eut recours au subway pour gagner le centre de la ville, et il ne remonta dans la rue qu'aux approches de Covent Garden.

Le temps se brouillait de plus en plus, de lourdes ondées tombaient mêlées de grésil ; les rues se vidaient de passants avant les heures tardives. Belkirk ne semblait guère familier avec l'endroit où il se trouvait, car Tom le vit lire attentivement les noms des rues, faire des gestes de déception et de colère et perdre plus d'une heure en marches et contremarches vaines.

Ils avaient parcouru ainsi de nombreuses artères très mouvementées pendant le jour, mais absolument désertes une fois la nuit close, dont les maisons servaient surtout de bureaux à des commissionnaires en denrées coloniales et à des entrepôts de marchandises.

C'était un véritable dédale noir et fangeux que Belkirk traversait en hésitant et en maugréant parfois à haute voix, sans prendre aucunement garde à l'ombre obstinée qui s'était attachée à ses pas.

Bien qu'il fût familiarisé avec cette partie de la grande cité, Tom Wills dut s'avouer perdu, égaré dans ce fouillis de ruelles torves et d'immondes petits squares aux arbres tordus.

Ces rues ne portaient plus d'inscription, ou bien le temps et les intempéries les avaient effacées des écriteaux rouillés.

Mais les pas de Belkirk semblaient s'être affermis. Il regardait les sombres façades en faisant de vagues gestes de satisfaction. A la fin, après une suprême hésitation, Tom le vit s'enfoncer dans une venelle étroite, absolument privée de lumière.

Tom s'avança, rasant les murs, et il parvint à rester invisible dans l'ombre épaisse d'une haute muraille aveugle.

Il put se rendre compte alors que cette ruelle, longue tout au plus d'une cinquantaine de pas, n'était bordée par aucune maison, mais seulement par des murs sans portes ni fenêtres.

La muraille qui se dressait en face de lui était toute en pierre de taille grise, et c'est devant elle que Belkirk s'était arrêté dans une pose de profonde méditation.

Quand cette dernière prit fin, l'homme tira une ficelle de sa poche et l'étira entre ses bras. Elle pouvait avoir une longueur d'une aune, et Tom le retint. Aussitôt, Belkirk se mit à prendre d'étranges mensurations. Il prit exactement une hauteur d'une aune et demie, traça avec l'ongle une ligne horizontale sur la pierre puis, en gardant la parfaite horizontalité de sa mesure, il l'avança par sept fois.

Tom Wills nota mentalement ces chiffres.

Il entendit Belkirk pousser un soupir d'aise et, vaguement, il le vit fouiller sa poche, en retirer un objet avec lequel il commença à s'escrimer contre la pierre. Mais ce fut en vain.

Tout à coup, le jeune détective l'entendit grommeler avec fureur :

— Voilà ce que c'est de ne pouvoir parler comme tout le monde ! Au diable ! Que voulait-il dire avec ce petit ours polaire !

Belkirk se remit à tapoter les moellons avec l'objet qu'il tenait dans la main et Tom Wills entendit un léger crissement métallique.

Soudain, il entendit Belkirk rire doucement.

— Je crois que j'ai trouvé !

Il pesa avec force sur quelque chose qu'il semblait vouloir enfoncer dans la muraille. Mais, presque aussitôt, il fut jeté violemment en arrière et Tom vit une sorte de rapide lumière briller dans sa main.

Belkirk resta un moment immobile et, soudain, il tomba lourdement par terre, face contre le sol, puis resta immobile.

Tom s'élança vers lui et lui releva la tête.

Il vit un visage déformé par une affreuse souffrance et comprit que c'était le rictus de la mort qu'il contemplait.

Rien ne bougeait dans la petite rue sinistre, les murs étaient plus noirs que jamais sous la pluie battante, mais une écœurante odeur de brûlé montait. Puis Tom vit la main de Belkirk.

Ce n'était plus qu'un moignon charbonneux où luisait faiblement un objet de métal que le jeune homme extirpa des chairs brûlées avec un dégoût voisin de la nausée.

Il tenait dans sa main une pièce de métal jaunâtre : la fameuse étoile à sept branches dont il sera question plus loin dans ce récit.

*

— Bizarre, murmura Harry Dickson.

Il tenait devant lui une partie du plan cadastral de Londres.

— Savez-vous ce qui se trouve à l'endroit que vous venez de me décrire, Tom ? demanda-t-il en secouant la tête.

» Ecoutez-moi bien : aucune maison, aucun bâtiment. Les gros murs de pierre de taille servent seulement à étayer le vieux remblai d'une ancienne fortification. Derrière s'étend une bande de terrain vague qui conduit à une ruelle en ruines qui s'appelait jadis Sent Street. Voyons ce que dit la police.

La réponse lui parvint bientôt par téléphone.

— Absolument rien de suspect par là. Ce terrain n'a pu être mis en lotissement depuis des années et des années, par mesure d'hygiène. Il s'agit d'anciens chantiers d'équarrissage et de charniers d'où sort une eau fétide et malsaine. Les six ou sept ruelles avoisinantes sont vides et désaffectées. Les demeures, toutes en ruines, ne peuvent plus être occupées par suite d'un règlement sur les taudis. Les remblais, très épais, n'ont pu être enlevés à cause de grands frais que nécessiteraient leur démolition et la parfaite inutilité présente de cette dernière.

— Nous voici avertis, Tom, dit le détective.

— Comment Belkirk est-il mort ?

— Foudroyé par un courant à haute tension, fut la réponse du maître.

Laissant là les paperasses, Harry Dickson retourna à l'examen de l'étoile à sept branches.

— Savez-vous ce que c'est que cet objet ? demanda-t-il enfin.

— Un signe de reconnaissance, sans doute.

— Nullement, mon petit. C'est une clef... Mais combien ingénieuse ! Regardez-la bien. Toutes les branches sont différentes les unes des autres – oh de bien peu de chose en apparence ! Tenez, celle-

ci est plus épaisse, cette autre plus longue, l'autre présente deux tranchants d'épaisseur inégale.

» Nous savons qu'il y a grand danger à l'introduire dans le trou de la serrure adéquate.

— Bah... avec des gants en caoutchouc, bien isolants, on ne risque pas le courant électrique ! répliqua Tom Wills.

— D'accord, mais qui vous dit que c'est la seule embûche qui attende l'intrus ? Quels sont les gants isolants qui vous protégeraient contre une machine infernale bien dissimulée, ou quelque chose du genre ?

— Il faudrait essayer !

— Et courir des risques insensés ? Non, non, croyez-moi, les gens qui pourraient cacher quelque chose à cet endroit doivent avoir pris toutes leurs précautions, établi un tas de pièges protecteurs !

— Le malheureux Belkirk parlait d'un petit ours polaire.

— Un petit ours polaire... répéta machinalement Harry Dickson.

Et, soudain, Tom Wills l'entendit pousser une sourde exclamation.

— Attention, Tom... Et commençons par pardonner à Belkirk son peu de connaissances en astronomie. Une étoile... Sept branches... Supposons que l'étoile représente en réalité une constellation à sept étoiles. La petite Ourse par exemple...

— Ah ! s'écria Tom Wills, pour qui une lueur se levait.

— Et quelle étoile se trouve parmi celles de cette nordique constellation : l'étoile polaire !

— Trouvé ! jubila Tom Wills.

— Pas encore, riposta le détective, mais nous approchons...

Il s'était remis à étudier le curieux insigne métallique et, tout à coup, une lueur de joie brilla dans son regard.

— Vite, une plume, une aiguille, quelque chose en fer ou en acier !

Tom prit une plume métallique sur le bureau et la tendit à son maître.

Harry Dickson l'approcha de l'étoile : ils virent la plume virovolter et, brusquement, se coller à l'une des pointes.

— Une branche aimantée ! s'écria Dickson... C'est magnifique ! Voici la clef qui va nous ouvrir le royaume du mystère !

— On y va ? s'empressa le jeune homme. Voici bientôt une nouvelle journée d'écoulée, car le soir tombe à nouveau !

— Ne jamais remettre au lendemain, n'est-il pas vrai ? dit joyeusement le détective. Je n'ai nulle intention de vous faire languir, mon petit. Je suis bien trop curieux moi-même de savoir ce qui se cache là-dessous.

Mais, soudain, il se ravisa.

— Quelques minutes encore, Tom. Ce ne sera pas long : allez donc me prendre sur le rayon supérieur de la bibliothèque, le tome IV du dictionnaire... Oui, et ouvrez-le à la lettre P... Polaire. Merci...

Au bout de quelques minutes de lecture, Harry Dickson referma le livre.

— Ah, ça ! par exemple ! l'entendit murmurer Tom Wills.

— Que savez-vous de plus, maître ?

— Que nous reculons de deux siècles en arrière, mon ami !

— Cela ne m'apprend pas grand-chose de neuf !

— Ni à moi, mais qui vivra verra... Chapeaux, manteaux, lampes et revolvers, mon garçon !

— Et maintenant...

— Eh bien ! nous assistons à un des plus décevants événements qui puissent arriver au cœur d'un récit : l'inattendu, l'imprévisible se dresse devant le conteur aussi bien que devant les acteurs.

Quand les détectives arrivèrent à Covent Garden, sur l'ancien emplacement de Sent Street, ils virent un cordon d'agents de police retenant une foule de curieux. Une fumée lourde et nitreuse flottait dans l'air.

Harry Dickson héla l'inspecteur de service et s'enquit de ce qui s'était passé.

— Une stupide affaire, monsieur Dickson, répondit le policier. Un vieux remblai vient de sauter en l'air on ne sait comment, parsemant le voisinage de quartiers de granit et de sable. En plus, l'explosion a éventré une grosse conduite d'égouts et une inondation nauséabonde menace les basses rues.

Il n'y avait plus trace de la ruelle mystérieuse.

3. Harry Dickson suppose...

— Le bureau des archives spéciales, sir ? demanda l'huissier en ouvrant de grands yeux. Mais... avez-vous une introduction ?

— Mon nom suffira-t-il ? Je suis Harry Dickson.

L'employé s'inclina avec respect.

— Je dois demander d'abord l'autorisation de vous introduire, sir. Les ordres sont formels à ce sujet.

Le détective approuva d'un signe de tête : il n'ignorait pas qu'on n'entrait pas comme dans un moulin dans certains départements de la Marine Royale.

Au bout d'une dizaine de minutes l'huissier revint, plus obséquieux que jamais.

— Mr. Farquar, le chef de la première division, vous recevra personnellement, dit-il avec dans la voix une nuance de considération pour l'homme digne d'une telle faveur.

Le détective dut se dire qu'on se le passait littéralement de main en main. Il défila devant au moins une demi-douzaine d'huissiers soupçonneux qui vérifièrent minutieusement son identité ; puis un sergent de la Marine s'empara de sa personne pour le conduire, par des couloirs pénombreux, vers une haute porte matelassée de vert.

— Entrez ! cria une voix aigrette au toc-toc feutré du militaire.

Harry Dickson se trouva dans un immense bureau, aux fenêtres grillées, devant un petit homme à barbe grise qui le regardait avec des yeux pétillants d'intelligence.

— Bonjour, monsieur Dickson. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Une bien vieille histoire sir, répondit le détective, et qui concerne des hommes morts depuis deux cents ans au moins.

— Pas de crainte, dans ce cas, qu'ils puissent regimber contre des médisances possibles, répondit Farquar avec bonne humeur.

— Il s'agit du fameux capitaine Shark.

— Ah... fit Farquar en devenant très attentif.

— On prétend qu'il fut pendu sur le quai des exécutions, à Londres, et que son corps resta exposé une année, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un squelette revêtu de haillons.

— Ainsi le veut l'Histoire, dit le chef.

— Je vous entends bien : l'Histoire. Mais la réalité ?

— Permettez, fit Farquar après un temps de réflexion. Cette

question est-elle dictée uniquement par la curiosité ?

— Non, sir, loin de là. Il s'agit d'une affaire policière... criminelle même, et pour laquelle je suis chargé d'enquête.

Le chef de la première division ne semblait pas le moins du monde étonné.

— Dans ce cas, je vous dirai que le capitaine Shark ne fut jamais pendu, mais bien un de ses plus pâles lieutenants. Mais il fallait rassurer l'opinion publique et on laissa courir le bruit de la capture et de la mort du fameux pirate.

— Très bien. Si mes souvenirs de lecture sont exacts, les deux nefes qui portaient la destinée de cet audacieux forban avaient nom : *L'Etoile Polaire* et *L'Etoile Matutine* ?

— Tout ce qu'il y a de plus exact, monsieur Dickson.

— Ce dernier navire corsaire, qui était également le vaisseau amiral, si je ne me trompe, portait sur son étambot, le signe de cette bienheureuse étoile. Tenez, celui-là...

Et le détective dessina grossièrement une étoile à sept branches.

Mr. Farquar approuva du geste, mais sans ajouter un mot.

— Maintenant, continua Harry Dickson, j'entre en plein dans le domaine de la supposition, et d'une supposition dont je suis l'auteur.

» Je suppose donc que Shark possédait un secret dont la nature était assez importante pour lui assurer la vie sauve. Cela est-il ?

— Peut-être, répondit évasivement le chef. Continuez à faire des conjectures, voulez-vous, monsieur Dickson ?

— Soit. Alors il s'en élève deux qui marchent de pair : ou bien Shark a dévoilé le secret pour le prix de sa liberté... Eh bien, je ne crois pas qu'un homme comme lui aurait marché dans une telle combine, monsieur Farquar !

— Et la seconde éventualité ? demanda le chef d'une voix presque suppliante.

— C'est qu'on lui a laissé la vie dans l'espoir de pouvoir surprendre ce redoutable secret ! J'opte pour la dernière...

— Et... murmura le chef, dont les yeux inquiets s'étaient posés fixement sur le détective, et... que savez-vous... Non, que supposez-vous encore ?

— Que le secret est resté un secret.

Mr. Farquar respira visiblement.

— C'est vrai, absolument vrai, monsieur Dickson, dit-il enfin. Mais j'aurais mauvaise grâce, devant tant de franchise et d'intelligence de votre part, de rester en reste de confidences avec vous. Pourtant, ne vous attendez pas à apprendre grand-chose par ma bouche. Le secret l'est resté, mais c'est un secret d'Etat, bien que l'Etat l'ignore. Quelle étrange façon de s'exprimer, n'est-il pas vrai ?

— Pas autant que vous paraissez le croire, sir. Mais j'en retiens

ceci : si même, à deux siècles de distance, ce secret devait être connu, supposons par des gens peu amis de l'Angleterre, cela ferait du vilain pour notre pays.

— Je vous crois ! hurla littéralement Mr. Farquar.

— Vous connaissez donc sa nature ? demanda narquoisement le détective.

— Rien que par voie de supposition, moi aussi. Mais je ne suis pas autorisé à vous en dire plus long.

— Je veux volontiers l'admettre. Pourtant, je n'ai pas fini de parler, cher monsieur. Ecoutez donc : je suppose... ou je continue à supposer que Shark, homme très avisé, très intelligent, se soit mis en tête de ne plus garder son secret pour lui seul, mais de le communiquer à plusieurs de ses familiers, dont je vais fixer le nombre à six. Que chacun en détienne une part ; une part seulement, m'entendez-vous ? Shark aussi garde la sienne pour lui. Tout est arrangé de façon à ce qu'ils doivent être sept, au grand complet, pour la connaissance de ce secret ! On pourra comparer cela à sept associés possédant un safe en commun, dont le mécanisme est commandé par sept lettres dont chacune est connue d'un seul associé.

Harry Dickson fit une pause, mais Mr. Farquar eut un nouveau geste suppliant :

— Continuez... Mais continuez donc !

— Eh bien ! admettons que ces mystérieuses données soient passées en héritage, au fil des deux siècles, à six personnes différentes ; mais que la septième soit restée inconnue pour elles. Le secret continue à leur échapper à ces six personnes. Aujourd'hui...

— Aujourd'hui... fit comme un écho la voix plaintive de Farquar.

Harry Dickson reprit d'une voix forte :

— Admettons que les six détenteurs de cette part du mystère se soient retrouvés et qu'ils se soient mis à la recherche du septième initié.

— Non, non, je ne puis l'admettre ! s'écria Mr. Farquar, épouvanté. C'est un secret d'Etat... Quelque chose dont la vie de notre pays dépend. Il ne faut pas !

— Les compagnons de l'Etoile Polaire se sont reformés à deux cents ans de distance, dit froidement Harry Dickson. Ils sont six...

— Les connaissez-vous ?

— Non... Mais je connais le septième, le principal, celui qui hérita directement de la part de mystère du capitaine Shark, celui que cette ligue criminelle désigne par le nom d'« Etoile Polaire » !

— Et qui est-ce ?

— Il a été connu à Londres, pendant six mois environ, sous le nom de Timotheus Soames, employé de commerce, aujourd'hui libéré

de prison mais... disparu !

*

Farquar resta tout un temps immobile, le regard perdu au loin.

— Puis-je conférer sur l'heure avec mon ministre ? demanda-t-il.

— Certainement. Vous permettez qu'en attendant je fume ma pipe ?

L'entretien de Farquar et de son chef direct ne prit guère de temps ; au bout de dix minutes, il était de retour.

— Par ma bouche, l'Angleterre vous charge d'une mission de la plus grande importance, monsieur Dickson, dit-il non sans solennité.

— Je vous écoute, monsieur Farquar.

— Celle de rechercher par tous les moyens les six personnages qui détiennent cette fameuse « part de mystère », de leur ôter, par tous les moyens également qui vous sembleront bons, toute possibilité de nuire.

— Ainsi ils nuisent... observa narquoisement le détective.

— A l'Angleterre, sir !

— Carte blanche ?

— Vous l'avez dit !

— Très bien, sir. Veuillez donc demander à votre ministre d'obtenir, à l'instant, de son confrère du Département de la Justice, que la mesure de clémence dont a bénéficié le nommé Timotheus Soames soit rapportée sur l'heure.

Mr. Farquar eut un mouvement de stupeur.

— Mais Timotheus Soames a disparu !

— Pas pour longtemps, puisqu'il aura dès ce soir réintégré sa cellule de la prison de Pentonville !

Les feuilles du soir reproduisaient quelques heures plus tard le même entrefilet :

Le nommé Timotheus Soames, condamné pour vol à six mois d'emprisonnement, et libéré par une mesure de clémence, s'est vu retirer cette dernière. Il a été arrêté à midi et reconduit à la prison de Pentonville pour y purger le restant de sa peine.

4. La septième porte

Il y avait huit jours que Timotheus Soames s'était remis au dur régime de la prison de Pentonville. Malgré son étrange aventure, il n'avait été l'objet d'aucun interrogatoire. Il est vrai que le gardien Prater, ainsi que ses confrères qui avaient été mêlés à l'affaire de l'étrange nuit, avaient été déplacés, non par mesure d'ordre, mais pour avancement.

Soames se montra, comme par le passé, un excellent détenu et revint aussitôt en faveur parmi ses chefs. Il n'occupait plus la cellule 137 dans l'aile B, mais une chambre plus confortable encore, comme celles que l'on met à la disposition des gardiens de nuit. Elle était située aux confins de l'aile A, était pourvue d'un bon mobilier et même d'une petite bibliothèque.

On ne lui demandait pas de travail et on lui laissait passer ses journées à lire ou à dessiner, comme il l'entendait.

Le huitième jour de son nouvel internement, le médecin de service fut porté absent et remplacé par un de ses confrères de la City, le Dr Carston. Il visita les malades et fit même une tournée chez les valides. Il resta quelque temps auprès de Soames, avec qui il causa amicalement. Quand il fut parti, le détenu fit demander le directeur adjoint.

— Le nouveau docteur me trouve mauvaise mine, dit-il. Il prétend que j'ai le droit de me faire porter malade et que, comme tel, il exigera à nouveau mon élargissement immédiat.

— Très bien, Soames, répondit le directeur, et il s'en alla sans ajouter un mot.

Quatre jours plus tard, une jeune femme de l'aristocratie se présentait au greffe de la prison, porteuse d'un ordre du Département de la Justice pour visiter les prisonniers. Elle alla de cellule en cellule et, comme elle en avait le droit, put conférer seule avec les détenus.

Quand elle eut quitté le pénitencier, Soames fit redemander le directeur adjoint.

— Qui était la lady qui est venue s'entretenir avec moi ? demanda-t-il.

— Lady Hirschfeld. Une personne très en vue à Londres.

— Elle dit qu'elle peut me faire libérer.

— Je n'en doute pas... Que lui avez-vous répondu ?

— Que cela n'en valait plus la peine. Aux termes du règlement,

un détenu primaire comme je suis, peut escompter une diminution de peine de cinq à six semaines. Je puis donc être libéré dans une dizaine de jours.

— Vous avez raison, Soames. C'est tout ?

— Non, je lui ai demandé d'intervenir pour que je puisse recevoir la visite de ma vieille mère, habitant Ruper Street, dans Whitechapel. Elle m'a affirmé que cela ne tarderait pas.

— C'est fort bien. Au revoir, Soames.

— Au revoir, monsieur le directeur.

Deux jours plus tard, une vieille dame se présentait à la prison de Pentonville et était admise à voir son fils détenu.

— ...jour, mammy, dit Soames. La bonne dame – il paraît que c'est une lady – a donc tenu parole ?

— Oui, mon fils. Elle est venue me rendre visite en personne dans mon humble petite maison de Whitechapel. Elle m'a laissé un peu d'argent. Je lui ai dit que tu étais un bon fils et que, certainement, tu ne retournerais plus en prison. Elle m'a dit que tu serais libéré dans dix jours et je lui ai répondu que j'irais t'attendre à la sortie.

— Dieu vous entende, mammy !

Ils se quittèrent après s'être embrassés et le gardien, qui avait dû assister réglementairement à leur entretien, reconduisit, tout ému, le détenu dans sa cellule. Dix jours plus tard, Soames était mis en liberté, définitivement cette fois. Il commençait à faire sombre quand il quitta le pénitencier et, comme elle l'avait promis, sa vieille mère l'attendait au-dehors.

Ils parcoururent à petits pas la grande allée, en gens tout contents de se retrouver, et ils allaient prendre le bus pour gagner le centre de la ville, quand une luxueuse limousine stoppa au bord du trottoir. Une voix jeune et distinguée les héla du fond de la voiture.

— Mrs. Soames... Mrs. Soames... Moi aussi je suis venue ! cria-t-elle.

La vieille dame fit une profonde révérence, car c'était Lady Hirschfeld en personne qui leur faisait cet honneur.

— Je vais vous reconduire, dit la dame, ou plutôt vous allez venir avec moi chez un de nos amis qui se chargera de trouver une bonne occupation pour votre fils. Montez donc tous les deux.

Ils ne se firent pas prier et, bientôt, l'automobile traversait à bonne vitesse les rues brumeuses de Londres.

— Tiens, dit la vieille femme, je ne m'y reconnais pas très bien dans ce quartier, à cause sans doute du brouillard et de la pluie, mais je crois bien que nous traversons Covent Garden. Il y a bien longtemps que je ne suis venue dans ces parages.

— Personnellement, dit Soames, je préfère les rues modernes avec leurs lumières et leurs beaux établissements. Mais on dit que des

gens fort riches continuent à habiter dans cette vieille partie de la City.

— Mon ami est très riche, dit Lady Hirschfeld, et si vous voulez bien il fera votre bonheur à vous deux.

— Le Ciel vous entende, milady ! s'écria la bonne vieille en joignant les mains avec reconnaissance.

L'auto stoppa lentement et son klaxon lança un signal.

— Oh ! s'écria Mrs. Soames avec enthousiasme, voilà qu'on entre avec l'auto dans la maison. Comme cela on ne se mouille pas à traverser la rue.

— Tout juste, repartit Lady Hirschfeld en riant.

On les fit descendre dans un vestibule fort large, mais chichement éclairé ; Lady Hirschfeld elle-même leur montra le chemin, par un couloir qui mena enfin dans un grand salon aux fenêtres tendues de lourdes draperies et où un petit lustre était allumé, puis on les y laissa seuls.

— C'est beau, hein, mon enfant ? dit la vieille à voix basse.

— Peuh ! je ne me soucie pas des vieux meubles. J'aime le confort moderne, mammy !

— Il ne faut pas contrarier le goût des gens, surtout quand ils vous veulent du bien, répliqua la bonne dame avec un accent de reproche.

— Oh, soyez tranquille, mammy, je ne dirai rien devant eux.

La porte fut ouverte et Lady Hirschfeld entra. Elle paraissait sombre et nerveuse. Elle se dirigea vers une seconde porte, dont elle souleva la draperie ; plusieurs gentlemen entrèrent et Soames en compta cinq.

— Tiens, dit-il tout à coup, le docteur qui est venu me voir à la prison.

Le dit docteur lui lança un regard noir.

— Assez de comédie, Soames. Nous vous tenons, mon garçon, mais il ne vous sera fait aucun mal si vous nous obéissez.

— Ciel ! s'écria la vieille dame, que nous arrive-t-il ? Mon garçon n'est pas méchant, messieurs, et quant à cette affaire qui le conduisit en prison...

— Nous nous en moquons, dit le Dr Carston... Allons, Soames, donnez-nous l'étoile à sept branches.

— Ah ! dit froidement Soames, c'est donc cela... Eh bien ! je dis non.

— Attention, il y va de votre vie !

— Je m'en fiche... Vous ne pouvez rien sans moi, vous le savez bien.

— Nous avons des moyens pour vous contraindre.

— Peuh !... Faites donc, mais cela ne vous rapporterait pas gros.

J'ai d'ailleurs déjà à me plaindre de vous ! Ne pensez donc pas que je n'ai pas reconnu dans Lady Hirschfeld la femme qui a glissé son collier dans ma poche pour me faire arrêter, pour voir si, en me fouillant, on ne trouverait pas l'étoile à sept branches. Mais vous êtes des fous et des enfants.

— Tim ! s'écria Mrs. Soames, quel étrange langage ! Que veut dire tout ceci, mon fils ? Sois donc gentil avec ces messieurs, et surtout avec cette dame qui semble si convenable ! Fais ce qu'ils disent et ils ne te feront pas de mal, je te le jure !

— La vérité parle par votre bouche, Mrs. Soames, ricana le Dr Carston.

— Bon, dit Soames. Je ne dis pas complètement non, car je veux m'entendre avec vous.

— Que voulez-vous dire ? demanda un des hommes présents.

— La possession de l'étoile elle-même, ou plutôt de la mienne, puisque vous devez avoir chacun la vôtre, n'assure qu'une part du secret de Shark.

— Malheureux... On ne prononce pas ce nom.

Soames se leva soudain. Sa taille menue sembla grandir.

— Silence ! hurla-t-il. Vous semblez oublier deux choses, d'abord que même en tenant mon étoile, vous ne sauriez pas comment vous en servir, ni où. Ensuite que je suis le chef... Oui, moi, je suis l'Etoile Polaire.

L'effet fut surprenant.

Lady Hirschfeld, le Dr Carston et les autres se tassèrent sur leurs chaises et regardèrent Soames avec des yeux agrandis par l'épouvante.

— Ainsi, murmura Carston, vous ne seriez pas un vil usurpateur. Seriez-vous le descendant de Shark en personne ?

Tout à coup, Lady Hirschfeld se leva.

— Il n'y a qu'un moyen de s'en assurer, dit-elle. Que Mr. Soames nous dise son vrai nom ! Le vrai, m'entendez-vous ?

Soames parut interdit, mais ce fut sa mère qui intervint.

— Ce nom, je le dirai, fit-elle. Je le dirai à l'oreille de deux d'entre vous !

— Au Dr Carston et à Lady Hirschfeld ! fut-il décidé à l'unanimité.

Mrs. Soames se leva et, se pencha vers le docteur, lui murmura un mot ; on le vit pâlir et trembler. Puis ce fut le tour de Lady Hirschfeld, qui faillit se trouver mal en apprenant le nom mystérieux.

— Ainsi, murmura Carston quand il eut retrouvé un peu de calme, la Destinée a donc voulu que nous soyons tous réunis pour la connaissance du grand secret. Nous sommes ici les descendants directs des fidèles officiers du capitaine Shark, à qui cet homme glorieux confia une partie de son secret.

» Excusez-nous... monsieur... Soames, de vous avoir pris pour un imposteur ; nous reconnaissons nos torts et nous vous prions de nous pardonner ce que nous vous avons fait souffrir. Vous êtes le chef !

— Aussi j'agirai le dernier, dit Soames. D'ailleurs, il faut qu'il en soit ainsi.

— En effet, dit le Dr Carston en s'inclinant.

Soames éleva la voix.

— Nobles enfants de l'Ourse Polaire, les temps sont révolus. Que l'étoile Alpha, donc la première en titre, fasse son devoir en dévoilant son secret, sa part du mystère. Puisque nous sommes tous réunis, je lui en donne l'ordre.

Un des gentlemen se leva, sortit de sa poche une étoile à sept branches et dit :

— La maison n° 3 dans la ruelle voisine. Elle est vide.

— Allez, ordonna Soames.

L'homme partit et revint au bout de dix minutes.

— J'ai introduit la branche de l'Alpha dans la fente de la muraille, que moi seul je connais. Le déclic s'est produit.

— Etoile Bêta, clama Soames.

— La maison en ruines de Sent Street. Elle est toujours en place.

— Allez !

Le même jeu se répéta.

— Etoile Gamma !

Un troisième gentleman partit et revint au bout d'un quart d'heure, faisant la même déclaration que les autres.

— Etoile Delta !

Ce fut le tour d'un quatrième partant, qui ne tarda pas à revenir.

La cinquième étoile avait comme titulaire le Dr Carston, qui déclara qu'il retournait chez lui, la maison qu'il occupait étant celle de la clef.

La sixième revenait à Lady Hirschfeld.

— Accompagnez-moi tous, dit-elle. C'est ici, dans la maison même.

Ils descendirent dans une cave profonde où, une fois arrivés, Lady Hirschfeld se dirigea vers un gros pilier de pierre, déplaça un des moellons et découvrit une fine fente dans laquelle elle introduisit une des branches de sa propre étoile. On entendit le bruit d'un déclic.

— Ainsi, dit Soames, six serrures sont ouvertes. Mon ancêtre les avaient donc disposées dans six maisons différentes de ce vieux quartier. Ses descendants ont fidèlement protégé ces demeures, sans doute au prix de mille efforts et difficultés au long de deux siècles. Rendons-leur hommage. La septième dévoilera le grand secret. C'est à moi qu'échoit le juste honneur de le faire. Tous vous serez présents à cette ouverture de gloire.

» Lady Hirschfeld, faites avancer votre auto.

Ils s'entassèrent tous dans la spacieuse limousine ; Soames se mit au volant, tandis que sa vieille mère prenait place à ses côtés.

Il tourna dans un dédale de rues et s'arrêta enfin devant la porte d'un entrepôt désert, qu'il ouvrit à l'aide d'une clef ; puis il y fit entrer la voiture.

La porte se ferma derrière eux.

— Attendez que je fasse de la lumière, ordonna Soames.

Un faible lumignon brilla.

— Sortez !

Ils obéirent et, soudain, le vaste hall s'irradia de clarté.

Douze policiers, revolver au poing, les tenaient en joue.

— Trahison ! hurla Carston.

Mais des agents l'encadrèrent.

Soudain des cris de stupeur retentirent de tous côtés.

On vit la bonne vieille Mrs. Soames se débarrasser de son châle et de sa perruque grise, tandis que Soames lui-même faisait voler les postiches en l'air. Harry Dickson et Tom Wills se trouvaient, goguenards et ravis, devant les héritiers du capitaine Shark.

Conclusion

— Tout cela ne nous révèle pas le secret, murmura Tom Wills quand son maître l'eut félicité de la manière dont il avait tenu son rôle. Diable, je donnerais beaucoup pour connaître le vrai détenteur de la septième part, le mystérieux Soames !

— Et vous, monsieur Farquar ? dit Harry Dickson au chef de division, qui avait assisté à la capture des conjurés.

— Moi... oh... moi...

— Mais j'ajoute que Tom ne serait guère avancé en le connaissant, car le secret ne lui serait pas dévoilé pour autant. Ou plutôt, il ne pourrait jamais plus être mis en face de lui. Tim Soames s'est laissé bénévolement emprisonner, alors qu'il n'aurait eu qu'un mot à dire pour être libéré. Mais cela aurait fait connaître sa véritable identité à ses ennemis, et il préférerait la prison à cela.

» Au cours de sa détention, il eut peur de tomber malgré tout entre leurs mains, et il rédigea en brèves notes sa « part du mystère », parce que telle était la volonté de son ancêtre, volonté à laquelle il ne pouvait se soustraire. Le secret ne pouvait être perdu.

» Jugez de son émoi quand on le remit en liberté sans qu'il ait pu retourner dans sa cellule, où son bref manuscrit et son étoile se trouvaient cachés. Et c'est pour cela qu'il y revint de nuit, pour constater que Belkirk avait déjà tout découvert et gardé pour lui.

» Que fit-il ? Il courut aussitôt à la septième serrure, celle dont il avait la garde, et y connecta un fil métallique lié au câble d'éclairage urbain. Belkirk fut électrocuté.

» Alors, Soames prit peur, vit en pensée d'autres victimes et peut-être la découverte du redoutable secret.

» A l'aide d'un gros chargement d'explosifs, il détruisit la septième porte, vouant ainsi à jamais le secret de Shark, son ancêtre, à l'oubli !

— Alors qu'il lui aurait été facile de s'entendre avec les autres détenteurs de l'Etoile à Sept Branches ! s'écria Tom Wills.

— Oui, mais il y a autre chose : Soames ne voulait pas que ce secret tombât entre des mains profanes, parce que ce secret était celui de l'Angleterre, de sa force ou de sa fortune, et Soames était avant tout un bon, un grand patriote.

Mr. Farquar respira fortement.

— C'est vrai, monsieur Dickson, et maintenant que ce secret

n'existe plus, il m'est possible de vous dire en quoi il consistait.

» Shark, au cours de ses pérégrinations, avait découvert une mine de diamants prodigieuse. Des pierres énormes, atteignant des dimensions inouïes, formidables, fantastiques. Il n'en réalisa que de petites, parce qu'il aurait suffi de jeter l'énorme masse sur le marché pour que cette précieuse gemme n'eût plus que la valeur d'un vulgaire morceau de strass ! C'était la perte irrémédiable d'une des plus puissantes branches du commerce de l'Angleterre.

» Supposez donc qu'en ce moment des ennemis de l'Angleterre, comme une lady Hirschfeld qui est une espionne allemande, comme Carston qui est attaché à des loges soviétiques secrètes, en fassent autant, et faites le compte des ruines nationales qui s'en suivraient ! Shark avait relégué cette fabuleuse fortune dans une profonde carrière abandonnée sur laquelle fut construit en partie le quartier où nous nous trouvons. Il en avait soigneusement défendu l'accès par des mécanismes fonctionnant par des prodiges de machinisme à longue distance, et de façon à ce que la septième porte ne pût s'ouvrir qu'après que les six autres systèmes, disséminés à travers le quartier, eurent fonctionné ensemble. Aujourd'hui, à cause de l'explosion dont je suis l'auteur, les eaux de la Tamise et des égouts ont dû envahir la carrière oubliée, et le secret y restera enfoui à jamais.

— C'est égal, répliqua Tom Wills, tout cela ne nous dit pas qui est Soames, le dernier descendant du capitaine Shark... Mais de fait, maître, il m'a semblé que vous connaissiez son nom.

— Vous ne l'avez donc pas entendu ? demanda innocemment Harry Dickson... Je l'avais oublié. Eh bien, Tom, il s'appelait... Farquar !

Mr. Farquar sourit et ne nia pas.

Notice

Pour la clarté de ce récit, il est bon d'ajouter que Mr. Farquar, appartenant de droit à l'Intelligence Service, se montrait rarement sous son véritable aspect, qui paraît bien être celui de Soames.

Ainsi cela n'a pas dû sembler étrange à ses chefs qu'il disparût durant les quelques mois que dura sa détention.

Peut-être même ses chefs étaient-ils au courant de la chose...

Ce sont là secrets d'Etat que Harry Dickson lui-même n'a pas jugé devoir pénétrer.

Quant aux six autres détenteurs de l'Etoile à Sept Branches, rien ne permettait à la loi anglaise de les tenir prisonniers.

Pourtant, nous savons qu'ils ne connurent la liberté que pour être envoyés immédiatement en exil, et que jamais ils ne purent remettre pied sur le sol de Grande-Bretagne.

LE PROFESSEUR KRAUSSE^{2}

Préambule

— Je me suis mesuré avec ces étranges et redoutables forbans que l'on dénomme les bandits de la science, à maintes reprises dans ma carrière, affirma Harry Dickson. Je me suis mis en travers de la route du Dr Mystéras et du professeur Drum ; j'en oublie certes, et il y en a d'autres avec qui je n'ai pas fini de compter. Mais, avec le professeur Krausse, j'entre dans un monde hoffmannesque, où il n'est pas toujours aisé de se mouvoir.

» Notre première rencontre date du lendemain de l'armistice.

» La révolte des Spartakistes s'achève dans le sang et dans l'incertitude ; la capitale prussienne est en proie à une fièvre sans nom. Misère et débauche, débauche et misère, c'est le double signe qui préside à sa nouvelle destinée.

» Des hommes en uniforme feldgrau mendiaient dans les rues ; des femmes en deuil, appartenant à l'aristocratie, imploraient la splendeur d'un repas ou la fraîcheur d'un litre de bière, sinon la consolation d'un verre d'alcool. J'abrège : je revenais d'une visite à la grande prison de Moabit, où l'on prétendait que des Américains étaient détenus. Je n'y découvris rien d'insolite et je m'en allai.

» Les heures que je venais de passer dans cet énorme et sombre pénitencier m'avaient donné envie de marcher quelque peu, bien que le quartier de Moabit n'ait rien de bien attrayant.

» Tout à coup, une odeur appétissante m'arriva du fond d'une ruelle obscure. Je lus son nom sur la plaque de tôle émaillée : *Nachtrabengasse*.

» C'était d'un romanesque un peu ténébreux : « La ruelle du corbeau nocturne » ; mais cela me tenta, et puis il y avait l'odeur...

» Elle venait d'une taverne juchée au haut d'un perron énorme, et dont l'enseigne se balançait au vent du soir : *Zum Treppchen bei Rolff Froschmeier*. Un tableau noir présentait une carte des plats écrite à la craie rouge : *Kalbs und Schweinebraten Spickgans. bratkartoffeln und Gemüse, Wurstsalat, Delikatessen, Klobst, Obst und Kugel*. En traduisant ces friandises : Rôti de veau et de porc ; oie fumée ; pommes de terre rôties et légumes ; salade de saucissons ; charcuteries ; fruits et gâteaux. Bref, de quoi faire venir l'eau à la bouche des gens nourris depuis quatre ans d'ersatz et de maigres rations.

» La taverne était remplie de monde, et j'eus grand-peine à trouver une place à côté d'un ancien officier de la garde impériale, à

l'uniforme déteint. Il était charmant et me présenta le maître de céans, Herr Froschmeier, un affreux homoncule coiffé d'un bonnet en papier rose.

» On me servit le plat du soir : des légumes excellents et une ample assiette de viandes nageant dans son jus.

» Je ne sais pourquoi je n'y touchai pas, à cette viande trop rose et trop gluante, mais mon nouvel ami ne vit aucun inconvénient à l'engloutir à son tour, quand il eut achevé sa propre portion...

» Le monde était disparate : les juifs y étaient en surnombre, ainsi que les « schieber », ou profiteurs de la guerre. Les billets de mille marks se dépensaient comme des pfennigs.

» A une table voisine, un monsieur en redingote vidait une longue bouteille de vin du Rhin. C'était le seul de l'endroit à occuper tout seul une table entière. Le petit Herr Froschmeier, qui se révélait hautain et insolent avec la clientèle, ne passait jamais devant lui sans le saluer profondément, bien qu'il ne reçût aucun salut en retour.

» L'homme devait avoir largement dépassé la cinquantaine. Ses cheveux étaient bourrus et d'un blanc sale ; sous un front énorme et légèrement bombé luisaient deux grands yeux pâles. La bouche était dure mais bien faite, déformée par un pli amer qu'accentuait la chute d'une grosse pipe bavaroise. Le visage était grand, très grand, énorme même, mais respirait une vaste intelligence. Le regard ne fixait rien, si ce n'est quelque point flottant dans le vide. Poitrine large et puissante, mains blanches et belles, mais musclées ; seule la lividité du teint déparait cette apparition de grande puissance physique et mentale. Je fus pourtant très étonné, quand il se leva pour enlever d'un geste impérieux une boîte d'allumettes à une table voisine, de le voir si petit, trapu, bas sur pattes. Sa démarche même avait quelque chose de repoussant. Il roulait littéralement sur ses jambes cagneuses : le buste d'un Appollon vieilli sur des membres de satyre.

» Mon compagnon, qui avait suivi la direction de mes regards, me poussa du coude. « Un lascar ! me dit-il à l'oreille en clignant de l'œil. Une des plus grandes sommités du monde médical : le Dr Krausse. Il a eu ses entrées au palais impérial lors d'une maladie du Kaiser, et il paraît qu'il a rudoyé Guillaume comme il l'aurait fait d'un laquais. »

» Krausse ne pouvait entendre ce que mon voisin me disait, mais il remarqua parfaitement qu'on s'occupait de lui. Ses yeux pâles se posèrent un instant sur nous, puis il fit signe au tavernier.

» Celui-ci accourut, empressé, bousculant des chaises et des clients, pour aller s'incliner devant le docteur. Quelques mots furent échangés, après quoi Herr Froschmeier vint à son tour s'incliner devant nous.

» — Le Herr Professor demande à ces messieurs de vouloir

s'asseoir à sa table. »

» Je n'aime pas les invitations de ce genre et j'allais refuser, mais mon compagnon me lança un regard suppliant.

» — Venant de lui, cette prière est un ordre, murmura-t-il. Faites cela, monsieur, sinon je pourrais avoir des ennuis. »

» Je finis par céder à sa prière, un peu de curiosité s'y mêlant de ma part. Le Dr Krausse fit poser deux verres sur la table, les remplit du vin de sa bouteille et se tourna vers mon compagnon.

» — Lieutenant Schwalbe, combien de fois votre langue de vieille femme vous a-t-elle joué un tour dans votre minime carrière ? »

» L'officier rougit et pâlit tour à tour, mais finit par murmurer d'une voix contrite :

» — Excusez-moi, Herr Doctor, je n'ai pas dit de mal de vous... Je ne pourrais dire d'ailleurs que ce que tout le monde sait, que vous êtes un grand savant.

» — Et moi, lieutenant Schwalbe, que vous êtes un grand âne ! »

» Il se détourna de lui avec un haussement d'épaules méprisant et s'adressa à moi.

» — Etranger ? Oui, cela se voit. Américain, mais probablement naturalisé Anglais, cela aussi n'est pas difficile à remarquer. Vos connaissances sont surtout déductives ; l'induction vous est assez étrangère. C'est un défaut, mais il ne vous desservira pas beaucoup dans la vie. Je ne sais ce que vous êtes venu faire en Allemagne, mais en tout autre temps, celui de l'Empire par exemple, j'aurais renvoyé un gentleman comme vous de l'autre côté de la frontière. »

» J'étais abasourdi par cette clairvoyance alliée à un pareil manque de savoir-vivre, et j'allais riposter quand il me prévint du geste.

» — Inutile. Je ne veux nullement vous offenser. Il n'y a que les imbéciles pour se sentir froissés devant la vérité des choses quand elle les atteint, et vous n'êtes pas un imbécile, malgré votre culture trop générale.

» Je pris le parti de rire doucement, et le professeur riposta :

» — Votre rire ne dit rien. Il masque une sottise envie de répondre. Je vous fais au contraire grand honneur en vous considérant comme un ennemi intérieur de notre patrie où, heureusement, vous ne continuerez pas à séjourner.

» — Mais pourquoi un ennemi intérieur ? hasardai-je.

» — Parce que vous ne connaissez pas l'Allemagne, son esprit, son essence, ses possibilités, ses probabilités. Sur toutes ces choses vous devez fatalement porter des jugements faux. En une tout autre époque, nous nous en moquerions comme un poisson d'une pomme, mais en ces heures de défaite nous aurons à compter avec l'opinion d'outre-frontière, et cela pour notre plus grand malheur. »

» Depuis, je me suis fait l'aveu que le Dr Krausse avait dit de profondes vérités en lançant des aphorismes qui m'avaient fait sourire.

» Nous vidâmes nos verres. Le vin était excellent et je sus plus tard qu'il coûtait douze mille marks la bouteille... une paille, à l'ère de la valuta ! Comme je prenais congé du docteur avec quelques mots polis, il me dit :

» — Retenez le nom de cette boîte, ainsi que celui de son propriétaire. Vous en entendrez parler encore. Adieu ! »

» Un an plus tard éclata le hideux scandale de la *Nachtrabengasse*. On arrêta le sieur Froschmeier sous l'accusation d'avoir vendu de la viande humaine à ses clients et, en effet, on découvrit un véritable abattoir d'hommes dans ses caves. On lui trancha la tête, ainsi qu'à plusieurs de ses complices, entre autres à l'ancien lieutenant Schwalbe, grand pourvoyeur de bétail humain, et mon compagnon d'un soir.

— Et le Dr Krausse ?

— Attendez. L'histoire commence à peine. Je l'ai revu hier.

— Où cela ?

— Ici, à Londres, chez moi, dans mon appartement de Baker Street.

1. La seconde rencontre

Mrs. Crown, la gouvernante du détective Harry Dickson, introduisit le visiteur. Celui-ci, sans même y avoir été invité par le maître, s'installa dans un fauteuil en face de lui.

— Vous me reconnaissez certainement, monsieur Dickson, dit-il.

Harry Dickson n'hésita pas une seconde : le professeur Krausse, malgré les dix années passées depuis leur première et unique rencontre, n'avait guère changé. Ses tempes s'étaient légèrement dégarnies et ses puissantes épaules se voûtaient un peu. Harry Dickson le lui dit.

— Eh oui, le temps est un grand ennemi, surtout pour celui qui ne peut le comprendre, vous par exemple, Dickson, puisque votre front porte la trace ineffaçable des rides, que vous possédez quatre dents aurifiées de plus et que vous fumez avec beaucoup moins de calme.

— Je vais vous rendre le verre de vin d'il y a dix ans, dit aimablement le détective. C'est la seule chose qui se bonifie en vieillissant.

— Parmi les choses matérielles, oui, mais je m'en tiendrai à votre whisky national ; on ne boit pas de vin en Angleterre.

Harry Dickson lui passa la bouteille de Black and White et le flacon d'eau gazeuse. Le docteur se servit avec parcimonie.

— Je viens vous demander la grâce d'un condamné à mort, dit-il.

Le détective sursauta.

— Mais je suis absolument impuissant en pareille matière ! s'écria-t-il.

— Tut, tut, riposta le vieillard en faisant un signe de dédain. Vous avez rendu trop de services à l'Angleterre dans les derniers temps, pour ne pouvoir demander une pareille faveur, surtout quand il ne s'agit que d'un crime vulgaire et d'un coupable encore plus vulgaire, ainsi que de peu d'importance.

— Alors pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Je l'ai traité dans le temps.

— Mon Dieu... C'est une raison un peu... bizarre.

— Nullement. Sa guérison, car c'en était une, était le résultat d'une longue et difficile expérience. Mais une fois sur pied, l'homme s'est éclipsé pour aller commettre un meurtre idiot en Angleterre.

— Qui est-ce ? demanda Harry Dickson.

— Il se nomme Schwertfeger. C'est un matelot allemand. Il a assassiné à Londres un de ses confrères, pour le voler.

— Je me rappelle en effet. Ce Schwertfeger avait de bien vilains antécédents, même dans son propre pays. Il avait été condamné à la réclusion perpétuelle pour un double crime.

— Je sais et je l'ai fait gracier !

— Encore... Et vous voulez faire perdurer la clémence à l'égard de ce coquin ?

— Oui, parce que, si vous le pendez, il mourra trop tôt.

— Comment ?... Que voulez-vous dire par ce « trop tôt », docteur ?

— Mais pas plus que je ne dis : trop tôt. Pas à son temps, si vous aimez mieux.

— Je suis obligé..., commença Harry Dickson.

— De me demander de plus amples renseignements. Voici tous ceux que je puis vous donner. Ils tiennent en quelques mots. Après six ans de détention, Schwertfeger était devenu complètement idiot. Je ne sais plus par quel hasard je me suis trouvé à l'infirmerie spéciale de la prison de Moabit, où on le faisait crever de sa belle mort. Son cas me sembla digne d'une expérience. Elle ne réussit pas trop mal. Je demandai sa grâce et, naturellement, je l'obtins. Alors, l'ingrat, l'imbécile s'est enfui, a pris passage sur un cargo à destination de votre pays et y a fort mal débuté par un assassinat.

» Puis-je vous demander ce service en tant... qu'homme de science ?

» Supposez que mon expérience puisse encore profiter à des mortels plus intéressants que Schwertfeger, à condition de pouvoir s'achever.

Harry Dickson réfléchit ; l'intelligence puissante que respirait ce curieux bonhomme l'influença favorablement.

— Tout ce que je puis obtenir pour votre... protégé, c'est que les médecins aliénistes le remettent en observation. Si leur verdict lui est favorable, ce n'est pas la liberté qui l'attend, mais le Lunatic Asylum.

— Je ne vous en demande pas davantage.

— Dans ce cas, je mettrai tout en œuvre...

— Cela suffit, et je vous en remercie. Mais, service pour service... A votre mâchoire supérieure, il y a une molaire qui vous fait souffrir. Vous comptez la faire enlever un de ces jours, et sans doute votre médecin vous le conseille-t-il. Cela pourrait vous coûter cher. Un petit drainage nasal suffirait : vous souffrez d'un début de sinusite, encore indétectable pour les médecins.

Il partit sans rien ajouter et Dickson, un peu troublé par ces singulières façons, manda son médecin traitant.

Celui-ci haussa les épaules, mais affirma que le drainage nasal, s'il ne pouvait pas faire de bien, ne pouvait nuire en aucun cas.

La petite opération fut faite sur l'heure : dans la nuit même toutes les douleurs cessèrent. Krausse avait dit vrai.

Harry Dickson n'eut aucune peine à obtenir un second examen mental du condamné Schwertfeger. Il eut une issue favorable et, huit jours après, sauvé de la potence, l'Allemand était enfermé dans un cabanon de l'asile d'aliénés de Bedlam.

Deux jours plus tard, le cabanon fut trouvé vide... et l'oiseau envolé.

Le même jour. Harry Dickson fut appelé au téléphone. C'était le Dr Krausse.

— Je vous remercie, Dickson, dit-il à l'autre bout du fil.

— Bien, docteur, mais l'évasion de votre protégé m'a déjà procuré quelques ennuis, vous devez vous en douter, répondit le détective d'une voix maussade.

— Je m'en excuse. Mais il est bien plus facile de faire évader quelqu'un de Bedlam que de Newgate !

— Comment... faire évader ?

— C'est mon travail, Dickson ; je n'aurais garde de vous le cacher. J'avais besoin de Schwertfeger, non dans un cabanon, mais dans un laboratoire. Adieu, Dickson. Nos routes se séparent.

La communication fut coupée et le détective n'apprit plus rien ni de l'évadé ni de son protecteur.

*

Pourtant, Harry Dickson n'était pas homme à en rester là.

Le téléphone marcha entre Baker Street et la Friedrichstrasse, et les renseignements qu'il reçut, pour lui ouvrir des horizons bien incertains, le laissèrent marri et perplexe :

— Schwertfeger, disait Berlin, n'a jamais été idiot et, au surplus, il ne fut jamais soigné en prison par le Dr Krausse. Il n'a dû sa libération qu'à un vent de clémence qui a soufflé pendant quelque temps sur les geôles du Reich. Quant à Krausse, il a disparu depuis des années de Berlin et de l'Allemagne, où on le recherche pour divers forfaits, dans lesquels toutefois sa complicité n'est pas complètement prouvée. Nous vous saurions gré de l'arrêter, si vous le rencontrez sur le sol anglais. Les formalités nécessaires pour son extradition seront aussitôt remplies.

— J'avoue, dit le détective à ses familiers, que je me suis senti attiré par l'intelligence qui rayonnait de cet homme, qui me paraissait une créature possédant la science infuse.

» J'ai marché aveuglément, et j'ai fait fausse route : que celui qui

est sans péché en la matière me jette la première pierre.

Mais sa résolution était prise : il voulait retrouver le professeur Krausse.

2. La disparition de Lady Morton

Dès les premiers jours qui suivirent la disparition de l'étrange savant, Harry Dickson eut le sentiment bien arrêté qu'il n'avait pas quitté Londres. Les renseignements reçus de Berlin venaient corroborer cette idée. Pourtant, quand il demanda des explications complémentaires, il n'en reçut que de fort vagues et qui sentaient la réticence à cent pas.

On accusait le professeur d'avoir entrepris des expériences défendues, sans toutefois préciser leur nature, d'avoir spolié des clients, mais sans citer de noms ni de faits précis.

« Un homme comme lui, se disait le détective, devra forcément fréquenter les lieux de science. Surveillons les hôpitaux, les cliniques, les amphithéâtres... »

Il parvint à gagner Scotland Yard à ses idées et put faire établir une surveillance étroite de ces divers locaux. Mais les résultats restèrent négatifs : le Dr Krausse, ainsi que son criminel protégé, s'étaient comme volatilisés dans l'air brumeux de la City.

Comme il arrive souvent, le hasard se mit de la partie, bien qu'il ne livrât qu'un début de piste, bien faible il est vrai.

Ce fut le jour où un accident arriva à Lady Morton Bailey.

Cette beauté londonienne avait assisté à une représentation théâtrale dans Drury Lane et regagnait sa nouvelle villa de Brockley, dans sa luxueuse Rolls-Royce.

Comme la voiture arrivait à la hauteur de Peckhamrye Commons, elle heurta soudain un gros camion automobile arrêté sur le bord de la chaussée. Le camion s'enfuit dans l'ombre, mais l'auto de maître, fortement désassemblée, resta en panne : épave de la route. Ce n'aurait été qu'un demi-mal, si Lady Morton Bailey n'avait été assez grièvement contusionnée au cours de la collision.

Le chauffeur affolé questionnait en vain les rares passants nocturnes pour obtenir l'adresse d'un docteur voisin, quand enfin l'un d'eux vint lui dire qu'un médecin habitait dans une rue traversière de Scylla Road. Ce n'était qu'à cent pas et, aidé par un noctambule bénévole, le chauffeur parvint à conduire Lady Morton Bailey à ladite adresse.

Ils se trouvaient devant une triste maison, neuve mais déjà délabrée, dont la porte s'ornait d'une plaque en zinc gravé au nom de Dr Lengorski. Il fallut sonner à plusieurs reprises avant que le médecin

lui-même vînt ouvrir. C'était un homme osseux, parlant avec un accent slave assez prononcé.

Il ne parut guère enchanté du dérangement qu'on lui imposait, mais dut enfin se rendre aux paroles indignées du chauffeur, auxquelles se mêlèrent celles du passant qui lui avait prêté aide et assistance.

Le Dr Lengorski les fit entrer, tout en maugréant sourdement, et les conduisit dans un cabinet de consultation de la plus piètre apparence.

Il examina la blessée, arrêta tant bien que mal l'hémorragie qui s'était déclarée. Puis, devant l'état de faiblesse manifeste de sa patiente, il déclara que tout transport pourrait être dangereux pour l'instant.

Il consentit à garder Lady Morton chez lui jusqu'au lendemain matin. Entre-temps on aurait avisé.

Le chauffeur demanda l'autorisation de téléphoner au mari de la blessée, mais le Dr Lengorski ne possédait pas le téléphone.

Force fut au chauffeur de rentrer à pied à Brockley pour avertir son maître.

Malheureusement, pendant l'absence de sa femme, Sir Morton Bailey avait été appelé au chevet d'une de ses tantes, et il avait laissé un billet prévenant son épouse de ne pas l'attendre avant le lendemain.

Le chauffeur, de guerre lasse, décida de se coucher et d'aller prendre dès la première heure des nouvelles de sa maîtresse.

Il était encore dans son premier sommeil, quand un taxi s'arrêta devant la villa et que Sir Morton en descendit, de bien méchante humeur.

Il avait trouvé sa tante en excellente santé et se croyait victime d'une méchante plaisanterie.

Mais, quand le chauffeur le mit au courant de l'accident arrivé à sa femme, il s' alarma au plus haut point et se mit immédiatement en route pour Peckhamrye, accompagné de son serviteur.

Ils arrivèrent dans Scylla Road, puis devant la maison du Dr Lengorski et sonnèrent à sa porte.

Personne ne vint leur ouvrir.

Sir Morton fit un potin de tous les diables, qui ne parvint qu'à tirer de leur sommeil quelques proches voisins. Ceux-ci déclarèrent fort mal connaître le Dr Lengorski, qui n'habitait le quartier que depuis quelques semaines. Morton put téléphoner au poste de police voisin, qui détacha aussitôt deux inspecteurs, avec l'ordre de forcer la porte du médecin.

Cela fut fait. On retrouva le cabinet de consultation avec ses cuvettes et ses linges ensanglantés, mais pas de Lady Morton.

La maison fut fouillée de fond en comble. Elle ne contenait que des chambres vides de tout ameublement, et dont seules les fenêtres étaient garnies de nouvelles tentures.

Devant l'immeuble, on trouva une petite flaque d'huile, témoignant qu'une automobile avait stationné là récemment.

Le lendemain, l'histoire du mystérieux Dr Lengorski courait déjà Londres, ameutant Scotland Yard qui, à son tour, appela Harry Dickson à la rescousse. Les premières phases de l'enquête se passèrent devant la Rolls sinistrée. Dickson examina attentivement la carrosserie défoncée.

— Hm, déclara-t-il, un tank n'aurait pu faire de meilleure besogne. Regardez-moi cette éventration : nulle trace d'éraflures de garde-boue, nulle trace non plus dénotant le défoncement du radiateur de la voiture coupable.

» Des stigmates nets, comme si un bélier de fer avait frappé la Rolls.

— On dirait que vous optez pour le fait intentionnel, monsieur Dickson, dit un des inspecteurs.

— Plutôt..., repartit sèchement le détective.

— Mais dans ce cas... le transport de ma femme chez ce médecin inconnu... ? balbutia Sir Morton, qui assistait à l'enquête.

— Cela pourrait être une habile comédie. La lady blessée, un seul docteur dans le voisinage, un passant subitement bienveillant...

Il se tourna vers le chauffeur.

— Décrivez-moi donc ces deux personnages : l'homme qui vous a aidé et le Dr Lengorski.

— Le passant était un homme assez grand et bien musclé, je dois le dire, car il enleva la lady comme s'il s'agissait d'une plume. Son visage ne m'a pas laissé de souvenir : il portait d'ailleurs un large chapeau de feutre. Son langage était distingué. Je ne crois pas qu'il était habillé avec élégance. Quant au docteur, il me paraissait bien plus petit. Il marchait comme qui dirait de travers et portait une forte barbe, pas très propre. Il semblait très solide lui aussi, bien que ses épaules fussent un peu voûtées par l'âge. D'ailleurs, la pièce où il nous a introduits était très mal éclairée par une toute petite ampoule, qui m'a paru alimentée par une batterie. Dans le corridor de la maison brûlait une bougie. Je ne pense pas que l'électricité y soit installée.

On se dirigea vers la maison de Scylla Road et le détective y trouva le mobilier chiche et quelques rares instruments de médecine qui paraissaient avoir été achetés d'occasion.

— Il n'y a pas pour dix livres dans tout ceci, opina l'inspecteur de police.

Dans la cour de la maison, le détective avisa une grille d'égout : elle était mal fermée et avait dû être soulevée avec effort hors de sa

gaine de rouille et de crasse, car un des barreaux était faussé.

Le détective l'enleva complètement et, à l'aide d'une canne, se mit à fouiller la gadoue qui y stagnait. Au bout de quelques instants une masse gluante en fut retirée, dégoulinante d'eau et de vase.

Harry Dickson la rejeta avec dégoût.

— Le Dr Lengorski aurait pu trouver un meilleur endroit pour jeter sa barbe, dit-il avec un ricanement.

Le reste de la maison ne révéla pas grand-chose, si ce n'est quelques cendres dans le foyer de l'office.

— Des journaux, murmura le détective. Ah !... ceci est plus intéressant.

Il s'était mis à examiner la menue poudre charbonneuse à l'aide de sa loupe. Un petit fragment jauni s'en détacha.

— Des caractères gothiques, dit Harry Dickson. Il s'agissait donc de journaux allemands, et puis la cendre seule trahit le papier employé par la presse quotidienne du Reich.

— Mon avis est, dit l'officier de police, que le bandit exigera une rançon de Sir Morton pour la libération de sa femme.

Harry Dickson ne répondit pas à cette supposition. Il lui était venu à l'idée qu'on pouvait très bien avoir affaire au professeur Krausse, qu'il croyait vaguement reconnaître à travers le signalement donné par le chauffeur.

Mais Sir Morton ne reçut aucune sommation de ce genre, et la jeune femme resta bel et bien disparue, malgré la meute de policiers que Scotland Yard mobilisa en cette occasion.

3. Un piège... tout en causant

« Il faut, s'était dit le détective, reprendre le tout. Et commencer par l'A de l'alphabet. Remontons à Schwertfeger. »

C'était l'histoire d'un crime vulgaire. Le nommé Schwertfeger, matelot allemand sans engagement, errant sur le pavé de Londres, avait été arrêté dans une rue solitaire de Limehouse, au moment où il se penchait sur le cadavre encore pantelant d'un de ses compatriotes. On l'avait vu en compagnie de sa victime, allant de cabaret en cabaret, tout au long de la journée précédant le meurtre, et la poussant à boire beaucoup.

L'homme assassiné était un garçon d'une vingtaine d'années, solide et râblé, tandis que Schwertfeger était un homme d'âge, au visage ravagé par les vices. Il se laissa arrêter sans opposer de résistance et condamner sans essayer de se défendre. Les portraits que Dickson avait devant lui, empruntés au service d'anthropologie du Yard, le présentaient comme un homme d'assez grande taille, affalé, au visage atone, mangé par une barbe broussailleuse.

Le détective insista auprès de la Kriminal-Abteilung de Berlin pour obtenir des renseignements plus complets et reçut enfin la visite d'un délégué d'Outre-Rhin, Herr Doctor Mendell.

Immédiatement Dickson comprit que l'Allemand essayait avant tout d'obtenir le silence autour de l'ancien condamné, et surtout autour du Dr Krausse.

Et voici que les souvenirs vinrent au secours d'Harry Dickson.

— Le Herr Professor Krausse ne fut-il pas mêlé quelque peu à la sinistre histoire de la *Nachtrabengasse*, où se débitait de la chair humaine ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Herr Mendell sursauta.

— Comment savez-vous cela, monsieur Dickson ? s'écria-t-il.

Le détective ne savait rien, mais il vit qu'il avait frappé juste.

Le policier allemand n'avoua qu'à contrecœur :

— En effet, bien que les preuves tangibles nous aient fait défaut. Les gens n'ont pas voulu parler, même au pied de l'échafaud, et puis... Krausse n'était pas le premier venu. On lui a fait comprendre qu'il devait vider les lieux, quitter le pays, et dans le plus bref délai.

— L'a-t-il fait au moins ?

— Euh... oui, c'est-à-dire...

— Qu'il est revenu quelques fois en Allemagne pour y soigner

ses petites affaires, pas toujours très propres ! riposta Harry Dickson.

— Donnerwetter, Mein Herr, n'allez pas crier cela sur tous les toits ! Cela nous désobligerait fort à Berlin.

— Ce n'est nullement dans mes intentions, au contraire. Je ne m'occupe que de ce que cet étrange savant est venu faire chez nous. Quel rapport peut-il avoir existé entre Krausse et Schwertfeger ?

— Nous n'en voyons aucun, répondit Herr Mendell avec sincérité, mais nous devons avouer que le professeur fréquentait souvent un monde fort louche.

— Aime-t-il l'argent ?

— Non !

— Les honneurs ?

— Encore moins. C'était un mufle de la pire espèce envers les gens haut placés !

— Alors... qu'est-ce qui était de nature à l'intéresser ici bas ?

— La science !

— Mais laquelle, parbleu ?

— L'anatomie, je crois. Il est l'auteur d'études étonnantes à ce sujet, bien qu'elles n'eussent jamais été publiées, en raison de leur extravagance.

— Si jamais nous tenons Krausse, que nous l'extradions selon votre désir, qu'en ferez-vous ? Le traîner devant votre justice ?

Il y eut un éclair dans les yeux bleus de Herr Mendell.

— Comptez sur nous pour lui ôter tout moyen de nuire ! dit-il àprement, bien qu'avec prudence.

— C'est-à-dire que vous ne reculerez pas devant une « suppression » en règle.

Herr Mendell ne répondit pas, mais son visage parlait assez.

— Soit, dit Harry Dickson après réflexion. Je suppose que vos raisons doivent être péremptoires, et il se pourrait que je puisse vous être utile...

— L'Allemagne sait reconnaître les services qu'on lui rend ! s'écria impétueusement le délégué de la Friedrichstrasse.

— Halte... Nous n'en sommes pas encore là, Herr Mendell. Il faudra me faire confiance, ce que vous n'avez pas fait jusqu'ici. Je vais vous poser une question importante : le Dr Krausse travaillait-il complètement seul ?

— Que voulez-vous dire ?... Que savez-vous au juste ? fit Mendell d'une voix faible.

— C'est pourtant assez clair : Krausse dédaignait l'argent ; peut-être était-il pauvre, presque sans moyens...

— C'est la vérité...

— Et les expériences coûtent souvent bien cher. N'avait-il personne pour... l'encourager, disons le commanditer ? Je sais qu'il

était à la tête d'un laboratoire bien équipé !

— Si..., murmura Herr Mendell tout bas. Un Américain. Un homme que l'après-guerre a conduit à Berlin, et que Krausse a dû connaître immédiatement après l'armistice. Il s'appelait ou se faisait appeler Wencrofft ; nous n'avons jamais pu obtenir de renseignements sur lui.

— En ce qui concerne l'affaire de la *Nachtrabengasse*, vous l'avez étouffée parce qu'elle impliquait Krausse, n'est-il pas vrai ?

— Oui... c'est la vérité. Cet homme possédait encore de puissants appuis.

— Mais il a recommencé, c'est-à-dire qu'on l'a retrouvé dans d'autres affaires similaires, où le commerce de chair humaine jouait un rôle ?

— Oui... oui... Vous voyez, hélas, bien clair dans tout cela.

— Les dollars de Wencrofft ont été pour quelque chose aussi dans l'impunité dont le Dr Krausse a continué à jouir ?

Mendell se contenta de gémir doucement.

— Décrivez-moi ce Wencrofft, Herr Mendell !

Nouveau gémissement, suivi d'un geste d'impuissance.

— Il était malin comme un diable, et jamais nos limiers ne sont parvenus à le bien entrevoir. Il était grand et portait une épaisse barbe rouge et des cheveux très longs, ce qui ne lui donnait pas un air américain du tout.

— Une barbe postiche et une perruque auraient donc pu faire l'affaire ?

— Nous n'en doutons pas, hélas ! se lamenta l'Allemand.

Harry Dickson eut un sourire énigmatique.

— Restez-vous quelque temps en Angleterre, Herr Mendell ? demanda-t-il.

— Environ huit jours encore, monsieur Dickson.

— C'est plus qu'il ne m'en faudra, j'espère. Avant votre retour à Berlin, voulez-vous me faire l'honneur d'une seconde entrevue ?

*

Le deuxième visiteur de Harry Dickson fut le malheureux Sir Morton Bailey. En ces peu de jours, il avait étonnamment vieilli. Sa belle taille s'était courbée, ses yeux s'étaient éteints et il parlait d'une voix sourde et lente.

— Sir Morton, dit le détective, je vous ai fait venir dans l'intention de vous poser quelques questions. Je suppose que vous vous sentirez assez de force pour y répondre, bien qu'elles soient d'une nature délicate et particulièrement pénibles pour vous.

— N'importe, monsieur Dickson, je puis tout attendre et tout

entendre aussi, maintenant que ma vie est brisée.

— Vous différez de quelques années avec Lady Morton...

— Plus que quelques années, sir... Lady Morton allait quitter la trentaine, bien qu'elle fût toujours belle comme à ses vingt ans ; moi-même j'en ai soixante. Mais, malgré notre différence d'âge, notre ménage était un modèle du genre.

Harry Dickson s'inclina. Il n'aurait pas eu le courage de relever cette dernière affirmation du malheureux, car il n'ignorait pas que Lady Morton avait eu quelques aventures... Mais, comme il arrive souvent, le mari était le seul dans tout Londres à ignorer son malheur.

— Lady Morton n'est pas Anglaise...

— Non, je l'ai connue en Allemagne. Elle appartient à une famille hanovrienne très honorable, de très petite noblesse, ruinée par la guerre.

— Et vous l'avez épousée à Berlin ?

— Oui... Vous n'ignorez peut-être pas qu'après l'armistice je fus attaché à une commission anglaise fonctionnant en Prusse.

— N'avez-vous jamais entendu parler d'un certain Dr Krausse ?

— Krausse ?... Non ! Mais Helen était étudiante à l'université de Berlin à l'époque où je fis sa connaissance.

— Elle y étudiait la médecine ?

— Ou les sciences naturelles... Après nos fiançailles, qui furent courtes, elle a complètement abandonné ses études.

— Ne vous a-t-elle jamais parlé d'un professeur de ce nom ?

— Non... Je ne suis pas un homme de sciences, je ne m'y connais pas. J'ai voyagé beaucoup mais fort peu appris. Les entretiens entre Helen et moi n'effleuraient jamais des sujets aussi abstraits.

— Avez-vous beaucoup voyagé dans les derniers temps et avez-vous dû laisser votre épouse seule à Londres ?

— En effet, monsieur Dickson. J'ai dû passer plusieurs mois en Amérique, pour une mission spéciale, particulièrement délicate, concernant certaines relations commerciales de notre pays. Mais tout ceci nous éloigne de notre but essentiel, me semble-t-il. Ne pouvez-vous rien m'apprendre de nouveau concernant ma pauvre femme ?

— Si !

Ce fut dit d'une façon si nette, si formelle que le gentilhomme sursauta.

— Quoi... quoi... Dites-moi, je vous en prie, monsieur Dickson !

— Elle est en ce moment chez vous, à Brockley.

— Comment... chez moi ?

— D'où elle s'apprête à partir en compagnie d'un gentleman appelé Wencrofft !

Sir Morton poussa un rugissement de bête sauvage.

— Aha... Wencrofft, vraiment ? Aha... Wencrofft ! Quelle

comédie !

Harry Dickson l'avait observé attentivement et, tout à coup, il laissa tomber :

— Ne feriez-vous pas mieux de mettre vous-même fin à cette comédie, Sir Morton ?

L'homme lui jeta des regards effarés et sa mine devint celle d'une bête traquée, poussée dans ses derniers retranchements.

— Sir Morton, dit le détective avec calme, en jouant négligemment avec un revolver qui semblait lui avoir poussé au bout des doigts, restez tranquille et tâchez surtout d'être raisonnable : je ne pourrai pas toujours vous sauver de la potence !

Sir Morton s'était effondré sur sa chaise et ses yeux avaient pris une fixité surprenante. Harry Dickson appuya sur un bouton de sonnette et son élève Tom Wills parut.

— Mon cher Tom, descendez donc et jetez un coup d'œil dans la rue. Vous y verrez un gros gentleman en manteau de voyage et à lunettes qui fait les cent pas devant notre porte, de l'air le plus anxieux du monde.

Bientôt le jeune homme revint poussant devant lui un Herr Mendell complètement médusé.

— Re-bonjour, Herr Mendell, dit joyeusement le détective, je pensais bien que vous vouliez pousser à fond votre petite enquête, et cela en m'espionnant de votre mieux... Oh ! je ne vous reproche rien. C'est de bon jeu. Veuillez regarder le gentleman que voici, et dites-moi ce que vous en pensez, si vous lui mettez en pensée une épaisse barbe rousse et une solide perruque de même couleur.

— *Herr im Himmel !* s'écria l'Allemand... C'est Wencrofft !

— Non. C'est le Dr Morton Bailey, chassé des colonies îliennes du Sud, suspect d'atroces pratiques de cannibalisme, qu'il emprunta à certaines tribus indigènes, avec qui il fraya. Un homme de grande science pourtant, mais un fou... un fou dangereux. Non, ne craignez rien, il ne nous entend même pas.

— Qu'allez-vous faire ? balbutia Herr Mendell.

— Vous prier de bien vouloir avertir vos amis Herr Doctor Krausse et... Lady Morton qu'ils n'ont plus rien à craindre de ce monstre et qu'ils peuvent venir me voir en toute sécurité !

Epilogue

Herr Mendell s'était servi du téléphone et il se passa à peine une heure avant que la sonnette de la porte d'entrée tintât.

— Herr Doctor Krausse, dit Harry Dickson en tendant la main au vieillard qui se tenait sur le seuil de son cabinet, bien heureux de vous revoir dépouillé de vos atours mystérieux et vous aussi, Lady... Morton.

— Ce nom maudit ! gronda le professeur. Dès que nous serons rentrés à Berlin, elle prendra celui qui lui revient de droit.

— Helen Krausse... en effet, puisque c'est votre fille, docteur.

— Je vais vous dire..., commença le savant.

— C'est inutile, mon cher professeur. Si vous permettez, je vais moi-même raconter votre histoire. Vous la connaissez, mais mon élève, ici présent, en ignore le premier mot... Ainsi, permettez...

— Où est Morton ? demanda brusquement le docteur.

— A Bedlam... d'où il ne sortira plus, car il est réellement fou... fou à lier.

— Je n'en ai jamais douté d'ailleurs, mais quel fou !

— Je commence, docteur. La guerre terminée, vous vous trouvez à Berlin, pauvre comme Job, dénué de tout, et trop fier pour demander n'importe quel secours. Vous y faites la connaissance d'un riche docteur anglais : Morton Bailey, qui s'intéresse à vos travaux d'anatomie et vous commandite largement. C'est de cette façon qu'il entre en contact avec Fraülein Helen, votre assistante et fille naturelle. Il en devient amoureux, il l'épouse... Il est tellement riche, n'est-ce pas, et vous ne voulez pas que Helen puisse sombrer elle aussi dans la misère. Ce n'est qu'après cette union que vous découvrez l'atroce passion de votre gendre : il est devenu ; au cours de ses voyages dans les contrées sauvages, un véritable cannibale. Il mange la chair humaine ! Quand je vous ai rencontré dans le coupe-gorge de la *Nachtrabengasse*, qu'y faisiez-vous ? Simplement surveiller votre terrible gendre, pour que sa honte ne puisse rejaillir sur votre fille ! Vous parvenez à le faire repartir pour l'Angleterre, mais il revient en Allemagne où il lui est plus facile de se livrer à ses criminels excès. Mais il ne revient que sous un personnage d'emprunt : l'Américain Wencrofft.

» Pourtant, il n'est Wencrofft que pour vous et quelques intimes ; dans les bas-fonds de Berlin, il est également Schwertfeger, un détenu

gracié, devenu sa proie peu de temps après sa libération, et dont il a pris les papiers.

» Mais l'Allemagne aussi est terre dangereuse pour lui. Il reste davantage en Angleterre, en tant que Sir Morton, auprès de sa jeune femme qui ignore tout de son abjection.

» Et c'est dans sa patrie, sous le nom de Schwertfeger, qu'il assassine un matelot allemand, qu'il est arrêté, jugé, promis à la potence.

» Mais l'honnête Dr Krausse ne peut se faire à l'idée que sa fille soit la veuve d'un homme mort honteusement sur l'échafaud.

» Il le sauve. Il fait même mieux : il le soustrait au cabanon.

» Mais alors il commet une erreur : il fait des reproches terribles à son indigne protégé, il le menace de lui enlever Helen. Et... comble de gaffe, il lui lance au visage qu'Helen ne l'aime pas... et pour cause.

» Immédiatement, il sent qu'il a fait fausse route, que Morton se vengera. Il s'établit non loin de la villa Morton et devient le Dr Lengorski. Et, comme tel, la destinée le sert.

» Un soir un camion, tous feux éteints, conduit par Sir Morton se lance contre la voiture de Lady Morton, malgré l'occulte gardien qui la suivait à motocyclette. Ce dernier s'improvisa immédiatement passant charitable et provenant, en indiquant la demeure de Lengorski.

Harry Dickson s'arrêta un moment de parler et sourit à Herr Mendell.

— Berlin n'avait pas oublié son vieux serviteur Krausse et lui avait dépêché un de ses meilleurs limiers en la personne de Herr Mendell.

Mendell rougit.

— Je ne mérite aucune louange, monsieur Dickson, car je n'ai pu deviner la véritable personnalité de Sir Morton. Je dois vous avouer toutefois que je n'ai reçu aucun ordre d'enquêter à son sujet, mais uniquement de protéger, à leur insu, Herr Krausse et sa fille.

— Et vous avez bien travaillé dans ce sens.

— Mais vous avez fait le gros ouvrage.

— N'en croyez rien. J'ai causé une heure avec vous et je n'ai eu aucune peine à découvrir le policier, l'héroïque chien de garde, sous vos dehors aimablement bureaucratiques. Ensuite j'ai causé un peu avec Morton. L'homme sentait la folie à dix pas. Une simple parole et il a donné dans le panneau. Il a cru que le Dr Krausse était entré dans la peau de Wencrofft pour lui jouer quelque tour ténébreux, et il a perdu contenance. C'est tout. Le reste est simple. J'achève mon récit avec une réelle satisfaction : dès la première minute, j'ai eu une obscure confiance dans le professeur Krausse, malgré tout ce qui se dressait contre lui.

» Je ne me suis pas trompé... Je ne pourrais être plus royalement

récompensé de mes peines et de mes efforts !

LE RITUEL DE LA MORT^{3}

— Une aventure française ?

Harry Dickson était de passage à Paris, par une merveilleuse soirée d'été. Il vivait de la vie intense de la Ville Lumière, jouissant de cette hospitalité sans bornes et si spontanée qu'on ne trouve que sur la bonne vieille terre de France.

On lui avait proposé quelques restaurants furieusement modernes, mais il avait décliné aimablement :

— J'opte pour le *Marguery*. C'est une maison riche de souvenirs, et je suis encore de ceux qui estiment qu'on ne peut manger la sole Marguery que chez *Marguery* !

Ils s'étaient installés sous la véranda blanche et vert d'eau, et un maître d'hôtel silencieux et attentif les avait servis.

— Une aventure française ?

Le détective réfléchissait. Souvent il était venu en France, pour y mener le bon combat contre le mal. Son regard errait par la grande salle tranquille, aux lumières tamisées, où flottaient encore les souvenirs de tant de gloires défuntes.

— Ici, c'est la table où Alphonse Daudet est venu s'asseoir avec Paul Arène, Georges Bizet et tant d'autres renommées des lettres et des arts du siècle passé, dit un des convives.

— Daudet..., murmura le détective. Tenez, son nom me ramène vers ce merveilleux Midi de votre belle patrie. Pas précisément géographiquement parlant, mais patronymiquement – pardonnez-moi ces mots barbares. Le héros de la brève aventure que je vais vous raconter s'appelait en effet Marius, et il avait quelque ressemblance avec ce maître d'hôtel stylé et attentionné qui vient de nous servir.

— Dommage, dit l'un des convives, dont l'accent situait nettement l'origine dans les environs de Marseille, que le décor ne soit pas proche de la Cannebière ou de l'Estaque.

— La chose se passe dans la Haute-Savoie, ou plutôt à ses confins, quelque part dans l'Ain, dans un magnifique château ancien d'où, en une brève randonnée en automobile, vous gagneriez maintenant Aix-les-Bains ou Chambéry.

» Mais, en ce temps-là, l'auto ne triomphait pas encore complètement de la route. J'étudiais alors à l'Université industrielle de South-Kensington. J'avais vingt ans, ou peut-être une couple d'années de plus. Je ne crois pas que je songeais déjà à la carrière, malgré

quelques aptitudes et même quelques succès de salon. J'avais comme compagnon d'études un garçon charmant, Antoine de Hautefeuille, qui apprenait à Londres tout ce qu'il voulait, si ce n'est la chimie industrielle et la physique sidérurgique. De fait, le séjour à Londres lui pesait. Il regrettait amèrement Paris, que son père lui avait interdit à la suite de quelques coûteuses fredaines passées.

» — Ah, disait-il souvent, si je pouvais me passer tous les jours de dîner et économiser suffisamment pour passer huit jours à Paris. »

» Ce sacrifice alimentaire lui fut épargné de la plus providentielle façon.

» Antoine et moi avions pris à parts égales un billet de dix shillings dans un sweepstake irlandais. Je vous laisse juger de notre joyeuse stupeur, quand nous apprîmes que notre lot nous rapportait deux cent cinquante livres.

» C'était, à cette époque et pour des jeunes gens comme nous, une somme fabuleuse. Après deux jours passés à échafauder des projets mirifiques, nous tombâmes d'accord pour un séjour d'une semaine à Paris.

» Si cette aventure me vient si clairement à la mémoire, c'est que nous fréquentions ce même restaurant, que nous y fîmes la connaissance de charmants convives et qu'à la fin, nous y entrevîmes le fameux Marius.

» Ce soir-là, le *Marguery* regorgeait de monde. On nous avait refusé une table réservée à un comte ou marquis. Enfin, nous pûmes nous caser dans un petit coin obscur, où mon ami laissa libre cours à sa méchante humeur.

» — Je les connais, maugréa-t-il, ces comtes, ces marquis et ces ducs, qui s'annoncent de loin comme les canards sauvages. Je suis curieux de voir quel rasta occupera tout à l'heure cette table... Notre table ! »

» Nous en étions déjà au dessert, quand ledit comte s'amena en compagnie d'une petite théâtrreuse de douteuse réputation.

» Nous ne l'avions pas vu entrer, et quand nous vîmes la table occupée, il nous tournait le dos, tout en étudiant attentivement la carte des vins.

« — Hm... il est verni, grommela mon compagnon. Regardez-moi cette jaquette flambant neuve et ce carcan de col. Tout cela doit venir en droite ligne des Galeries Lafayette, rayon confections. Mais il sait commander un menu, le bougre. Tenez, rien qu'à la façon dont le sommelier se penche, je parie qu'il va lui verser un Château Larose 1849, à deux cents francs la bouteille ! Ma parole, il vient d'assassiner une rentière à Neuilly ou à Saint-Ouen ! »

» Antoine allait cesser ses vaines jérémiades sur un haussement d'épaules dédaigneux, quand l'homme se retourna vers une

bouquetière qui passait pour lui enlever la moitié de son panier de violettes. Antoine de Hautefeuille poussa une exclamation stupéfaite.

» — Mon Dieu... c'est Marius !

» — Qui... Marius ?

» — Mais notre maître d'hôtel, Marius Tancrede ! Et il se paie du Château Larose, au *Marguery*, en compagnie de la Môme Quatre Pattes !

» — En quoi cela vous étonne-t-il ? demandai-je narquoisement.

» — Un peu, mon neveu... Marius ne possède que deux livrées, qu'il doit à la misérable munificence de mon pauvre papa, et je ne crois pas qu'il ait un costume en propre. En plus, bien que ses gages soient maigres, mon père n'arrive pas toujours à les lui payer à terme !

» — Il aura peut-être fait comme nous : pris un billet gagnant à une loterie.

» — Ouais, c'est possible... Mais je suis intrigué ! »

» Mon compagnon était devenu soudain silencieux. Il régla l'addition et m'entraîna dans la rue, sans avoir été vu par Marius Tancrede le Magnifique.

» — Dickson, demanda-t-il, que nous reste-t-il de nos deux cent cinquante livres ?

» — Exactement cent trente-sept livres. »

» Il fit un rapide calcul mental.

» — Cela nous fait plus de trois mille francs français. C'est énorme. Avec cette somme on vit pendant six mois au château des Hautefeuille. »

» Nous marchâmes jusqu'à la Porte Saint-Martin, sans échanger d'autres mots. Enfin mon ami se décida.

» — Nous sommes à trois jours des vacances de Pâques, Dickson. Que diriez-vous de les passer au château de mes pères ?

» — Je ne dis pas non... Mais quelle étrange mouche vous pique, Antoine ?

» — Une idée... stupide sans doute, mais qui m'est venue et qui m'a aveuglé à la façon d'un brusque éclair. Je voudrais connaître le secret de cette soudaine fortune de Marius Tancrede... Dieu sait si ce n'est pas l'occasion d'assurer la mienne !

» — Et comment le découvririez-vous, ce secret ?

» — Moi ? Je ne trouverai probablement rien, mais vous, Dickson, ça c'est une autre histoire.

» — C'est entendu, répondis-je joyeusement, car le séjour de Paris, pour avoir été court, commençait déjà à me sembler un peu terne. Remplissons une valise de boîtes de chocolat pour madame votre mère, une autre de cigares mexicains pour le comte de Hautefeuille, et consultons les horaires de chemin de fer.

» — La fanfare de Talissieu, à moins que ce soit celle d'Artemare,

viendra au-devant de vous, richissime Dickson ! »

» Le surlendemain, nous franchissions d'un pas triomphal le vieux pont en dos d'âne enjambant les douves du château et reçûmes le plus cordial accueil que puissent réserver à leurs amis des gens de la vieille France.

» Je passe une multitude de détails charmants, depuis la robe de soie moirée de la comtesse, les récits de chasse au bouquetin du comte, les truites ou plutôt les délicieux lavarets pêchés dans le lac du Bourget situé à quelques lieues, le petit vin doré gagné sur les côtes grillées par le soleil, jusqu'aux doléances des hôtes sur le compte de leur personnel.

» Pourtant, ici je dressai l'oreille.

» Je dédaignai les accusations sans nombre formulées contre une paire de souillons jouant à la femme de chambre, pour n'écouter que ce que je pouvais glaner sur Marius Tancrede.

» Marius avait quitté brusquement son service, appelé dans son pays, qui était je crois Bordeaux ou Nantes, pour y aider son frère dans le commerce des bouchons et des huiles comestibles.

» Pendant les deux ans qu'il avait servi les Hautefeuille, il avait été bon serviteur et peu exigeant. A la fin, il était devenu distrait et donnait des signes d'évidente fatigue. Son service s'en ressentait.

» Antoine courut les cabarets du pays pour essayer d'en apprendre davantage, mais Marius Tancrede ne les fréquentait pas.

» Les plaisirs étaient rares au château, surtout que depuis notre arrivée une pluie rageuse ne cessait de tomber, noyant les horizons, transformant les routes en torrents et nous cloîtrant bon gré mal gré à la maison. J'en profitai pour visiter la bibliothèque.

» Elle était vieille et négligée, et les livres sentaient le moisi et la séculaire poussière. Je les examinai sans grand intérêt, quand je découvris que quelques-uns d'entre eux avaient dû être consultés récemment et avec beaucoup d'insistance. Leurs reliures de cuir étaient polies, les feuilles ne collaient pas les unes aux autres et ils répandaient même une légère odeur de tabac. C'étaient quatre tomes relatant les vieilles annales du château de Hautefeuille.

» — Antoine, demandai-je à mon ami, qui donc, chez vous, possède la triste habitude d'user de tabac à chiquer ?

» — Hein, quoi ? Voulez-vous que les Hautefeuille vous fassent pendre haut et court ? La chique au château ? Pourquoi pas un orgue de Barbarie ou un carrousel à vapeur ? »

» Je lui fis renifler le cuir des livres.

» — Il n'y a que le tabac à chiquer pour répandre une odeur aussi sucrée, presque mielleuse.

» — A part les marins du Nord, on chique fort peu en France !

» — Si, dans les prisons, quand le tabac à fumer est interdit ! »

» Malgré la pluie, je descendis au village voisin et je fis jouer le télégraphe. Mais c'était hier, – c'est-à-dire que l'électricité semblait courir moins vite. En outre, j'étais loin de posséder les relations qu'il fallait pour arriver à obtenir des renseignements rapides et complets.

» Pourtant, je ne fus pas malchanceux, puisque je parvins au bout d'une huitaine à recevoir la note suivante :

Marius, Elie Tancrede, bachelier et licencié es lettres, né à Paris, ancien élève de l'Ecole des Chartes, renvoyé pour vol dans les bibliothèques. Deux ans de prison à Mazas, pour faux et usage de faux.

» — Bon, me dis-je. Je viens de gagner la première manche.

» Je me mis à étudier les livres avec une sombre fureur.

Ils ne m'apprirent pas grand-chose, mais entre deux de leurs pages je découvris un peu de poussière de graphite. J'en conclus que le lecteur du bouquin avait taillé un crayon alors qu'il tenait le livre ouvert à cette page, probablement pour y copier quelque chose. Mais quoi ? Il n'y avait là qu'un passage traitant des vieilles traditions jadis en honneur chez les Hautefeuille. Mais la loupe me montra un léger trait de crayon marquant quelques lignes.

» C'était un malhabile quatrain, ne signifiant rien et que les anciens châtelains récitaient en rituel.

L'été finit,

L'air frémit,

L'eau dort,

Aime-moi et serre-moi fort.

» Je trouvai cela le soir, fort tard, et j'attendis le lendemain pour citer le quatrain à mon ami Antoine.

» Cela ne lui disait rien, mais il décida de consulter son père.

» Le vieux gentleman dut faire un solide effort de mémoire, mais il finit tout de même par se souvenir.

» — Oui, je sais. J'ai encore récité cela étant enfant, sans savoir ce que j'annonçais. C'est un très vieux rituel. J'y suis ! C'est le rituel de la mort. On le prononçait à la chapelle, devant une figure macabre qui représente un squelette armé de sa faux et, chose bizarre, entouré de bacchantes qui n'ont rien de bien catholique. Elle est surmontée d'une inscription en relief dans le marbre : *la mort vous guette !*

» — Allons-y tout de suite, dis-je. Je crois que nous approchons du secret de Marius Tancrede !

» — Quoi ?... Que vient faire ce manant là-dedans ? s'écria le vieux gentilhomme. »

» Mais je ne pris guère le temps de lui répondre. Antoine et moi nous galopions vers la chapelle, suivis du comte qui se demandait si nous étions devenus fous.

» — Messieurs, dis-je en m'installant sur un banc devant la macabre figure, puis-je vous demander l'autorisation d'allumer ma pipe ? »

» On me l'accorda, Antoine en jubilant, son père en secouant la tête d'un air de commisération et de reproche.

» Je fumai exactement quatre pipes, puis je me levai en disant :

» — J'ai trouvé ! »

» Je me mis à réciter le rituel.

» — L'été finit... Disons donc que c'est la lettre T qui achève le mot.

» — L'air frémit... Conclusion : une lettre R doit être mobile.

» — L'eau dort... Ce qui veut dire que la lettre O reste inerte.

» — Aime-moi et serre-moi fort. Donc tenons la lettre M serrée. »

» Le mot de l'énigme, c'est le mot *mort* dans l'inscription.

» Les lettres de cette inscription étaient en relief, comme je l'ai déjà dit.

» Je saisis à pleines mains la lettre R et elle bascula sans peine, mais rien ne se produisit. Je refis la même manœuvre en tenant la lettre M coincée. Quelque chose craqua dans le mur et nous vîmes un minuscule portillon s'ouvrir et que nous franchîmes.

» Nous parcourûmes bientôt un étroit passage, puis nous descendîmes un escalier qui nous mena dans une grande cave circulaire.

» Et là, mes amis, le long des murs s'alignaient des théories de coffres.

» Ah ! les ancêtres des Hautefeuille n'avaient pas pour rien parcouru les mers du Sud en corsaires. Que de lourdes parures d'or et d'argent, que d'amas de doublons, de florins, de livres, de drachmes, de piastres et de monnaies plus anciennes encore ! Mais les plus petits coffres étaient vides : ils avaient dû contenir des pierreries, et celles-là étaient parties en même temps que Marius Tancrede.

» Mais il n'en profita pas longtemps, car quelques jours plus tard on retrouva l'ancien chartiste maître d'hôtel à une fête hippique des environs de Rouen. Le bougre était parvenu à « laver » quelques gros diamants et venait d'acquérir une écurie de courses. Ni plus ni moins !

» Ce fut d'ailleurs l'occasion d'une belle rafle, car Marius Tancrede ne s'était pas précisément entouré de gens de choix et de petits agneaux ! Une fois pris, il se montra assez coulant pour rendre les trésors spoliés, et cela lui valut une certaine indulgence de la part de ses juges.

» Je crois même que les Hautefeuille lui firent remettre à sa libération une somme assez convenable pour lui permettre de se refaire une existence. Il est vrai que, sans lui, le fameux rituel de la mort aurait gardé son secret.

» Voilà donc une de mes premières aventures, et elle se situe sur la terre de France.

— Et les Hautefeuille ? demanda quelqu'un.

Harry Dickson eut un geste vague.

— Ce qu'on appelle une des plus grosses fortunes d'Europe... Ces gens oublient parfois leurs amis d'antan.

FIN

LA MAISON DU GRAND PÉRIL

1. « Trois choses effrayantes » dit Harry Dickson

Suivez Albany Road en allant de Walworth vers Old Kent Road. Arrivé à mi-chemin, prenez une de ses rues latérales à droite, qui conduisent vers le Grand Surrey Canal, et vous ferez la même promenade que Harry Dickson et Tom Wills en ce sombre après-midi d'octobre, où débuta pour eux l'étrange affaire de la Maison du Grand Péril.

Il n'y avait pas de fog enfumant la Métropole, mais la nue était si basse qu'on pouvait s'imaginer pouvoir la toucher aisément de la main.

Un vent aigre soufflait et rabattait les fumées dans les rues ; la pluie hésitait à tomber, mais une petite bruine graissait les pavés.

Dans le centre, magasins et cafés s'éclairaient déjà, mais dans ce quartier de petite bourgeoisie, où la clientèle est rare à cette heure, on économisait férocement le luminaire.

Les détectives atteignirent Neate Street, une artère silencieuse parallèle au Grand Surrey Canal, où s'ouvraient quelques boutiques d'articles pour mariniers et bateliers.

— Il me tarde de rentrer, de trouver une lampe allumée, du feu, du thé et des rôties beurrées et même le sévère visage de Mrs. Crown, déclara Tom Wills, que la promenade n'enchantait guère.

— Nous sommes si peu habitués à errer par les rues sans but défini, admit Harry Dickson, que l'ennui n'est jamais exclu de pareilles balades. Soit, rentrons...

Ils s'arrêtèrent au bord du trottoir, espérant voir déboucher un taxi ou même un des derniers cabs de Londres, mais la rue était déserte.

Tom réprima un bâillement et se retourna. Ils se trouvaient à ce moment devant la vitrine d'un des magasins dont nous venons de parler.

L'étalage exposait d'une manière disparate tout ce qui peut être utile à un coutumier des eaux intérieures : vestons de cuir, surôits huilés, cordages, barillets de goudron, gaffes à grappin, petites ancrs de fonte, conserves et viandes boucanées, sans compter les caisses plates remplies de figues ou de kippers. Des tablettes de tabac Navy-Cut s'empilaient en pyramides, et des pipes en terre disposées en

rosace constituaient le fond du décor.

Le jeune homme s'amusa un moment à dénombrer toutes ces richesses, quand il eut soudain un haut-le-cœur.

Derrière un rempart de chandails de laine bleue et de pantalons de grosse toile, un large visage blême, aux yeux d'aloïse, les observait. Le regard avait quelque chose de fixe, de glauque et d'opaque qui inspirait une invincible répulsion.

— Je n'aimerais pas avoir affaire à pareil quidam, murmura Tom Wills.

— En effet, approuva le maître, cette figure est singulièrement répugnante.

Ils se détournèrent vers la rue assombrie ; un taxi passait, mais son fléau baissé montrait qu'il n'était pas libre.

— A un autre, grogna Harry Dickson.

La pluie se mit à tomber, une vilaine pluie glacée d'octobre qui les fit s'abriter sous le petit auvent de la boutique.

— Si on entrait, proposa tout à coup le détective, je n'ai plus beaucoup de tabac sur moi, autant me réapprovisionner ici ; ensuite, cela nous permettra de voir d'un peu plus près cette sale tête de tout à l'heure.

— Ma foi..., accepta Tom dont la curiosité venait vivement à bout de la répulsion.

Ils poussèrent une porte basse et un grêle carillon éclata dans la pénombre du magasin.

Celui-ci était vide, le visage entrevu n'était plus derrière les vêtements.

— Holà, quelqu'un ? cria le détective en frappant à petits coups, avec une pièce de monnaie, le marbre jauni du comptoir. Personne ne vint.

Quelques minutes s'écoulèrent. Au-dehors, la pluie tournait à l'averse et l'obscurité envahissait rapidement la rue.

— Eh bien, vous dormez là-dedans ? s'impatia Harry Dickson.

L'atmosphère était lourde, presque fétide, remugle de vieilles barriques, senteurs fortes de saumure, de coaltar et de salaisons passées.

Derrière le comptoir, au fond d'une haie de cirés et de bâches, une étroite porte d'angle vitrée devait donner accès à l'intérieur de la maison.

Un rideau d'andrinople, d'un rouge flétri, interdisait tout regard au-delà de la barrière de verre. Il sembla à Tom Wills que l'étoffe bougeait faiblement, comme si une main prudente l'avait soulevée et laissé retomber ensuite, mais ce fut l'unique manifestation de vie, si toutefois il y en eut une.

— Nous ne pouvons tout de même pas nous éterniser dans cet

antre, grommela Harry Dickson, allons donc porter notre pratique ailleurs, mon garçon.

Ils quittèrent l'échoppe au moment où une auto de louage, cette fois sans voyageur, arrivait dans un grand fracas de ferraille.

— Baker Street ! lança joyeusement Tom Wills et il se laissa tomber sur les coussins fanés avec un soupir de satisfaction.

— Du feu, de la lumière, du thé et des toasts chauds ! reprit-il.

Leur home les accueillit comme un havre de clarté et de chaleur ; le souvenir de la sombre boutique de Neate Street, et du vilain visage entrevu, leur était tout juste assez présent dans la mémoire pour leur faire jouir pleinement du confort quotidien de leur accueillante demeure.

— Ecoutez-moi rugir ce vent et ruisseler cette pluie ! N'est-ce pas un temps pour manger des grillades au fromage et au jambon et des petits pâtés chauds ? demanda Tom Wills.

Le plat était vide et Mrs. Crown reçut avec joie l'ordre d'en garnir un second. Rien ne mettait l'excellente femme de meilleure humeur que de voir ses maîtres apprécier largement sa cuisine.

En attendant que les nouvelles grillades fussent prêtes, Tom Wills alla se poster devant une des fenêtres ; soulevant la lourde tenture, il regarda dans la rue remplie d'un bruit noir de vent et d'averse.

— Baker Street doit ressembler à quelque mer en furie, sans doute ? demanda Harry Dickson en approchant ses pieds chaussés d'épaisses pantoufles de feutre de la salamandre rougeoyante.

— Et comment ! On dirait que les réverbères eux-mêmes ne demanderaient qu'à décamper, tant la nuit tourne à la tempête.

Harry Dickson l'entendit soudain grommeler quelques mots indistincts.

— Que dites-vous ?

— Qu'il y a encore des fous qui se complaisent à faire le pied de grue sous une pareille cataracte. En voilà un, sous le porche du bourrelier d'en face, qui ne bouge pas plus qu'un piquet.

— Un amoureux sans doute, répliqua le détective, on est en droit de tout attendre de ces pauvres gens.

— Je ne sais... il n'en a pas trop l'air, murmura l'élève.

Une minute plus tard, son maître l'entendit pousser un cri étouffé.

Une automobile venait de tourner l'angle de Dorset Street et d'entrer dans Baker Street, tous feux allumés, les larges pinces de ses phares balayant la rue obscure.

L'homme qui attendait sous le porche avait esquissé un mouvement pour rester hors de cette violente clarté, mais s'y était pris un peu tard ; les projecteurs roulants éclairèrent sa figure.

— Maître, s'exclama le jeune homme, plus ému qu'il ne l'aurait voulu, je viens de le revoir... hou, comme il est vilain... le visage de cet après-midi dans Neate Street !

Harry Dickson devint attentif.

— Le porche du bourrelier, c'est un des meilleurs postes d'espionnage de cette rue, pour autant que les espions en veuillent à notre maison, ce qui est quelquefois le cas, dit-il d'une voix songeuse.

— J'ai grande envie d'aller le voir d'un peu plus près, grommela Tom Wills, en s'élançant dans le vestibule pour s'emparer de son manteau et de son chapeau.

Quand il revint, habillé de pied en cap, il trouva son maître debout près de la fenêtre et laissant retomber la draperie.

— Inutile, Tom, dit-il, l'homme n'y est plus.

Mrs. Crown entra, portant le nouveau plat de rôties, mais Tom ne montra plus le même appétit ; lui aussi était devenu pensif.

Son maître le vit.

— Vous allez en faire de mauvais rêves, my boy, dit-il. Aussi, histoire de satisfaire votre curiosité, et peut-être la mienne, vais-je demander quelques renseignements. Inutile d'alerter Scotland Yard, mais nous pourrions nous adresser utilement au poste de police secondaire du quartier, qui est assez voisin de Neate Street. Voyons... c'est le bureau de la petite brigade fluviale près de St-Georges-Church.

Il forma le numéro au rotary et attendit.

L'officier de police qui répondit à l'appel était une de ses vieilles connaissances.

— Ah, Wolton, je suis bien aise de vous avoir au téléphone, répondit le détective ; il s'agit d'un simple renseignement concernant les habitants de la maison 148d, de Neate Street, un magasin d'articles pour marins.

— Un instant, je consulte mes registres, Mr. Dickson.

Quelques minutes après, la réponse vint.

— Neate Street, numéro 148d, commerce à remettre depuis plus d'un mois, par suite du décès de son propriétaire, Phil Rummy. Sa légataire est sa vieille servante qui, depuis longtemps impotente, est soignée dans un asile de Dulwich. La maison est fermée depuis la mort de Rummy.

— Vous dites bien « fermée », n'est-il pas vrai, Wolton ?

— Mais certainement, Mr. Dickson, pourquoi cette question ?

En quelques mots, le détective mit le policier au courant de la situation.

— Il s'agit peut-être d'une simple affaire de vol ou de tentative de vol, répondit l'inspecteur. Je vais aller m'en rendre compte par moi-même.

— Cela vous gênerait-il que je vous accompagne, ainsi que mon

élève Tom Wills ? demanda Harry Dickson.

— Je n'osais pas vous le demander, et vraiment, j'en serais ravi. Je demanderai par téléphone un permis de perquisition à Scotland Yard.

— C'est parfait, le premier taxi venu nous amène à votre bureau.

Harry Dickson se tourna vers son élève dont le visage exprimait un vif intérêt.

— Je puis donc reprendre mon chapeau et mon manteau, s'écria le jeune homme en donnant des signes d'une visible satisfaction ; il me tarde d'en savoir plus long sur ce hideux visage lunaire !

— Un hideux visage lunaire, reprit lentement Harry Dickson... Jamais, Tom, image ne fut plus exacte, en effet.

Ils trouvèrent l'inspecteur Wolton endossant un imperméable ciré.

— J'ai reçu immédiatement l'autorisation de perquisitionner, quand j'ai dit que vous en étiez, Mr. Dickson, dit-il avec un regard admiratif pour son célèbre compagnon. Le superintendant Goodfield, que j'ai eu au bout du fil, me demandait déjà combien de meurtres il y avait à la clef ?

— Ce bon Good, riposta le détective en riant, il va toujours un peu vite en besogne. N'était cette odieuse physionomie, Wolton, je crois que je me serais désintéressé de la chose et que je n'aurais quitté ni mon feu ni mes pantoufles. Mais avec une tête comme celle-là, on doit s'attendre au pire, ajouta-t-il moitié sérieux, moitié badin.

— Comment était l'homme ? s'enquit le policier en donnant quelques hâtives instructions à un secrétaire.

— Je n'ai fait qu'entrevoir sa figure, mais Tom en sait davantage.

— Très peu, avoua le jeune homme, si ce n'est que je l'ai vu de pied. Il était très petit, remarquablement petit même, et gros. Presque aussi large que haut, et une tête énorme.

— En tout cas, riposta Wolton en riant, les photos des lascars à rechercher n'en reproduisent aucun de pareil.

La pluie continuait à faire rage et Dickson regretta un peu d'avoir laissé partir l'automobile qui les avait amenés.

Un vent furieux les obligeait à se garer contre les façades des maisons et les dures lanières de l'averse les aveuglaient. Ils passèrent l'eau noire et houleuse à hauteur de Wells Street ; des péniches tiraient impétueusement sur leurs amarres ; les rares fanaux de bord menaçaient à tout moment de s'éteindre d'un coup de vent.

Neate Street s'alignait, droite et déserte, toutes vitrines éteintes bien que l'heure ne fût guère avancée.

— Je crois que c'est la maison en question, dit Wolton quand ils eurent parcouru la rue aux deux tiers. Oui, c'est elle, haute et étroite,

dont le dernier étage et le toit dépassent les autres.

— Et noire comme l'Erèbe, poétisa Tom Wills.

Mais Harry Dickson perçut fort bien l'altération de sa voix.

— Voici, se disait le détective, une maison dont nous ne savons rien, que nous n'accusons de rien – pas plus que ses problématiques occupants – et pourtant je sens la peur monter au cerveau de Tom...

Plus tard, il dut convenir lui-même qu'un singulier malaise s'était emparé de son esprit au moment d'approcher de la sombre demeure.

Le volet roulant n'était pas baissé sur la vitrine, et le réverbère voisin l'éclairait faiblement. On voyait, dans cette tremblante clarté, les formes vagues des cirés et des suroîts, les piles de boîtes de conserves, les caisses de salaisons. Un écriteau jaune, à moitié enroulé sur lui-même, apprenait en caractères déteints que le commerce était à céder.

Harry Dickson le considéra un long moment.

— Il n'y était pas tout à l'heure, dit-il. Cet écriteau a été remis en place cet après-midi, après notre départ.

— On sonne ? proposa Tom Wills. Mais l'inspecteur Wolton secoua la tête.

— C'est inutile, déclara-t-il, la maison est notée comme inoccupée.

Il coula un regard malicieux vers le détective.

— Je ne me suis pas fait accompagner d'un serrurier, dit-il, car Mr. Dickson n'en est pas à sa première porte forcée !

Harry Dickson lui donna une tape amicale sur l'épaule et tira une mignonne trousse de la poche de son manteau.

— Raffles en personne m'envierait ces outils, minauda-t-il, je crois qu'il n'en existe pas de plus parfaits dans toute l'Angleterre.

Il ne s'était pas trop vanté, car après deux ou trois brèves tentatives, la serrure céda et la porte s'ouvrit lentement.

Le détective y mit une telle douceur que le carillon s'ébranla à peine et n'émit que quelques notes voilées.

L'odeur écœurante des denrées rancies régnait autour d'eux ; on entendit des souris grignoter dans l'ombre et puis disparaître, saisies de panique.

— La porte vitrée, murmura Tom Wills, en braquant sa lampe dans sa direction.

Les glaces renvoyèrent le reflet du rayon électrique qui se heurta à la barrière d'andrinople.

— Voyons cela, dit Harry Dickson.

De nouveau, il ressentit la même impression de malaise que celle qu'il avait eue en découvrant le visage blême derrière les toiles de l'étalage, et il dut faire effort pour se secouer.

Ce fut Wolton qui ouvrit la porte, fermée seulement au loquet.

Une arrière-boutique apparut, encombrée de marchandises. Elle devait faire office en même temps de réserve et de cuisine, car un petit réchaud à gaz occupait l'un des coins à côté d'un bahut de mine piteuse.

Partout, une poussière égale se trouvait répandue et rien ne suggérait une présence, même momentanée, en cet endroit.

L'inspecteur Wolton en fit la remarque, mais Harry Dickson haussa les épaules et montra le carreau du doigt.

— Le sol a été balayé, dit-il. Mieux que cela : on a passé un torchon humide sur les dalles. Elles ne sont pas encore complètement séchées.

Dans le fond de la pièce, une petite porte s'ouvrait sur une cour étroite, haute et sombre qui n'apprit rien aux policiers qui l'explorèrent.

Une trappe y conduisait vers les caves, ni profondes ni spacieuses, mais encombrées de caisses vides, comme on était en droit de s'y attendre en pareil lieu.

Dans l'arrière-cuisine se trouvait, dissimulé derrière un vieux rideau en peluche, un escalier en colimaçon qui grimpait vers les étages.

Chacun d'eux comprenait trois chambres, presque dépourvues de meubles. L'une d'elles seulement avait dû servir, en son temps, de chambre à coucher au propriétaire défunt. En témoignaient un lit de sangles, une armoire à linge branlante et quelques chaises dépenaillées.

Tout en haut, un galetas possédait encore un petit lit de fer et une table de toilette malpropre.

Ils retournèrent dans la cuisiné, fort déçus tous les trois.

Wolton alluma une bougie fichée dans un chandelier en faïence, et ils prirent place autour de la table.

— Peu de chose, murmura l'inspecteur. Il est évident que quelqu'un est venu dans la maison, mais rien ne nous prouve que ce n'était pas sur l'ordre de l'ayant droit..., en l'occurrence la vieille servante héritière, hospitalisée pour le moment dans l'asile de Dulwich.

Dickson l'écoutait distraitement, captivé par le ronron de la pluie et les plaintes du vent qui s'engouffraient dans la cour étroite.

— Il y a plusieurs choses effrayantes dans cette cuisine, dit-il tout à coup.

— Le fantôme de l'homme au visage de lune ? demanda ironiquement Tom Wills.

— Cela se pourrait, répondit gravement Harry Dickson. Un homme possédant une telle figure doit penser avec un pouvoir

maléfique si intense que quelque chose s'en projette au loin. Mais il y a plus, Tom. Où se trouve donc la prise d'eau dans cette maison ?

— C'est une petite pompe, dans le coin de la cour, juste derrière cette porte, dit l'inspecteur de police.

— Ah... eh bien, Wolton, allez l'examiner de près et n'oubliez pas la poignée surtout, la poignée, mon ami.

Wolton ne se le fit pas dire deux fois ; il prit sa torche électrique et s'éloigna. Il ne resta guère longtemps parti, mais quand il revint, son regard étonné et effrayé à la fois chercha immédiatement le détective.

— Comment saviez-vous, Mr. Dickson ? murmura-t-il.

— Vous avez trouvé ?

— Oui, la poignée était rouge de sang !

— Je le pensais, pour le bon motif que l'eau qu'on a tirée de cette fontaine a servi à torcher soigneusement du sang répandu en abondance sur le carreau de cette pièce.

— Alors un crime a été commis dans cette maison ? s'écria Wolton.

— Pourquoi pas ?

— Mais encore ? supplia l'inspecteur.

— Je doute fort que nous en apprenions davantage aujourd'hui, dit le détective. Voilà donc la deuxième chose effrayante suscitée par cette atmosphère. Mais la troisième est pire encore, quoique plus mystérieuse.

Tom Wills et Wolton scrutèrent les murs et les objets, mais leurs regards revinrent désenchantés à leur point de départ.

— Cela ne vous dit rien ? fit brusquement Harry Dickson.

Il indiqua, creusée dans la muraille, à côté de l'âtre, une petite niche peu profonde, où se trouvait une petite chaise, garnie d'un coussin de velours. Wolton et Tom Wills secouèrent la tête.

— Ce bois est magnifique, déclara Harry Dickson ; c'est une essence de chêne vraiment rare, et je m'étonne de la trouver dans un tel réduit. Et quelles merveilleuses sculptures ! Quant au coussin, il est réalisé dans un velours aussi coûteux que ceux que vous pourriez trouver dans la City, et ses broderies sont royales... certainement. Regardez-les de près, c'est du brocart d'or, comme on en trouve sur les vêtements d'apparat des grands de la terre.

— Ce n'est nullement effrayant, intervint Tom Wills.

— Je veux bien l'admettre, mais ce qui est aussi affreux que ce visage blême qui nous hante l'esprit, Tom...

Il s'interrompit et un frisson secoua ses épaules.

— Ce dossier si rapproché du plafond de la niche, Tom, et ce coussin si rapproché du sol... En vérité, cela me remplit en même temps de dégoût et d'épouvante...

Il se leva, le regard sombre et, du geste, signifia qu'il en avait dit assez pour le moment.

2. A la lumière du sang

Harry Dickson déposa le mince dossier et regarda son élève d'un œil découragé.

— N'était cette damnée petite chaise... murmura-t-il.

Tom Wills dressa l'oreille.

— Si j'entends bien, vous n'abandonnez pas la partie, maître ?

— Non, malgré que ce soit une affaire sans victime, sans délit et sans coupable.

Il fit une courte pause, puis reprit à voix lente, martelant ses mots :

— Du moins, pas pour le moment.

— Et que prévoyez-vous ?

— Des choses effrayantes, Tom, répondit gravement le détective.

Le jeune homme montra le dossier du doigt.

— Et que vous apprend-il, cet amas de notes éparses ?

— D'abord que Phil Rummy a habité cette maison pendant plus de trente ans. Qu'il était avare, rapace, ladre et de mauvaise composition, comme tant d'autres de ses confrères en commerce. Si ce n'est d'avoir été un tantinet usurier, on n'a jamais rien eu à lui reprocher au point de vue légal. Qu'il a laissé un compte en banque de onze cents livres, une maison libre de toutes charges et un honorable lot de marchandises qu'on peut évaluer à quatre cents livres de valeur marchande. Le tout a été légué en bonne et due forme à Margaret Shrimp, âgée de soixante-huit ans, qui fut, pendant ces trente ans, sa fidèle servante et qui est à présent hospitalisée à l'hospice Ste Ann à Dulwich.

» Voyons la feuille suivante qui parle de ladite dame Shrimp.

» Margaret Shrimp, habitant Londres depuis quarante ans, venue de Stratford, son lieu d'origine, où elle était fille de ferme. S'occupait bien plus des affaires de son maître que lui-même ; avare, méchante, mais dévouée.

» Atteinte du mal de Pott, a quitté la boutique de Rummy peu de temps avant la mort de ce dernier. Facultés mentales déclinent fortement ces derniers temps.

» Ne laissera à sa mort aucun héritier.

Harry Dickson soupira et regarda son élève avec un désespoir comique.

— Allez donc échafauder une histoire de crime là-dessus, gémit-

il.

— Vous parlez de crime avec une telle assurance...

— C'est qu'il y en a un, Tom. Il est impossible qu'il n'y en ait pas !

— Toujours la petite chaise ?

— Eh oui, que voulez-vous...

Tom Wills sentait bien qu'il n'en tirerait pas davantage sur ce sujet et se mit à son tour à compulsier la liasse de notes.

— Tiens, dit-il tout à coup, qu'est ceci ?

Il tendit à son maître une page grasseuse qui semblait avoir été détachée d'un vieux livre de comptes.

Harry Dickson hochâ pensivement la tête.

— Cela ne vous dit rien ? demanda-t-il.

— Huile..., goudron..., arachides en vrac, dattes... figes, lut Tom, et je passe les chiffres et les additions.

— Oui, riposta le détective, seulement cette page n'a pas dit tout ce qu'elle pourrait dire.

Tom leva un regard interrogateur sur son maître.

— Examinez la nature du papier de cette feuille et dites-moi si vous la retrouvez dans beaucoup de papiers de ce genre.

C'était une feuille épaisse, luisante et presque parcheminée ; après un court examen, Tom le dit à son maître.

— Justement mon garçon, reprit Dickson avec vivacité, je vois mal un livre de comptes ordinaire composé de feuilles pareilles. Il y a mieux : jamais cette feuille n'a appartenu à un tome relié, comme le sont les bouquins de comptes. Drôle de façon, hein, de tenir ses comptes sur des feuillets épars et tellement solides que des chartistes en feraient leurs choux gras.

— Est-elle unique ?

— Hélas... je l'ai trouvée en un endroit insolite : dans le sommier du lit de Rummy. J'en conclus qu'il y en a eu d'autres encore, mais quelqu'un d'avisé s'est empressé de les faire disparaître ou de les mettre en lieu sûr.

— Vous dites qu'elle ne vous a pas tout appris ?

— C'est la vérité, Tom, tous les réactifs de mon laboratoire y ont passé, mais le papier n'a pas parlé.

— Oh ! s'écria Tom, pour qui la lumière se faisait. Vous croyez qu'une encre sympathique ou quelque chose du genre...

— Si vous voulez. Scotland Yard connaît trois cents compositions mystérieuses de cette espèce, et moi, je crois en connaître quelques-unes de plus, eh bien, tout cela ne donne aucun résultat !

— Et qu'attendez-vous ?

— Une visite !

Il avait à peine dit que la sonnette tinta discrètement et l'on entendit le pas traînant de Mrs. Crown dans le vestibule.

— Dites-lui de faire entrer le visiteur sans lui poser de questions, Tom, dit vivement le détective.

Un pas lourd et d'une désespérante lenteur monta l'escalier, puis le jeune homme vit une curieuse silhouette s'avancer vers lui. Homme ou femme ? Tom n'eût pu le dire, car elle marchait courbée, en s'aidant d'un long bâton de pèlerin, et une immense cape la recouvrait tout entière.

Mais quand elle parut en pleine lumière, Tom fut frappé de la gravité et de l'intelligence de son visage.

C'était un homme d'un âge indéfinissable ; sa figure d'un jaune luisant, tirant presque sur le vert, lui donnait un aspect inquiétant. La bouche était immense et fendait les joues creuses comme d'un coup de sabre rouge ; le nez se recourbait en bec-de-corbin, mais des yeux magnifiques compensaient cet ensemble déplaisant. Ils étaient d'un noir profond et une flamme intérieure les habitait. Un bonnet de fourrure brune recouvrait le crâne, ne laissant dépasser que le bout des favoris d'un étrange rouge vif.

— Permettez-moi de rester couvert, dit l'homme d'une voix basse et un peu chevrotante.

Les grands yeux noirs clignotèrent un moment à la vive lumière du lustre, puis ils se posèrent sur Dickson et prirent une expression presque affectueuse.

— Homme juste, dit le visiteur en s'adressant au détective, qu'attendez-vous de votre indigne visiteur ?

Harry Dickson s'était levé et saluait respectueusement le singulier bonhomme.

— Docteur Mirwahr, dit-il, jamais je n'ai désiré plus ardemment le concours de votre science.

Le visiteur s'inclina et accepta la chaise que lui offrait Tom Wills.

— Ma science est infirme, comme toutes les sciences, dit-il, de cette curieuse voix hésitante, mais elle est vôtre si vous daignez la prendre en considération.

Sans mot dire, Harry Dickson lui tendit la feuille parcheminée.

L'étranger, soucieux, fronça les sourcils et Tom remarqua qu'il les avait fins et arqués, comme ceux d'une jolie femme.

— C'est du bouc blanc, dit-il brièvement.

— Très rare, dit le détective.

— Oui, et surtout ici. C'est une feuille à secrets.

Tom Wills interrogea son maître du regard.

— Le docteur Mirwahr veut dire que ce papier sert surtout pour transmettre des ordres qui ne doivent pas tomber dans des mains

profanes, expliqua Dickson.

— Vous avez raison, admit l'étranger. Il regarda quelque temps la feuille en silence, puis il dit lentement :

— C'est souvent fort difficile.

Il palpa la feuille, l'approcha de son grand nez et Tom crut voir l'énorme bouche se plisser dans un rapide sourire.

— Permettez-moi de fumer, Mr. Dickson, dit-il tout à coup.

Serviable, Tom Wills lui tendit une boîte de cigarettes de choix, mais il les refusa d'un geste poli et tira de sa lévite une curieuse petite pipe en bois jaune et une toute petite blague en peau.

Ses longs doigts effilés y puisèrent une poudre verdâtre dont il bourra soigneusement le fourneau.

Il remarqua le regard de Tom Wills et son sourire s'accrut.

— Il n'y a pas de mystère, dit-il, c'est simplement du très bon tabac de Birmanie. Oh !... c'est une denrée de luxe, je n'arrive à m'en procurer un quart de livre que moyennant un prix qui paierait au moins trente livres du meilleur tabac anglais.

Il alluma sa pipe qui répandit une fine fumée blanche ; et Tom se dit en lui-même que pour un tabac aussi cher, il ne sentait pas précisément bon.

Le docteur Mirwahr qui semblait lire dans ses pensées expliqua :

— Question de goût, mon jeune monsieur, les véritables amateurs de ce tabac le parfument à l'aide d'une glande séchée qu'on extirpe des viscères du bouc blanc de la montagne. Il faut pour cela sacrifier la bête qui est déjà coûteuse par elle-même.

Une odeur têtue et musquée flottait. Tom eut un geste vers la fenêtre mais l'étrange bonhomme l'arrêta vivement.

— Gardez-vous-en bien, jeune homme, je ne suis pas homme à fumer en vain cette herbe des sages !

Les détectives le virent alors souffler, avec insistance, de légères bouffées de fumée blanche sur le parchemin dont la teinte brillante s'accroissait comme si on le passait à l'huile.

— Ainsi voilà le révélateur ? demanda Harry Dickson.

La bouche du docteur Mirwahr exprima une légère ironie.

— Révélateur ? Oh non, ce serait trop facile dans un pays où ce tabac, sans être ordinaire, n'est tout de même pas inconnu. Simplement elle rend la feuille plus docile à une opération autrement difficile.

Il se tourna vers le détective et dit d'un ton grave :

— L'homme qui s'est servi de cette feuille possède une grande science.

Il la déposa devant lui et éteignit soigneusement sa petite pipe. Cela fait, il accepta avec reconnaissance une des cigarettes de Tom Wills.

— Il me faudra réfléchir, dit-il, en se mettant à griller la cigarette d'un air absent et renfrogné. Beaucoup de champs sont ouverts, dit-il tout à coup.

Harry Dickson intervint.

— Je pourrais peut-être vous aider, docteur ? En premier lieu, il y a un visage blême, très large, aux yeux de chat. L'homme est très petit et très gros et, sans doute, malin en diable.

Le visiteur fixa sur le détective son regard noir et profond.

— Non, dit-il après réflexion, ceci ne m'est d'aucun secours.

— Il y a une petite chaise, très basse, continua Harry Dickson d'une voix qui était à peine un murmure, en très beau chêne, et un coussin rouge et or...

Les yeux du docteur Mirwahr brillèrent tout à coup comme des étoiles.

— Malheureux homme, dit-il tout bas, ne m'en dites pas davantage de peur que des paroles interdites ne montent à vos lèvres !

— C'est tout ce que je sais !

L'étranger respira longuement.

— Tant mieux, dit-il, car votre malheur serait le mien.

Des yeux, il fit le tour de la pièce comme pour se rendre compte que portes et fenêtres étaient bien fermées et que personne ne pouvait l'entendre.

— Ceci, dit-il en étendant une main tremblante vers le parchemin, est une feuille du livre du destin. Mais que voudra-t-elle nous révéler ? Regardez !

— Oh, s'écria Tom Wills, tout ce qui se trouvait inscrit dessus a disparu !

— Les choses vaines s'envolent comme des oiseaux perchés sur la branche, dit le docteur Mirwahr, mais terribles sont celles qui restent.

— Et que sont-elles ? s'enquit le détective.

Le visiteur fit un geste las.

— Attendez, beaucoup de pensées s'agitent en tumulte sous mon crâne ; il faut que l'une d'elles se fraie un chemin à travers cette foule hostile et ignare pour me montrer la lumière !

— La lumière..., murmura-t-il à plusieurs reprises.

Son regard tomba sur l'éphéméride posée sur le bureau et cilla légèrement.

— Octobre... En ces jours, au-dessus des montagnes de mon pays, se lève une étoile redoutable car son œil est sanglant comme celui d'un taureau en furie. Que l'on me donne une lampe à flamme douce, au verre très limpide et un couteau aiguisé.

Une petite lampe antique, à panse et cheminée de cristal, parut lui convenir ; il en alluma précieusement la flamme plate, essaya le

verre et pria Tom Wills d'éteindre les lumières du lustre. Une falote clarté envahit la chambre.

Les détectives virent alors que leur visiteur approchait la pointe du couteau de son pouce et l'entaillait. Quelques secondes plus tard, il teignait de son sang la cheminée de cristal de la lampe. La lueur passa au rouge sombre et tomba sur le parchemin.

Un frisson de malaise secoua aussi bien Harry Dickson que son élève quand ils virent que la feuille semblait commencer à vivre.

On la vit frémir comme à la chaleur du feu ; des bulles apparurent puis s'évanouirent avec un crissement sec. On aurait dit une singulière peau humaine, agitée d'un frisson de souffrance.

— Voici ce que vous pourriez appeler le « révélateur », dit le docteur Mirwahr, la lumière... la lumière rouge, mais celle-là seulement qui a traversé les profondeurs mystérieuses du sang humain. Les prêtres de la montagne possèdent une grande science de ces choses et moi-même, indigne que je suis, je n'en connais que des bribes éparses et négligeables.

Tout en parlant, il couvait d'un regard ardent la feuille crissante qui reprenait petit à petit son inertie première. Mais, sur la surface luisante, des caractères venaient d'apparaître.

Toutefois, ce n'étaient que des traits et des angles auxquels les détectives ne pouvaient rien comprendre. Deux mots seulement en écriture anglaise étaient intercalés entre les signes : « Lady Branican. »

Harry Dickson allait déclarer son ignorance, quand il vit les traits décomposés de son visiteur.

— Ah, murmura celui-ci, je vous l'avais dit : ceci est une page terrible du livre du destin. Elle sue la mort, le sang et le crime !

— Je vous en prie, docteur, parlez ! supplia le détective.

— Mr. Dickson, dit l'homme, en appelant pour la première fois le détective par son nom, il m'est certainement interdit de traduire à un profane ce qui se trouve inscrit sur de telles pages. Mais en vous le refusant, je me rendrais coupable d'un crime encore plus grand, celui de l'ingratitude.

» Rappelez-vous ce petit coin perdu, en marge du grand plateau de l'Iran, où la Providence voulut que vous passiez, le jour où des justiciers inexorables s'apprêtaient à mettre à mort un homme faussement accusé de félonie.

» Cet homme, c'était le docteur Mirwahr.

» Non seulement vous l'avez sauvé d'une fin aussi terrible qu'ignominieuse, mais vous lui avez permis de gagner une lointaine terre hospitalière où il vit à présent dans le recueillement et dans l'oubli.

» Je traduirai donc cette écriture que vos savants appelleraient cunéiforme, mais qui n'approche ce mode d'expression que de fort

loin. Mais n'attendez pas davantage de moi sur... sur...

— La petite chaise ? demanda doucement le détective.

Le docteur approuva d'un geste craintif.

— C'est bien cela. Et maintenant, écoutez : « Sous le regard de sang de l'étoile, au jour du dernier quartier de lune, au moment où les heures auront vieilli jusqu'à l'extrême minute, il a été décidé que Lady Branican mourra... »

— Ce qui signifie...

Le docteur Mirwahr se pencha sur le calendrier et un grand frisson l'agita :

— Octobre, le dernier quartier de lune..., minuit. Oh ! Mr. Dickson, ce soir à minuit cette malheureuse femme doit mourir !

Déjà le détective avait repris le dessus chez Harry Dickson.

— Branican..., il n'y en a pas des masses de ce nom-là... Attendez, il y a une Lady Branican, une sainte femme, qui semble plutôt appartenir à un autre âge..., ce doit être elle ! Tom, l'indicateur des rues, le bottin !

Le jeune homme feuilletait déjà l'épais tome bariolé.

— Branican... Lord Branican, j'y suis... C'est à deux pas, maître, dans Devonshire Street.

— Il n'est pas loin de onze heures ! constata Dickson avec un frisson.

— Que le Dieu de justice qui protège les innocents et punit les coupables soit avec vous ! dit solennellement le docteur Mirwahr en se levant.

Il partit d'un pas bien plus rapide qu'on ne l'en aurait cru capable et, quelques minutes plus tard, Harry Dickson et Tom Wills couraient sous la pluie vers Devonshire Street.

3. La menace de minuit

La maison de Lord Branican occupait l'angle de Devonshire Street et de Harley Street. C'était un immeuble cossu mais rébarbatif, tout en pierres de taille grises. Une lumière brillait à une fenêtre du premier étage et une autre veillait, toute menue, derrière le haut vitrail de la porte d'entrée.

— Vous resterez dans la rue, Tom, ordonna le détective, et vous empêcherez toute approche. Au besoin, demandez du renfort car il y a un agent de planton à cent yards d'ici vers Crescent Park.

— Onze heures trente, murmura-t-il, en regardant l'horloge lumineuse qui surmontait un lampadaire de la rue, et un carillon lointain appuya de sa voix grêle cette constatation horaire.

Il sonna à la porte, une fois, deux fois, trois fois, sans obtenir de réponse.

La grande aiguille de l'horloge municipale avait franchi deux nouveaux écarts de cinq minutes ; onze heures quarante.

Enfin, un guichet s'ouvrit dans le vantail de la porte et une voix peu aimable s'enquit des désirs de ce visiteur tardif.

— Je désire parler à Lady Branican.

— A cette heure ? Elle est couchée, revenez demain et on verra s'il y a lieu de vous recevoir, aboya le domestique.

— Et je verrai, moi, s'il y a lieu de vous recevoir dans une cellule de Newgate, mon gaillard, répondit vertement le détective. Ouvrez..., voici mon insigne de police !

— Ah ! il fallait le dire plus tôt, s'effraya le domestique en faisant glisser des verrous. J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à Mylord ?

— Pourquoi à Mylord ?

— Ben... je ne sais pas moi, dit prudemment le valet en s'effaçant pour laisser entrer le détective. Comme il est sorti, on peut penser que...

— C'est bon, on verra cela plus tard. Annoncez-moi immédiatement à Mylady ! D'ailleurs, je vous suis... Ses appartements sont au premier et elle veille encore !

— La sainte femme, soupira le serviteur.

Un cartel sonna le quart dans les profondeurs de la maison.

Le serviteur montait les marches d'un escalier majestueux, à pas bien trop lents au gré du détective qui le conjura d'avancer plus vite.

Ils parcoururent un énorme palier où d'immenses toiles de maîtres, aux tons brunis par le temps, faisaient tache sur les murs blancs et luisants.

« Minuit moins dix », gronda sourdement Harry Dickson en consultant sa montre-bracelet.

Le valet heurta d'un doigt respectueux une large porte à deux battants.

— Oui est là ? demanda une voix faible.

— Mylady... c'est quelqu'un de la police...

— De la police, à cette heure... ? Priez-le de repasser demain !

— Pardon, j'insiste pour être reçu immédiatement, dit le détective.

Il y eut une longue minute de silence. Harry Dickson bouillait littéralement d'impatience et d'inquiétude.

« Moins cinq... » annonça inexorablement la montre.

Enfin, à son grand soulagement, une clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit sur une douce clarté d'intérieur.

Harry Dickson vit un petit salon vieillot, tendu de vert et de rouge, aux fauteuils en velours d'Utrecht ornés d'un blason héraldique.

Une femme, jeune encore, au visage fané mais agréable, se tenait sous la lumière d'un petit lustre en cristal Louis XV. Elle portait une toilette d'après-midi d'un rouge vif et qui n'était certes plus à la mode du jour.

Une épaisse torsade de cheveux blonds, vraiment magnifiques, semblait peser trop lourdement sur ses traits fins et fatigués.

D'un geste las, elle congédia le domestique et ses grands yeux pâles se fixèrent sur le détective.

— Monsieur, dit-elle, que voulez-vous... que signifie... ?

Mais les yeux de Harry Dickson regardaient, au-dessus de son épaule, les deux aiguilles d'une antique pendule prêtes à se confondre sur l'heure de minuit.

— Vous êtes en danger, madame ! dit brusquement le détective.

Elle sursauta et son regard fut celle d'une malheureuse créature aux abois.

— Oh... sauvez-moi ! C'est tellement affreux...

« Dong ! »

Le premier coup de minuit sonnait à la pendule et, au loin dans la demeure seigneuriale, des voix identiques lui répondirent.

« Dong ! »

Deuxième coup... la jeune femme avait poussé un faible cri et s'était jetée résolument contre la poitrine du détective.

« Dong ! »

Mais ce coup se confondit avec un autre, plus bruyant, plus terrible.

En face d'eux, une porte venait de s'ouvrir avec fureur et un jet de flamme jaillit dans la chambre.

Mais, d'un geste brusque, Harry Dickson avait écarté la jeune femme et la balle lui fit une pichenette à l'oreille gauche. Une seconde après, il avait saisi à la gorge l'homme qui s'était rué par la porte ouverte et l'avait jeté sur le plancher. D'un bruit sec, les menottes cliquetèrent autour d'un poignet nerveux.

— Moi... moi, les menottes ! rugit une voix.

— Et la prison tout à l'heure, mon gaillard, tonna le détective.

— Mais c'est mon mari, Lord Branican ! cria tout à coup une voix explorée.

Harry Dickson aida son prisonnier à se relever et le fit asseoir un peu brusquement dans un des fauteuils : toutefois, il ne lui enleva pas les menottes.

— Que signifie tout cela, Mylord ? demanda-t-il d'une voix sévère.

— Comment ? hurla le lord, vous avez l'audace de me poser une question pareille alors que je trouve ma femme, dans vos bras ?

— Non, mais, vous devenez fou ? Savez-vous qui je suis ?

— Une canaille, un voleur de femmes, un bandit que je regrette de ne pas avoir abattu comme un chien, rugit Lord Branican.

— Mais qui a nom Harry Dickson !

— Hein ?

Le détective, d'un geste prompt, lui enleva le cabriolet d'acier.

— Je n'ai rien vu de votre mouvement qui eût pu être homicide, Mylord, dit-il, ce qui équivaut à dire que je consens à oublier votre tentative d'assassinat, à condition que vous me fournissiez des explications convenables.

— Harry Dickson, murmura Lord Branican. Oui... maintenant, je vous reconnais.

Il fixait sur lui un regard où se lisait un doute douloureux.

— A minuit, dit-il d'une voix altérée, je devais trouver...

Il se tourna vers sa femme.

— Puis-je vous prier de vous retirer quelques instants dans votre chambre, Lady Ruth ? demanda-t-il.

La jeune femme essuya deux lourdes larmes qui avaient roulé sur ses joues livides, s'inclina et se retira sans dire un mot.

— Mr. Dickson, demanda le lord, comment vous trouvez-vous ici, à une telle heure ?

— Je suis venu protéger Lady Branican, répondit le détective et vous voyez bien, Mylord, que je suis arrivé au bon moment !

— Sans vous, je l'aurais infailliblement tuée, à moins que...

Il hésitait visiblement. Une perplexité grandissante s'emparait de lui.

Harry Dickson lui dit quelques mots d'encouragement.

— Il faut parler sans réticence, Mylord. Si vous êtes une victime plutôt qu'un homme qui faillit devenir un meurtrier, c'est qu'il y a un coupable.

— Mais qui donc aurais-je trouvé en compagnie de ma femme ? s'exclama-t-il.

— Tonnerre ! s'écria le détective, c'est vrai ! Qui vous attendiez-vous à trouver ici ?

Le lord se prit la tête entre les mains.

— Je parlerai, dit-il enfin, et peut-être que cela me soulagera. Depuis des semaines, je vis dans le doute. Imaginez-vous ce que c'est que d'avoir cru vivre pendant des années auprès d'une véritable sainte et d'apprendre tout à coup que cette compagne idéale n'est qu'un monstre de perversité et de fourberie ?

— Des preuves ? fit laconiquement Harry Dickson.

— Sa vie est devenue brusquement différente, changée en une suite d'incompréhensibles mystères. Je n'avais jamais pensé à surveiller les faits et gestes de Lady Ruth ; soudain ce furent les lettres anonymes que l'on jette au feu, mais qui finissent par vous empoisonner tout de même.

— L'avez-vous fait suivre ? demanda Dickson.

— Oui, et c'est là où les choses se corsent étrangement. Je me suis adressé à une agence privée connue pour sa probité : Mac Ferson et Jasper.

— Bonne, en effet, admit le détective. Et qui emploie de fort habiles limiers.

— Je vous prends au mot, Mr. Dickson : jamais aucun de ceux qui entreprirent sa filature n'est parvenu à la suivre pendant un temps bien long. Brusquement, Lady Branican disparaissait comme si le sol l'avait engloutie ou comme si elle s'était volatilisée dans les airs. Pourtant, je n'ai jamais connu une ombre de malice chez ma femme ; elle était même un tantinet naïve, comme toutes les épouses honnêtes. Mais je pus aisément contrôler qu'elle me mentait sur l'emploi de son temps. Aux réunions ou aux visites qu'elle prétextait, elle ne paraissait pas. Elle était l'économie en personne et, pour peu, je l'aurais accusée d'être plutôt avare. Elle me tenait au courant de ses moindres dépenses ainsi que des dons qu'elle faisait aux œuvres charitables bien que sa fortune personnelle, qui est grande, l'en dispensât. Or, depuis quelque temps, elle a fait des retraits considérables à la banque qui gère une partie de ses fonds.

— Dites-moi, à présent, Sir, ce qui motiva votre fureur homicide de tout à l'heure ? demanda Harry Dickson.

— Un coup de téléphone reçu dans le courant de l'après-midi. Le voici à peu près textuellement : « Lady Ruth est indigne de vous, Lord

Branican, vous ne l'ignorez d'ailleurs pas. Cet après-midi, elle est censée assister à une fête de charité dans Bloomsbury. Vos détectives vous auront déjà appris qu'ils l'ont filée jusqu'à Walworth Road et que là, comme toujours, ils ont perdu sa trace. Vous devez partir dans l'avant-soirée pour votre propriété d'Epping où vous resterez jusqu'à demain. N'en faites rien, Lord Branican, et entrez chez votre femme à minuit sonnant. Vous en saurez assez alors. »

— Et vous m'avez trouvé, dit lentement Dickson ! C'est en effet absolument incompréhensible, à moins d'admettre chez l'adversaire un don de prescience absolument inadmissible.

Soudain Harry Dickson se frappa le front.

— Mais rien ne vous dit, Mylord, que vous auriez trouvé Lady Ruth en compagnie d'un homme.

— Quoi d'autre, sinon ? se désespéra le mari.

— Vous vous êtes laissé aveugler par votre obsession d'être un époux trompé, bafoué. Mais ce n'est peut-être pas cela que vous auriez trouvé ici, à minuit.

Lord Branican resta bouche bée, ne sachant plus que répondre.

— Trouvez cela, Mr. Dickson, supplia-t-il, si vous ne voulez pas que je devienne fou sur l'heure !

Harry Dickson s'était laissé tomber dans un fauteuil ; ses tempes battaient la chamade, son front se couvrait d'une sueur moite.

Tout à coup, son regard tomba sur la pendule.

— Attendez... c'est fou... Et pourtant, malgré tout, je me souviens. Minuit sonnant ! Entendez-vous ? Minuit sonnant ! Or minuit sonnant n'arrive qu'au douzième coup de minuit ! Et je n'ai entendu que trois coups quand le vôtre éclata, celui de votre revolver. Les autres n'ont pas été frappés, et c'est votre balle qui en fut la cause. Regardez !

Un petit trou rond s'ouvrait sous le cadran ivoirin de la pendule.

— Le mécanisme a été cassé net ! Non, n'approchez pas, je crois comprendre l'horrible machination qui fut en jeu.

Le détective se mit à démonter le mécanisme avec dextérité, mais aussi avec une prudence extrême et, tout à coup, le lord vit ses mains trembler.

— Deux centimètres plus haut et la balle serait devenue plus puissante qu'un gros obus de marine, gronda-t-il.

Il venait d'extraire des parties supérieures de l'horlogerie un fin tube de verre.

— Cette antique pendule est d'un modèle bien spécial et très raffiné, dit-il. Le marteau avance au long d'une règle ronde et, à chaque coup, frappe une autre tige de métal, ce qui produit chaque fois un autre son. On ne fait plus de machines de ce genre, elles sont rarissimes. Eh bien, Sir, le douzième coup de minuit aurait été frappé

sur ce tube-ci. Savez-vous ce qu'il contient ?

— Un explosif ? haleta le lord.

— Et quel explosif ! Voyez d'abord la minuscule capsule de fulminate qui devait faire office de détonateur. Pour le reste, le contenu aurait agi : c'est du trinitrotoluol ou quelque substance infernale de ce genre. Personne ne serait resté vivant dans cette pièce, ni Lady Ruth ni vous-même !

— Allons voir Lady Ruth ! répliqua Lord Branican prenant une brusque résolution. L'heure des explications a sonné, à défaut de celle de la mort !

— Lady Ruth ! appela-t-il d'une voix impérative.

Aucune réponse ne lui parvint.

Nerveusement, le lord traversa le salon et alla frapper à la porte de la chambre voisine en appelant : Lady Ruth ! Lady Ruth !

Mais encore une fois, son appel resta sans réponse.

D'un geste fébrile, il tourna la poignée de la porte : elle résista.

— Enfoncez ! ordonna le détective.

Le lord n'hésita pas. Il se jeta de toutes ses forces contre la porte qui sauta hors de ses gonds. Alors, il bondit dans la chambre et poussa un grand cri.

Lady Branican gisait sur le plancher, les bras en croix, la gorge ouverte. Une mare de sang s'élargissait autour de sa tête blonde.

— Morte ! Morte ! hurla Lord Branican. Elle s'est tuée !

— Non, répondit durement le détective, elle vient d'être assassinée ! Voyez-vous seulement une arme ?

Il se mit à tourner furieusement autour de la chambre.

Elle n'avait d'autre issue que la porte par où ils étaient entrés. Les fenêtres étaient fermées à triple targette et, en soulevant les tentures, Harry Dickson vit dans la rue son élève Tom Wills qui faisait les cent pas sous la pluie.

Personne n'avait donc pu s'échapper par-là.

Aucun meuble de la chambre n'était de nature à receler une présence.

Lord Branican, la première minute d'épouvante passée, fit un geste vers la sonnette d'appel pour jeter l'alarme parmi la domesticité, mais Harry Dickson l'en empêcha.

— Attendez encore quelques instants, Mylord. Nous aurons tout le temps, pendant l'enquête, pour questionner vos sujets. Auparavant, je désire vous poser une question : où avez-vous connu Lady Ruth ?

— A Téhéran, en Perse, il y a dix ans de cela. C'était la fille d'un riche commerçant anglais, Sir Lanning.

— Je crois me souvenir de ce nom, murmura le détective, Sir Lanning était en effet très riche.

Le lord rougit légèrement.

— J'étais chargé de mission en Perse en ce moment, Mr. Dickson. Je dois avouer également qu'en ce temps-là, ma fortune personnelle était bien chétive comparée à celle de ma future femme.

— Sir Lanning n'eut-il pas une fin tragique et même quelque peu mystérieuse ?

— Il fut assassiné par des fanatiques, peu de temps après mon mariage.

— Je suppose que vous n'avez gardé aucune relation avec les gens restés en ce pays depuis votre union ?

— No...on, en effet, répondit sèchement Lord Branican.

Harry Dickson se retourna vers le cadavre.

Il se trouvait au milieu de la chambre. Le détective fit mentalement la réflexion que si l'on avait tracé les diagonales de cette chambre carrée, le corps se serait trouvé à l'intersection exacte de ces droites imaginaires. Alors, d'où l'agression pouvait-elle être venue ?

A peine avait-il formulé cette pensée qu'un coup de feu éclata dans la rue, suivi aussitôt d'un coup de sifflet d'alarme.

— C'est Tom Wills ! s'écria Harry Dickson en s'élançant vers la fenêtre qu'il ouvrit toute grande.

Il vit le jeune homme traverser la rue en courant et heurter violemment la porte de la maison.

— Que faites-vous ? Qu'arrive-t-il ? lui cria le maître.

— Il est filé..., disparu comme s'il était descendu sous terre, cria Tom Wills.

— Oui donc ?

— L'homme au crâne de lune, parbleu !

— Arrivez !

Il courut lui ouvrir la porte du salon après avoir crié au domestique de laisser monter le nouvel arrivant.

— Il y a eu un crime dans cette maison, dit rapidement le détective en recevant Tom Wills. Mais racontez-moi d'abord ce qui vous est arrivé dans la rue ?

— Cela tient en peu de mots, maître. Je tenais les yeux levés vers cet étage et je sentais que quelque chose d'extraordinaire venait d'y avoir lieu. Tout à coup, je vis un homme tout près de la porte d'entrée. Je ne l'avais pas vu venir. Je m'élançai vers lui et lui demandai ce qu'il faisait là.

» Puis, tout se passa comme en un éclair.

» Il tourna vers moi une énorme tête pâle, des traits immobiles, sans expression et, brusquement, glissa vers l'angle de la rue.

» J'ai tiré, mais je ne crois pas l'avoir atteint. J'eus beau regarder dans Harley Street, elle était déserte.

Lord Branican avait assisté à ce bref entretien sans mot dire ; Harry Dickson se retourna brusquement et le regarda en plein visage.

Il fut stupéfait du changement qui s'y était produit : il l'avait vu furieux comme un tigre en s'élançant l'arme au poing dans le salon, puis horrifié en se trouvant devant le cadavre de sa femme assassinée. Mais, à présent, il était vert de peur et tremblait comme une feuille.

— Mylord, dit sévèrement le détective, cette description singulière que mon élève vient de nous donner vous met dans un bien triste état. Pourquoi ?

Branican ne répondit pas. Ses dents claquaient comme des castagnettes.

— Votre attitude est pour le moins étrange, continua Dickson en le couvant de son regard perçant et glacé.

Enfin, le lord parut s'éveiller comme d'un songe.

— Que voulez-vous dire ? articula-t-il avec peine.

— Vous vous rappelez très bien ma question, riposta durement le maître.

— Oui, c'est vrai, mais... ne me demandez rien, je ne sais rien...

— C'est-à-dire que vous ne direz rien ! tonna Dickson.

Branican baissa la tête sans répondre.

— Même cela ne vous incite pas à aider la justice ? gronda le détective en montrant le cadavre de Lady Ruth.

— Mr. Dickson, dit Lord Branican d'une voix brisée, tout cela est inutile... je suis un homme mort !

4. Le péril vient d'en haut

L'asile Ste Ann, à Dulwich, se trouve au bout d'un long chemin sableux, à près de deux kilomètres des dernières maisons de ce faubourg métropolitain. Une vaste muraille l'entoure qui enclot un parc aux grands arbres centenaires. Les pensionnaires y sont divisés en deux catégories.

Les moins fortunés, qui sont soignés en commun dans une énorme bâtisse, et les grands-payants qui occupent des petits pavillons épars dans le parc. Ces derniers gardent ainsi l'illusion d'avoir un chez-soi, car les infirmiers se conduisent envers eux bien plus en domestiques qu'en gardes-malades.

Le lendemain, Harry Dickson et Tom Wills s'y firent recevoir par le directeur, le docteur Matton, un petit homme à figure poupline, aux manières affables.

— Miss Shrimp a été hospitalisée d'abord en régime commun, expliqua le directeur, puis, un héritage assez rondet lui étant venu, elle a désiré occuper un pavillon personnel. C'est le n° 19, sis au bout de l'allée des hêtres pourpres, comme vous pourrez le voir.

— Parlez-moi de cette pensionnaire, docteur ? demanda Harry Dickson.

Le brave homme se gratta l'oreille.

— Qu'en dire ? Elle est atteinte du mal de Pott, ce qui la rend en partie paralysée. Ses facultés mentales ont un peu baissé depuis qu'elle est ici, et continueront à décliner, c'est certain. Elle est bonne pensionnaire, peu exigeante et taciturne.

— Elle n'a jamais reçu de visites depuis qu'elle est ici.

— Jamais. Ce serait facile à contrôler dans nos livres.

— Voulez-vous me donner l'autorisation de m'entretenir avec elle ?

— Mais bien certainement. Je vais vous faire conduire à son pavillon par son infirmier attitré. Excusez-moi de ne pas le faire moi-même, mais c'est l'heure de ma tournée d'inspection quotidienne.

Les détectives prirent congé de l'aimable directeur et un jeune homme vêtu de blanc les conduisit jusqu'à l'allée des hêtres pourpres.

— Je ne vous accompagne pas plus loin, dit-il. J'assume la charge de trois pavillons et toutes les occupantes ne sont pas aussi faciles que Miss Shrimp. La porte n'est fermée qu'au loquet ; inutile de la fermer, n'est-ce pas puisque la pauvre femme sait à peine bouger et

ne manifeste d'ailleurs aucune envie de le faire.

Il indiqua, au bout de l'allée, un petit cottage de plain-pied qui devait contenir tout au plus deux ou trois pièces. L'ensemble était assez coquet et ne rappelait en rien l'asile.

Quelques instants plus tard, Harry Dickson frappa à la porte et une voix chevrotante lui cria d'entrer.

Une chambre propre, où luisait doucement une petite salamandre à feu continu, s'offrit aux regards des visiteurs.

Miss Shrimp se tenait assise dans un grand fauteuil à oreillettes et tendait ses mains noueuses vers la chaleur du poêle.

Elle était petite et noirette mais son teint avait la pâleur cireuse qui caractérise son mal.

— C'est vous, Duffey ? demanda-t-elle, mais, en se détournant quelque peu, elle vit les deux inconnus et ses yeux devinrent méfiants.

— J'suis chez moi, dit-elle plaintivement. J'ai payé ce qu'il faut.

— Nous venons voir si vous êtes bien ici, Miss Margaret, dit cordialement le détective.

— Pas assez de sucre dans mon thé, dit-elle vivement.

— Nous y porterons remède, soyez-en certaine. Pour le moment, nous vous avons apporté une petite friandise.

— C'est du pain d'épices ? demanda-t-elle en avançant des lèvres gourmandes.

— Mieux que cela... du chocolat !

Il lui tendit une boîte remplie de petites tablettes.

— Oho, gloussa la vieille, du bon chocolat. Je vais en manger tout de suite.

— Et savez-vous où nous l'avons acheté ?

— Non, dit la vieille avec indifférence, en s'emplissant la bouche de petits carrés bruns.

— Eh bien, dans Neate Street !

La femme eut un sursaut et faillit laisser choir la boîte.

— Qui habite... la maison ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

— Oh, je ne le connais pas. C'est un monsieur bien convenable, un petit gros très chauve mais qui n'est pas causeur.

Miss Shrimp fixa sur Harry Dickson des yeux agrandis par la stupeur.

— Chauve... et gros, et il habite la maison ? Je ne veux pas y retourner !

— Mais personne n'y songe, je le pense du moins. Bien que le gentleman ne soit pas causeur, il m'a parlé de vous.

— De moi...

Elle se recroquevilla dans son fauteuil comme une bête battue.

— Je... ne veux pas... je ne veux pas qu'il parle de moi... Je ne veux pas m'en aller d'ici... j'ai payé.

— Très bien, je donnerai des ordres pour qu'il ne soit pas reçu le jour où il se présentera à l'asile.

La pauvre femme poussa un véritable hurlement de terreur.

— Non, non, il ne peut pas... je me cacherais... Partout, dans le jardin, je m'enfuirai de l'asile !

On pouvait voir aisément que sa raison déjà chancelante l'abandonnait. Ses yeux noirs étaient devenus hagards et ses mains faisaient des gestes désordonnés, comme si elles voulaient saisir des formes indistinctes.

— Il faut fermer la petite porte verte du parc, dit-elle avec fièvre, y faire poser des serrures, planter un arbre devant, vous savez, les arbres qui poussent en une nuit.

— Nous y allons de ce pas, affirma Harry Dickson. Dites-nous seulement où se trouve cette porte verte.

Il avait dit cela au hasard, pour calmer un peu la terreur de la malheureuse mais la réponse vint, inattendue :

— La bonne dame blonde la connaît, c'est par-là qu'elle entre pour venir me voir quand Duffey n'est pas là. Mais maintenant l'homme chauve pourrait entrer par la porte verte, lui aussi.

Elle ne semblait plus voir les deux hommes et se parlait plutôt à elle-même.

— S'il trouve une bonne dame blonde, il lui fera tout le mal possible... il la tuera peut-être. Il l'emportera dans la Maison du Grand Péril !

— La maison de Phil Rummy ? demanda doucement Harry Dickson.

— Oui, la Maison du Grand Péril !

Elle se mit à rire sauvagement.

— Une petite chaise et un grand péril... aha ! petit et grand, aha !

Brusquement, elle se tut et sa tête s'inclina. Alarmé, Harry Dickson s'élança vers elle. Mais il fut aussitôt rassuré, car sa respiration profonde se transforma presque immédiatement en un large ronflement.

La crise nerveuse se terminait bien.

On entendit les pas de l'infirmier sur le gravier.

— Eh bien, gentlemen, comment s'est comportée cette excellente Meggy ? demanda-t-il jovialement.

— Elle a mangé du chocolat, elle a dit quelques mots sans queue ni tête et s'est endormie, dit Tom Wills.

— Vous avez eu tort de lui donner des friandises. Elle est gourmande comme une chatte et goinfre comme une oursonne. Mais ne vous alarmez pas, c'est toujours de cette façon qu'elle termine ses écarts : elle s'endort. Bah, pas mauvaise pensionnaire, au fond !

— Elle ne reçoit pas beaucoup de visites, n'est-ce pas ?

— Beaucoup ? s'étonna Duffey. Dites plutôt qu'elle n'en reçoit pas du tout. Nous tâchons de leur éviter ces fatigues, soit dit sans vous froisser. N'empêche que ces diablesses ont plus d'un tour dans leur sac : l'autre jour, je lui ai trouvé une poupée blonde dans les mains. Comment est-elle venue là ? Je n'en sais rien. Quand j'ai voulu la lui prendre des mains, elle a failli me mordre, disant qu'on ne lui enlèverait plus sa fille ! Je vous reconduis, messieurs ?

— Mais, avec votre agrément, nous aimerions visiter d'un peu plus près cet admirable parc, dit Harry Dickson.

— Je vous en prie, faites donc. Mais excusez-moi de ne pas vous servir de guide, mon service me réclame. Vous trouverez d'ailleurs aisément la sortie puisque vous n'avez qu'à vous diriger vers les bâtiments centraux.

Duffey s'en fut d'un pas pressé vers d'autres pavillons et les détectives s'enfoncèrent dans le parc.

— Que cherchez-vous, maître ? demanda Tom Wills.

— La petite porte verte, mon garçon.

— Existe-t-elle seulement ?

— Soyez-en convaincu, la poupée blonde en est la preuve évidente.

Mais les murs d'enceinte se trouvaient être dépourvus de toute issue.

Les détectives en arrivaient à penser que Miss Shrimp avait divagué quand Harry Dickson tomba en arrêt devant une petite cabane en ruines qui avait dû, autrefois, servir de remise pour les outils des jardiniers.

— Voici en tout cas une porte verte, dit-il.

— Mais elle ne s'ouvre pas à l'extérieur du parc, répliqua Tom Wills.

— En effet, n'empêche que j'aimerais voir l'intérieur de cette cabane.

Ils n'y trouvèrent que des fagots oubliés et des outils rouillés, abandonnés depuis des années. Harry Dickson se mit à déplacer la meule de bois mort et tout à coup, appela son élève.

— Voici le passage, mon garçon, c'est un véritable terrier. Un homme un peu souple doit pouvoir s'y glisser sans difficulté, comme nous allons le faire.

C'était un boyau long de quelques mètres à peine qui aboutissait de l'autre côté de la muraille dans un épais massif de ronces et de viornes.

— Un homme passerait au-dessus du mur, murmura le détective, une femme se glisse en dessous. Tout compte fait, la vieille Meggy n'est pas si folle que cela !

— M'est avis, déclara Tom Wills, qu'une de ces nuits, on ferait bien de monter la garde près de ce trou.

— Cette nuit même, Tom, mais ce passage ne servira qu'à nous. Il sera inutile de s'en servir ensuite.

— Je me demande pourquoi ?

— Je viens de vous le dire : un homme passerait au-dessus du mur et aucune femme ne doit plus être attendue.

Tom le regarda d'un air interrogateur.

— Parce que cette femme est morte la nuit dernière. Ce ne pouvait être que Lady Ruth Branican ! dit gravement le détective.

— Alors l'homme chauve viendra ? demanda Tom Wills avec un frisson.

— C'est possible, lui ou un autre... mais quelqu'un viendra !

— Et pourquoi ? interrogea encore le jeune homme.

— Parce que Miss Shrimp a parlé de la petite chaise et qu'il ne faut pas qu'on parle de cette chose effrayante, Tom. Pensez donc au docteur Mirwahr.

— On aurait dû l'enlever de la maison de Neate Street, votre petite chaise du diable ! marmotta Tom Wills, mécontent d'y comprendre si peu de chose.

— Du diable ! Comme vous le dites bien ! répondit le maître. Mais je m'en serais bien gardé. Ladite chaise parlera – si jamais elle parle – bien mieux dans la maison de feu Phil Rummy que partout ailleurs.

— La vieille Meggy disait « la Maison du Grand Péril », dit Tom.

— Je crains fort qu'elle n'ait eu raison, dit le détective à voix basse. Ah ! Tom, il nous reste pas mal de travail avant d'espérer entrevoir une lueur de vérité dans cette damnée affaire.

— Et ce soir, nous revenons ici ? demanda Tom avidement.

Harry Dickson se passa la main sur le front.

— Ce soir, oui, je crois que les gens qui ont quelque chose à voir dans tout ceci aimeront accélérer le mouvement.

Les détectives se tenaient toujours au milieu du gros bouquet de viornes et s'apprêtaient à revenir par le chemin sous terre, quand l'attention de Harry Dickson fut soudain captivée.

Il fit signe à Tom de ne pas bouger et, écartant légèrement le rideau de feuillage toujours vert malgré l'automne, il fixa les frondaisons des arbres en marge de la route.

— Que voyez-vous là qui vous captive tellement, maître ? demanda l'élève.

— Des corbeaux, Tom !

— Il y en a pas mal, je les vois comme vous, mais...

— Ils ne vous disent rien ?

— Il me semble qu'ils sont fort affairés.

— En réalité, ils sont inquiets !

— Quelque méchante herminette aura grimpé vers leur asile aérien.

— Pensez-vous ? Avec leurs becs durs comme le fer, ces robustes oiseaux auraient vite raison d'un petit animal ! Non, mon gars, c'est un ennemi bien plus gros qui provoque leur inquiétude et leur colère.

Les sombres oiseaux croassaient avec fureur, entourant d'une ronde échevelée les frondaisons encore denses des grands arbres.

— Il y a quelqu'un dans l'arbre, murmura Harry Dickson, quelqu'un qui doit avoir trouvé, à cet endroit, un poste d'observation idéal pour voir ce qui se passe de l'autre côté du mur, dans le parc.

Tom Wills fit un pas en avant, mais son maître le retint avec force.

— Ne bougez pas, petit malheureux, souffla-t-il d'une voix altérée. Cela pourrait coûter cher à l'un de nous, ou aux deux, si nous étions repérés.

Il y eut un mouvement de reptation parmi les basses branches qui surplombaient en partie la muraille d'enceinte, mais il fut impossible aux deux hommes de voir par qui ou par quoi il était provoqué.

— Que cherche-t-il ? demanda Tom Wills à voix basse.

Il ne reçut aucune réponse mais il vit que le visage de son maître était convulsé par la rage et le dégoût.

— « Il » doit nous avoir entrevus dans le parc et tout près de ce mur, dit enfin Harry Dickson.

Il attira Tom vers lui et l'entraîna dans le boyau souterrain pour regagner, quelques secondes plus tard, la cabane en ruine.

— Il nous faudra rester ici pendant quelque temps, déclara-t-il, si nous ne voulons pas finir d'une manière aussi brusque que tragique et sans pouvoir esquiver le moindre geste de défense.

— Pourquoi ne pas avoir tiré ? reprocha le jeune homme.

— Sur une cible aussi improbable ? Nous n'aurions réussi qu'à lui indiquer l'endroit où nous nous trouvions, et les repréailles ne se seraient guère fait attendre si nos balles n'avaient pas porté.

— Les corbeaux redeviennent tranquilles et se perchent à nouveau dans les arbres, dit Tom Wills qui regardait par une fente entre les planches.

— Ce qui prouve que l'ennemi a battu en retraite. Tant mieux, éloignons-nous aussi vite que nos jambes nous le permettent de cette muraille dangereuse.

Ils quittèrent la cabane en courant et Tom constata que son maître respirait plus largement quand ils eurent atteint l'allée de hêtres rouges.

— Eh bien, messieurs, que dites-vous de notre parc ? demanda

Duffey qui les vit venir de loin.

— Merveilleux, mon ami, dit Harry Dickson, et quelles murailles ! De quoi empêcher aussi bien les intrusions que les évasions.

L'infirmier se mit à rire.

— Passe encore pour les évasions... mais je me demande qui trouverait plaisir à s'introduire chez nous. Ce n'est pas le séjour rêvé, après tout !

Ils retrouvèrent leur auto devant la porte et reprirent le chemin de Londres.

— Il y a une automobile devant nous, remarqua Tom Wills, et qui se dépêche diantrement.

— Nous ne la rattraperons guère, car son moteur a quelques chevaux de plus que la nôtre, observa à son tour le détective. D'ailleurs, je n'y songe pas.

Il ralentit vers le milieu de la route sablonneuse.

A cet endroit se trouvait un boqueteau de sapinettes et de mélèzes.

— Voici la place où cette machine a stationné, dit-il. Nous avons été bien surveillés, mon garçon.

— Pourtant, les gens qui occupent la voiture se dérobent à présent. Ont-ils quelque chose à voir avec le péril que, d'après vous, nous avons couru tout à l'heure, près du mur d'enceinte ?

— N'en doutez pas.

— Pourtant, vous semblez bien rassuré à présent.

Harry Dickson eut ce rire mystérieux que ses familiers appelaient « son rire de Peau-Rouge ».

— La lumière vient d'en haut, dit-il, mais pour nous le péril vient du même endroit ! En des espaces découverts, nous n'avons rien à craindre.

Tom Wills lui lança un regard de côté.

— Vous ne semblez pas mécontent de votre matinée, dit-il.

— En quoi vous avez raison, mon jeune ami, car nous avons appris pas mal de choses !

— Nous... nous... parlez donc pour vous, bougonna Tom.

— L'esprit de déduction ne vient qu'avec les années, je l'avoue, et si vous l'aviez, vous sauriez comme moi que la poupée blonde a une signification et une valeur pour l'enquête que nous poursuivons. Et d'un... Ensuite, que l'ennemi essaiera d'approcher dans le plus bref délai la vieille Margaret. Et de deux... En dernier lieu, Tom, je sais à présent comment est morte Lady Ruth Branican !

5. La nuit des embûches

L'infirmier Duffey achevait sa tournée vespérale.

Il avait, sous sa surveillance spéciale, quatre pavillons dont les occupantes ne lui donnaient pas grand-peine.

Au pavillon 19, il trouva Margaret Shrimp remise de ses émotions et n'aspirant, après le repas du soir, qu'à retrouver son lit.

Comme la règle l'exigeait, il l'enferma à double tour dès qu'elle se fut couchée, après avoir mis hors de sa portée tout ce qui aurait pu lui être dangereux. La salamandre fut éteinte et remplacée par un petit radiateur électrique, puis une lampe allumée en veilleuse dans la chambre.

Cela fait, il se dirigea vers le dernier pavillon dont il assumait la garde, le n° 20. Duffey aimait à s'y attarder un peu.

La pensionnaire en était une femme encore jeune et très jolie, simple d'esprit sans une ombre de malice et que l'on avait amicalement baptisée Baby Sweet.

— Bonsoir, Mr. Duffey, dit la jeune femme en secouant ses lourds cheveux auburn. Vous allez bien fermer ma porte, n'est-ce pas, et donner ordre aux soldats du roi de ne pas quitter ma porte de toute la nuit.

— Que peut craindre ma bonne Baby Sweet ? demanda l'infirmier d'un ton enjoué.

— Elle a peur du petit homme de minuit qui court dans les arbres, dit Baby Sweet.

— Très bien, la garde sera doublée et les soldats prendront le petit homme de minuit pour le mener pendre haut et court, promit l'infirmier.

— C'est très bien, dit Baby Sweet d'un air satisfait. Comment va la princesse de Cumberland ?

— Elle va bien, mais elle a trop mangé de poulet au dîner, alors, elle s'en trouve un peu punie.

— Vraiment ? s'écria la jeune femme qui avait un faible pour le poulet grillé. Vous direz à l'office que l'on ne me serve plus de cette infâme volaille. Et comment se porte la reine de Saba ?

— Elle est sortie en dog-cart et ne rentrera pas de sitôt.

— Tant pis ! Il pleuvra et sa belle robe sera perdue !

— Bonsoir, Baby Sweet, dormez bien !

— Bonne nuit, Duffey, que l'on donne une ration supplémentaire

de rhum à mes soldats, et dites-leur que je leur donne l'autorisation de fumer dans mon jardin.

Duffey ferma la porte et partit en sifflant joyeusement : sa journée était terminée et il avait une nuit libre devant lui qu'il allait passer à Londres.

Le vent d'octobre commençait à souffler en tempête, mettant à mal les rameaux des arbres. De gros nuages lourds de pluie roulaient devant la lune hâve et biscornue.

Du haut du campanile perché sur le toit de l'asile Ste Ann, la cloche de bronze sonna l'heure de la fermeture.

Une ronde composée de trois infirmiers traversa le parc d'un pas allègre, portant des lanternes d'écurie et revint vers le corps du logis, son inspection terminée. Le parc rentra dans l'ombre et dans le calme.

Peu de temps après, la porte verte de la cabane de jardinier s'ouvrit pour livrer passage à deux hommes vêtus d'imperméables épais.

L'un d'eux portait un paquet assez volumineux qu'il déposa non loin du pavillon n° 19 où dormait Margaret Shrimp.

— Est-ce une chasse au tigre ou à l'homme ? demanda le plus jeune.

— L'un et l'autre, répondit Harry Dickson à son élève.

Il s'était mis à défaire promptement son colis et en sortit un filet à mailles fines et solides, enroulé d'une façon savante.

— C'est un piège terrible, expliqua-t-il au jeune homme, qui demande certes quelque temps pour être dressé, mais une fois qu'il est fin prêt, il ne pardonne pas : ni tigre ni homme ne pourrait s'en libérer. Il appartient à l'arsenal des sauvages chasseurs du rûckh hindoustan qui s'y connaissent en la matière.

Tom le vit déployer une muraille de mailles, légère et presque invisible, qui monta à la hauteur d'un yard environ et qui pendait en plis lâches, sans se tendre en aucune de ses parties. Des balles de pierre le lestaient en divers endroits et le détective les examina avec un soin minutieux.

— Un fauve saisi dans de pareils rets vaut un moucheron pris dans une toile d'araignée, dit-il avec satisfaction. Attention de ne pas en approcher, Tom, nous en aurions pour une demi-heure d'une besogne d'enfer pour vous en dégager. Qu'un homme heurte le filet du pied, une des balles de pierre roule sur le sol et le pied est pris ; l'homme essaie de se dégager, aussitôt, le chapelet des boules supérieures glisse, le captif s'empêtre, roule sur le sol et les mailles l'enserrent de plus en plus. Au bout de quelques secondes, ce n'est plus qu'une pelote vivante et désespérée. Les indigènes agrémentent les nœuds de corde de fines et pénétrantes épines qui lacèrent la victime moindre mouvement ; mais, moins cruels qu'eux, nous nous en

passerons.

Le filet était en place et Dickson s'éloigna, entraînant Tom Wills.

— A présent... ? questionna le jeune homme.

— Attendre, Tom. Et cela dans la meilleure cachette que le parc puisse nous offrir tout en ne nous éloignant pas trop des pavillons. Ce massif de rhododendrons me paraît tout indiqué.

Ils dérangèrent une bande de sansonnets qui y avait élu domicile pour la nuit et qui s'enfuit en protestant.

Une petite pluie glacée tombait, mais les feuilles du massif étaient suffisamment serrées pour protéger les hommes qui s'y abritaient. En même temps, le poste d'observation s'avérait bon : entre les branches basses, on voyait luire, à courte distance, les faibles lumières des pavillons 19 et 20.

L'attente se prolongeait, l'horloge du campanile venait de frapper onze coups sans que rien eût bougé dans le parc si ce n'est les frondaisons agitées par le furieux vent d'automne.

Peu de temps après, les nuages s'effilochèrent et la lune éclaira le parc.

Harry Dickson grogna légèrement : cette clarté ne lui semblait pas propice. Il est vrai que si elle donnait en plein sur le pavillon 20, elle n'atteignait guère celui qu'occupait Miss Shrimp, fortement ombragé par les hêtres pourpres.

Tom Wills, étendu de tout son long sur le sol, attira soudain son attention.

— En collant l'oreille contre la terre, j'entends parfaitement le bruit d'un moteur, dit-il.

Le détective suivit son exemple et écouta tout un temps. Quand il releva la tête, il sembla fortement dérouté.

— Un moteur de forte puissance vient de s'arrêter à quelque distance d'ici, déclara-t-il ; quelques secondes plus tard, un autre s'est fait entendre, beaucoup plus faible et d'un autre régime mais, par contre, beaucoup plus rapproché de nous.

— L'adversaire arrive de deux côtés à la fois, dit Tom avec un frisson.

Il reprit sa position d'écoute, l'oreille contre terre.

Bien que les pluies l'eussent détrempé, le sol était encore fort dur. D'ailleurs, le sous-sol argileux, pourvu de veines d'eau, s'avérait un excellent conducteur du son.

Tom releva bientôt la tête.

— Oui, j'ai entendu, mais ce second moteur s'est tu lui aussi, et maintenant j'entends autre chose.

— C'est le galop d'un petit cheval.

— De trois côtés à la fois ? marmotta Tom avec appréhension.

— Qui sait ? jeta le détective avec un peu de fièvre dans la voix.

Un coup aérien marqua la demie de minuit.

Tom Wills vit son maître ramper vers la sortie du massif et y rester en contemplation devant quelque chose qui semblait fort l'intéresser. Il remarqua pourtant qu'il ne regardait pas du côté du pavillon de Miss Shrimp mais bien vers le pavillon voisin.

Une ombre se découpait devant la fenêtre faiblement éclairée de la chambre à coucher. C'était celle de Baby Sweet qui, pour une raison quelconque, ne pouvait trouver le sommeil et se promenait dans la pièce. Elle allait et venait d'une allure qui dénotait une certaine inquiétude.

Ce fut à cette minute que Tom entendit le bruit dans les arbres. C'était un cri faible et sourd, une sorte de « hoc, hoc, hoc » qu'on aurait pu prendre pour le cri crépusculaire d'un engoulevent.

Mais Dickson devait l'avoir perçu lui aussi, car Tom vit son grand corps se tendre avidement vers la nuit du parc, comme s'il s'apprêtait à s'y élancer d'un bond de félin.

— La branche, regardez la branche, maître, murmura soudain le jeune homme.

Se profilant sur le ciel lunaire, la branche maîtresse d'un platane s'avavançait vers le toit du petit cottage. Elle était encore extrêmement feuillue et rien ne l'aurait distinguée des autres, n'était la vie singulière qui l'agitait à cet instant.

Au même moment, le parc, si tranquille une seconde auparavant, s'emplit d'une rumeur sourde. Des branches craquèrent, des buissons furent froissés. On pouvait entendre un bruit de pas pressés, étouffés par les feuilles mortes qui tapissaient le sol.

La branche de platane avait cessé ses soubresauts. Elle frissonnait encore très légèrement quand quelque chose de lumineux passa entre elle et le toit. En même temps, Harry Dickson poussa une imprécation et leva son revolver.

Il ne tira pas. D'une brusque secousse, l'arme venait de lui être arrachée des mains, sans qu'il pût voir comment.

A cet instant aussi, un cri lamentable éclata.

Le détective s'était déjà saisi de son revolver de réserve et sortait en courant du massif de rhododendrons, suivi de Tom Wills qui ne savait pas ce qui arrivait.

— Prenez garde, lui cria le maître en courant, et faites feu sur tout ce qui bouge, il y va de votre peau !

Ils se dirigeaient au galop vers le carré de lumière qui se découpait dans le mur du pavillon n° 20 et, comme ils arrivaient devant la porte, sans se donner la peine de frapper, Harry Dickson se jeta de toutes ses forces contre elle.

Elle ne résista guère. Gonds et serrure sautèrent au loin et le panneau se détacha presque complètement.

La première pièce était plongée dans l'ombre mais au fond, par la porte entrouverte, on voyait en partie la chambre à coucher, illuminée par une ampoule plafonnière.

C'est là qu'ils trouvèrent Baby Sweet à genoux devant son lit et gémissant faiblement.

— Dieu soit loué, elle n'est que blessée ! s'écria le détective en montrant une large estafilade sur son épaule nue. La bête a manqué son coup, ce qui ne doit pas lui arriver souvent.

— Pourtant personne n'a pu s'introduire ici ! s'exclama Tom Wills.

— Et qui vous dit que quelqu'un est venu ici ? riposta le détective. En réalité, personne n'est entré dans cette chambre.

— Mais la pauvre femme a failli être assassinée !

— Tout comme Lady Ruth ; seulement...

Harry Dickson regarda attentivement autour de lui.

— Seulement, l'assassin n'a pas compté avec la lumière qui vient du plafond. Ah ! si cette lumière s'était trouvée sur la table de nuit, par exemple, c'en était fait de cette pauvre fille. Le criminel n'a atteint qu'une chose...

— Et quoi donc ? Je ne vois rien !

— Pour cause... Ce n'est que l'ombre de Baby Sweet ! Oui, l'ombre qui était projetée en oblique, et c'est bien par malheur que la pauvrette fut blessée.

Harry Dickson s'approcha de la fenêtre et pointa le canon de son arme vers une petite prise d'air.

— Ce n'est pas pratique pour un bandit de sa trempe. N'empêche que cela lui aurait suffi pour perpétrer un nouveau crime si Baby Sweet s'était trouvée dans le prolongement de son ombre !

Hoc, hoc, hoc...

Ce bruit déchira soudain le silence revenu, non plus doux et hésitant, comme tout à l'heure, mais avec une rage sourde et désespérée.

— Vite, au filet ! cria Dickson.

Les « hoc, hoc » retentissaient, féroces et plus aigus à présent qu'ils sortaient du cottage, s'orientant dans l'obscurité.

Ils avaient toute l'allée des hêtres pourpres à parcourir avant d'arriver au piège tendu devant le pavillon de Miss Margaret.

Comme ils arrivaient au milieu de la drève, les appels cessèrent brusquement.

Harry Dickson pressa l'allure de sa course. Bientôt, au bout de l'avenue, ils virent briller la fenêtre du pavillon n° 19.

— Attention au filet... cria le détective, puis il poussa un juron.

— Envolé !... Le filet a été mis en morceaux !

— Ainsi le captif a pu s'évader facilement ? demanda Tom Wills.

— Lui ? Jamais de la vie ! On ne se dégage pas si aisément de ce piège infernal entre tous. Mais quelqu'un l'a aidé, avec une rare dextérité.

Il considérait piteusement le filet en lambeaux, mailles tranchées, boulets de pierre épars.

— Et quelqu'un qui s'y connaît, je vous en fiche mon billet, grommela-t-il.

Tom Wills tournait autour du cottage ; il appela son maître.

— La fenêtre est ouverte !

Harry Dickson repoussa les restes de son filet d'un pied rageur et s'approcha de son élève.

— Bien des choses se sont passées ici à notre nez et à notre barbe, maugréa-t-il, et avec une vitesse déconcertante. Que signifie maintenant cette fenêtre ouverte ?

Ils virent une chambre à coucher petite et propre, presque pareille à celle de Baby Sweet. Le lit était défait mais vide.

— Parbleu ! s'écria amèrement le détective. Pendant que l'on délivre un oiseau au piège, on laisse s'enfuir l'autre de sa cage !

— Il ne doit pas être loin, celui-là, riposta Tom Wills. Dame Margaret Shrimp ne doit pas être, il me semble, une compagne benévole.

— Qu'en savez-vous ? riposta aigrement son maître. Cela dépend de celui qui lui tient compagnie !

— Et par où seraient-ils partis ?

— Vous le demandez ? Voilà ce qui m'étonne. Par où, sinon par la petite porte verte, mon garçon !

— Alors nous pourrions facilement les rattraper !

Mais Harry Dickson ne semblait nullement enclin à entreprendre cette poursuite et Tom lui en fit la remarque.

— Je retrouverai Miss Shrimp quand il me plaira, répondit-il. Je ne me soucie pas d'elle, ce soir, mais bien plutôt du gibier qui se dégagea de mes filets !

— Il nous faudra prévenir le directeur de l'asile, déclara le jeune homme.

— Il attendra. Demain, je lui raconterai, par téléphone, l'une ou l'autre chose pour le rassurer. Nous avons mieux à faire que de perdre notre temps à voir l'étonnement de ce brave homme.

Ils trouvèrent la porte de la cabane ouverte et Harry Dickson ricana :

— Comme je viens de vous le dire, le passage s'est effectué par là. Et maintenant, retournons à Londres, aussi bredouilles que possible.

Ils avaient traversé le couloir creusé dans la terre en rampant comme des couleuvres. Ils se redressaient, quelque peu ébouriffés, au

milieu des viornes, quand Tom Wills murmura :

— Ecoutez... le cheval !

Un bruit de sabots martelant sourdement la terre humide arrivait à eux du fond du chemin défoncé et labouré d'ornières qui longeait cette partie de la muraille d'enceinte.

— Ah, dit Harry Dickson entre ses dents, voici enfin quelqu'un à qui parler, et qui ne passera pas sans me rendre certains comptes !

Il s'avança à l'orée du bosquet de viornes et attendit, la main sur son revolver. Le clair de lune dessinait des ombres dures sur la muraille et luisait dans l'eau des ornières, chaque forme était parfaitement distincte.

Le bruit s'approcha : c'était celui d'un cheval lancé au petit trot par quelqu'un soucieux d'épargner sa monture.

Au tournant du mur, l'ombre de cette dernière tomba sur le chemin, puis elle apparut en pleine lumière.

C'était un cheval à grosse tête, pas beaucoup plus gros qu'un poney, mais d'une robustesse remarquable et qui portait allègrement la forme lourde et trapue qui lui servait de cavalier.

Harry Dickson les laissa s'approcher puis s'élança au milieu du chemin.

— Halte... et gare à vos gestes ! gronda-t-il en levant son arme.

Le cavalier ne sembla nullement s'effrayer.

— Ils n'auront rien d'hostile, Mr. Dickson, dit-il d'une voix tranquille.

Le détective eut un haut-le-corps.

— Jour de Dieu... c'est vous, docteur Mirwahr !

— Ce qui ne devrait pas vous étonner, fut la suave riposte.

— Non, en effet, répliqua sombrement le détective en se croisant les bras sur la poitrine. Voici donc le mêle-tout qui s'est complu à abîmer mon filet.

— Je regrette le dommage dont vous avez souffert, dit le docteur.

— Mais vous n'avez aucun regret d'avoir permis cette évasion ?

— Quant à cela, non, fut la réponse nette.

— Savez-vous que c'est un assassin ? demanda durement Harry Dickson.

— Certainement, il le fut toujours !

— Pourtant vous l'avez aidé à se soustraire à un juste châtimement ?

— Je suis fort en peine de ne pouvoir vous en dire davantage, répondit le docteur Mirwahr avec tristesse.

— Je n'attends pas cela de vous, riposta amèrement le détective, mais Dieu sait de combien de nouveaux crimes vous vous êtes rendu complice en agissant de la sorte.

L'étrange petit homme poussa un soupir navrant.

— Je suis venu ici, Mr. Dickson parce que je me doutais de la façon dont vous vouliez le capturer. Je me suis vu obligé de suivre vos allées et venues dans les derniers temps, hélas, et j'ai compris à quel but vous destiniez le filet que vous prêta un de vos amis, chasseur de fauves aux Indes.

— Diantre ! Vous me dites cela de l'air le plus tranquille du monde ! se fâcha le détective.

— Si vous l'aviez tué, Mr. Dickson, dit gravement le docteur, je n'aurais pas levé la main pour vous en empêcher.

Harry Dickson garda le silence pendant quelques instants, puis il dit lentement :

— Pourtant, vous m'avez enlevé mon revolver grâce à un de ces damnés tours de corde dont votre pays est friand.

— Je l'avoue, mais en ce faisant ce n'est pas lui que je sauvais mais deux autres personnes, bien malheureuses..., vous le savez.

— Ah, murmura le détective, je comprends... Vous avez eu raison, docteur Mirwahr. Si ma balle n'avait pas porté, ce qui était possible avec le démon que j'avais en face de moi dans l'arbre, Miss Margaret Shrimp et son mystérieux ravisseur étaient en péril.

— Merci de l'avoir compris, dit doucement Mirwahr.

— Je crains que vous n'ayez plus rien à m'apprendre, ajouta le détective en s'effaçant devant le cheval qui se remettait à avancer.

Le petit docteur hésita, visiblement, puis il se pencha sur l'encolure de sa monture, de façon à n'être entendu que de son interlocuteur.

— Peut-être... je n'ai pas empêché un des terribles boulets de pierre de votre filet de meurtrir, plus qu'il ne fallait, une certaine main que vous appelez criminelle. Dès ce moment, Mr. Dickson, la lune birmane devient bien moins dangereuse !

— Dieu vous écoute ! s'écria chaleureusement le détective.

— Ce que je vous dirai également, continua le petit homme, c'est que la petite automobile ne pourra plus être rejointe, sur la route, par une certaine anicroche qui arriva à la grande.

— Et où vous n'êtes pas étranger, mes félicitations ! s'écria vivement Dickson.

Mirwahr s'inclina avec un imperceptible sourire.

— Oh, il n'y a pas de quoi, vraiment. La mise en état de la voiture demandera tout au plus une demi-heure, et plus de vingt minutes se sont déjà écoulées. Je vous conseille de vous retirer pendant ce temps dans ces buissons, car vous ne pourrez rien contre eux. Les glaces de la voiture sont en verre incassable, à l'épreuve des balles, tandis que le moteur et les pneus sont protégés par de bons blindages. Et leurs armes sont à l'avenant !

Il s'éloigna d'une allure rapide et se perdit bientôt dans les bois voisins. Harry Dickson savait qu'il ne fallait pas prendre à la légère les conseils du docteur Mirwahr et il rentra, avec Tom Wills, dans le bouquet de viornes.

Ils y étaient à peine qu'au loin gronda un puissant moteur et une lourde auto, aux phares à moitié masqués, déboucha sur la route herbeuse.

Elle passa auprès de leur abri, cahotée, agitée d'un shimmy furieux et se perdit bientôt dans le noir.

Mais tous les deux avaient vu...

Une large figure, d'un blanc livide, aux yeux de poulpe, qui sondaient les ténèbres d'un regard aussi effrayant qu'immobile.

6. La lune birmane

Les détectives retrouvèrent leur automobile où ils l'avaient garée, au milieu d'un épais massif de buissons. Ils reprirent aussitôt le chemin pour Londres.

Au second carrefour, Harry Dickson devint attentif.

— A partir de la première croisée, dit-il, nous avons pu voir deux traces de pneus toutes fraîches, et voici qu'il n'y en a plus qu'une !

— La grosse voiture aurait-elle rejoint la petite ? demanda Tom Wills.

— C'est peu probable, car elle avait une avance marquée. Ah, les malheureux !

Il avait, stoppé et courait vers le bord de la route.

— Une panne, Tom... ils ont eu une panne bien malencontreuse. Tenez, voici l'endroit où la voiture a stationné. Mais où peut-elle être ?

Il examina le sol à l'aide de sa torche électrique.

— Elle n'a pas continué sa route, mais elle est passée par ce bout de lande, témoin l'herbe toute froissée et ces gouttes d'huile. J'y suis ! On l'a tout simplement poussée à la main !

— Le terrain file en pente, maître, remarqua le jeune homme, et, plus loin, il semble se défoncer soudain.

— Vous y trouverez la petite auto ! dit le détective.

Tom Wills se mit à courir et, quelques instants après, son maître l'entendit appeler d'une voix émue :

— Elle y est, maître !

Au bas d'un talus de faible hauteur, une Morris 8 HP gisait, affalée sur le côté, ses panneaux latéraux défoncés dans la chute.

— Y a-t-il des occupants ? demanda Tom, angoissé en voyant son maître ouvrir la portière avec effort.

— Soyez certains qu'il n'y en a plus, riposta le détective avec une rage contenue. Tiens... je me suis trompé ! Elle est blonde !

— Oui ? Qui ? s'écria son élève.

Harry Dickson eut un rire bref ; il se pencha à l'intérieur de la voiture et en retira un objet tout fripé.

— Une poupée ! s'exclama Tom Wills.

— Celle de cette pauvre Margaret... Attendez, ce n'est pas tout.

Le rayon de sa lampe venait d'accrocher une menue blancheur

dans le fond de la voiture. Il y ramassa un papier roulé en boule.

Priant son élève de tenir la lampe, il le défripa.

Des notes imprimées parurent :

« Mairie de Stratford.

» L'an 18... ont comparu devant nous, George Abe Trentt, maire de Stratford, le nommé... »

Harry Dickson ne lut pas plus loin : il resta à contempler la feuille de papier, comme s'il se fût agi de la septième merveille du monde.

— Tom ! s'écria-t-il soudain, je vous ai dit tout à l'heure que nous nous retirions bredouilles, mais voici un démenti. Quelle lumière, my boy ! Le soleil de midi ne pourrait davantage aveugler son monde ! Ah, la triste, décevante histoire ! Et pourtant si humaine !

Il mit le papier dans sa poche et courut à toutes jambes vers l'auto.

— La nuit n'est pas finie pour nous, Tom, dit-il en remettant la voiture en marche.

Elle les ramena à Baker Street où Mrs. Crown vint s'enquérir, en bonnet de nuit et longue chemise blanche, s'il ne leur fallait rien.

— Du café très fort, pria Harry Dickson, car nous aurons à passer une nuit blanche. Quant à vous, Tom, allez me décrocher l'éventail dans la panoplie.

Le jeune homme comprit l'expression et se frotta les mains.

— Il s'agit d'une besogne prudente et mystérieuse, j'imagine, dit-il avec une satisfaction non dissimulée.

Son maître approuva du chef et se rendit, incontinent, dans la bibliothèque. Il en retira deux petits volumes qu'il compulsait hâtivement.

Entre-temps, une délicieuse odeur de café frais montait de l'office et, dans la pièce voisine, on pouvait entendre Tom Wills fourrager parmi des objets métalliques qui émettaient un cliquetis discret.

Quand il revint, son maître, plongé dans une lecture ardue, lui fit signe de ne pas le déranger.

Lorsque Dickson leva la tête, Tom lut beaucoup de gravité dans son regard.

— Nous voilà bien, nous autres Anglais, dit le détective, bien que je ne sois Anglais que d'adoption, mais qu'importe ! Nous avons à compter avec la terre entière et avec tout ce qu'elle porte d'hostile et de mystérieux.

Il vit que son élève démontait une petite arme trapue et du plus curieux aspect.

— C'est une arme aussi étrange que terrible, dit-il en hochant la tête. Heureusement, son inventeur n'a pas cru devoir la tirer à

plusieurs exemplaires comme un livre ! C'est un fusil à vent, absolument silencieux et qui lance des balles mortelles à plus de deux cents yards avec une précision inouïe. Son constructeur, un Suisse, craignant qu'elle ne serve surtout à des fins criminelles, m'en a fait cadeau, me priant de tenir son principe et sa réalisation aussi secrets que possible. Je ne m'en suis servi qu'une seule fois, Tom, et ce fut effrayant, car elle lance des projectiles d'un métal presque mou qui font des ravages horribles. Je crois bien que je m'en servirai aujourd'hui sans remords, mais aussi avec l'espoir de la remiser ensuite, aussi longtemps que possible.

Mistress Crown apporta deux énormes tasses de café noir, que les détectives burent avec une visible satisfaction.

— On reprend l'auto ? demanda Tom Wills.

— Non, une demi-heure de course à pied ne doit pas nous effrayer. Ensuite, je ne pense pas qu'il faille montrer une trop grande hâte.

— Et pourquoi ? demanda ingénument l'éternel questionneur.

— Pour permettre à certaine personne d'arriver sur les lieux, personne dont j'aimerais beaucoup, le moment venu, recevoir les lumières !

La tempête s'était calmée, mais il soufflait un vent d'ouest aigre et chargé de pluie.

Ils traversèrent la rive, noire et grondante de toutes ses eaux en crue, puis se mirent à presser le pas. Il leur fallut toutefois près de trois quarts d'heure pour atteindre le Grand Surrey Canal.

— Nous entrons dans Neate Street ? proposa Tom Wills. Mais le maître le retint.

— Nous allons suivre le canal jusqu'au-delà de Well Street. J'ai étudié la topographie de l'endroit et elle m'a renseigné des entrepôts de grains qui ont une sortie dans les impasses donnant dans Neate Street. L'un d'eux fera particulièrement notre affaire.

Après avoir parcouru un quart de mile, Harry Dickson s'arrêta devant un hangar de minable apparence et qui paraissait abandonné.

— Cette porte ne se ferme plus depuis longtemps, dit-il, et nul besoin n'en est puisqu'il n'y a plus que des rats à l'intérieur. Pourtant, nous allons répondre à son invitation et faire un tour dans ses peu réjouissants locaux.

Ils traversèrent quelques hangars bas, construits en enfilade, aux toitures ouvertes à tous vents, puis arrivèrent dans une cour noire que les pluies avaient transformée en un cloaque nauséabond.

— L'échelle d'incendie qui conduit vers les hauteurs, pour être rouillée n'en est pas moins solide encore, apprit Dickson à son élève en lui montrant, dans un coin de l'impasse, une haute échelle en fer.

Ils l'escaladèrent jusqu'au second étage et atteignirent une plate-

forme dont les herbes folles et les plantes rudérales en avaient fait une petite jungle aérienne.

— Les jardins suspendus de Babylone à un mile de Bricklayers Arms ! ironisa Tom Wills en y prenant pied.

Harry Dickson s'avança vers le bord opposé de la plateforme et son regard plongea dans un ténébreux dédale de cours d'entrepôts et de courettes de maisons particulières. Il s'orienta pendant un temps relativement long et finit par faire signe à son élève.

— Cela se présente à merveille, Tom, la plate-forme finit en une large gouttière qui fait le tour des bâtiments. Nous la suivrons jusqu'à cette entaille sombre qui s'ouvre dans les murs presque aussi sombre qu'elle ; ensuite, il doit y avoir un toit en pente douce, ensuite... qui vivra verra.

Tout fut comme il l'avait dit. Quand ils furent arrivés au bas de la pente dudit toit, ils retrouvèrent une plateforme étroite surplombant des cours de maisons.

Harry Dickson y fit une courte halte et, soudain, siffla doucement.

— Les dieux nous sont favorables, Tom. Voyez-vous cette cour qui s'ouvre comme un puits presque devant nos pieds ?

— Je vois, elle est bigrement noire !

— C'est celle de la Maison du Grand Péril, dit Harry Dickson tout bas.

— Comment descendre dans ce gouffre ?

— Descendre ? Je n'y songe pas pour l'instant, je tiens plutôt à choisir un bon poste d'observation. Si, avec un peu d'acrobatie, nous pouvions atteindre le petit toit en contrebas ? De là, nous pourrions voir, entendre, et, s'il le faut, grâce à une descente de trois ou quatre mètres, intervenir.

— Voir, entendre, intervenir, répéta Tom Wills.

L'instant d'après, ils avaient opéré une descente assez périlleuse et pris pied sur le petit toit visé par le détective.

Une cheminée de briques, assez basse mais fort large, pouvait au besoin leur offrir une bonne cachette ; en prévision de tout danger possible, ils prirent place derrière ce cube en maçonnerie.

Rien ne bougeait dans la lugubre demeure en face d'eux ; tout y paraissait tranquille, silencieux, mort...

Soudain, Tom Wills se rapprocha de son maître avec un frisson.

— Une lumière vient de s'allumer dans l'arrière-cuisine, dit-il tout bas.

C'était une faible clarté qui naissait péniblement mais qui, ensuite, prit un peu plus d'intensité.

— On vient d'allumer la lampe à pétrole du plafond, murmura Harry Dickson. Un carillon voisin lança quelques notes lentes sur un

mode infiniment triste, puis compta gravement trois heures.

La fenêtre de l'arrière-boutique se dessinait comme un rectangle rougeâtre dans la nuit pluvieuse. Bien que les rideaux ne fussent pas baissés, la clarté de la lampe était insuffisante pour permettre aux détectives d'y distinguer autre chose que des formes vagues, sans vie.

De longues minutes s'écoulèrent dans cette attente prolongée. On n'entendait que le ronron de la pluie et la plainte du vent balayant les toits.

Alors Tom Wills vit les ombres. Elles bougeaient à peine, avec une extrême lenteur, comme dans un balancement pénible.

Harry Dickson regarda à son tour, les yeux exorbités. Il essayait de fouiller dans ce nouveau mystère qui, dans son silence et sa lenteur, avait quelque chose de particulièrement angoissant.

Ces ombres se rejetaient en avant, puis de côté, disparaissaient pour reparaître ensuite avec des gestes anxieux et douloureux.

— On dirait des gens qui évitent quelque chose, dit Tom Wills.

Il sentait son maître sursauter à ses côtés.

— Oh, Tom, murmura Harry Dickson, comme vous avez vu juste. Il se passe là une scène d'une horreur indescriptible.

— Qu'est-ce ? souffla Tom Wills.

— La lune birmane, répondit le détective. Et son élève entrevit la pâleur extrême de son visage.

A cet instant, le jeune homme vit quelque chose de très brillant passer rapidement derrière la fenêtre, descendre puis s'envoler vers le plafond. En même temps, les ombres se mirent à s'agiter avec une curieuse frénésie.

— Comment intervenir ? gémit le jeune homme.

Il fit un geste pour sauter du toit dans la cour, mais la poigne du maître s'abattit sur son épaule.

— Malheureux, elle vous atteindrait avant que vous n'ayez pu lever la main pour secourir qui que ce soit.

— Mais qu'est-ce donc ? supplia le jeune homme.

— Cela... la mort ! répondit le détective d'une voix épouvantée.

Tout à coup, Tom vit son maître lever la tête et regarder le mur d'en face avec une attention passionnée. Autour d'eux, rien que d'épaisses ténèbres. Pourtant, il parut au jeune homme qu'une expression de furieux triomphe glissait sur les traits tirés de son maître.

En suivant son regard, il le vit fixer un point de la muraille formant angle avec celle de la Maison du Grand Péril, où s'ouvrait un œil-de-bœuf minuscule.

En même temps, il entendit le bruit.

C'étaient de petits coups, secs et doux, comme frappés sur une toile tendue.

Harry Dickson aussi avait perçu cette sourde et régulière rumeur, car on pouvait voir tous ses muscles se tendre.

— Tom, dit-il enfin, passez-moi l'éventail.

Le jeune homme en eut le souffle coupé ! L'éventail, le terrible fusil silencieux dont les coups inaudibles ne pardonnaient pas ! Ainsi, après une aussi longue attente, le maître allait enfin passer à une action décisive !

Il lui tendit en tremblant l'arme courte, dont le canon lui semblait froid comme glace, et dont l'aspect, même dans le noir, était redoutable.

Il entendit le bruit plaintif du formidable ressort qui se tendait, suivi du sifflement très doux de l'air qui se comprimait dans le réservoir.

Le fusil était armé ; Harry Dickson le tenait devant lui, dans le prolongement de son bras, et le levait lentement vers l'œil-de-bœuf obscur.

Devant la fenêtre, les ombres continuaient à s'agiter, guignolesques, et le bruit de toile bruissante reprit plus rapidement, comme un crépitement de petites étincelles.

Le regard de Tom Wills s'était rivé au disque noir de l'ouverture et, soudain, il y perçut un mouvement : une petite chose passa dans sa profondeur.

Au même instant le détective épaula.

Il n'y eut qu'un sifflement, à peine perceptible, dans l'air, mais deux autres bruits y répondirent.

Ce fut d'abord comme une chute claire, à l'intérieur d'une maison, d'un cristal qu'on heurte trop brutalement ; ensuite, du côté de l'œil-de-bœuf, une brève plainte, aiguë comme celle d'un rat qu'on égorge.

Harry Dickson s'était dressé, l'œil en feu.

— Et maintenant, un bond dans la cour et un coup d'épaule dans la porte de cette arrière-boutique, tonna-t-il.

Tom revit une minute plus tard la sordide petite cuisine, aux meubles pauvres, qui ne méritait certes pas d'appartenir à une demeure portant un nom aussi redoutable : « la Maison du Grand Péril ».

La lampe brûlait doucement au plafond, avec une courte flamme ronde, et sa lumière tombait sur deux personnages attachés sur leurs chaises et dont les visages exprimaient la plus atroce des épouvantes.

— Lord Branican ! s'écria-t-il.

Mais il eut quelque peine à reconnaître Miss Margaret Shrimp dans la personne assise à ses côtés, car une angoisse sans nom déformait sa face.

— Attention, Mr. Dickson, gémit Lord Branican... la lune

birmane s'est levée !

— Pardon, s'écria triomphalement le détective, elle est redescendue à jamais dans l'enfer qu'elle n'aurait jamais dû quitter !

Il se pencha, fouilla le carreau et ramassa un petit objet guère plus grand qu'une main d'enfant et qui brillait à la clarté de la lampe. Une étrange corde, ressemblant davantage à un tube annelé, y était fixée.

Tom vit que la chose avait la forme d'un croissant de lune. Il tendit la main vers elle, mais le maître la retira hors de sa portée.

— Cela coupe terriblement, my boy, avertit-il. Dix fois, vingt fois mieux que le meilleur rasoir de Sheffield. Cela tranche un coussin de soie en deux comme le fameux glaive de Soliman. C'est une arme d'assassin birman, mais elle semble être devenue la spécialité d'une autre race, plus proche de la Perse.

» Voyez-vous cette corde ? En fait, c'est une sorte de câble annelé, j'allais dire articulé. Celui qui la manie de loin, car elle a souvent une belle longueur, est maître de ce terrible croissant d'acier comme s'il le tenait en main.

» Comprenez-vous comment mourut Lady Branican ? Une minuscule ouverture faite dans les moulures du plafond suffisait à introduire cette arme infernale.

— Mais qui donc la maniait ?

Harry Dickson avait défait les liens des deux captifs et leur tendait une petite gourde de rhum, mais il ne répondit pas à la question de son élève.

Celui-ci eut d'ailleurs l'attention détournée.

— Quelqu'un de vous est-il blessé ? demanda-t-il.

— Heureusement non, murmura Lord Branican.

— Pourtant il y a du sang sur le carreau.

Harry Dickson s'approcha vivement de la flaque rouge sombre qui se coagulait dans un coin de la pièce.

— Il est donc venu ici, dit-il tout bas. L'avez-vous vu, Mylord ?

Le gentleman ferma les yeux.

— C'est lui qui nous a conduit ici, puis il s'est retiré. J'ai entrevu un moment son terrible visage derrière la vitre de la porte, puis j'ai entendu ses pas se perdre dans la rue. Alors la lune birmane s'est levée.

Tom Wills allait parler, mais, du geste, Harry Dickson l'en empêcha. Il venait de se tourner vers le magasin et son visage avait pris une expression impénétrable.

La porte de la rue venait de s'ouvrir et les pas de plusieurs personnes retentissaient à présent sur les dalles de la boutique. Une voix, qui parut familière à Tom Wills, dit gravement :

— Je serai votre témoin, puisque vous le voulez. Mais êtes-vous

bien sûr de trouver ici ce que vous pensez ?

— Oui, répondit une voix tellement horrible que les détectives en eurent le frisson, aussi certain que je suis de mourir moi aussi avant la fin de la nuit.

La porte s'ouvrit et le docteur Mirwahr parut.

Il ne parut nullement étonné de voir Harry Dickson. Il se tourna vers l'ombre de la boutique et dit :

— Ainsi, voyez vous-même.

Tom Wills poussa un cri de terreur et recula vers le fond de la chambre.

Sur le seuil de la pièce se dressait l'effroyable inconnu au visage livide.

Ses énormes yeux globuleux reflétaient la lumière de la lampe mais aucune expression ne glissa sur ses traits figés.

D'un pas lourd comme celui d'un homme de pierre, il avança et fit halte contre la table. Ses yeux de pieuvre restaient fixés droit devant lui.

— Docteur Mirwahr, dit Harry Dickson, si vous vous rendez dans le petit réduit voisin où s'ouvre un œil-de-bœuf, vous trouverez une dépouille si petite qu'un enfant de dix ans paraîtrait énorme à côté d'elle.

Mirwahr s'inclina gravement.

— Ainsi en a décidé Dieu. J'espère que vous m'autoriserez à faire au prince Sardar, grand-prêtre des divinités de la montagne, des funérailles dignes de lui.

— Votre royal et effroyable complice est mort, Lanning, dit Harry Dickson en se tournant vers l'homme livide. Vos instants sont comptés, car vous venez de cracher le reste de vos poumons mutilés. Vous allez paraître devant Dieu, repentez-vous, malheureux !

La voix horrible répondit :

— Je regrette de n'avoir pu me venger comme je l'aurais voulu !

Puis il se tut. Mirwahr lui avança une chaise, qu'il refusa du geste.

— Je mourrai debout, docteur Mirwahr.

Tout à coup, une étrange scène se produisit.

On vit Margaret Shrimp tomber à genoux et se traîner, les mains suppliantes, vers l'homme blême.

— Ne mourez pas sans me pardonner, John.

Quelque chose d'humain glissa sur l'affreux visage ; les énormes yeux glauques se voilèrent ; l'homme étendit une main tremblante vers la femme agenouillée devant lui et, soudain, il chancela.

Harry Dickson s'élança pour le soutenir.

Il était mort.

Le docteur Mirwahr s'était contenté de légumes et de fruits et, pendant toute la durée du repas qu'il avait consenti à prendre dans Baker Street, en compagnie des deux détectives, on n'avait soufflé mot de la Maison du Grand Péril ni des drames qui s'y rattachaient.

Au thé, ce fut Harry Dickson qui prit la parole.

— Je dois, comme toujours, des explications à ce brave Tom Wills qui devient malade à force de curiosité, dit-il. Ainsi, je commence.

Il posa sur la table le papier trouvé dans la Morris.

— Voici la licence et l'acte de mariage de John Lanning avec Miss Margaret Shrimp, contracté il y a quelque quarante ans à Stratford.

» Lanning était alors un pauvre garçon de ferme et son épouse n'avait pas une situation plus brillante, ils furent heureux pendant quelques années. Une fille leur naquit, la petite Ruth.

» Mais le malheur guettait le jeune ménage par l'intermédiaire du demi-frère de John, le nommé Philéas Rummy, qui tenait boutique à Londres et passait pour avoir de l'aisance. Un jour, il enleva la femme de son frère. Ils vécurent alors dans Neate Street, dans la maison que vous connaissez, aux yeux du monde comme maître et servante.

» John Lanning prit du service dans l'armée des Indes et, son engagement expiré, se fixa dans le pays. Il partit pour les régions sauvages de la frontière afghane, trafiqua avec les indigènes et fit fortune.

» Il avait laissé sa fille à Londres et pourvoyait à son entretien. Quand, finalement, il s'établit richissime négociant dans la capitale de la Perse, il l'y fit venir.

» Ici se situe un événement vraiment bizarre.

» Un des principaux artisans de la fortune de Lanning était un prince de la montagne, Sardar, grand-prêtre également. C'était un gnome hideux, mais intelligent, et qui s'était attaché à Lanning de la même manière que ce dernier s'était attaché à lui.

» Je crois même que Lanning passa à sa religion, qu'il fut sacré prêtre ; ce ne serait pas la première fois que de pareilles choses arrivent dans ces pays mystérieux.

» Sur ces entrefaites, Ruth était arrivée en Perse.

» Sardar s'éprit violemment d'elle. Il était loin d'être beau, mais il était riche, éperdument riche, il était prince, il était bon et intelligent.

» Ruth fut conquise par tout cela, et elle l'épousa en secret, car les coutumes n'auraient pas toléré une alliance ouverte entre un grand-prêtre de sang royal et une Anglaise.

» C'est alors que Lord Branican arriva à Téhéran. Lui aussi s'éprit

de Ruth, et surtout de sa fortune, car Branican était loin d'être riche.

» La jeune fille, elle, l'aima de tout son cœur et, sans tenir compte qu'en secret elle était mariée à Sardar, elle épousa Lord Branican.

» Lanning fit tout ce qu'il put pour empêcher cette union, mais Branican ne voulut pas lâcher une si belle fortune.

» Pourtant, il se mit à craindre que John Lanning pût prendre des dispositions pour la lui enlever. D'accord avec sa femme, il trama un complot diabolique contre son beau-père et le prince Sardar, l'époux bafoué.

» Il révéla aux autres prêtres le mariage clandestin de leur haut dignitaire.

» Au prix de cette trahison, il put quitter l'Asie sans être inquiété par les fanatiques. Quant à Lanning et à Sardar, des indigènes vinrent raconter qu'au cours d'une chasse dans la montagne, ils avaient été dévorés par les tigres.

» De fait, ils étaient prisonniers des prêtres qui les emmenèrent dans une retraite sauvage de la montagne et leur y infligèrent mille tortures.

» Oui, ce sont eux qui déformèrent ainsi les yeux du pauvre Lanning, qui lui sectionnèrent les veines du visage et y infusèrent des poisons mystérieux qui lui donnèrent cette horrible pâleur qu'on ne parvenait pas à regarder en face.

» Sardar qui était déjà hideux devint un monstre : on lui avait mutilé les jambes, de façon à les atrophier de la plus affreuse façon.

» Mais tous deux étaient prêtres et ne pouvaient être tués !

» Et Sardar, prince de sang, trôna sur la minuscule chaise que nous connaissons et d'où on l'obligea à prononcer des sentences si horribles que le pays entier en fut terrifié.

Harry Dickson fit une halte.

— C'est vrai, murmura le docteur Mirwahr, je l'ai reconnue, cette terrible chaise, puisqu'elle servait de trône au juge qui prononça contre moi la sentence de mort dont vous m'avez sauvé, Mr. Dickson. Mais Sardar était prince, et grand-prêtre... Enfin, j'espère que vous me comprenez.

— Des années s'écoulèrent, continua Harry Dickson. Un jour, à la faveur d'une révolte, Lanning et Sardar parvinrent à s'enfuir et à gagner l'Angleterre.

» Mais ils ne vivaient plus que pour se venger !

» Revenus à Londres, ils commencèrent par se dresser devant Phil Rummy, le premier homme qui eût fait souffrir Lanning.

» Rummy était tellement terrifié par le monstre qui surgissait devant lui pour lui rappeler son passé coupable, qu'il mourut d'une maladie de cœur. Mais, auparavant, la terreur avait frappé de

paralysie partielle la première femme parjure. Margaret Shrimp.

» Alors, les deux effrayants complices s'attachèrent aux pas de Lady Ruth.

» Ils la traquèrent partout, lui inspirèrent un effroi indescriptible.

» Lady Ruth dépensa de grosses sommes pour essayer de les écarter... Elle n'y réussit pas. Bourreau avisé, Lanning se servit des allées mystérieuses de sa fille félonne pour jeter le trouble dans le cœur de son mari.

» Le jour où nous avons pénétré pour la première fois dans la Maison du Grand Péril, comme l'appelait Margaret, (et ce nom est justifié puisqu'elle était hantée par deux féroces et impitoyables présences) Lanning eut un crachement de sang. Il comprit alors que ses jours étaient comptés. Il fallait agir.

» Ils rédigèrent le papier de mort qu'ils négligèrent de faire parvenir à destination, ou bien qu'ils durent oublier dans leur retraite précipitée.

» Nous savons comment Lady Ruth mourut et comment son mari faillit mourir avec elle, à minuit sonnant. Quand Sardar vit que l'explosion n'avait pas eu lieu, il se hâta de recourir à la terrible lune birmane.

» Venons-en à Margaret Shrimp, maintenant.

» Prise de remords, Lady Ruth s'était mise à aimer cette mère qu'elle avait jusque-là voulu ignorer, et elle allait la voir souvent. C'était là aussi une de ses mystérieuses escapades.

— Pourquoi Lord Branican enleva-t-il Margaret Shrimp ? demanda tout à coup Tom Wills.

— Lady Ruth sentait qu'un jour ou l'autre elle tomberait sous les coups des vengeurs. Elle était devenue très scrupuleuse ; elle laissa une lettre dans laquelle elle suppliait son mari de ne pas laisser sa mère en danger. Branican obéit à la prière de la morte.

— Et pourquoi Sardar voulait-il tuer Baby Sweet ?

— Lanning lui avait enjoint d'en finir avec Margaret, mais l'intelligence du monstre avait sombré ; il ne pensait plus qu'à tuer, n'importe qui, n'importe quoi. Il vit l'ombre de Baby..., une femme... et c'était par une femme qu'il avait souffert !

Le docteur Mirwahr eut un geste résigné.

— Dieu a décidé qu'il en serait ainsi, dit-il. Et ce fut sur cette phrase d'un fatalisme tout oriental que s'acheva cette aventure.

LES TABLEAUX HANTES

La livraison originale intitulée « Les tableaux hantés » comporte également deux autres récits que nous publions à la suite de celui-ci selon l'ordre déterminé par Jean Ray.

1. Le tableau de l'école lombarde

Harry Dickson jeta un regard circulaire autour de lui, dans la pièce où un vieux laquais stylé et gourmé venait de l'introduire. Elle était vaste comme une salle de bal ; son parquet luisait tellement qu'il reflétait, comme une eau trouble, les meubles et les murs.

Au-dehors, le printemps de Londres était d'une douceur charmante, alors qu'ici, sous ce plafond arrondi en dôme, un froid glacial régnait comme aux jours les plus noirs de l'hiver. Un maigre feu de briquettes rougeoyait dans la cheminée de marbre blanc, mais le détective en sentait à peine la chaleur, bien qu'il tînt ses pieds posés sur un des chenets de cuivre doré.

Un petit jacquemart frappa onze coups sur le timbre de la pendule et se retira dans sa guérite avec des mouvements saccadés de pantin.

De nouveau, les regards de Dickson firent le tour de la pièce : des chaises hautes et dures, deux tables guéridons en marbre veiné, de ternes tableaux vernis de brun. Comme il tâchait de le faire souvent il eût voulu en définir l'atmosphère. Deux mots s'imposèrent alors à son esprit, deux mots sans synonymie aucune : hostile et hagar.

Cela ne signifiait pas grand-chose et Harry Dickson se l'avoua mentalement avec un sourire qui plissa, une courte seconde, ses lèvres minces.

L'observation tangible ne lui vint que quelques minutes plus tard.

Il tenait les yeux fixés sur la haute glace de la cheminée, d'une eau verte et profonde, comme en possèdent uniquement les antiques miroirs de Venise. Elle reflétait dans sa totalité une double porte blanche percée dans le mur du fond de la salle. Tout à l'heure, elle était fermée, mais à présent elle ne l'était plus : une fente d'ombre se dessinait entre ses vantaux. Elle avait dû s'ouvrir sans bruit et avec une lenteur telle que son mouvement avait échappé au regard perçant du maître détective.

Une chose, pourtant, lui semblait évidente : quelqu'un l'observait. Pourquoi ? Il était venu dans cette vieille maison seigneuriale d'Albany, sur l'invitation du maître de céans, Sir Frédéric Mandelme. Une simple demande écrite sur un bristol gravé aux armes du baronet : *Sir Frédéric Mandelme serait heureux de recevoir, -demain dans la matinée, la visite de Mr. Harry Dickson.* Une signature

calligraphiée et rien de plus... Dickson ne connaissait Lord Mandelme que de nom ; il le savait riche et fort inoccupé, célibataire farouche et et casanier en diable.

Il en était à ces réflexions quand la personne qui en faisait l'objet entra. Le détective s'étonna de le trouver si petit, si menu, perdu dans de larges vêtements flottants, d'une coupe sans mode ni recherche.

Les présentations furent brèves. Lord Mandelme n'était pas un homme à longs discours.

— C'est au sujet d'un tableau que je vous ai fait venir, dit-il.

— Un tableau volé ?

— Pas du tout, il est toujours à sa place et, d'ailleurs, il n'a aucune valeur. Venez avec moi et vous allez comprendre, ou plutôt vous ne comprendrez pas plus que moi-même, je suppose.

Sa voix était sèche et tranchante, sans fièvre et avec une nuance d'indifférence polie.

Harry Dickson lui posa doucement la main sur le bras et désigna la porte blanche.

— Qu'y a-t-il derrière cette porte, Sir ? demanda-t-il.

Et aussitôt, il se dit en lui-même : « Tiens, elle vient de se refermer. »

Lord Mandelme eut un léger geste d'étonnement.

— C'est précisément la pièce où je vous conduis et où se trouve le tableau en question. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Il me semble qu'elle a été ouverte et puis refermée.

Le baronet regarda fixement son visiteur.

— Vraiment ! C'est curieux, en effet. Il n'y a personne dans cette pièce et elle ne possède d'autres portes que celle que vous voyez. Depuis huit jours, j'en tiens les volets clos et vous comprendrez bientôt pourquoi. Venez donc.

Il traversa la salle à petits pas de souris et ouvrit la porte ; un espace sombre s'ouvrit devant eux.

Lord Mandelme tâtonna un instant le long de la boiserie et un commutateur cliqueta : un lustre à six lampes s'alluma au plafond.

Harry Dickson se vit dans un salon assez semblable à celui qu'il venait de quitter, bien que beaucoup plus petit. Il reconnut les mêmes hautes chaises, le parquet ciré, la cheminée de marbre blanc, mais cette fois sans feu.

Une théorie de toiles brunâtres identiques recouvrait les murs.

Lord Mandelme les parcourut du regard, puis il fit signe au détective de s'approcher de l'une d'elles.

C'était un tableau de cinq pieds de long sur trois de haut, de l'école dite lombarde, représentant un paysage aux massives frondaisons, aux horizons vagues et aux plans de milieu aquatique.

Harry Dickson s'approcha pour y chercher une signature, mais le

baronet le prévint :

— Inutile, Mr. Dickson, il n'est pas signé. Je l'ai acheté il y a cinq ans, dans une vente, avec d'autres toiles encore.

— Laquelle ?

— La mortuaire d'un certain Loscombe, un voisin, ou presque, qui habitait Clarence Gardens. Les tableaux se vendirent pour un morceau de pain, et non sans raison ! ils n'avaient aucune valeur. Vous êtes connaisseur, je suppose ?

— Plus ou moins, en effet. Cela fait un peu partie de notre métier, comme tant de choses d'ailleurs.

— Dans ce cas, dites-moi de quelle année il date selon vous ?

Harry Dickson poussa plus avant son examen.

— Situons-le entre les années 1840 et 1850. Sa facture rappelle celle, plus ancienne, des petits maîtres lombards.

Lord Mandelme approuva d'un signe de tête.

— C'est ce que l'on m'a dit quand je l'ai acheté. Bon... Maintenant examinez cette figurine, sur le plan milieu.

Harry Dickson obéit. Elle représentait un chasseur s'avancant vers la pièce d'eau d'où s'envolaient, le cou tendu, trois canards sauvages.

— La toile a été endommagée, déclara le détective. Le visage du chasseur a disparu, et la peinture en a été grattée de fraîche date.

— Justement ! s'écria Lord Mandelme.

— Cela ne signifie pas grand-chose, dit Harry Dickson en souriant, sinon qu'il y a un petit vandale qui a accès dans cette salle.

— Sans doute, répondit le baronet avec un peu d'humeur. Cette idée m'est naturellement venue à moi aussi, et je ne suis pas détective. Veuillez maintenant examiner les roseaux qui croissent au bord de cet étang.

Il fallut quelques moments d'attention au détective pour discerner, entre les plumeaux noirs et les fines tiges d'osier, une seconde figurine, qui semblait, elle aussi, épier les oiseaux aquatiques.

— Le visage de cette figurine a été également endommagé, déclara le détective.

— Justement ! s'écria encore Sir Mandelme.

Il jeta un regard triomphant sur Harry Dickson et reprit :

— Pourquoi ?

— Je vous demande cinq minutes, dit le détective, et la permission de gratter quelques parcelles de peinture au bas de cette toile.

— Allez-y, accorda le baronet.

Dickson enleva d'un canif prudent quelques écailles de couleur séchée, les examina à la loupe et hocha la tête :

— Je dois vous avouer une première erreur de ma part, sir, dit-

il. J'avais situé la facture de cette toile vers le milieu du siècle dernier, il n'en est rien. Elle est de date récente. Vous dites l'avoir achetée il y a cinq ans. Eh bien, je vous assure qu'elle venait à peine d'être peinte à cette époque. Mais elle a dû passer par les mains expertes d'un truqueur qui l'a soumise à une opération de fumigation très spéciale ; c'est ce qui lui vaut ce cachet relativement ancien.

— Et les figurines abîmées ?

Harry Dickson garda un assez long silence.

— Désirez-vous que je m'occupe de la chose ?

— Certainement, c'est bien pour cela que je vous ai fait venir.

— Dans ce cas, je garderai mon idée pour moi ; je ne commence pas une enquête en tirant des conclusions, même si elles se présentent facilement à l'esprit.

— A chacun sa méthode, approuva le lord, j'attendrai donc de vos nouvelles.

Ainsi commençait l'étrange affaire des tableaux hantés...

*

Sur le moment, cette détérioration minime et stupide d'un tableau, non signé et sans valeur reconnue n'inspira pas un grand intérêt au détective. Il avait bien d'autres chats à fouetter. N'était cette atmosphère ressentie dans la grande demeure d'Albany, il y a gros à parier que Harry Dickson n'aurait pas poussé son enquête plus loin.

Mais plusieurs choses tenaient sa curiosité en éveil : la porte ouverte et fermée si mystérieusement, cette impression de vague angoisse qu'il avait éprouvée pendant son attente dans le grand salon glacial, la puérilité de l'acte même peut-être.

Il s'ensuivit qu'il entama aussitôt cette besogne de bénédictin, par laquelle, si souvent, il débutait ses enquêtes.

Il feuilleta des albums, visita des musées publics et privés, conversa avec des peintres et des archivistes.

Il apprit alors qu'il existait énormément de tableaux du genre et que, pendant tout un temps, ils avaient été fabriqués presque en série par des peintres besogneux qui ne signaient pas leur œuvre, pour laisser planer quelque doute sur leur origine et les voir attribuer à quelque maître.

Il dirigea ses recherches du côté du premier propriétaire du tableau, Mr. Loscombe, de Clarence Gardens, et ce fut ainsi qu'il découvrit la première chose réellement troublante.

La maison du défunt Loscombe avait été transformée, depuis sa mort, en un magasin de nouveautés à prix réduit. Ses occupants ne savaient rien au sujet du précédent locataire, mais ils se souvenaient toutefois que l'ancien concierge de l'immeuble avait trouvé une place

identique dans une maison de rapport de Crawford Street.

Harry Dickson trouva ce dernier à son poste, bavard et prêt à raconter tout ce qu'il savait à la première demande du détective.

— Loscombe ? Vous n'avez pas connu le vieux Mathias Loscombe ? Il est vrai que c'étaient surtout les gens en difficulté d'argent qui le connaissaient. Il leur prêtait tout ce qu'ils demandaient, naturellement contre de sérieuses garanties et un intérêt qui n'était pas minime. Mais puisque cela les tirait d'affaire... Un usurier ? Soit. Les gens mal intentionnés l'appelaient bien de cette façon de temps à autre, mais ceux qu'il aidait, le regardaient néanmoins comme un bienfaiteur. Des tableaux ? Oui, il en possédait quelques-uns, bien qu'il ne fût pas un amateur à proprement parler.

Harry Dickson lui fit la description du tableau de Sir Mandelme et le concierge ne dut pas faire un grand effort de mémoire pour s'en souvenir.

— Certainement que je me rappelle, et comment ! s'écria-t-il en s'échauffant un peu. C'est le dernier qu'il a acheté, car il est mort peu de temps après.

» Je le vois encore le jour où il fit cette acquisition. Il s'était fait accompagner d'un portefaix, auquel il donna, contre toutes ses habitudes, un très large pourboire. Le vieux Loscombe l'accrocha lui-même bien en vue dans son cabinet de travail, et il ne se tenait pas d'aise en le contemplant.

» Il n'en eut pas bien longtemps du plaisir, car, quelques jours plus tard, on le trouva mort dans son bureau, à la suite, dit-on, d'une rupture d'anévrisme.

— C'est tout ? demanda le détective en glissant discrètement un billet de dix shillings dans la main du cerbère.

L'homme devint rouge de plaisir.

— Tout... Heu... oui... et non. Le jour avant sa mort, quelqu'un est venu voir le tableau. Je ne le vis pas, car ce fut Loscombe lui-même qui lui ouvrit la porte. J'entendis qu'ils parlaient de tableaux, puis ils se sont enfermés dans le bureau, et comme je n'ai pas l'habitude d'écouter aux portes...

— Vraiment, je n'en doute pas, déclara Dickson en jouant négligemment avec une nouvelle coupure de dix shillings.

— Je vous l'assure, sir, mais attendez... l'homme qui est venu possédait une voix très aiguë et fort désagréable. C'est peut-être pour cela que j'ai, contre toute coutume, non pas écouté aux portes, mais dans le vestibule. L'homme a parlé à plusieurs reprises d'un certain Jelwin.

— Jelwin, l'antiquaire ?

— Je ne pourrais le dire, et croyez-moi, sir, je le regrette.

— J'irai voir Jelwin, dit le détective, en prenant congé du

loquace bonhomme ; je sais que c'est un individu peu sociable, mais essayons notre chance.

Mardoche Jelwin n'habitait pas loin des Tombs une triste maison à deux étages qu'il défendait âprement contre le pic des démolisseurs.

Le détective savait comment aborder son homme. Il se garda bien de dire qu'une enquête policière l'amenait, sous peine de voir l'antiquaire devenir muet comme une carpe et rétif comme une vieille mule.

— Vous savez bien que je ne vends jamais rien, fut la parole d'accueil du vieil homme hirsute et malpropre. Ce que j'ai est à moi et je le garde.

— Aussi ne suis-je pas venu dans cette intention, mais bien dans celle de vous proposer un échange. J'ai reçu en cadeau un beau Lucas de Leyde, alors que je ne suis fervent que de paysages. Je raffole de l'école lombarde et de tout ce qui s'en rapproche.

Jelwin renifla d'un air de mépris.

— Je ne discute jamais le goût des autres, mais à mon avis, le vôtre est ridicule. Je vais vous montrer quelques toiles de cette école. Je les ai entassées, car elles ne valent pas la peine de figurer dans ma galerie.

Il conduisit le détective dans un réduit obscur où il alluma une misérable petite lampe et tira d'un coin un amas de toiles poussiéreuses.

— En voici cinq ou six, dit-il avec dédain, faites votre choix.

Harry Dickson eut du mal à réprimer un frisson de joie : le premier tableau qu'il considéra était l'exacte reproduction de celui qu'il avait vu chez lord Mandelme.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Jelwin haussa les épaules.

— Une copie, une croûte... Ne me demandez jamais d'où je le tiens, la mémoire me fait absolument défaut à ce sujet.

Il faisait sombre dans la pièce et le détective ne constata la détérioration qu'à ce moment : les visages des deux figurines avaient été grattés tout récemment. Il en fit la remarque à Jelwin.

— Il se peut que ce soient les rats, dit l'antiquaire, il se peut que ce soit autre chose, cela m'est égal, je ne m'intéresse pas à cette saleté ; mais je ne la vendrai pas, apportez-moi votre Lucas de Leyde et l'on pourra peut-être s'entendre.

— Vous ne suspectez personne d'avoir défloré cette toile, au moins ? insista Harry Dickson.

L'effet de sa question ne se fit pas attendre. Jelwin devint rouge de colère.

— Je crois que vous venez de me raconter des blagues, rugit-il, vous venez me poser des questions, et non me proposer un échange.

Existe-t-il seulement, votre fameux Lucas de Leyde, monsieur le curieux ? Non, je ne suspecte personne et je ne vous dirai rien de ce que je ferai. Allez-vous-en !

Harry Dickson avait épuisé ses premières cartes ; il s'en alla, pestant contre l'irascible antiquaire.

Ce fut dans le courant de la nuit suivante que Warkins, le maître d'hôtel de Lord Mandelme, fut assassiné.

2. D'autres hommes morts

Nicholas Barlow était un de ces malheureux hommes qui ne trouvent plus de plaisir à rien dans la vie. Sa fortune lui permettait tous les caprices, mais aussitôt qu'il avait répondu à leur appel, il ressentait leur profonde vanité, et s'en détournait, un goût de cendre et d'amertume dans la bouche. Ce soir-là, il s'était installé devant une table du restaurant *L'Etourneau*, aux confins de Drury Lane, et suivait d'un œil morne l'évolution des danseurs sur un espace parqueté de quelques mètres carrés à peine.

L'orchestre des Tonga-Boys jouait un air mélancolique des îles, tout en notes humides de banjos et de guitares hawaïennes.

Le maître d'hôtel s'approcha de lui pour lui tendre la carte ; avec lassitude, il choisit une volaille froide, un fruit glacé, une demi-bouteille d'extra-dry. Il avait à peine avalé quelques bouchées et trempé ses lèvres dans la boisson pétillante qu'il repoussa l'assiette et la coupe, se replongeant dans son amère rêverie.

L'heure devenait tardive. La clientèle de *L'Etourneau* changeait d'aspect : après les représentations, les habitués des théâtres de Drury Lane venaient s'y restaurer d'un plat froid et de thé.

Barlow préférait ces gens de bonne et simple humeur aux oisifs des heures précédentes ; sa mine s'éclaira quelque peu. Il fit même de la place à sa table, à un gentleman correctement mais peu richement vêtu qui, après avoir étudié la carte, commanda le plat le moins cher.

L'homme était grand et maigre ; ses joues creuses et ses regards enflammés avaient quelque chose d'affamé. Il avala deux larges tranches de gigot aux pickles et se fit ensuite servir une bouteille d'ale, ce qui eut le don de provoquer une grimace chez le serveur.

Ce ne fut qu'après avoir vidé la moitié de son verre grivelé de mousse qu'il prêta quelque attention à son voisin.

Cette attention persista tellement que Nicholas Barlow finit par s'en apercevoir et il eut un geste d'ennui.

Le gentleman dut le comprendre, car il fit un mouvement d'excuse.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, sir, dit-il avec politesse.

Avec une urbanité tout aussi grande, Barlow lui répondit :

— Je regrette, mais je ne m'en souviens pas.

— C'était..., voyons, il y a déjà des années de cela, à Rockwell, près de Durham.

Une ombre passa sur le visage de Barlow.

— Rockwell... près de Durham, murmura-t-il, comme s'il cherchait dans ses souvenirs ; mais il y avait une lueur inquiète dans son regard.

L'homme continua :

— Il y a peut-être six ans de cela, peut-être sept. C'était un endroit isolé et bien triste pour y passer des vacances.

Nicholas Barlow prit sa coupe de Pommery et la vida d'un trait.

— Puis-je vous inviter à prendre un verre de Champagne ? proposa-t-il.

L'autre secoua la tête.

— Je vous remercie, je ne prends qu'un unique verre d'ale par jour. En ces temps, vous chassiez quelque peu dans la plaine et le gibier n'y était pas rare. Aujourd'hui, trop de braconniers passent par là.

— Vous y êtes donc retourné ? demanda Barlow.

— Souvent. Je suis locataire d'un cottage situé à l'orée de la grande forêt et qui portait jadis le nom de *Last-Rose*...

Nicholas Barlow posa une main tremblante sur le bras de l'inconnu.

— Pourquoi me parlez-vous de cela ? dit-il. Oui... j'ai passé quelque temps dans ces parages, mais je ne vous connais pas.

— Je comprends, repartit le gentleman lentement. Vous n'auriez pu me voir au moment où je vous rencontrai pour la première fois. Vous aviez alors une balle de fusil logée à quelques millimètres du cœur. Vous êtes resté à *Last-Rose* pendant trois jours entre la vie et la mort, ensuite on vous a transporté dans une clinique de Durham.

— Mon Dieu, pourquoi me rappelez-vous cela ? gémit Nicholas Barlow.

— Dans votre intérêt, Mr. Barlow... Cette fois-ci, la balle pourrait être mieux envoyée. En plein cœur, par exemple.

Nicholas eut un rire amer.

— Pour ce que je tiens à la vie !

— Sans doute, admit l'autre, mais je ne veux pas... moi !

— Et pourquoi ? s'écria Barlow avec un peu de véhémence, je ne vous connais pas et je ne suis rien pour vous.

— C'est vrai, mais qui vous dit qu'en vous prévenant, je ne me mets pas en règle avec ma propre conscience ?

Nicholas se mit à parler comme dans un rêve.

— *Last-Rose*... C'est là où elle habitait, vous savez bien, Daisy Longfellow. Sonny Daisy comme on l'appelait. C'est là où on l'a trouvée...

— Morte, oui... La balle ne l'avait pas ratée comme ce fut le cas pour vous, Nicholas Barlow !

— Au nom du Ciel, où voulez-vous en venir ? supplia le jeune homme.

— A vous dire ceci : la mort est aussi près de vous qu'au jour où je vous ai ramassé, perdant du sang par le nez et par la bouche, sur les bords du petit étang aux canards.

— Eh bien, qu'elle vienne !

Mais l'homme secoua gravement la tête.

— Non, j'estime qu'il y a déjà assez de victimes !

Il tira sa montre et réfléchit.

— A cette heure un autre homme est mort. Il ne vaut certes pas que l'on s'occupe beaucoup de lui, mais... mais... je ne l'ai pas voulu ainsi.

— Et qu'aviez-vous à voir dans tout cela ? s'énerva Barlow.

— Oh, beaucoup de choses, mais cela ne regarde que moi.

— Qui... qui est l'homme qui vient de mourir ? demanda Nicholas à voix basse.

— Son nom ne vous dira rien. Il s'appelle Jelwin. C'est un antiquaire qui habite quelque part du côté des Tombs. Un être impossible que personne ne regrettera. Mais il y a deux autres hommes dans Londres, que je veux sauver de cette même fin criminelle. Vous d'abord...

— Et l'autre ?

— Harry Dickson, le détective.

Nicholas Barlow sursauta.

— Harry Dickson, que vient-il faire dans cette histoire ?

— Il enquête. Hier, il s'est trouvé en présence du cadavre d'un domestique, un certain Warkins. Aujourd'hui, il doit couvrir d'un regard lourd d'angoisse celui de Jelwin. Ce soir, il risque de mourir comme eux et... comme vous !

— Mais où ? s'écria Barlow.

— Chez vous, dans votre demeure d'Albert Road !

— Comment, Harry Dickson viendra chez moi ?

De nouveau, l'étranger consulta sa montre, puis se leva.

— A ce moment, il doit être en route. J'ai vu votre voiture devant la porte, une Pontiac qui doit pouvoir faire du chemin. En risquant quelques contraventions pour excès de vitesse et une amende que je ne juge pas être inférieure à quinze livres, nous pourrions y être avant lui.

Barlow jeta une banknote sur la table et fit signe au mystérieux inconnu. Quelques instants plus tard, ils roulaient à toute allure par les rues brumeuses de la City.

— J'ai donné congé ce soir à mes domestiques, dit Barlow tout en tenant le volant avec une belle maîtrise ; ils sont allés à un bal, chez des gens de haute condition. Ils en auront jusqu'à l'aube.

— Précisément, dit l'étranger.

La voiture se lança dans Park Road solitaire et tourna à l'angle de St. John Church pour s'engager dans Albert Road.

Soudain, Nicholas Barlow poussa une exclamation de surprise.

— Il y a de la lumière à l'étage !

— Où cela ? Dans votre chambre ?

— Non, mais dans le salon contigu qui me sert quelquefois de fumoir.

— Votre galerie de tableaux, sans aucun doute ?

— Mais oui, si on peut parler de galerie à propos de quelques toiles fort quelconques.

— Précisément, répéta sèchement l'inconnu, les yeux fixés sur le carré lumineux que la fenêtre éclairée découpait dans la grande façade sombre.

Le véhicule stoppa devant la porte et Barlow sauta sur le trottoir en tirant une clé de sa poche. Au même instant, un coup de feu éclata à l'intérieur de la maison. L'étranger poussa un véritable hurlement de désespoir.

— Trop tard... Harry Dickson est arrivé avant nous !

A l'étage, la lumière de la fenêtre s'évanouit.

— Avez-vous un revolver, Barlow ? demanda son compagnon.

— Oui !

— Alors, n'hésitez pas à vous en servir !

Ils étaient entrés dans le vestibule obscur et Barlow tourna un commutateur. Aucune lumière n'éclaira le corridor.

L'étranger prit Barlow par le bras et le força à s'arrêter.

— Où se trouve l'interrupteur général de l'éclairage électrique ? lui souffla-t-il à l'oreille.

— A l'étage, tout près de l'escalier !

— C'est cela... Faites attention, il doit nous attendre...

Ce furent les derniers mots qu'il échangèrent, les derniers de leur vie : deux détonations éclatèrent au-dessus de la rampe, espacées de quelques secondes à peine.

Nicholas Barlow poussa un profond soupir et s'affaissa doucement. L'étranger s'était écroulé sur les dalles sans un mot, sans un geste.

Quelques secondes après, le pinceau lumineux d'une lampe de poche effleura leurs deux visages immobiles et s'y attarda quelque peu ; puis une ombre se détacha de la muraille avant de gagner furtivement la porte qui s'ouvrit et se referma sans bruit.

Une demi-heure après seulement, il y avait de nouveau de la lumière dans le salon de l'étage et de nouveau c'était celle d'une lampe de poche.

Le rayon blanc tourna autour de la pièce et éclaira un tableau

fixé au mur. C'était un paysage de l'école lombarde : les visages des deux figurines qui y étaient peintes avaient été grattés.

Un gémissement se fit entendre alors que quelqu'un descendait précipitamment l'escalier. Dans l'obscurité, il faillit trébucher sur les deux cadavres étendus sur les dalles du vestibule.

Ayant éclairé la pièce, il les contempla longuement.

— Je n'en aurai donc sauvé aucun, gronda-t-il.

Il se tâta l'épaule : sa main était tachée de sang.

— Quelques centimètres plus bas et je recevais mon exeat moi aussi, murmura-t-il d'une voix sombre.

Il quitta la maison, descendit Albert Road et héla un taxi qui maraudait. Vingt minutes plus tard, il se trouvait dans Baker Street.

C'était Harry Dickson.

3. L'horrible chose

— Bah, murmura le détective, une nuit de fièvre et ce sera fini !

Il avait réussi à extraire lui-même la balle de la blessure ; un pansement approprié lui apporta quelque soulagement.

Comme il s'apprêtait à se mettre au lit après avoir averti Scotland Yard de ce qui attendait la police dans Albert Road, le téléphone sonna dans son bureau. C'était Lord Mandelme.

— Mr. Dickson... *il* est ici... *il* rôde dans la maison, dit la voix angoissée du vieux gentleman.

— Où donc ? demanda brièvement le détective.

— Je ne sais... Partout... je sens sa présence.

— Où sont vos domestiques ?

— En dehors du pauvre Warkins, je n'en avais que deux... Ils m'ont quitté brusquement ce soir. Ils avaient peur.

— Où se trouve votre téléphone ?

— Sur le palier de l'étage, mais il sonne également dans le bureau d'en bas ; je n'ose m'y risquer.

— C'est juste. Retirez-vous dans votre chambre, barricadez-vous. J'arrive... Vous m'entendrez siffler bientôt sous vos fenêtres. Pouvez-vous me jeter la clé de la porte de la rue ?

— Oui, les verrous ne sont pas encore mis.

— Tant mieux..., j'arrive.

Il se rhabilla lentement, avec des grimaces de douleur puis avala coup sur coup trois comprimés de quinine pour combattre la fièvre qui montait en lui.

Tout à coup, une idée le saisit. Après une courte hésitation, il se dirigea vers le téléphone et forma le numéro de Lord Mandelme au rotary.

A plusieurs reprises, il entendit le ronflement de l'appel automatique, puis le déclic de l'appareil que l'on décroche.

— Eh bien, dit une voix.

Harry Dickson sursauta : ce n'était pas celle de Lord Mandelme.

Il allait s'excuser quand il demanda :

— Je suis bien chez Lord Mandelme ?

— Et où seriez-vous autrement ? répondit aigrement la voix.

Le visage du détective se crispa.

Il y avait quelque chose de tellement inhumain, d'atroce même dans cette voix, que la main de Dickson trembla sur le récepteur.

— Vous n'êtes pas Lord Mandelme ! dit-il.

Un rauquement infernal éclata à l'autre bout du fil.

— Bientôt il n'y aura plus de Lord Mandelme. Je suis ici pour cela. Venez donc dans Albany, si vous voulez voir un beau cadavre tout frais, bien sanglant ! Mais venez donc... et vous demanderez le reste au diable !

La communication fut rageusement coupée.

Sans perdre une seconde, Dickson fit appel à un taxi et, un peu plus tard, il fut aux abords de Mandelme-House.

Deux fenêtres étaient éclairées au premier étage. Dickson siffla doucement et l'une d'elles s'ouvrit. La silhouette trapue du vieux gentleman se pencha au-dehors et la clé enveloppée dans une serviette tomba dans la rue.

— Dieu merci, ici au moins je pourrai arriver à temps, murmura le détective en ouvrant la porte.

Il connaissait déjà suffisamment les aîtres de la maison pour pouvoir se diriger dans le corridor et dans l'escalier, sans devoir recourir à de la lumière. Bientôt il vit devant lui la raie jaune sous la porte de la chambre à coucher.

— Sir Mandelme, c'est moi...

Un bruit singulier de meubles bousculés répondit à son appel.

— Qui... moi ? Je n'ai appelé personne !

Harry Dickson recula, effrayé.

C'était l'horrible voix de tout à l'heure !

— Ouvrez ! tonna le détective, ou je vous jure que je mitraille votre porte...

Il avait à peine achevé la phrase qu'une longue clameur de détresse s'éleva de l'autre côté de la porte close.

— Au secours, Dickson... Il est là ! Il me tue !

Avec l'épaule meurtrie, le détective ne pouvait forcer l'obstacle, mais le hasard lui fournit le moyen d'une courte et puissante offensive.

Il vit un lourd guéridon de bronze dont il se servit comme d'un bélier. Un panneau se défonça : des éclats volèrent de tous côtés.

La voix de Sir Mandelme faiblissait. Elle n'était déjà plus qu'un râle, quand enfin la porte céda et que le détective put se ruer en avant, le revolver au poing.

— Rendez-vous ! hurla-t-il.

Rendez-vous... mais qui ?

Il se trouvait dans une chambre à coucher, meublée avec la même sévère parcimonie que les autres pièces de la seigneuriale demeure. Un chat n'aurait pu y trouver un endroit pour s'y blottir sans être vu à l'instant. Au pied d'un fauteuil, Lord Mandelme était étendu, la figure bleuie, respirant avec peine.

Du regard, le détective fit le tour de la pièce.

La fenêtre avait été refermée à l'aide d'un lourd verrou de cuivre bruni, et aucune autre issue n'était visible.

Le vieillard, les yeux clos, semblait profondément évanoui, mais son corps ne présentait aucune blessure.

— Il se remettra bientôt, murmura le détective avec satisfaction en prenant place dans le fauteuil.

Soudain, ses yeux se fixèrent sur un chevalet d'apparat, à la tête du lit où un tableau se trouvait posé, ainsi que des pinceaux et une palette aux couleurs fraîches.

Harry Dickson se planta devant la toile et un grondement sortit de sa poitrine : les visages venaient d'être repeints.

Il les considéra longuement, en silence.

— Les voies du Destin sont insondables et bien souvent terribles, dit-il sourdement. Puis il mit son revolver dans sa poche, prit sa pipe et l'alluma.

Au bout de quelque temps, Lord Mandelme poussa un profond soupir et ouvrit les yeux. Il regarda le détective avec étonnement.

— Mr. Dickson... que m'arrive-t-il ? Et que faites-vous ici ? Ah, oui..., je me souviens !

Il eut un frisson d'épouvante.

— Où est-il ? balbutia-t-il... Quelle horreur. Mr. Dickson, il s'est rué hors de la muraille ! C'est un démon !

— En effet, c'est un démon, approuva tristement Dickson, et nous autres, pauvres mortels, nous pouvons bien peu de choses contre lui. Venez...

— Où voulez-vous que j'aille ? demanda Sir Mandelme.

— Peu importe, chez des amis, où l'on pourra vous protéger contre l'horrible chose qui se promène chez vous la nuit.

Sir Mandelme se leva aussitôt, prêt à le suivre.

Harry Dickson murmura une adresse à l'oreille du chauffeur qui mit son véhicule en marche. Tout le long de la route, aucune parole ne fut échangée.

Bientôt une grande porte sombre leur barra la route.

Des hommes vêtus de blanc l'ouvrirent silencieusement, reconnurent le détective et lui firent un muet signe de connaissance.

Lord Mandelme entra, il n'avait plus dit un mot.

— Vilain endroit, sir, dit le chauffeur comme Harry Dickson reprenait place dans sa voiture. Bedlam... l'asile des fous. Ce pauvre gentleman... C'est horrible.

— Oui, balbutia Dickson, pour lui tout seul, en se laissant choir dans les coussins. Horrible... Tout aussi horrible que cette chose qui marche dans la nuit et qui s'appelle... le remords.

4. Extrait des notes de Harry Dickson

L'affaire des tableaux hantés est un de ces atroces et souvent incompréhensibles drames psychologiques qui paralysent les détectives. Il y a quelques années, une jeune et séduisante actrice, Daisy Longfellow, dite Sonny Daisy, accepta les hommages et la protection de Sir Mandelme. Le gentleman l'adorait et lui donnait tout ce que l'argent peut donner. Tout..., excepté toutefois l'amour. Cet amour qui apparut pourtant sous la forme d'un jeune homme riche, Nicholas Barlow, qui l'enleva de Londres et partit avec elle dans un cottage solitaire de Rockwell.

Mais le protecteur bafoué découvrit leur retraite et, fou de rage, assassina la belle Daisy pendant qu'elle était seule dans son cottage. Puis il partit à travers champs et trouva Nicholas Barlow chassant sur les bords d'un étang voisin. Il l'abattit d'un coup de feu et le laissa pour mort.

Le double crime fut découvert par un peintre du voisinage, Timothée Camp. C'était un artiste besogneux, vivant dans une quasi-misère. Il eut tôt fait de découvrir le mobile du double meurtre, mais il se garda bien d'en faire part à l'autorité, comptant en tirer un plus grand avantage.

Il peignit trois toiles, représentant l'endroit où était tombé Nicholas Barlow et se mit en devoir de chercher le meilleur moyen d'en assurer un large profit. Mais il craignait Mandelme et ses balles envoyées d'une main sûre. Il préféra la ruse et les manœuvres. Il fit la connaissance de l'usurier Loscombe qui le suivit aussitôt dans sa combine. Ce dernier commença par obtenir une grosse somme de Barlow, qui voulait étouffer le scandale et devint acquéreur d'une des toiles certainement à un prix exorbitant.

La seconde toile fut présentée à Lord Mandelme lui-même.

Mais quelle fut l'exacte fin de Loscombe ? Tout laisse croire qu'on a choisi quelque moyen mystérieux pour le tuer, et, lors de la vente de ses meubles, l'assassin n'eut aucune peine pour en devenir acquéreur.

Le troisième tableau resta la propriété du peintre Tim Camp. La mort de Loscombe lui fut une leçon ; il s'abstint de faire du chantage à son tour, craignant pour sa peau, et, un jour de détresse, il vendit son œuvre à l'antiquaire Jelwin.

Les années passent. Tim Camp se trouve dans la misère. Il songe

de nouveau à tirer profit de son secret. Mais il craint d'approcher le terrible Mandelme. Il y a des chances qu'il lui ait écrit, et lui ait dévoilé l'existence des toiles. Et ici se produit le drame psychologique : Mandelme devient fou.

Une folie étrange et terrible qui fait qu'en certaines heures il perd sa personnalité. Durant cette effrayante éclipse, il gratte soigneusement les visages des figurines qui représentent Barlow et lui Mandelme, l'assassin de Rockwell. Quand il retrouve sa personnalité, il s'en étonne, s'en effraye, et, sans penser où cela peut le conduire, il m'appelle.

Il se peut qu'en ses moments de lucidité, il veuille admettre qu'il soit puni un jour, mais non qu'on le fasse chanter. Cet homme vit dans un continuel remords. Pendant une de ses crises, il trouve son valet Warkins en contemplation devant le tableau mutilé ; il le tue. Je suppose qu'au moment où je suis entré pour la première fois chez lui, une de ces brusques crises était sur le point de finir et qu'il fut tenté de se jeter sur moi, mais, au moment décisif, il retrouva ses esprits. Depuis, j'ai découvert une porte secrète par où il avait accès dans le salon des tableaux.

Pourquoi Mandelme, en s'introduisant dans les maisons où se trouvent les toiles, ne les enlève-t-il pas ou ne les détruit-il pas complètement ?

Folie..., soit. Mais il y a également ceci : ce grand seigneur est bien un meurtrier, mais non un voleur ; aussi se contente-t-il de déflorer les tableaux.

Mais sa folie est devenue de plus en plus sanguinaire.

Il tue Jelwin et, sur le point d'être découvert dans la maison de Barlow, où je savais qu'une autre toile similaire se trouvait, il fait feu sur moi.

Entre-temps, Tim Camp, pris de remords et entrevoyant tout ce qui va se produire, essaye d'intervenir. Il ne réussit qu'à se faire tuer, tout comme le pauvre Barlow. Au moment où je téléphone pour la seconde fois chez Mandelme, ce dernier est entré dans une de ses plus furieuses crises, et j'entends parler le monstre éveillé en lui.

Peu après, je me trouve moi-même en face de lui, ou plutôt de son être effondré après la terrible attaque qui vient de le terrasser.

J'ajoute qu'il n'est pas resté longtemps à Bedlam.

Deux jours après son internement il devint fou furieux. En dépit de la surveillance attentive dont il faisait l'objet, il se brisa le crâne contre les murs de son cabanon, dont il était parvenu à arracher le matelas.

La rumeur publique ne s'est pas emparée de l'affaire et même, en écrivant ceci, je prends soin de changer soigneusement les noms de ceux qui en furent les tristes acteurs.

LE SECRET DE BRAY HOUSE

1. Les disparus de Bray House

Vous chercherez en vain dans les guides de tourisme une description du village de Beckhurst. Et disons, pour ne pas tirer ce préambule en longueur, qu'il n'en mérite aucune. Vu du haut d'un avion (mais il n'en passe guère dans le ciel de Beckhurst), il devrait avoir la forme d'une croix, dont le centre serait la petite place publique, rigoureusement circulaire, et les quatre bras, les quatre rues qui composent cette minuscule commune.

En vain, le touriste y chercherait quelque façade qui vaille la peine d'une esquisse. Où que se tournent ses regards éplorés, ils ne rencontrent que des maisons propres et banales en briques roses, aux volets vert et jaune.

A l'extrême bout de la route du Sud, qui s'appelle d'ailleurs South Street, se découvre l'unique bâtisse considérable de Beckhurst. Elle est toute blanche et affecte la forme d'un E majuscule dont on aurait supprimé le trait médian. Un jardinet tout en longueur, où poussent quelques maigres viornes et des fusains plus maigres encore, la précède. Derrière se situe une grande cour carrée en terre battue, entourée de murs blancs ; elle est très spacieuse et sa superficie atteint presque un hectare. C'est Bray House, pensionnat pour jeunes gens, que dirige le docteur Ladislas Bray.

A l'époque où se passent les événements que nous aurons à retracer, Bray House ne connaît pas de bien grande vogue, car le nombre des internes atteint à peine la cinquantaine ; s'y joignent tout au plus deux douzaines d'externes. Le personnel est restreint : le docteur Bray peut dire, comme Mr. Squeers de lamentable mémoire : « tout en Bray ». Il donne les cours de mathématiques, de langues modernes, de géographie, d'histoire, de sciences naturelles.

Son adjoint, Alfred Pigott, est à la fois surveillant et professeur de gymnastique, de calligraphie et de dessin. Un vieux jardinier payé à la journée donne ce qu'on dénomme, sur le pompeux prospectus de l'établissement, les cours d'agronomie.

Mr. Ladislas Bray a été marié trois fois et par trois fois est devenu veuf. Sa dernière épouse, qui était veuve elle aussi, lui a laissé trois filles qui aident leur beau-père à diriger l'institution.

La robuste Armide en est à la fois la gouvernante, la comptable et la cuisinière. La grande et sombre Lizzie donne des cours dans la classe des petits. La plus jeune, Jane, jolie et vaine, aide par-ci par-là

et, au fond, ne fait pas grand-chose.

L'âge des pensionnaires est bien variable et oscille entre cinq et dix-huit ans. Les jours de promenade, on voit des petits morveux, pas plus hauts qu'une botte, voisiner avec de grands et solides garçons aux allures sportives.

Bray House possède un surnom peu flatteur : on l'appelle « La maison des oubliés ». Pourquoi ?

Les coloniaux qui s'en vont, et qui n'ont cure de se charger de leur progéniture masculine, y envoient leurs fils et se contentent de payer régulièrement leur minerval et le prix de leur pension. Des filles mères embarrassées par leurs jeunes garçons les y expédient et les y oublient autant que faire se peut. Quelques orphelins, dont la famille s'occupe tout juste de l'entretien matériel, y sont relégués pour un séjour sans vacances et sans tendresse.

Au fond, ils n'y sont pas malheureux. La cuisine y est saine et copieuse ; Mr. Bray, qui s'indigne devant un whisky trop faible, se montre par contre des plus tolérants devant les devoirs mal faits et les leçons non sues.

C'était un jeudi, quelques semaines après la rentrée des classes de septembre. Les cours avaient pris fin à onze heures, car on déjeunait plus tôt que d'habitude, en raison de la promenade de l'après-midi.

En attendant que la cloche appelât les pensionnaires au réfectoire, ils jouaient dans la cour ou se pressaient en groupes frileux sous le préau, la journée étant froide et venteuse.

Les grands s'étaient retirés dans une classe vide, solennellement dénommée salle des professeurs, nue et triste, mais où brûlait un grand poêle bourré de coke. Ils y jouaient aux cartes, lisaient de vieux magazines ou bâillaient.

Kay Artwright, le doyen des élèves, (il avait presque vingt ans), fort de sa supériorité d'âge et aussi de fortune, était remonté dans sa chambre.

C'était un jeune Australien, orphelin de père et de mère, que ses grands frères avaient envoyé en Angleterre, pour y parfaire son éducation, mais surtout pour être débarrassés de lui. Il jouissait d'un bon revenu, ce qui lui permettait d'occuper une chambre séparée des dortoirs communs et un certain régime de faveur.

La pièce était agréable, à cause de la présence d'une salamandre rougeoyante et d'un mobilier confortable, acquis par les propres deniers de l'occupant. Kay alluma sa pipe et se mit à la fenêtre. Au loin, les champs, les bois et les prairies de Beckhurst s'ouataient de fine pluie ; des oseraies grises se suivaient le long de la petite rivière. Le jeune homme suivit d'un regard las le vol ondoyant d'un héron contre la nue basse.

— Sale temps, triste pays, murmura-t-il. C'était bien la peine de quitter cette vieille terre d'Australie !

On frappa à sa porte et Kay invita sèchement le visiteur à entrer et à bien fermer la porte derrière lui.

— N'oubliez pas que je paie moi-même l'antracite, grommela-t-il, et que je ne me soucie pas de chauffer toute la boîte du père Bray.

— Quel ronchon vous faites, Artwright !

— Ah, c'est vous, Pigott ? Voulez-vous un cigare ? Un whisky ?

— C'est défendu, répondit le surveillant. Les pensionnaires ne peuvent détenir des boissons fortes, mais vous êtes tellement aimable...

— Je connais la chanson, et le vieux Bray également, qui apprécie à son heure mon Orkney-whisky. Servez-vous vous-même, mon vieux ; vous savez où se trouve la carafe, mais je n'ai pas d'eau de Seltz. Je suppose que cela vous est égal ?

— Parfaitement, répliqua Alfred Pigott avec conviction, en se servant sans aucune parcimonie. Viendrez-vous à la promenade avec nous ?

— Non, dit Kay, je n'irai pas. Je connais le pays par cœur, bien mieux que mon manuel de géométrie.

Le surveillant prit une mine attristée.

— J'aurais bien voulu de votre compagnie, Artwright ; j'accompagne la colonne et la promenade se fera du côté de Minch-Combe.

— Ah, fit Kay en regardant attentivement son visiteur.

Fred Pigott était un homme sans âge défini, au visage ingrat, que des lorgnons, chevauchant un nez trop mince, n'embellissaient pas. Dans son pauvre petit complet élimé, il avait si chétive mine que le robuste jeune homme ressentit une vague pitié à son égard.

— Que craignez-vous au juste, Pigott ?

Le surveillant baissa la voix, comme s'il eût craint d'être entendu.

— Toujours la même chose... et Bray ne cessera de toute line semaine de crier que je suis responsable, res-pon-sa-ble !

— Qui ? demanda brièvement Kay.

La chambre était toute en fenêtres ; comme c'était une pièce d'angle, l'une de celles-ci donnait sur le village et la campagne voisine ; les deux autres s'ouvraient sur la cour de récréation.

Ce fut devant une de ces dernières que Pigott se plaça, en ayant soin toutefois de rester masqué par les rideaux brise-bise.

— Regardez le platane du coin ; non, je me trompe, c'est un tilleul, je n'ai jamais pu mordre à la botanique. Voyez celui qui s'appuie contre le tronc, le regard perdu, les yeux sombres.

— Ted Bellows. Il est, après moi, le doyen des élèves de Bray

House.

— Je connais cette mine, il va faire comme les autres.

— Et qu'ont fait les autres ? demanda agressivement Kay Artwright.

— Ils se sont enfuis !

— Ah ! croyez-vous ?

— Et que penser d'autre, sinon que ces jeunes gens en ont assez de cette pauvre existence enclose et qu'ils préfèrent vivre leur vie ?

— C'est une opinion, en effet, admit Kay.

— Ce serait le cinquième en moins d'un an ! Trois l'année dernière, nos trois grands, après vous toujours, Artwright. Vous devez vous en souvenir.

— Certainement : Lewis Sarton, Robert Bachelor, Billy Sells...

— J'espérais que cette épidémie de fugues passerait avec les vacances, mais ouiche !... A peine la rentrée avait-elle eu lieu depuis huit jours, que Brad Werringer s'en alla, le jour de la promenade vers Minch-Combe.

— Le vieux Bray devrait faire une enquête.

— Lui ! Ah, s'il ne craignait pas tant les complications, je ne dis pas non. Mais il se contente d'écrire aux parents, disant qu'il suppose que les fugitifs ont dû s'embarquer clandestinement pour quelque pays lointain. Cela doit faire le jeu des parents, car ils s'empressent de solder le dernier trimestre et de cesser leurs relations avec Bray House.

— Pigott, dit lentement l'Australien, vous n'êtes pas observateur.

— Non, c'est vrai, confessa le triste bonhomme, j'ai beaucoup de défauts.

— Ce n'en est pas un, c'est plutôt une lacune dans votre esprit. Sinon, vous auriez remarqué que tous ces jeunes gens s'en vont sans armes ni bagages. Jamais l'ombre d'une valise ni même d'un baluchon de linge de rechange ne les accompagne. Lewis Sarton laissa pour quinze shillings de timbres postaux dans son pupitre et Bob Bachelor deux beaux complets de tweed, dont il n'était pas peu fier pourtant.

Kay s'approcha à son tour de la fenêtre.

— Si vous étiez observateur, Pigott, vous devriez pouvoir me dire ce que vous apprend la mine de Ted Bellows.

— Il a l'air sombre et préoccupé.

— Préoccupé, soit, je vous le concède, mais sombre... A mon avis, on dirait qu'il est en proie à une sorte de joie anxieuse, comme s'il allait se trouver devant quelque chose d'inattendu, mais non de désagréable.

— La fuite... et la joie de l'aventure, sans doute.

— Comme on voit que vous lisez beaucoup de livres, mon pauvre ami, se moqua doucement Kay Artwright. Ce n'est pas mon avis ; malgré cela, je ne me sens guère plus avancé que vous-même. Si

vous en parliez à Bray ?

Pigott poussa une exclamation effrayée.

— Jamais ! Plus jamais ! Je l'ai fait pour Billy Sells, et ce dernier s'est enfui quand même. Bray ne m'en a fait que de plus amers reproches ! Je me tairai, oui, je me tairai, même si toute l'école devait faire une tête pareille à celle de Bellows !

La cloche du déjeuner sonna et les élèves se précipitèrent tumultueusement vers le réfectoire. Le surveillant se hâta de vider son verre et de prendre congé du grand garçon.

Resté seul, celui-ci retira lentement son veston d'intérieur, et laissa couler sa chemise par-dessus son épaule.

La chair parut, bariolée de teinture d'iode, et nantie d'un pansement sommaire. Kay le renouvela et secoua la tête.

— Trois grains de plomb double zéro. Le reste de la charge a passé à côté, heureusement, sinon je serais bon à mettre en terre.

» Je me demande qui peut avoir intérêt à vouloir ma mort ? Voilà deux fois depuis la rentrée des classes que j'essuie un coup de feu pareil. Le second fut mieux tiré que le premier. Mais le troisième... Y aura-t-il un troisième ? Et pourquoi pas ?

Il s'habilla avec soin et descendit à son tour.

Kay Artwright – élève entre tous privilégié – prenait ses repas avec Mr. Ladislas Bray et ses trois belles-filles.

*

Le jeudi, on dînait à six heures du soir à Bray House, au moment où les pensionnaires rentraient de promenade.

A six heures, ce jour-là, la colonne n'était pas de retour.

Mr. Bray, qui aimait se mettre à table à heure fixe, était d'une humeur morose.

— Ils mangeront froid, tant pis pour eux, grommela-t-il. Cet imbécile de Pigott ne possède aucun sens de l'ordre. Je songerai sérieusement à réviser le chiffre de ses honoraires.

Il aspira l'odeur des côtelettes grillées.

— Cela ne nous empêchera pas de manger, déclara-t-il.

— On attendra encore un quart d'heure, décida la robuste Armide.

— Et Mr. Artwright, soupira la jolie Jane, pourquoi le faire attendre, lui ?

Kay protesta du geste.

— Miffins, le jardinier, vient de m'apporter une petite caisse de la part de mon correspondant de Londres. Elle contient quelques bouteilles d'un porto qu'on dit fameux. Permettez-moi de vous en offrir, Mr. Bray.

La grosse figure du docteur Bray se fendit d'un large sourire.

— Mais certainement, Kay. Je ne pourrais permettre à mes élèves de recevoir des boissons fortes, mais quand elles sont prises en ma compagnie, je puis empêcher tout abus. Alors, je lève l'interdiction en votre faveur, mon jeune ami.

Miffins, un vieil homme terne comme la terre qu'il travaillait, reçut l'ordre de déclouer la caisse et resta à lanterner dans la salle à manger, dans l'espoir qu'on l'inviterait à prendre sa part du régal.

Kay s'en aperçut.

— Miffins voudra bien prendre un verre avec nous, dit-il.

— Il préfère un gin, décida Armide.

Miffins affirma qu'en effet, il préférerait un gin.

— Les jeunes messieurs sont en retard, dit-il en tirant une énorme montre en cuivre de son gousset.

Armide lui jeta un regard noir.

— Ne vous occupez pas des affaires du pensionnat, Miffins, dit-elle sévèrement.

Mais le gin avait le don de rendre le jardinier têtue comme une mule.

— Il fait sombre comme dans un four et avant qu'il soit la demie de sept heures, la pluie tombera à torrents. Pigott est un âne.

C'était aussi l'opinion de Mr. Bray, qui proposa un autre verre à son serviteur. Quelques minutes plus tard, ils fraternisaient dans une ivresse naissante. Le docteur Bray avalait sans vergogne le porto de Kay et Miffins lui donnait la réplique en vidant la bouteille de gin.

Armide s'était retirée dans sa cuisine, après un regard méprisant lancé aux deux buveurs. Lizzie, ses beaux yeux noirs levés au-dessus du livre qu'elle ne lisait pas, rêvait l'esprit absent. Jane regardait Kay Artwright et soupirait. Il avait à peine vingt ans, mais il paraissait approcher de la trentaine tant son visage était grave et bien dessiné.

La demie sonna ; Miffins avait été bon prophète en annonçant l'averse, car elle tombait avec un bruit de tambour.

Armide rentra dans la salle à manger.

— On n'attend plus, on se met à table, dit-elle.

— Un instant encore, Miss Armie, proposa Kay, je vais aller voir sur la route.

— Il fait bien mauvais dehors, murmura Jane d'un air éploré.

Le docteur Bray éclata d'un rire épais.

— A votre santé, jeune Artwright. Je veux bien attendre encore, mais ce sera au prix d'une nouvelle bouteille de porto. Miffins fera comme moi, mais avec du gin.

Miffins déclara d'une voix pâteuse qu'il casserait la tête à Pigott si tel était le bon plaisir de son maître.

Kay sortit sur la route et se vit aussitôt entouré de ténèbres

humides.

Une main le tira discrètement par la manche de son manteau.

— Kay..., pourquoi ne me dites-vous rien ? implora une petite voix dans l'ombre.

Le jeune homme eut un recul ennuyé.

— Miss Jane, un jour ou l'autre, le docteur Bray s'apercevra de vos... attentions.

— Et alors, répliqua la jeune fille avec véhémence, ce n'est pas mon père, il n'a rien à me dire ! Qu'il continue donc à s'enivrer et qu'il ne s'occupe pas du reste !

— Dans ce cas, les autres le feront, et vous serez compromise !

— Je m'en moque... Mais ce dont je ne me moque pas, c'est que vous ne m'aimez pas, Kay Artwright !

— Vous dites vrai, Miss Jane, je ne vous aime pas, du moins pas comme vous le voulez !

— Je sais, vous aimez cette poseuse de Lizzie !

— C'est de la folie. J'ai de l'estime pour Miss Lizzie, parce que c'est une jeune fille très instruite.

— Et parce qu'elle vous dédaigne comme elle méprise tous les hommes. C'est bien cela. Courez après une femme, elle vous fuit ; fuyez-la, et elle vous suivra comme votre ombre !

— Voilà la colonne ! s'écria Kay, heureux de pouvoir mettre fin à cet entretien.

Un bruit de voix et de pas naissait au loin dans la nuit ; Kay s'aperçut que ces voix étaient singulièrement au-dessus du diapason habituel : elles étaient criardes et fiévreuses.

Enfin, un premier groupe déboucha su, la route, et le jeune Australien vit les mouvements frénétiques des bras.

« Quelque chose d'anormal a dû se passer », se dit-il.

— Mr. Bray... Monsieur le directeur !

C'était crié sur un mode larmoyant et douloureux.

— Eh bien, Pigott ? s'exclama Kay.

— Oh, c'est vous, Artwright... Que vous ai-je dit, ce midi ?

— Ted Bellows ?

— Parti ! Je l'avais tenu à l'œil jusqu'aux approches de Minch-Combe ; mais une fois là, les élèves ont voulu chercher des cèpes et se sont égaillés dans les sous-bois. Quand j'ai donné le signal du rassemblement, Bellows manquait à l'appel. Nous avons cherché par le bois jusqu'à la nuit close. Hélas !

Le surveillant refit ce même récit dans la salle à manger.

— L'est parti..., deviendra officier de marine, tout comme les autres, bafouilla Miffins, d'une voix épaisse.

— Vous êtes un âne, Pigott, déclara le docteur Bray, je réduis votre salaire de trois shillings par semaine.

La belle Lizzie haussa les épaules.

— Ah, ces jeunes gens, dès que cela sent pousser ses moustaches, cela ne songe qu'à une sotte liberté, dit-elle en fermant son livre avec bruit.

— A table ! ordonna Armi, le front sévère.

Jane mordilla son petit mouchoir de dentelle ; elle avait les larmes aux yeux, mais son regard se fixait obstinément sur Kay Artwright.

— Bellows n'a qu'un cousin éloigné pour s'occuper de lui, dit Pigott ; je crois qu'il habite Birmingham.

— Vous lui écrirez demain, Pigott, trancha le directeur, vous connaissez la formule.

Et ce fut tout.

Au réfectoire, restés sans surveillance, les pensionnaires menaient une sarabande infernale. Un bruit d'assiettes cassées fit bondir Armide.

Pendant quelques instants, sa voix puissante roula comme un tonnerre, et le calme se refit.

Le repas achevé, on précipita l'heure du couvre-feu et Kay, laissant le reste du panier de bouteilles au docteur Bray, se retira dans sa chambre.

Il alluma sa lampe et se mit à lire, mais les lignes se brouillaient devant ses yeux. Il s'assit près du feu, fumant à petits coups sa pipe en écume de mer, attentif aux moindres bruits de la grande maison.

Ils devenaient de plus en plus rares. Le sommeil envahissait les dortoirs. L'on entendit Pigott se verrouiller dans sa petite chambre de pion.

Au-dehors, deux voix entonnèrent un refrain bachique ; c'était Mr. Bray qui, oubliant toute sa dignité de directeur, s'en allait bras dessus bras dessous, avec le jardinier Miffins, boire du punch à la prochaine auberge.

Kay Artwright se leva, ajusta soigneusement les lourdes tentures devant ses fenêtres et baissa la flamme de la lampe. Cela fait, il reprit sa place auprès du feu, et parut attendre.

Sur le coin de la cheminée, la pendulette de galalithe marqua onze heures.

Une marche de l'escalier craqua au-dehors et Kay devint attentif.

La porte s'ouvrit doucement dans la pénombre et fut refermée avec prudence derrière la personne qui venait d'entrer.

— Kay, sanglota une voix éteinte... Oh ! mon Kay, c'est épouvantable !

— Quoi donc, ma chérie, la fuite de Ted Bellows ?

— Il s'agit bien de Bellows. Non, non, c'est de nous qu'il est question.

Kay pâlit et quitta sa place près du feu pour s'approcher de la forme immobile contre la table.

— Tu pleures ? s' alarma le jeune homme.

Il tendit les bras et Armide s'y effondra.

— La vieille Maldone est venue me voir, ce soir... Elle était comme folle... Oh, comment ai-je pu rester debout et être encore moi-même ? Kay..., il est parti... On a volé Willy, notre enfant !

Kay poussa un râle d'horreur.

— Willy... parti..., volé...

Depuis un an, Kay Artwright était marié clandestinement à Miss Armide Everdon, belle-fille du docteur Bray.

— Comment est-ce arrivé ? finit-il par pouvoir dire.

— La vieille Maldone de Minch Hill, qui avait la garde de notre enfant, l'avait mis dans son berceau, après que la nourrice se fût retirée. Elle dit qu'elle a dormi un peu, tout au plus un quart d'heure. Quand elle s'est réveillée, le berceau était vide !

Ils restèrent côte à côte, n'échangeant que des mots éplorés, entrecoupés de sanglots, jusqu'à ce que la lampe se mît à baisser.

Une chanson traînarde monta de la rue.

— Bray va rentrer, murmura Kay. Courage, Armi, tout n'est pas perdu.

— Mais que faire, Kay..., que faire ? Nous devons nous cacher, nous taire. Tu n'es pas majeur et tes frères seraient en droit de te rappeler, même de faire annuler notre union.

— Je sais, Armi, ma chère femme, aussi ai-je formé un projet plus prudent. Va dormir... Il faut dormir et espérer.

Il lui murmura un mot à l'oreille et le visage de la pauvre mère, tout ravagé qu'il était par les larmes, s'éclaira un peu.

— Oh, Kay..., c'est vraiment là notre unique espoir !

Quand elle fut partie, Kay rajusta la lampe afin de lui faire donner le maximum de lumière, et se mit fiévreusement à écrire.

Quand la lettre fut prête, il poussa un soupir de soulagement et, d'une main posée, il écrivit l'adresse sur l'enveloppe : *Mr. Harry Dickson, Baker Street, 92b, Londres W.*

2. Le nouvel élève

Le nouvel élève arriva deux jours plus tard par un affreux temps de pluie et de grêle. L'unique cocher de Beckhurst l'avait attendu, en compagnie de Miffins, à la gare la plus proche, distante de huit kilomètres de la commune. C'était un grand garçon de bonne mine, vêtu d'un bon costume sport et qui avait immédiatement fait la conquête du jardinier de Bray House en lui offrant à boire à la buvette de la station.

— Ainsi, vous êtes Mr. Cashel Brereton, d'Eastbourne ? C'est un bien beau nom, et je dis qu'il y a des pairs d'Angleterre qui n'en portent pas de pareil, avait déclaré Mr. Miffins devant son verre rempli pour la deuxième fois. Vous n'avez que dix-huit ans, dites-vous ? Bigre, vous paraissez être un gentleman de vingt-cinq années bien sonnées !

Cashel Brereton, tout en étant natif d'Eastbourne, n'en venait pas moins du continent, où venait de décéder son unique parent, un vieil oncle maternel très riche. C'était sur la recommandation de Messrs. Russell & Russell, avoués dans Cavendish Square, qu'il venait parfaire son éducation à Bray House. Comme ses correspondants ne lésinaient pas sur le prix de la pension, on lui avait accordé, tout comme à Kay Artwright, une chambre particulière. Toutefois, il était trop nouveau venu encore dans la maison pour que les faveurs allassent jusqu'à lui assigner une place à la table du directeur. Il aurait donc à partager le réfectoire avec ses condisciples ce dont il ne parut pas vouloir se plaindre.

Dès les premiers jours, il s'avéra bon compagnon, pas plus mauvais élève que les autres, bavard et boute-en-train.

Il fut bien reçu par les grands qui l'admirent tout de go dans leur aréopage ; seul Kay Artwright affecta à son endroit une certaine réserve, pourtant polie, que Brereton sembla lui rendre d'ailleurs.

Il aimait raconter les nombreux voyages qu'il avait faits, notamment un séjour à Vienne. Il en avait rapporté une recette inédite de cocktail qu'il enseigna au docteur Bray. Ils furent aussitôt amis. La farouche Armide ne le traita pas mieux et pas plus mal que les autres ; Lizzie s'humanisa quelque peu à son égard, parce qu'il s'offrit à lui illustrer des petits contes pour enfants, qu'elle aimait faire lire aux très jeunes élèves dont elle dirigeait l'éducation.

Jane le regarda avec des yeux humides.

Le huitième jour de son arrivée, Brereton reçut une lettre de Londres qu'il montra fièrement au docteur Bray.

C'était une autorisation en due forme, de Russell & Russell, lui permettant de chasser sur toute l'étendue des bois et des terres de Minch.

— Tonnerre ! s'écria le directeur, cela a dû vous coûter un argent fou ! Ces terrains appartiennent à un hospice de Londres qui a le renom de ne pas attacher ses chiens avec des saucisses.

— L'argent sert à être dépensé, répondit sentencieusement Cashel Brereton. Il me faudra dénicher un bon fusil à présent.

Mr. Bray se gratta l'oreille et avoua qu'il n'avait jamais tenu un fusil dans les mains et qu'au surplus personne ne chassait à Beckhurst.

N'empêche que le nouveau venu fit le tour du village, annonçant à qui voulait l'entendre qu'il désirait acquérir un bon fusil de chasse contre belle monnaie sonnante.

Il ne découvrit que deux anciens lefaucheurs, piqués de rouille.

— Aucun de ces flingots n'a servi depuis dix ans, avait murmuré le jeune homme en s'éloignant. Première déconvenue... mais qui donc trouve ce qu'il cherche dès le début ?

Le surlendemain, un courrier exprès de Birmingham lui fit parvenir un magnifique purdey, hammerless, double choke-bored, et une quantité appréciable de munitions de chasse.

Brereton se vit immédiatement gratifié de trois demi-journées de congé par semaine. Le docteur Bray en fut aussitôt récompensé par le don d'un lièvre et de deux faisans.

La même semaine, vers l'heure de midi, Cashel, se trouvant dans la cour de récréation, entendit au loin un bruit régulier monter de la plaine.

— C'est le moteur de la grange de Presnutt, lui apprit un des élèves.

— Vraiment ? répondit le jeune homme avec indifférence. Mais en lui-même, il se disait : « Ignorant, c'est une moto... Et quelle moto ! »

L'après-midi, il usa de son privilège et partit, l'arme à la bretelle, pour les bois de Minch.

Il coupa à travers les halliers et arriva au bord d'un petit étang forestier, d'où s'envolèrent deux superbes canards-garrots. Ce fut l'occasion pour Cashel de placer un beau doublé. Satisfait, il mit la double capture dans son carnier et tourna le dos à l'étang, malgré le vol de sarcelles qui s'en leva.

Il arriva bientôt à l'orée de la combe et s'y installa sur un petit tertre gazonné ; son attente ne fut pas bien longue.

Les buissons s'écartèrent et une grande et mince silhouette se profila sur le fond ombreux du taillis.

— Eh bien, Tom, dit une voix joyeuse, j'espère que vous ne faites pas trop de fautes dans votre dictée française et que vous ne copiez pas la solution de vos problèmes d'algèbre sur celles de vos voisins.

Un rire frais et juvénile lui répondit.

— Ah, maître, je n'avais jamais pensé que j'aurais à retourner à l'école : moi qui ai toujours eu les pupitres et le tableau noir en horreur !

— Heureux garçon... mais je suppose que ce n'est pas tout ce que vous avez à m'apprendre.

— Cela ne vaut guère mieux, Mr. Dickson, repartit Tom Wills — que nos lecteurs auront bien voulu reconnaître sous le costume de sport de Mr. Cashel Brereton. Rien n'est moins compliqué que la vie de Bray House ; rien n'est plus paisible que son atmosphère. Le docteur Bray s'envoie six exemplaires par jour d'un cocktail dont je lui ai dévoilé le secret. Le jardinier Miffins accepte mes shillings avec une complaisance sans pareille. Le digne Mr. Pigott a déjà daigné m'emprunter une petite somme qu'il ne me rendra jamais. Miss Lizzie Everdon m'a frappé sur l'épaule et m'a dit qu'au fond je n'étais pas un mauvais garçon, bien qu'elle m'ait enjoint une heure plus tard de me taire à l'étude qu'elle surveillait en lieu et place de Mr. Pigott... Et j'ai un rendez-vous ce soir avec Miss Jane.

— Ah, murmura Harry Dickson, voilà qui pourrait être intéressant.

— N'est-ce pas ? D'autant plus qu'elle est absolument piquée de Kay Artwright, pour qui je vais bientôt concevoir des pensées de farouche rivalité.

— Comment cela ? demanda moqueusement le détective.

— Nous avons eu déjà quelques entretiens très confidentiels, elle et moi. Mais j'enrage ; elle ne fait que parler de Kay et rien que de Kay. J'ai voulu l'embrasser et elle a sorti des griffes comme un chat en colère.

— Ne parle-t-elle jamais des autres..., de ceux qui ont disparu ?

— Si, une fois, notamment de Bob Bachelor. Il m'a semblé qu'elle montrait quelque chagrin à son endroit.

— Intéressant...

— Oui, n'est-il pas vrai. Mais attendez : Il paraît que Bob et elle étaient, comme on dit, fiancés. Tout à coup, elle a vu son aimé devenir distant, triste et même effrayé. Peu après, il avait disparu.

— A Minch Combe, comme tous les autres ?

— En effet, les disparitions ont lieu quand la colonne se promène à cet endroit.

Harry Dickson laissa errer son regard sur la clairière vallonnée où ils se trouvaient. Elle n'avait rien de mystérieux ni de redoutable, c'était une combe honnête comme on en trouve tant en Angleterre.

— Et vous, maître, n'avez-vous rien découvert de nouveau ?

— Si, bien que d'une manière toute négative encore. C'est d'abord le manque de toute trace des jeunes gens soi-disant enfuis. Les embarquements clandestins auxquels croit le docteur Bray ne sont plus à l'ordre du jour, comme au temps jadis. L'office de la marine consigne soigneusement l'identité des passagers clandestins découverts en cours de voyage à bord des navires. Le recrutement des hommes de bord se fait d'une manière sévère et facilement contrôlable. Rien de ce côté. Je reviens donc à Minch-Combe. Une fois sorti de ces bois, trois routes s'offrent devant le voyageur. L'une d'elles, la principale, qui conduit à Birmingham, passe par une multitude de villages et de bourgades. L'on n'y passe pas inaperçu, je m'en suis déjà rendu compte. L'autre fonce à travers des marécages et finit au village de Minch. La troisième, la dernière, se perd dans les champs et est fréquentée par une multitude de cultivateurs et de petits rouliers. Aucun des garçons disparus n'a été vu en ces différents endroits. La surveillance y est d'ailleurs bien entretenue par les hospices londoniens propriétaires des terres riveraines, qui ne souffrent ni braconniers ni voleurs de bois.

— Qu'est-ce à dire ? murmura Tom Wills.

Harry Dickson prit un air grave.

— Qu'ils n'ont jamais quitté ces bois, Tom !

— Qu'allez-vous faire, maître ?

Pour toute réponse, le détective lui fit signe de le suivre.

Il fonça droit à travers les halliers touffus et atteignit au bout de quelque temps un petit bois de conifères nains, dans lequel il entra avec son assistant.

Tom Wills fut très surpris d'y découvrir une petite tente en soie verte, dont la couleur se confondait avec le sol et la verdure environnante.

— Voici mon repaire, Tom, dit le détective, et je ne le quitterai que le jour où je connaîtrai le secret de Bray House. Je ne dis pas que cela ne me vaudra pas quelques rhumatismes que notre bonne gouvernante, Mrs. Crown, soignera avec dévouement. A présent, mon garçon, il faut nous séparer ; le soir tombe vite à cette époque de l'année. Allez faire votre cour à la douce Miss Jane, et ne vous faites pas éborgner par ses griffes, monsieur le jaloux !

*

— Jane... je t'attendrai à minuit dans ma chambre.

— Mauvais... vilain... séducteur, je ne veux pas, allez-vous-en !

Jane Everdon se dégage violemment du bras qui lui enserre la taille et éclate en sanglots.

— J'aime Kay... vous le savez ; je ne veux pas de vous. Ah ! lâche, vous m'avez embrassée tout de même !

La joue de Cashel Brereton s'empourpre de la rougeur d'un soufflet bien appliqué.

— C'est bien. Adieu, mademoiselle.

Jane reste interdite.

— Oh, ne m'en veuillez pas, Cashel, j'ai tant de peine. Je n'ai que vous à qui je puis la confier. Non, non, il ne faut pas vous en aller comme cela, je deviendrais folle. Je viendrai, oui, je viendrai !

L'entreprenant jeune homme a regagné sa chambre.

Il commence par faire une constatation un peu ennuyeuse : sa lampe n'a pas été garnie d'huile. Tant pis, la nuit et les ténèbres sont propices aux amoureux, des baisers et des serments peuvent aussi bien s'échanger dans l'ombre qu'en pleine lumière.

Cashel attend.

Sa montre à cadran lumineux lui apprend que minuit est proche.

Quelqu'un marche avec mille précautions dans l'escalier.

Sa porte s'est ouverte.

Une présence nocturne est là.

Soudain, il est saisi aux épaules, sa tête est renversée en arrière, une bouche brûlante s'applique sur la sienne. Puis il est rejeté brusquement. Quand il se relève, il trouve à tâtons la boîte d'allumettes et en frotte une. Une clarté blonde inonde la chambre.

Elle est vide, la porte s'est refermée : le silence règne.

— Cette diablesse de Jane, murmure Cashel déconfit, ah, si cela ne vous fait pas penser aux eaux dormantes qui sont profondes, profondes...

*

Presque à cette même heure, Kay Artwright entend sa porte s'ouvrir doucement.

— Armi, murmure-t-il tendrement.

Une bouche effleure ses cheveux, cherche la sienne.

Kay étend les mains. Ses doigts rencontrent quelque chose de froid, qui se vrille dans la chair de sa paume.

Il se jette en arrière.

La porte se ferme.

Kay s'empare de sa torche électrique, l'allume...

Personne n'est auprès de lui, mais une large estafilade court sur sa main ; le sang rougit son pyjama.

Sur la descente de lit, il ramasse un petit poignard effilé et tranchant comme un rasoir.

Le lendemain, Cashel Brereton cherchera en vain Miss Jane

Everdon.

3. Quand les masques tombent...

Huit jours plus tard, un jeudi, Martin Breeves disparut. C'était le fils naturel d'une actrice en vogue déjà sur le retour, et qui ne s'était jamais souciée grandement de cet héritier gênant. Il était un peu moins âgé que Kay Artwright et passait pour le plus joli garçon de Bray House.

Sa disparition se fit dans les mêmes circonstances que celle de ses anciens camarades. Kay, qui assista au retour de Pigott, remarqua que la réception faite par le docteur Bray, était l'exacte réédition des précédentes. Il y eut toutefois une variante. Miffins s'en mêla.

— L'est allé rejoindre Miss Jane à Londres, gouailla-t-il.

Il est vrai que Jane Everdon avait écrit, de Londres, de ne pas la rechercher, car elle désirait vivre sa vie désormais et elle se sentait trop malheureuse à Bray House.

Miffins fut d'ailleurs payé sur l'heure de son insolence, par la plus belle paire de gifles qui eussent jamais fait sonner ses joues creuses, et qu'Armide se chargea de lui appliquer sur-le-champ.

Lorsque Pigott quitta la salle à manger, plus contrit que jamais, il se sentit attraper par le bras d'une poigne sans délicatesse.

Kay, le visage sombre, se tenait devant lui.

— Avez-vous vu, comme les autres fois, un visage plein d'attente à Martin Breeves ? demanda-t-il.

Mr. Pigott retira son bras d'un air offensé.

— Lâchez-moi, Mr. Artwright, vous me faites mal, et puis vous n'avez aucun droit de me questionner.

— Préférez-vous que la police le fasse à ma place ?

Pigott se retourna vers celui qui venait de prononcer cette parole derrière son dos et se trouva nez à nez avec Cashel Brereton.

Il se redressa de toute sa hauteur.

— M. Brereton, allez donc voir à l'étude si j'y suis.

Alors, Mr. Pigott connut la minute la plus effarante de sa vie.

L'élève Brereton tira un formulaire imprimé de sa poche, et d'un stylo agile se mit à le remplir.

— Votre nom est bien Alfred Pigott ? Vous êtes né à Ipswich, et vous êtes actuellement âgé de trente-huit ans, n'est-il pas vrai ?

— Que signifie ? balbutia le surveillant.

— Que ceci est un mandat d'arrêt en bonne et due forme, Pigott. Je vais le signer sur l'heure si vous persistez à ne pas vouloir répondre

à ce que l'on vous demande. Au surplus, vous pouvez prendre connaissance de ma carte de détective accrédité auprès de Scotland Yard.

— Ciel ! Un agent de police... Et je lui ai donné des leçons de dessin ! hurla le pion.

— Et qui vous enverra dessiner des bonshommes sur les murs blancs d'une cellule, si cela lui plaît, répliqua féroce Tom Wills. Allons, parlez, ou je signe le mandat d'arrêt !

— C'est Miffins, se lamenta le pauvre hère, il a tout à dire ici. Il m'a dit que je devais conduire les élèves en promenade du côté de Minch-Combe, pour en rapporter des cèpes dont il raffole, paraît-il.

— Oui, pour les jeter dans le calorifère, ricana Kay, ce que je lui ai vu faire.

— Je dois quatre livres à Miffins, confessa Pigott presque en pleurant.

— Je vous crois, dit Tom, et je n'ai voulu que vous effrayer, Mr. Pigott. Je vous dirai même que cette petite scène qui vient de se passer doit vous démontrer que j'ai confiance en vous. Je sais que vous n'en direz rien à personne. Il se peut qu'en un jour très prochain, un gentleman de mes connaissances vous procure une meilleure place que vous n'en avez eue jusqu'à présent.

— Pourrais-je vous aider ? demanda le pion qui soudain s'enflamma d'enthousiasme.

— Certainement, en nous disant ce qui se trouve dans la chambre de Miffins.

— Mais... je suppose que vous devez le savoir aussi bien que moi ; cette chambre n'a pas de secret.

— Ta ta ta, voilà que vous voulez déjà mentir. Mais ne craignez rien, la misère est si mauvaise conseillère. L'autre jour, Miffins était furieux. Il est allé boire à l'auberge et il a dit dans son ivresse qu'on l'avait volé. Oui, trois shillings avaient disparu d'un endroit qu'il était seul à connaître. Où se trouve cette cachette ?

Mr. Pigott devint livide.

— Je ne sais... ce que vous voulez dire.

— Oh si... mais la cachette par elle-même nous importe peu, mais bien ce qu'elle contient... à part son argent, cela va sans dire.

Pigott se couvrit le visage de ses mains.

— Un voleur ordinaire aurait tout pris, continua Tom Wills, mais un homme craintif comme vous l'êtes s'est contenté de prendre juste ce qu'il lui fallait pour parfaire le total de sa paie hebdomadaire. Mr. Bray vous a retenu trois shillings, n'est-ce pas ?

— Hélas ! gémit le surveillant.

— Bon, dites-nous maintenant ce qui se trouvait dans la cachette.

— Un fusil de chasse et des cartouches.

— C'est bien ce que je pensais ! dit Tom Wills avec satisfaction.

— Si je comprends bien, dit lentement Kay Artwright, c'est ce bougre de Miffins qui a tiré sur moi !

Tom se tourna vers Pigott.

— Je suppose que c'est un fusil de gros calibre, bien qu'à canon très court ?

— En effet, sir !

— Alors ce n'est pas Miffins qui tira sur vous, Mr. Artwright !

— Pourquoi ne serait-ce pas lui ?

— Parce que des armes pareilles donnent des reculs puissants, qu'elles s'épaulent mal. Et toujours en bas de l'épaule sur le gras du bras.

» Or, j'ai vu les bras et les épaules du jardinier, pendant qu'il était au bain. S'il avait dû tirer un coup de feu avec ce fusil, même voici un mois, j'en aurais vu les traces, très pâles, il est vrai, mais encore nettement visibles. De larges ecchymoses qu'occasionne ce recul.

— Alors, que vient faire ce fusil dans cette cachette ?

Tom fit un geste évasif.

— Cela, quelqu'un de plus autorisé que moi le résoudra d'ici peu, je crois, dit-il d'un ton assuré.

Kay invita Tom et Pigott à venir prendre un verre de liqueur dans sa chambre. Ils y étaient depuis une heure quand des voix avinées montèrent de la route.

— Bray et Miffins s'en vont boire, dit Pigott.

Soudain, Kay se dressa.

— Mr. Wills, s'écria-t-il. Cette heure... cette chanson... Chaque fois qu'un de mes compagnons disparaissait, Bray et Miffins sont allés boire.

Tom se leva vivement et souffla la lampe.

— Nous allons les suivre, dit-il, nous vous laissons la garde de la maison, Mr. Pigott, et surtout... silence !

Ils endossaient leurs manteaux lorsque Tom Wills tomba de nouveau en arrêt.

— Et ce bruit, l'entendiez-vous également ?

Kay écouta : c'était un bruit régulier et très doux.

— Il me semble que oui, maintenant que je me souviens.

— C'est une moto, au moteur de laquelle une excellente boîte amortisseuse a été adaptée. Tenez, je vous en dirai même davantage. Au tempo un peu pénible, une oreille avertie reconnaît qu'elle est munie d'un side-car.

— Une moto suffit pour deux hommes, dit Kay.

— Supposons qu'il y en ait trois et vous avez l'explication de la

nécessité du side-car, répliqua le jeune élève-détective.

Ils se trouvaient sur la route.

— La machine s'éloigne droit au sud, déclara Tom Wills.

— Vers Minch-Combe ! C'est loin !

— Nenni, mon garçon, vous allez voir !

A un demi-mille de là, il s'arrêta devant une bergerie dont il ouvrit habilement la porte. Bouleversant un gros tas de paille, il en retira une puissante motocyclette qu'il caressa avec amour comme un cheval fidèle.

— Elle sera au moins aussi silencieuse que celle qui nous précède, déclara-t-il avec fierté. Allons, en croupe, mon vieux Kay !

Dix minutes leur suffirent pour franchir la distance qui séparait l'école des bois de Minch. Une fois à destination, Tom poussa sa moto dans le taillis et invita du geste son compagnon à le suivre.

Kay dut reconnaître que le jeune policier avait des yeux de chat, car il se dirigeait sans hésitation à travers les halliers les plus denses.

L'Australien sentit une odeur pénétrante de résine et reconnut qu'il se trouvait devant un bosquet de conifères dans lequel Tom Wills le précéda.

Il ne vit la lumière que quand il fut à deux pas d'elle.

Elle filtrait faible et jaune sous la toile d'une tente peu élevée.

Tom en écarta les pans.

— Maître, appela-t-il doucement.

Un cri étouffé et effrayé lui répondit, et, dans la clarté d'un petit photophore, il vit une femme se dresser et faire mine d'épauler un fusil.

— Jane ! s'écria Kay.

— Miss Everdon, murmura Tom Wills surpris.

— Voilà donc celle qui tira un coup de fusil sur moi dans la cour de l'école un certain soir, dit Kay.

Il la regarda avec mépris.

— Vous faites un joli métier, vraiment, miss ! acheva-t-il en lui tournant le dos.

— Kay ! s'écria la jeune fille, laissez-moi vous dire...

— Rien du tout, fit une voix mécontente ; vous allez vous taire, garnements que vous êtes, si vous ne voulez pas nous faire perdre le fruit d'un travail de quinze jours.

C'était Harry Dickson.

Tom Wills s'aperçut du mécontentement de son maître, et se hâta d'expliquer ce qui était arrivé. A sa surprise, le détective ne manifesta aucune satisfaction.

— Vous avez été joué, mon garçon, dit-il avec une sévérité pourtant nuancée de tristesse. Mais le pire, c'est que je ne puis savoir encore à qui la ruse profite.

Tom Wills s'énerva.

— Bray et Miffins sont arrivés ici en moto avec side-car...

— C'est ainsi que vous en avez décidé dans votre imagination, répliqua le détective. Il y a un être autrement redoutable qui s'est servi de ce genre de locomotion. Non, Tom, les solutions trop faciles sont aussi trop tentantes. L'affaire est autrement compliquée, et pourtant, par votre faute, il faut que je la termine cette nuit même !

Tom jeta un mauvais regard sur Jane, affalée dans un coin de la tente, et son maître le vit.

— J'estime que Mr. Artwright doit offrir des excuses à Miss Everdon, dit-il tout à coup.

— Comment ? Pour avoir failli m'assassiner ?

— Ce n'est pas elle, vous saurez bientôt tout. Pour le moment, mon affirmation vous suffit-elle ?

Kay hésita et s'approcha de la jeune fille, mais celle-ci lui tourna résolument le dos.

Tout à coup, Harry Dickson prêta l'oreille.

— La moto à side-car s'en retourne, ricana-t-il. Il doit y avoir une personne rudement déçue ou plutôt étonnée, pour la monter !

Il leur fit signe de le suivre et les conduisit, à travers les buissons vers une sorte de butte qui, à la profonde stupéfaction de ses compagnons, s'avéra être creuse et dont le taillis masquait parfaitement la basse ouverture.

— C'est un ancien repaire de contrebandiers, expliqua le détective et j'ai été bien content de le découvrir ; il me sert d'infirmérie pour le moment.

— Infirmérie ? demanda Tom Wills.

La clarté d'une torche électrique lui répondit et il vit une forme allongée sur un lit de fougères sèches.

— Martin Breeves ! s'écria le jeune homme.

— Il en réchappera, déclara Harry Dickson. Un coup de poignard dans le dos, mais qui, heureusement, n'a atteint aucun organe essentiel.

— Comment cela est-il arrivé ? demanda anxieusement Kay Artwright.

— C'est, pour le moment encore, mon secret. Qu'il vous suffise de savoir que je suis arrivé quelques minutes trop tard pour empêcher le crime. J'observais Breeves, au moment où il s'éloignait du groupe de ses compagnons ; malheureusement, je l'ai perdu de vue pendant un très bref moment. Celui-ci fut pourtant assez long pour que le forfait pût être perpétré. J'ai trouvé Breeves étendu et abandonné pour mort par son assassin. J'ai été assez heureux de pouvoir encore le secourir.

— Alors, vous connaissez le criminel ? demanda Tom.

— Certainement, mon garçon, et j'ose prétendre qu'il est à ce moment passablement rassuré sur son propre compte... Miss Jane, continua Dickson, je vous connais assez de vaillance pour rester seule dans la forêt à la garde de notre blessé. Nous avons affaire ailleurs. Du reste, cet endroit est devenu sans danger ; d'ici une heure, le monstre sera définitivement privé de la faculté de nuire encore.

Ils quittèrent les bois dare-dare et arrivèrent bientôt à l'endroit où se trouvait dissimulée la moto de Tom Wills.

— C'est une bonne machine, déclara Harry Dickson, et, en se tenant un peu serrés, elle nous portera bien tous les trois.

La machine, une puissante Harley Davidson, fonça dans la nuit.

Harry Dickson, qui la pilotait, sifflait joyeusement : il voyait, devant lui, les traces de la moto à side-car qui les avait précédés sur la route. Mais à peine eut-il franchi une couple de milles, qu'il freina en poussant une exclamation étouffée.

— Seigneur, murmura-t-il, voici une solution à laquelle je ne m'attendais guère !

A cet endroit, la route se surélevait, côtoyant un étang profond et noir que les gens des environs disaient être sans fond.

— La moto a quitté la route à cette place, dit le détective, en montrant les longues empreintes tournant brusquement à angle droit.

— Dans ce cas, elle est dans l'étang, avec celui qui la monte, s'écria Tom Wills.

— C'est ce que j'essaie de vous faire comprendre.

— Accident ? suggéra Kay en frissonnant.

— Non, dit froidement Harry Dickson, suicide... ou plutôt, une solution !

— Oui est dans cette eau ? demanda Tom à voix basse, Bray ou Miffins, ou tous les deux ?

— Décidément, vous tenez à ces deux lascars... Patience, my boy !

La moto s'était remise en marche et bientôt les dernières lumières de Beckhurst parurent au loin.

Mais avant d'arriver au village, Dickson ralentit l'allure et prit un chemin de traverse. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta devant une masure solitaire et frappa à la porte selon un rythme défini.

— Qui va là ? demanda une voix méfiante à l'intérieur.

— Du bon monde, mère Moreillon, dit le détective, et qui ne dira à personne que vous versez du genièvre en contrebande, et cela encore sans payer patente !

La porte s'ouvrit et une vieille femme, tout édentée et à moitié chauve, s'effaça en grimaçant un hideux sourire.

— Y a du monde, dit-elle, mais je vous présenterai, plus on est de fous... n'est-il pas vrai ?

— Il n'est certes pas en état de nous faire des politesses, votre monde, dit Dickson en montrant deux êtres affalés devant une énorme bouteille d'alcool.

— Le docteur Bray et Miffins ! s'écria Tom.

» Et voici l'auberge clandestine où ils viennent se soûler, quand ils en reçoivent la permission, ajouta-t-il d'un air ironique.

Ce n'était pas le moment de poser des questions, car Harry Dickson avait hâte de s'en aller. Il jeta un peu de menue monnaie dans le tablier de la mère Morillon et piqua droit vers Bray House.

— Mr. Wills, murmura Kay, il n'y a plus que les dames Everdon, Armide et Lizzie, dans la maison, et Pigott...

— Allons toujours voir Pigott, dit Harry Dickson.

Le surveillant vint leur ouvrir, les yeux grossis de sommeil.

— Qu'y a-t-il, messieurs ? demanda-t-il en réprimant un bâillement.

C'est alors qu'il vit un troisième personnage derrière Kay et Tom.

— Mon nom est Harry Dickson, se présenta le détective.

Pigott s'assit sur le bord de son lit et branla la tête.

— Harry Dickson... Ah ! vraiment ?

Il parlait d'une voix calme et froide que Kay ne lui connaissait pas.

— Je suppose, Dickson, que je suis fait ? demanda-t-il.

— Quoi ? hurla Tom Wills.

— Pigott et moi, nous sommes d'anciennes connaissances, expliqua posément le détective. Il achevait alors douze ans de travaux forcés à Dartmoor.

— L'autre ? questionna Pigott sans se montrer désespéré le moins du monde.

— Dans l'étang de Minch, avec la moto side-car.

— Ah, fit Pigott pensivement.

— Martin Breeves n'est pas mort, vous l'avez manqué de peu, dit Harry Dickson.

— C'est curieux, ma main a dû flancher, je n'avais pourtant pas raté les autres.

Tout à coup, Kay se mit à trembler.

— Pour l'amour de Dieu... qui reste donc encore dans Bray House ?

— Concluez vous-même, Artwright, dit Pigott en montrant la porte qui s'ouvrait.

Armide Everdon entra.

— Alors, fit Tom Wills d'une voix étranglée, Miss Lizzie est morte.

— Avouez qu'elle était trop belle pour être pendue, jeune oison, riposta Pigott.

— Situons les choses dans le temps et dans l'espace, comme diraient les savants, commença Harry Dickson.

» Il y a une couple d'années, Pigott vient offrir ses services au docteur Bray. Il est intelligent, obséquieux, roublard et il fera l'affaire du directeur, qui n'aime pas payer cher son personnel. Mais si Bray ne perçoit pas à jour la véritable personnalité de son adjoint, il n'en va pas de même de Lizzie Everdon.

» Chose curieuse, mais pourtant admissible pour une nature perverse comme la sienne, elle s'éprend de Pigott et..., tout comme Kay et Armide, ils s'épousent en cachette. Je vous le dis, Lizzie est une nature perverse ; elle ne tarde pas à s'amouracher de Lewis Sarton, et des relations coupables se nouent.

» Pigott, qui n'a pas ses yeux dans sa poche, le découvre. Il est jaloux, oh mais jaloux comme un tigre.

» Un jour de promenade, il s'approche de Sarton, se disant envoyé par Lizzie. Il lui dit de quitter à un certain moment la colonne quand elle aura atteint Minch-Combe, et lui indique l'endroit où Lizzie l'attendra.

» Sarton obéit sans méfiance. Au lieu du rendez-vous, il ne trouve pas l'aimée, mais la mort, par la main sournoise de Pigott.

» Celui-ci, à son tour, raconte cyniquement tout à sa femme. Prise de peur, elle part de nuit pour la forêt, grâce à une petite moto à side-car qu'elle tenait cachée et qui servait à ses escapades amoureuses. Elle trouve le cadavre et le confie aux eaux de l'étang.

» Quelque temps après, c'est le tour de Bob Bachelor, et ainsi de suite...

» Lizzie est devenue la complice de son mari et je prétends même qu'elle y prend plaisir, car elle aime changer d'amoureux.

» Mais la voici travaillant pour son propre compte elle aime Kay Artwright. Pigott s'en aperçoit, et comme décidément il n'ignore rien de ce qui se passe autour de lui, il lui apprend le mariage de Kay et d'Armide.

» Et c'est Lizzie qui tire un coup de feu sur l'homme qui lui échappe, et c'est elle qui vole l'enfant né de cette union et le noie dans l'étang !

» Pigott sent le danger planer ; il suppose que Kay Artwright ne restera pas inactif, il prend les devants et attire son attention sur Ted Bellows qu'il savait, tout comme les autres, promis à la mort. Plus tard, Kay pourra toujours témoigner de cela, et ce sera utile pour brouiller la piste des détectives que Pigott sent venir.

— Alors, il m'a deviné tout de suite ? demanda Tom Wills.

— Certainement, et il ne vous a pas estimé à votre valeur ; d'ailleurs, il devait ignorer que Dickson était derrière vous.

» Les nuits où Lizzie partait pour ses besognes funéraires, elle donnait la permission à son beau-père et à Miffins d'aller se soûler au-dehors. C'étaient deux témoins qu'elle éloignait ainsi.

— Mais les baisers dans la nuit ? murmura Tom Wills qui commençait à comprendre.

— Lizzie s'apprêtait à fuir ou plutôt à mourir ; elle entrevoyait brusquement le gouffre qui bâillait devant elle. Mais elle ne voulait pas laisser Kay derrière elle. Nous savons qu'après un baiser suprême, elle voulut le tuer. Quant à vous, Tom...

Harry Dickson réprima un sourire.

— Elle avait l'âme d'une ogresse, cette créature, vous lui aviez tapé dans l'œil, et à vous aussi, elle fit ses adieux, mais d'une façon moins macabre !

— Ainsi, ce n'était pas Jane !

— Mais non, Jane aimait Kay et non Cashel Brereton.

— Et Pigott qui m'avoua presque en pleurant l'histoire de la cachette de Miffins !

— Tout cela était bien habilement préparé, pour dérouter le jeune oison qu'il croyait que vous étiez, dit le détective en riant de bon cœur.

Ainsi se termina l'affaire de Bray House et de ses disparus, affaire que Harry Dickson se complait à nommer « Les sept hommes de la dame Barbe-Bleue ».

Pigott fut condamné à mort. Il fut pendu et mourut bravement.

Kay Artwright et sa femme ont quitté l'Angleterre pour l'Australie.

Le bonheur leur sourit, car la robuste Armide a donné le jour à deux jumeaux, deux magnifiques garçons, qui se nomment Harry et Tom en l'honneur des détectives londoniens.

Jane Everdon ? Elle assiste son beau-père à Bray House qui, malgré sa sinistre réputation, continue à servir de séjour à une cinquantaine d'élèves.

A ce propos, parlons d'un petit intermède comique qui fut celui des adieux de Miss Jane et de Tom Wills.

— Ainsi, Mr. Brereton-Wills, en me parlant de votre amour, vous m'avez joué la comédie ? demanda-t-elle.

— Hélas, Miss Jane, ce sont là les nécessités du métier.

— Il est joli, votre métier, quand il vous autorise à séduire une faible femme, mais en tout cas, il me guérit à jamais de l'amour !

— Vous dites cela, consola Tom Wills.

— Je ne dis pas... j'agis, et voilà pour faire la paire avec celle de l'autre soir, Mr. Brereton-Wills.

Et Tom reçut une seconde gifle, pas moins bien appliquée que la première et dont il se souviendra longtemps avec amertume, comme d'un des risques les plus communs du métier de détective !

L'HERBE DES MONSTRES

1. Six coupes en cristal et une méchante vieille

Lady Hélène Haveland ne reparut pas à son château, le soir du 6 juin 192..., et ses domestiques s'alarmèrent.

C'était une grande dame triste et taciturne, qui continuait à porter le deuil de son époux, mort dans les Flandres, au cours de la grande guerre.

Son union étant restée stérile. Elle s'était retirée, à l'annonce de cette terrible nouvelle, dans son manoir des Woodlands, non loin de Pendhill et y vivait depuis, très retirée, se vouant à des œuvres charitables et s'entourant de quelques sujets très dévoués à sa personne.

Ces derniers s'affolèrent d'autant plus que Lady Hélène ne sortait jamais qu'accompagnée, même dans le parc. Quand elle se rendait aux ouvriers de Pendhill, Blockson, le chauffeur, l'y conduisait avec sa luxueuse limousine.

Miss Eléonore Markham, sa dame de compagnie, la vit la dernière. Elles se tenaient dans le petit salon rose qui s'ouvre sur le jardin hollandais par une large baie lumineuse, Lady Haveland lisait un livre de poésies allemandes, Miss Markham faisant du crochet.

Il était alors cinq heures, et on venait de leur servir le thé.

Le temps était à l'orage et Lady Hélène qui s'effrayait facilement aux brusques clartés du ciel, avait fait baisser les stores et allumer les bougies électriques des candélabres d'argent.

Quand elle eut pris le thé, Lady Haveland se trouva un peu fatiguée et elle pria sa dame de compagnie de vouloir la laisser seule pendant quelque temps. Miss Markham obéit, se retira dans sa propre chambre et continua son ouvrage de crochet jusqu'à six heures sonnantes.

Alors, elle descendit au salon rose pour demander des nouvelles de sa maîtresse. Elle trouva le salon vide.

Elle ne s'en alarma pas, mais quand vint l'heure du dîner – sept heures – elle s'étonna de ne pas la voir apparaître.

Bloome, le maître d'hôtel, ne put que partager son étonnement qui pourtant se mua en inquiétude lorsque le cartel sonna huit heures, puis neuf heures.

Blockson, le chauffeur, et les deux autres valets reçurent l'ordre

de se munir de lanternes et de battre le parc, mais revinrent à la maison sans avoir trouvé trace de Lady Haveland.

Bloome se mit en relation, à l'aide du téléphone, avec la police de Pendhill, qui dépêcha sur les lieux l'inspecteur Randall et le constable Beamish.

Ils restèrent au manoir jusqu'à l'aube, puis s'en retournèrent au poste de police de Pendhill déposer un rapport qui concluait à la disparition de Lady Hélène Haveland.

Randall avait longuement interrogé le personnel de Haveland Manor, mais sans rien obtenir de tangible. Pourtant, au cours de son interrogatoire, il posa à Mr. Bloome une question qui étonna fort le digne majordome.

— Y a-t-il des enfants qui ont accès au jardin hollandais ?

Mr. Bloome avait eu un geste d'horreur : des enfants dans le jardin hollandais dont il assurait lui-même l'entretien.

— Les visiteurs sont rares au château, avait-il déclaré d'un air de pontife. Mylady ne reçoit plus depuis la mort de Sir Haveland, et si d'aventure quelqu'un se présente, il n'a rien à faire dans le jardin hollandais. Je me permets de vous demander ce qui vous inspire cette question, inspecteur.

Randall avait répondu par une autre question non moins ahurissante pour le brave Mr. Bloome.

— Parmi le personnel du château, connaissez-vous un amateur de dessin ?

— Des artistes alors ? s'écria le maître d'hôtel, d'abord des enfants et maintenant des artistes... Non, non, il n'y a chez nous que des gens raisonnables.

— Je veux bien le croire, Mr. Bloome, avait riposté l'inspecteur, mais donnez-vous donc la peine de m'accompagner.

Il se dirigea du côté du jardin hollandais et s'arrêta sous la fenêtre du salon rose où Lady Hélène avait l'habitude de se tenir.

— Regardez-moi ces dessins, Mr. Bloome, invita Randall.

— Juste ciel ! s'exclama le majordome, et cela dans *mon* jardin hollandais !

Sur le revêtement de granit gris, à deux pieds sous le rebord de la fenêtre, plusieurs dessins exécutés à la craie blanche se suivaient.

— C'est une véritable honte, gémit Mr. Bloome, faudra que je fasse enlever cela sur l'heure.

— Gardez-vous-en bien, répliqua l'inspecteur et dites-moi plutôt si ces figures vous disent quelque chose.

— Elles sont stupides, s'écria Mr. Bloome et elles ne me disent rien.

Randall les détailla et en fit une fidèle esquisse sur son carnet.

Elles se suivaient en droite ligne, et de gauche à droite on

voyait : un fusil crachant un jet de fumée ; un cheval ; une sorte de voiture, très grossièrement tracée ; une tête de mort.

Cela, Randall le consigna dans son rapport, mais son chef ne sembla pas y attacher bien grande importance.

Cinq jours se passèrent.

L'enquête avait été poussée jusqu'à Londres, mais n'avait pas donné plus de résultats qu'à Pendhill.

Le sixième jour, Mr. Bloome connut sa seconde émotion.

Outre le jardin hollandais, il avait à sa charge l'entretien du salon rose et s'en acquittait avec amour, à cause des cristaux rangés dans une exquise armoire vitrée. Il avait un faible pour les beaux cristaux, ainsi que pour les tulipes de Leyde.

Aussi ne permettait-il à personne d'y toucher.

Entre autres trésors, l'armoire contenait six coupes sur haut pied, du Val-Saint-Lambert, de teintes différentes.

Elles se suivaient chromographiquement de cette manière : Vert émeraude, topaze brûlée, lie de vin, pourpre ardente, orange pâle, bleu dégradé.

Cet ordre avait été décidé par Lady Hélène, très amoureuse, elle aussi, des cristaux et des teintes.

Mais Mr. Bloome réprouvait cette préférence et maintenant qu'il était seul à présider aux destinées des cristaux, il bouleversa leur prisme selon ses propres goûts, et notamment dans l'ordre suivant : pourpre ardent, vert émeraude, lie de vin, topaze brûlée, bleu dégradé, orange pâle.

— Cela tranche mieux, avait-il décidé.

Jugez de sa stupeur indignée en constatant ce sixième jour que les cristaux avaient été rangés dans leur ordre primitif.

Sa première idée fut de soumettre la domesticité sous ses ordres à un interrogatoire sévère, mais il se souvint alors qu'il était seul, avec Lady Hélène à posséder une clé de l'armoire aux cristaux.

— A moins d'avoir agi moi-même en une crise de somnambulisme, se dit-il, mais je ne me connais pas cette maladie, pas plus qu'une autre. Et il remit les coupes en place, selon sa propre préférence.

Le lendemain, il faillit se trouver mal en voyant qu'elles avaient de nouveau changé d'emplacement et repris leur ordre d'antan.

Cette fois-ci, Mr. Bloome eut peur.

— Mylady est morte et c'est son fantôme qui revient, balbutia-t-il.

Mais il n'était pas dépourvu de courage, et il résolut de faire le guet. Le soir venu, il vérifia toutes les fermetures et, lorsque les domestiques se furent retirés dans leurs chambres respectives, il s'installa sur une chaise dans un coin sombre du vestibule et attendit.

Les heures passèrent et, à la fin, le sommeil eut raison de la vigilance du maître d'hôtel.

Mais ce sommeil était léger, car soudain Bloome se trouva debout, très éveillé : dans le salon rose, il entendit le bruit clair des cristaux qu'on remuait. A pas de loup, il s'approcha de la porte et brusquement l'ouvrit toute grande. Une unique bougie électrique avait été allumée dans une des appliques, et, à cette faible clarté, Mr. Bloome vit une forme humaine, debout devant l'armoire. Au bruit de la porte ouverte, elle se redressa et le domestique en chef vit, devant lui, une des plus affreuses vieilles femmes qu'il lui fut jamais donné de voir sur terre.

Son visage était tanné comme du vieux cuir ridé et couturé du front au menton ; la bouche édentée fendait le visage comme un coup de sabre, des mèches d'une chevelure décolorée jaillissaient hors d'un madras malpropre, mais ce qui était de plus horrible en elle, c'étaient ses yeux : deux prunelles sanglantes, qui semblaient lancer des flammes.

— Rendez-vous, voleuse ! cria Mr. Bloome en étendant vers elle une main vengeresse.

Mais la mégère ne l'entendait pas ainsi.

Pour toute réponse, elle souleva une sorte de courte béquille sur laquelle elle s'appuyait et en assena un coup violent sur la tête du majordome. Mr. Bloome chancela, s'abattit sur le sol et y resta tout un temps sans connaissance. Quand il reprit ses esprits, la vieille avait quitté les lieux.

Le majordome téléphona immédiatement à l'inspecteur Randall qui arriva en bicyclette. Il resta jusqu'à l'aube, mais la clarté du jour n'apporta aucune lumière dans son enquête.

Une heure plus tard, il avait parlé téléphoniquement avec Harry Dickson, qui arriva sur les lieux dans la matinée.

2. Ce que découvrit Harry Dickson

Le détective, après avoir pris connaissance de l'exposé des faits, tourna immédiatement son attention vers le salon rose. Il s'y installa dans le fauteuil naguère occupé par la lady disparue, faisant face à Randall, nerveux et mécontent. Mr. Bloome, debout, semblait attendre des ordres qui ne venaient pas.

— J'aurais voulu faire prendre des empreintes digitales sur les coupes en cristal, déclara l'inspecteur, mais Mr. Bloome s'est empressé de les nettoyer avec soin !

— Qui donc ne l'aurait fait, répliqua Mr. Bloome avec colère, *mes cristaux...* souillés par le contact d'une vieille criminelle !

— Vous aimiez bien votre maîtresse, Mr. Bloome ? demanda Harry Dickson.

Les yeux du vieux serviteur se remplirent de larmes.

— Oh oui, elle était si paisible, si douce... ; elle n'a jamais dit un mot sur un mode plus élevé qu'un autre. Et puis elle disait si peu de chose. Si j'ose me permettre une légère critique en son endroit, c'est qu'elle manquait un peu de goût dans le rangement de ses cristaux, ainsi que... jour de Dieu !

Les traits du majordome se décomposèrent, et Dickson vit qu'il jetait des regards désespérés vers le jardin hollandais.

— Ma tulipe noire ! Regardez-là donc, messieurs, arrachée, piétinée... perdue !

Dickson et Randall virent en effet des pétales sombres joncher une des allées nettes du jardin.

Bloome tremblait comme une feuille.

— Mylady, n'aimait pas cette fleur... N'empêche qu'elle ne m'a jamais donné l'ordre de la faire disparaître, car j'avais eu beaucoup de peine pour la faire venir à bien. Oh, je me demande quel monstre hante notre chère maison !

— Nous y viendrons bientôt, mon ami, dit le détective, mais permettez-moi de vous poser une question, sans doute saugrenue : fait-on la cuisine à l'ail à Haveland-Manor ?

— De l'ail ! suffoqua Mr. Bloome, de l'ail... quelle abomination, jamais il n'en est entré la moindre gousse dans notre cuisine !

— Et pas non plus dans ce salon, sans doute, répliqua le détective. Eh bien, Mr. Bloome faites-moi le plaisir de respirer un peu longuement l'air de cette pièce.

Le majordome obéit.

— Malheur, gémit-il, *mes* cristaux ont été souillés, *mon* jardin violé et voilà que *mes* salons se mettent à sentir l'ail !

— C'est tout ce que le salon rose a à nous apprendre pour l'instant, dit Harry Dickson en se levant, mais ce n'est pas dénué d'intérêt.

Il se dirigea vers le jardin hollandais, suivi de Randall, pour examiner les dessins tracés sur la bordure de granit.

Mais à peine y furent-ils arrivés, que l'inspecteur fit un geste d'étonnement.

— On a ajouté une figure à ces dessins ! s'écria-t-il.

En effet, sous le cheval se trouvait tracée à la craie fraîche, une figure assez malhabile ressemblant à un chien.

Randall l'assura, mais Harry Dickson secoua la tête.

— Aussi peu habile que fut le dessinateur, ce n'est pas un chien qu'il a voulu reproduire mais un loup : regardez ces crocs acérés et puis cette queue pendante. Mais ce qui est curieux, c'est que cette esquisse n'est pas de la même main que celles de la première série. On serait tenté de croire que le mystérieux artiste a voulu compléter cette suite !

Ils en étaient là quand un jeune gamin accourut sur la route et s'arrêta de l'autre côté de la haie.

— L'agent de police ? demanda-t-il hors d'haleine d'avoir tant couru ; on me dit qu'il est ici.

Randall lui fit signe d'approcher.

L'enfant tenait dans sa main un petit paquet enveloppé dans un journal, et qu'il semblait porter avec répugnance.

— J'ai trouvé cela dans le bois, dit-il, dans un des gros pièges en fer que le garde forestier a posés. Hou... comme c'est vilain et malpropre ! Mais le maître d'école m'a dit que je devais le porter sans retard à la police.

Randall défit le paquet et poussa une exclamation de dégoût.

Un doigt maigre et recroquevillé, enduit d'un sang noir, venait de rouler sur le gazon de la pelouse.

Harry Dickson s'en saisit vivement et l'examina.

— Un doigt de femme, murmura-t-il, et de vieille femme... Voyons un peu...

Il le soumit à l'examen minutieux d'une forte loupe, et tout à coup son compagnon le vit blêmir.

— C'est horrible... presque inconcevable, balbutia-t-il à plusieurs reprises.

Il se tourna vers l'inspecteur, une flamme ardente dans le regard.

— Randall, je crains avoir découvert la clé du mystère... Je crains, m'entendez-vous ? Il nous faudra aller vite en besogne à

présent, mais qu'à cela ne tienne, j'ai mon auto, et elle peut faire de la vitesse. Mais, auparavant, il me faut un renseignement de la plus haute importance, que vous êtes apte à me fournir : une bande de bohémiens, de gypsies, a-t-elle séjourné récemment dans la contrée ?

— Mais oui, répondit l'inspecteur, bien que peu nombreuse en somme. Elle est partie ce matin, traversant le village dès les premières clartés du jour et se dirigeant sur Kingston. Ils ont pris la route d'Epsom.

— Appelez Bloome, il nous accompagnera, ordonna le détective.

— Eh bien, messieurs, avez-vous trouvé quelque chose ? demanda le majordome en prenant place dans la voiture aux côtés de Randall, tandis que Dickson se mettait au volant.

— Hélas, oui, répondit le détective d'une voix sombre. Mais à toutes les autres questions, il opposa un mutisme attristé.

Ils atteignirent la partie boisée qui précédait le fameux champ de courses d'Epsom, quand Randall s'écria.

— Les voilà !

On vit alors, cheminant sur la route forestière, un minable convoi, composé d'une unique voiture, suivie de quelques nomades et d'un homme monté sur un bon cheval bai.

— Halte ! ordonna le détective en s'adressant au cavalier qui semblait être le chef de la horde. Qui donc se trouve dans la voiture ?

L'homme tourna vers l'auto un visage couturé de terribles cicatrices et découvrit de féroces dents blanches dans un effrayant sourire.

— Une pauvre vieille femme qui s'est vilainement blessée, sir, et qui ne demande qu'à souffrir en paix.

— Nous ne l'en empêcherons pas, mais nous voulons la voir.

— Est-ce vraiment nécessaire ? D'ailleurs de quel droit, m'interpellez-vous ? dit l'homme avec hauteur.

— Police, gronda Randall, et faites vite, mon bonhomme, sinon les choses pourraient bien se gâter pour vous !

— Mon nom est Sarfin, comte Sarfin Zergadin, dit l'homme, mes papiers le prouvent.

— Entendu, monsieur le comte, mais dans votre patelin tout le monde est prince pour beaucoup moins, dit Harry Dickson à son tour. Obéissez !

Le cavalier se tourna vers l'un des bohémiens.

— Faites sortir Illona ! commanda-t-il.

La porte de la voiture s'ouvrit et une affreuse vieille descendit péniblement les hautes marches ; elle portait le bras droit en écharpe.

— Seigneur ! cria Bloome, c'est la vieille sorcière de la nuit dernière !

Harry Dickson la regarda attentivement, et un frisson d'horreur

le secoua.

— Je ne savais pas que « cela » existait encore, Sarfin, dit-il.

L'homme le considéra longuement.

— Cela... que voulez-vous dire, sir ?

— L'herbe des monstres...

Sarfin fit une horrible grimace.

— Ah, vous êtes un savant, vous, et je perdrais mon temps à vous mentir... Eh bien, oui, cela existe, puisque vous en voyez le résultat.

— Qui est cette vieille ? demanda Bloome avec horreur en voyant qu'elle s'approchait de lui.

— Bloome, dit Harry Dickson avec tristesse, attendez-vous à une terrible surprise, mon pauvre ami. Cette vieille, comme vous l'appellez n'est autre que votre malheureuse maîtresse Lady Haveland !

— Impossible, hurla le maître d'hôtel.

— Parlez, Sarfin, ordonna Harry Dickson.

— Soit, accepta l'homme aux cicatrices, et je serai bref.

» Mon nom est comte Sarfin Zergadin ; son nom à elle – et il désigna la femme du bout de son fouet – est Illona Srega. C'était ma fiancée, il y a près de trente ans de cela. Un jour, Lord Haveland vint en Hongrie, il devint amoureux de Illona, il lui promit le mariage et il l'enleva. Ils s'enfuirent en voiture à travers le désert herbeux, la Puzta. A cheval, je les ai poursuivis. J'allais les rejoindre au moment où une bande de loups les harcelait. Haveland en avait déjà abattu plusieurs quand j'arrivai. Je crois qu'à ce moment, j'ai d'abord voulu les débarrasser de leurs terribles poursuivants et j'ai fait feu sur la horde.

» Mais Haveland me récompensa mal : il tourna son arme contre moi, et je roulai par terre, frappé d'une balle en pleine poitrine.

» Les loups tournèrent leur fureur vers moi, et Haveland et la parjure parvinrent à s'enfuir.

» Par quel miracle ai-je pu sortir vivant de l'emprise des monstres de la Puzta ? Des paysans étaient accourus au bruit des coups de feu, et ils purent me sauver la vie. Mais regardez mon visage... et vous saurez ce que me coûta cette aventure. Oui, c'est ainsi que les loups arrangèrent mon physique...

» Et depuis... depuis j'ai vécu dans un unique désir : me venger ! Mais quelle vengeance aurait été assez terrible pour me satisfaire ?

» Une seule : l'herbe des monstres, elle qui, en vingt-quatre heures, transforme en un monstre sénile, comme vous en voyez un devant vous, une belle et opulente créature, comme était encore Lady Haveland.

» Cette mystérieuse drogue appartient à l'arsenal des poisons de nos grands-prêtres, mais ils la gardent jalousement.

» J'ai tout essayé pour l'avoir : promesses, menaces, ruses...

» Il m'a fallu près de trente ans pour arriver enfin à réussir.

» Il y a peu de semaines que je suis en sa possession ; un de nos patriarches, qui connaissait mes projets, me remit en mourant l'herbe redoutable.

» Les temps m'avaient ruiné, et je me suis joint à une troupe de gypsies qui retournait en Angleterre... Je suppose que vous êtes un détective, sir ?

— Mon nom est Harry Dickson !

Le nomade salua.

— Tant mieux..., cela m'évitera de parler beaucoup, car vous comprendrez. J'ai dessiné quelques figures sur le mur de Haveland Manor et Illona les a vues et les a comprises, elle aussi : Elles résumaient notre aventure dans la Puzta. Elle se rendit à mon appel... Une heure après, elle avait fait la connaissance de l'herbe aux monstres.

» Malgré l'âge elle était encore belle..., mais si vous aviez vu sa beauté se transformer à vue d'œil !

— Et vous lui avez fait manger de l'ail ! s'exclama Bloome.

— Elle ne le détestait pas étant jeune, railla Sarfin, et aujourd'hui elle en est gourmande. J'aurais voulu l'emmener avec moi, en Hongrie, pour assister à sa complète déchéance, mais vous êtes venus, et je dois vous la laisser.

Il regarda Bloome en ricanant.

— Vous n'aurez pas la vie facile avec elle, cher monsieur, gouailla-t-il. Telle que vous la voyez, elle est folle, mais cette folie ira en s'empirant de jour en jour. Comme vous la voyez, c'est une beauté, comparée à ce qu'elle sera dans quelques semaines... Et ainsi de suite, jusqu'au moment où les cabanons frémiront d'horreur à l'idée de l'admettre.

Il se retourna vers Dickson.

— Par deux fois, elle s'est déjà enfuie, pour retourner à son château où doivent l'attirer des habitudes d'antan. Je suppose qu'elle a déjà dû poser quelques actes qui ont été de nature à vous intriguer. Mais notez ceci, sir : il n'y a pas d'antidote à ce poison. Nos prêtres eux-mêmes n'en connaissent pas. C'est une drogue finale, s'il en est !

Il fit une courte pause, réfléchissant.

— Je ne sais si vos lois permettent de m'arrêter de ce chef, mais dans l'affirmative je m'y sou mets.

— Je vous arrête, dit Randall.

— Très bien, répondit le comte Sarfin en saluant.

Le lendemain, il s'était donné la mort dans sa cellule en s'ouvrant les veines des poignets.

Lady Haveland fut internée dans un asile spécial, trois semaines plus tard. Elle n'y vécut que trois mois.

Elle était devenue tellement effrayante que personne n'osait l'approcher.

CRIC-CROC,
Le mort en habit

1. Etrange entrée en matière

Rotherhite est un des quartiers les plus sinistres de Londres ; les agents n'y circulent jamais que par deux. Ses rues sont étroites et lugubres et sont entrecoupées de larges terrains vagues, où habitent quelques misérables zoniers en de croulantes masures. Ses tavernes sont des bouges où se réunit la lie de la population métropolitaine ; pourtant elles sont plus confortables que les assommoirs de Limehouse ou de Shadwell. Quelques-unes sont célèbres, tant dans les annales du crime que parmi les touristes amateurs de « tournées des Grands-Ducs » de célèbre mémoire. L'une d'elles, « Le Requin bleu », en est certes la reine. À ses destinées préside le gros Piffny, un ancien de la marine marchande, d'un abord cordial et enjoué. Piffny est un malin, qui a bien soin de ne pas se mettre la police à dos, mais ce n'est pas un indicateur, malgré les offres alléchantes qui lui ont été souvent faites dans ce sens.

La taverne n'est pas grande. La salle de consommation ne comporte qu'une dizaine de tables, très serrées. Un large comptoir barre complètement le mur du fond et une haute fenêtre le surmonte. La lumière ne passe que par celle-ci, car il ne faut pas compter sur celle qui donne sur la rue, toujours voilée de rideaux épais.

Un après-midi de mai, un jour froid et pluvieux, Piffny rinçait des verres dans l'immense baquet de zinc, surveillant, d'un œil en apparence indifférent, deux tramps miséreux, cassant une maigre croûte à l'une des tables et ne s'offrant que des verres de petite bière.

Un client entra.

Il portait un gros ulster, et une casquette de voyage rabattue sur l'oreille lui donnait un air débraillé.

Piffny le reçut par une œillade.

— Bonjour Skeery, murmura-t-il.

— Quelqu'un viendra pour moi, dit Skeery à voix basse.

— Passez par la ruelle quand vous aurez vidé votre verre, répondit Piffny sur le même ton, et entrez dans la cuisine... Ensuite vous savez...

À ce moment, un des tramps fredonna un refrain de matelot et Skeery se retourna vers lui.

— Prendrez-vous un verre, les garçons ? proposa-t-il brusquement.

— C'est à voir, répondit le chanteur.

— Pour sûr pas de l'orangeade.
— Ni une camomille, fit l'autre.
— Un toddy au genièvre pour moi, et un grog au cognac pour le compagnon, dit à nouveau le chanteur.
Skeery respira et fit un signe d'intelligence au patron.
— Inutile de passer par la ruelle ; ces deux amis-là en seront, dit-il.

Piffny fit signe qu'il avait compris et apporta des verres remplis. Après avoir bu, les hommes passèrent dans l'arrière-boutique, puis dans la cuisine, où un escalier tournant conduisait à l'étage.

Ils le gravirent et poussèrent la porte d'un petit salon, très confortablement meublé, où ils s'installèrent dans des fauteuils, auprès d'un bon feu.

— On ne se connaît pas, dit. Skeery, mais qu'importe puisque vous avez été appelés par LUI. Mon nom est Skeery.

— Prestock... Jim Prestock, répondit l'homme qui avait chanté.

— Ned Sullivan, dit l'autre.

— Ce sont des noms comme les autres, et ils me conviennent, répondit Skeery d'un air d'autorité. Nous n'avons qu'à attendre. Je ne sais rien.

— Ni nous, firent les autres en écho.

Piffny n'apporta pas de nouvelles consommations et les trois ne semblaient pas songer à en redemander ; ils se contentèrent de fumer de nombreuses cigarettes, en écoutant la pluie bourdonner aux vitres.

Il commençait à faire sombre, quand un pas se fit entendre dans l'escalier, et quelqu'un poussa la porte.

— Harfang ! dit Skeery avec une nuance de déception dans la voix.

Le nouveau venu, un homme d'une trentaine d'années, convenablement mis, haussa les épaules.

— Si vous vous attendez à ce qu'IL se dérange pour vous ! dit-il avec dédain. Il me faut m'entendre avec vous trois, et la besogne ne sera pas mince, à ce qu'il paraît. Il faut être ce soir dans Sheldonstreet, avec l'auto. Sullivan conduira. Prestock sera assis à côté de lui, pour donner un coup de main et tenir la portière ouverte. Vous, Skeery, vous attendrez à l'entrée des artistes du petit théâtre de Drury-Lane. Vous et moi nous encadrerons le particulier qui, à un certain moment, entrera dans la voiture. Ensuite, nous le conduirons ici, au salon de réception.

— Hein ? sursauta Skeery.

— Comme je l'ai dit !

— Il ne nous arrive plus souvent de travailler d'une manière aussi sérieuse, affirma Skeery. Dites donc, Harfang, j'avais espéré le

voir... LUI, mais c'est vous qui êtes venu.

Il ajouta tout bas :

— Je ne l'ai jamais vu.

Harfang branla gravement la tête.

— Je pourrais me vanter, mais ne le ferai pas ; moi non plus, Skeery, je n'ai jamais vu SON visage. J'ai entendu sa voix, et après cela, je vous le jure, on ne l'oublie pas.

Il passa lentement la main sur ses joues rasées.

— Le salon de réception, murmura-t-il. Bigre, je boirai volontiers quelque chose avant cela !

— Soit ! Appelez Piffny !

Le tavernier répondit à l'appel d'une sonnette et reçut la commande : du whisky vieux et très sec.

Quand il eut servi ses clients, Harfang tira une liasse de banknotes de sa poche et se mit à compter les coupures.

— Dix livres d'avance à chacun, tels sont les ordres, dit-il. Vingt-cinq livres pour Piffny.

Le tenancier eut un geste de surprise.

— Dois-je comprendre, Harfang, murmura-t-il, que ce soir...

— Le salon de réception, oui, répliqua sèchement Harfang.

Les joues rubicondes du gros homme prirent une teinte livide.

— Qu'il en soit selon SES désirs, dit-il à mi-voix, et sa main trembla en ramassant les billets de banque.

Peu de temps après, les trois hommes se séparèrent et chacun d'eux partit dans une direction différente.

Cric-Croc...

Nom de la plus grande épouvante...

Voici le premier acte qu'il posa, face au public et qui lui valut, sur le coup, une effroyable et mystérieuse renommée :

Au petit théâtre de Drury-Lane, la troupe se trouvait réunie pour la représentation générale d'un nouveau drame de Périclès Holdon : *La Tour de Cristal*. Périclès Holdon était un auteur en vogue, qui avait la faveur du grand public, bien que ses pièces manquassent souvent de valeur artistique ; mais elles étaient riches en situations poignantes et péripéties angoissantes, fort au goût des spectateurs.

Aujourd'hui ce n'est qu'une répétition générale, préparant la première du lendemain. La direction n'a lancé qu'un nombre restreint d'invitations.

Dans la salle se trouvent les critiques et quelques journalistes amis, quelques habitués aussi, ainsi que les commanditaires de l'établissement. Parfois sur scène, parfois dans les coulisses, se tiennent Périclès Holdon et son secrétaire Alex Winstrop.

Les deux premiers actes se sont passés à la satisfaction de tous,

le troisième approche de la fin.

L'héroïne criminelle, Lady Redham, dont le rôle est tenu par la brillante Gladys Faines, s'apprête à poignarder le comte Rupert Felzen, au moment où la police fait irruption dans le salon.

Périclès Holdon et Winstrop se tiennent à l'écart sur le plateau. Ils attendent beaucoup de cette scène et désirent la régler dans ses moindres détails. Lady Redham lève son arme.

À cet instant un bruit bizarre éclate : « Cric-Croc » et par trois fois se répète. Puis un placard de chêne s'ouvre au plan milieu de gauche.

Winstrop, ahuri, s'écrie :

— Qu'est-ce cela ?... Ce n'est pas dans la pièce !

Holdon ouvre de grands yeux étonnés.

Un homme est debout dans le placard. Il est en tenue de soirée et porte un chapeau haut de forme ; il tient la tête baissée.

Soudain, il bondit en avant, saisit Gladys Faines à bras le corps et l'emporte. Les acteurs restent interdits. Seuls Holdon et son secrétaire, comprenant qu'il se passe quelque chose d'anormal, s'élancent.

La ravisseur se renfonce dans le placard dont les portes se referment, mais auparavant il a tourné vers eux son visage.

Horreur ! Une large tête de mort grimaçante et rien de plus.

Holdon, auquel se joignent à présent les acteurs et les machinistes, s'élancent derrière le décor. Un tumulte s'éleva dans la salle.

Ils ne retrouvent ni l'homme à la tête de mort, ni l'actrice, mais ils constatent qu'ils ont disparu dans les sous-sols de la scène, par une trappe du plancher. La foule grossit. On explore les caves. On y trouve un cadavre, celui du garçon de scène préposé à la manœuvre des trappes.

Cette fois-ci, de vrais agents de police, et non des figurants arrivent à la rescousse, mais les recherches demeurent vaines.

Il est vrai qu'on découvre sur un des portants, tracé au charbon de bois en lettres géantes : *Cric-Croc*.

Dans la même soirée, Scotland Yard, absolument dérouté, se met en relations avec Harry Dickson.

Le grand détective n'est pas plus heureux que les délégués de la police métropolitaine, mais avant de quitter le théâtre il s'adresse au directeur.

— Il n'y a rien d'anormal dans votre bureau, sinon une éraflure fraîche sur la peinture de votre coffre-fort.

Le directeur pousse un cri d'angoisse.

— J'y avais déposé ce matin deux mille livres que j'ai touchées à la banque, et ce soir j'en ai ajouté mille autres apportées par un de

mes commanditaires.

— Voyons le coffre-fort, propose le détective.

Le coffre-fort est vide, ratissé...

À minuit, quatre journaux de Fleetstreet paraissent en éditions spéciales, relatant en grosses lettres l'apparition de « Cric-Croc » le mort en habit, sur la scène du petit théâtre, l'enlèvement de Gladys Faines et le vol des trois mille livres.

Le lendemain soir, le directeur d'une de ces feuilles reçoit un paquet anonyme contenant trois mille livres en billets, avec ces mots :

Pour remettre à cet imbécile de Lissetsky, directeur du petit théâtre de Drury-Lane, avec le bon conseil de changer le système de son coffre-fort.

La nuit de l'enlèvement, et le jour qui suivit, Skeery, Prestock et Sullivan restent en permanence à l'auberge du « Requin Bleu », dans un état d'énervement qui croît d'heure en heure.

Au courant de la soirée, un matelot ivre entre dans l'établissement, y fait un peu de dépense et se retire. Après son départ, Piffny trouve derrière son comptoir une lettre à l'adresse de Skeery.

Celui-ci en prend connaissance et devient aussitôt pâle comme un mort.

— Cinquante livres pour chacun, dit-il enfin, avec l'ordre de prendre le large, n'importe où. Londres brûle pour nous.

Sullivan part le premier, se dirigeant vers le Railway Goods Depot. Alors qu'il passe à hauteur du passage à niveau non gardé, il est poussé, rudement dans le dos et s'étale sur la voie ferrée au moment où une locomotive en manœuvre arrive à toute vapeur. L'homme est nettement coupé en deux.

Prestock quitte l'auberge un quart d'heure plus tard. Il atteint le Grand Surrey canal, et veut le traverser à la hauteur d'Old Kentroad.

Un coup de sac de sable assené sur le crâne le jette par terre ; trois secondes plus tard, il disparaît dans les eaux du canal et ne remonte plus à la surface. Skeery quitte le « Requin Bleu » par la ruelle.

— Plop ! Plop !

Deux coups tirés par un revolver muni d'un silencieux, et Skeery s'abat sans un cri.

Une petite voiture Moriss sort de l'ombre, s'arrête. Une ombre en descend, prend le cadavre, le dépose dans l'auto et disparaît dans la nuit.

Peu après, un dancing de réputation douteuse, « Le Pingouin Chahuteur » déverrouille ses portes, car c'est l'heure de l'ouverture.

Bientôt une clientèle fort mélangée y fait son entrée ; le dancing se situe dans Union Street, près de Southwark Park, qui est assez voisin de Rotherhite et partage avec lui sa fâcheuse renommée.

Un gentleman au teint basané, dont le visage se barre d'une forte moustache noire, est parmi les danseurs et y est fort acclamé.

— Hip hip hurrah pour l'Américain ! Et Viva l'Argentin.

Don Pedro Suarez dépense l'argent sans compter au « Pingouin Chahuteur ».

Dans un coin de la salle, un homme en costume de capitaine de la marine marchande fume posément sa pipe et boit de la bière.

Ce n'est pas un gros client, et personne ne le remarque ; les garçons le servent avec quelque dédain, et aucune des dancing-girls ne songe à venir demander une place à sa table.

Personne ne parle de Cric-Croc. Personne n'y songe peut-être.

2. La menace

Qui est Mr. Earl ? On ne le lui connaît pas de titre défini, mais quand il entre dans un des bâtiments d'un ministère quelconque, on voit aussitôt une envolée respectueuse de chapeaux, et Mr. Earl répond affablement à tout le monde, depuis le plus humble huissier de salle jusqu'au plus hautain chef de division. Mais lorsque Mr. Earl se trouve en face d'un des grands manitous, même un ministre, entre les quatre murs d'un bureau, il prend un air d'autorité qu'on n'attendrait jamais de cet homme à mine d'instituteur de village, à barbiche grise et à lunettes.

Car Mr. Earl, c'est la grande finance. Il représente la Banque, le Crédit, avec toutes les majuscules désirables. Midland Bank, General Settlements, Universal Gold Co ... Tout cela, c'est Mr. Earl.

— Mon cher Earl... commença le secrétaire général de l'Intérieur.

— Mon cher secrétaire général, dit Mr. Earl en lui coupant la parole, quand aura-t-on arrêté Cric-Croc ?

Un profond soupir lui répondit.

— À vrai dire, c'est à mon collègue de la Justice qu'il faudrait poser cette question, mais je puis vous répondre, mon cher Earl...

— À la façon de tout le monde : Cric-Croc court toujours et continuera à le faire encore pendant longtemps, riposta froidement Mr. Earl. Dois-je vous rappeler ses exploits des derniers jours ?

— Vingt mille livres sterling enlevées en plein jour à la Midland, murmura le secrétaire. Un camion transportant pour cinquante mille lingots d'or à destination de l'Universal, détourné de sa route, et retrouvé vide sur le chemin de Douvres avec les cadavres de trois convoyeurs.

Mr. Earl haussa les épaules.

— Bah ! je suis homme à supporter cette perte, mais que savez-vous de Miss Landon ?

— La dactylo-secrétaire des Settlements qui a disparu ? demanda négligemment le secrétaire.

Derrière leurs verres, les yeux de Mr. Earl lancèrent un éclair redoutable.

— Précisément, mon cher secrétaire, Miss Hermine Landon, ma secrétaire personnelle. On remplace les bank-notes et les barres d'or, mais non Miss Landon. Je veux qu'on la retrouve, sinon je m'opposerai

à l'ouverture de certains crédits que me demande votre gouvernement, si peu soucieux de la sécurité de ses citoyens.

— Bonté divine ! clama le secrétaire, sidéré par cette menace.

— Qui est Pedro Suarez ? demanda Mr. Earl avec calme.

Le fonctionnaire, qui commençait à suer à grosses gouttes, vit quelque diversion dans la nouvelle question, et il s'empressa de décrocher le téléphone.

— Le poste des huissiers ? Le superintendant Goodfield s'est-il déjà présenté au ministère ?

— Il se trouve en ce moment au bureau n° 2 des expéditionnaires, sir, fut la réponse.

— C'est ici qu'il devrait être. Allez le prévenir que je l'attends sur-le-champ.

— Très bien, sir !

Le secrétaire respira, car il voyait en Goodfield un bon paratonnerre aux froides colères du redoutable Mr. Earl.

Quelques instants après, on frappa à la porte du cabinet et Goodfield entra. Le brave superintendant de Scotland Yard avait son visage des mauvais jours. Il était pâle et avait maigri, des poches d'ombre se dessinaient sous ses yeux et il roulait nerveusement son chapeau entre ses doigts.

— Monsieur Goodfield, dit sévèrement le secrétaire général, je crains ne pouvoir vous féliciter. Un terrible bandit continue à hanter Londres, et vous ne lui avez pas encore assigné la place qui lui convient : une cellule forte à Newgate. En attendant, veuillez nous dire ce que vous savez au sujet du sieur Pedro Suarez.

Le superintendant passa la langue sur ses lèvres sèches. Il n'en menait pas large, le pauvre homme !

— Rien que des renseignements excellents, sir. Nous avons câblé à Buenos Aires. Il possède de grosses propriétés dans le hinterland argentin et son crédit en banque se chiffre par de gros montants. Il dépense beaucoup et semble fort se plaire en galante compagnie. C'est un homme sans éducation et, au Pullman-Hôtel, où il est descendu, il fait le désespoir du personnel. Mais il paye bien, et pour une direction d'hôtel c'est un des points principaux.

— Très bien, Goodfield, mais le premier bobby venu nous en aurait appris autant, observa le secrétaire d'une voix menaçante.

— Même le plus petit employé d'un de mes établissements aurait trouvé mieux, monsieur le superintendant, dit Mr. Earl d'une voix suave. Il saurait que le Mr. Pedro Suarez, qui habite pour le moment Londres, n'a rien de commun avec celui qui est parti de Buenos Aires il y a trois mois pour visiter l'Europe. Quant à votre homme, si vous me permettez de m'exprimer de la sorte, il dépense en effet beaucoup, mais ne possède pas un shelling dans la moindre

banque d'Angleterre.

De la poche de son habit, Mr. Earl tira un portefeuille fatigué, blanchi sur les coutures, et y puisa deux coupures de cinquante livres chacune.

— Voici les billets donnés en paiement d'une orgie faite hier, au « Pingouin » à Southwark-Park. Veuillez en regarder les numéros, monsieur le superintendant, et vous constaterez avec satisfaction qu'ils figurent sur la liste des bank-notes volées à la Midland Bank.

— Palsembleu ! gronda Goodfield, qui s'y connaissait en jurons archaïques. Je vais, de ce pas, remplir un mandat à son nom !

— Vraiment ? fit ironiquement Mr. Earl. Gardez-vous en bien, je vous en prie, car Mr. Pedro Suarez n'aurait nulle difficulté à vous en expliquer la provenance.

Goodfield capitula, mais un sourire malin plissa ses yeux fatigués.

— Puis-je vous demander, monsieur Earl, de vouloir patienter quelques minutes encore ? Harry Dickson m'a donné rendez-vous pour onze heures, dans le cabinet de Mr. le secrétaire général.

Earl leva la tête et eut un geste approuvateur.

— Ah !... Enfin, Scotland Yard s'est décidé à faire quelque chose d'intelligent ! Mes compliments, monsieur le superintendant.

— En attendant Dickson nous fumerons un cigare, dit avec joie le secrétaire en tendant une boîte de magnifiques Henry Clays à ses visiteurs.

— Et nous parlerons d'autre chose, dit Mr. Earl.

Mais ils n'échangèrent que de vagues lieux communs, l'œil rivé sur la pendule du bureau dont les aiguilles tournaient trop lentement à leur gré.

Onze coups avaient à peine fini de s'égrener dans le silence de la pièce, qu'un huissier annonça :

— Mr. Harry Dickson.

Vêtu d'un ulster mouillé par la pluie, un feutre détrempé dans une main, l'autre tendue, le détective s'avança.

— Bonjour, messieurs... Un vrai temps de Londres, n'est-il pas vrai ?

Immédiatement son regard tomba sur les deux bank-notes que Mr. Earl avait laissées bien en vue sur le bureau.

— Ce bon Cric-Croc ! dit-il d'un ton légèrement gouaillieur. Il met rudement à l'épreuve l'honnêteté des facteurs des postes, en leur faisant trimballer de simples enveloppes remplies de billets de banque. Vous les avez reçues à votre courrier du matin, monsieur Earl ?

Le vieillard approuva d'un simple geste.

— Pedro Suarez les gagna avant-hier dans un tripot voisin de Charing-Cross et les dépensa hier au « Pingouin Chahuteur », qui est

une de ses retraites favorites, continua Harry Dickson. Malheureusement...

— Ah, fit Mr. Earl. Il y a déjà un « malheureusement ».

— Je l'avoue. Mon élève Tom Wills a perdu la trace d'un certain officier de marine qui cueillit délicatement ces billets dans la poche du waiter, qui venait lui-même de les recevoir en paiement. C'est dommage : j'aurais donné gros pour connaître l'identité de cet habite pickpocket.

— Et Pedro Suarez, connaissez-vous son identité, monsieur Dickson ? demanda aigrement le secrétaire général.

— Pour le moment c'est toujours Pedro Suarez, et cela me suffit, riposta le détective avec calme. Il quitte aujourd'hui le Pullman-Hôtel, où décidément il devenait intolérable, pour occuper une honorable maison bourgeoise dans Holborn. Tenez, si cela vous intéresse, c'est celle de ce pauvre Périclès Holdon, qui en voit de dures pour le moment.

— Holdon, l'écrivain ? demanda le secrétaire. Il est vrai que la fermeture du petit théâtre doit faire une brèche dans ses revenus d'auteur.

— Je ne vous l'envoie pas dire, monsieur le secrétaire ; Holdon est désespéré. Il doit restreindre son train de vie. Il occupait une magnifique maison dans Holborn, qu'il vient de louer contre un prix, ma foi exorbitant, à ce Sud-Américain sans éducation, se retirant lui-même dans un appartement confortable, mais sans richesse extravagante.

— Je n'aime pas ses pièces, répliqua le secrétaire, et personne n'ignore qu'il se contente de les signer, après que son secrétaire Alex Winstrop les a écrites !

— Pauvres mœurs littéraires, renchérit Harry Dickson.

Mr. Earl se tourna brusquement vers le détective.

— Pourrez-vous retrouver Miss Hermina Landon, monsieur Dickson ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Et vos lingots et vos livres sterling également ? Sans doute, monsieur Earl.

Le vieillard eut un geste de colère.

— Je vous ai demandé de retrouver Miss Landon, et pour ce qui concerne l'argent et les barres d'or, eh, bien !... je m'en fiche. Retrouvez-moi, Miss Landon et rien qu'elle, entendez-vous ?

Il s'était levé, et sa voix s'était faite tour à tour suppliante et coléreuse.

Harry Dickson était devenu soudainement grave.

— Miss Faires... Miss Landon, murmura-t-il, saviez-vous qu'il y a une troisième disparue depuis cette nuit ?

— Non ? s'écria Goodfield. Nous n'en savons encore rien !

— Parce que le frère de Miss Martha Marbury s'est adressé immédiatement à moi.

— Martha Marbury, la danseuse de caractère ? demanda le secrétaire général.

— Elle-même ! C'était une jeune fille très sérieuse, qui gagnait d'ailleurs beaucoup d'argent avec son art, répondit Harry Dickson. Elle dansait dans un cercle privé du Strand, cette nuit, et ne l'a quitté qu'à quatre heures. Comme le temps était mauvais, elle avait fait avancer un taxi. Le portier du club la vit partir dans la direction de l'Embankment. Depuis, on est sans nouvelles d'elle.

— Si j'offrais une importante prime à qui retrouverait Miss Landon ? proposa Mr. Earl.

— Je crains que ce ne soit inutile, sir !

— Et pourquoi ?... Pourquoi ? Expliquez-vous donc, détective de malheur !

— Miss Paires, Miss Landon et Miss Marbury sont parmi les plus belles jeunes filles de Londres, si elles ne sont pas les plus belles, répondit Dickson.

Earl poussa un cri sauvage.

— Je ne veux pas... je ne veux pas comprendre ! hurla-t-il.

Harry Dickson lui jeta un regard plein de pitié.

— Goodfield vous dira comme moi, sir, que nous ne possédons aucune preuve contre Pedro Suarez !

— Suarez ! rugit Mr. Earl. Toujours cet infernal Suarez. Que vient-il faire dans ces enlèvements ?

— Hm... Peut-être rien, peut-être beaucoup, répliqua Harry Dickson. Il envoyait des fleurs à Miss Gladys Faires ; il ennuyait Miss Marbury qui l'envoyait paître avec éclat et quant à Miss Landon...

— Mais Miss Landon n'est pas une théâtreuse ! cria Mr. Earl.

— Je vous l'accorde. Toutefois elle accepta deux ou trois rendez-vous du señor Suarez et fit même une promenade avec lui en automobile vers les sources de la Tamise !

Mr. Earl n'était plus l'inoffensif vieillard de tout à l'heure, mais un véritable tigre en fureur.

— Poules mouillées... Je dirai à quelqu'un de ma connaissance à la Chambre des communes ce que je pense de la police métropolitaine et des fonctionnaires des ministères. Comme si cela ne sautait pas aux yeux que Pedro Suarez et Cric-Croc sont une seule et même personne.

— Voilà votre erreur, répondit Harry Dickson avec calme. C'est que cela ne saute pas aux yeux du tout.

— Je suppose, Goodfield, dit le secrétaire, que cet individu est pris en filature par vos hommes.

— Qui ne le quittent pas d'une semelle, sir ! répondit fièrement

le policier.

— Et qui constatent qu'il ne commet rien de répréhensible, acheva Harry Dickson.

L'huissier frappa à la porte.

— Lord Eversham, Sir Holdon et son secrétaire Winstrop, dit-il avec un profond salut.

— Qu'ils attendent, ordonna le secrétaire général. Mais Harry Dickson retint le garçon de salle.

— J'aimerais beaucoup que Mr. le secrétaire général changeât d'idée et laissât entrer ces messieurs, dit-il.

Le fonctionnaire le regarda avec étonnement.

— Si vous y tenez...

— Certainement, sir !

Aussitôt, un ordre contraire fut donné au garçon de salle.

Les trois gentlemen entrèrent et s'inclinèrent.

Lord Eversham, long et mince : un échalas terminé par une tête d'oiseau, vêtu de la plus impeccable façon ; Holdon, les traits tirés, les épaules voûtées, Winstrop, chétif et insignifiant dans un complet de confection étriqué.

Lord Eversham, membre de la Chambre des communes pour un quartier suburbain de Londres, voulut prendre la parole.

Il s'embarrassa dans sa première tirade, fit la grimace et finit par dire :

— Au fait, je crois que mon ami Holdon est encore mieux au courant que moi.

— Pardon, corrigea le dramaturge en manifestant un peu d'énervement, je pourrais peut-être mieux m'expliquer que mon ami Eversham. J'ai appris, monsieur le secrétaire général, que virtuellement c'est vous qui avez en main les fils de l'affaire Cric-Croc.

Le fonctionnaire esquissa un pâle sourire.

— Les fils... en tout cas pas les ficelles, car je ne les tire pas, sinon je ferais marcher Cric-Croc tout droit vers Newgate.

— Un peu d'esprit vient toujours à propos, répliqua aimablement Périclès Holdon, mais hélas, pour ce que j'ai à vous raconter, il ne me faudra pas me mettre en frais. Lord Eversham, mon ami...

L'échalas salua avec suffisance.

— Donc, Lord Eversham, dont l'amitié m'honore, s'était ému de mes revers. Il n'ignore pas que la fermeture du petit théâtre de Drury-Lane équivaut pour moi à un véritable cataclysme. Lord Eversham est un mécène, un ami des arts et des écrivains. Il décide donc de commanditer le Pantanelli-Théâtre, ou ancien théâtre italien, à condition que mes pièces y soient représentées.

Le directeur ne demandait pas mieux, mais ce matin, ce

gentleman, ainsi que Lord Eversham et moi-même, nous reçûmes un avis identique. Il vous suffira de le lire, pour connaître la menace qui plane sur nous.

Eversham et Holdon déposèrent sur la table une même feuille dactylographiée, d'ailleurs doublée au carbone :

J'interdis à quiconque de commanditer un théâtre où se jouent les pièces d'Holdon – qui ne sont pas de lui d'ailleurs, mais qui n'en demeurent pas moins mauvaises – d'accepter une commandite du genre lorsqu'il s'agit de représenter ces navets.

Et même de représenter l'un d'eux. Sinon j'agis à ma façon coutumière.

*Cric-Croc,
Le mort en habit.*

— Obéirez-vous ? demanda Harry Dickson qui avait, lui aussi, pris connaissance de cette menaçante épître.

— Jamais ! rugit Périclès Holdon.

— Vous... vous dites ? balbutia Eversham... Enfin, je dis aussi : jamais !

Le pauvre Winstrop se tordit nerveusement les mains.

— C'est dangereux, messieurs, fit-il d'une voix suppliante. Ce Cric-Croc est un être vraiment effroyable. Moi, je l'ai bien vu... et j'oserais presque affirmer qu'il ne portait pas un masque, mais que son horrible tête était bien réelle.

— Taisez-vous, imbécile ! gronda Holdon.

— Certainement, sir, fit humblement le secrétaire en baissant le front.

— Que venez-vous me demander, messieurs ? interrogea le secrétaire général.

Lord Eversham se dressa sur ses ergots.

— Exiger, voilà le mot qu'il faut employer, sir ! dit-il avec aigreur. J'exige que ce misérable ne puisse entraver notre volonté.

— On jouera ce soir même *La tour de cristal* au Pantanelli Théâtre, affirma Holdon avec force, et nous demandons...

— Exigeons, rectifia Lord Eversham.

— Exigeons donc qu'une force de police suffisante soit détachée afin que la pièce passe sans encombre.

— Ce que vous demandez est trop juste pour qu'on ne vous l'accorde point, répondit le secrétaire général.

Eversham eut une grimace satisfaite.

— Qui remplacera la pauvre Miss Gladys Faires ? demanda Harry Dickson.

— Lilian Merrydale jouera le rôle au pied levé, répondit Holdon. Elle connaissait le rôle du reste, puisqu'elle servait de

doublure à Miss Gladys.

— C'est une bien jolie femme, dit rêveusement le détective.

Holdon haussa les épaules.

— Elles le sont toutes sur scène, mais ce qui est certain c'est que Lilian est une bonne artiste.

— J'ai peur ! clama soudain une voix effrayée. Pour rien au monde, je ne veux revoir le terrible mort en habit !

— Eh bien, froussard, vous irez vous mettre au lit avec une camomille, ricana Holdon à l'adresse de son secrétaire, vert de terreur.

— Pourquoi n'obéissez-vous pas ? se désespéra le pauvre scribe. Patientez donc ! Ces messieurs de la police ne tarderont pas à mettre la main sur cet affreux bandit, et alors on pourra jouer toutes les pièces imaginables sans devoir risquer sa peau !

— Suffit, trancha Holdon. Faites-moi le plaisir de ne plus vous mêler à cet entretien, Winstrop.

— Goodfield, dit le secrétaire, ce soir vous serez de garde au Pantanelli avec vingt hommes résolus.

— Vingt-cinq, renchérit Lord Eversham.

— Soit, nous disons vingt-cinq, se résigna le fonctionnaire.

Le trio se retira, et aussitôt Goodfield laissa libre cours à sa méchante humeur.

— Si c'est pas malheureux de devoir écouter sans mot dire de pareils paltoquets, maugréa-t-il.

— À votre tour, monsieur Dickson ! Que décidez-vous de faire ? demanda le secrétaire général.

— De surveiller Miss Merrydale, dit le détective. C'est la seule personne qui m'intéresse dans leur combinaison.

3. Le nouveau patron du « Requin Bleu »

Mr. Piffny, patron du « Requin Bleu », se versa une large rasade de rhum et, s'accoudant à son comptoir, laissa errer ses regards sur la taverne solitaire. Quatre heures de l'après-midi était d'ailleurs une heure neutre pour son établissement, plus fréquenté de nuit que de jour. Mais, en ces moments, la clientèle chômait visiblement et, souvent, Piffny pouvait poser les volets et fermer sa porte sur le coup de dix heures.

— C'étaient de bons clients, murmura-t-il en se parlant à lui-même, et je n'en aurai pas de sitôt qui les valent.

Son regard se fit tout à coup attentif.

Derrière le comptoir, presque au ras du plancher, une petite lueur venait de clignoter puis de s'éteindre.

— Tiens, tiens, se dit le barman.

Néanmoins, il ne quitta pas sa pose indifférente.

Un pas précautionneux s'éleva dans l'arrière-boutique et Piffny se mit à siffloter une marche militaire de Souza.

— Une bouteille et deux verres, dit une voix étouffée derrière la porte.

À l'entendre, Piffny sursauta et une ride barra son front.

— Celui-là, au moins, on ne l'a pas eu, grommela-t-il.

Il prit une bouteille de rhum cachetée, deux grands verres à pied et monta à pas lents l'escalier qui conduisait au petit salon de l'étage.

Un homme, vêtu d'un grand havelock au collet relevé, l'attendait, les jambes écartées, devant le feu.

— Harfang, dit doucement l'aubergiste. Je vous croyais au diable, vous aussi.

— Je suppose que je n'en ai pas été loin, grommela l'homme avec une rage contenue. Ils y ont tous passé, Piffny. On a repêché le cadavre de Skeery à Sheerness. Les trois sont au complet dans la mort, à présent.

— Et vous, Harfang, demanda le tenancier avec sollicitude, vous sentez-vous visé à votre tour ?

Harfang secoua pensivement la tête.

— Je ne pourrais le dire, mais je ne le crois pas. Je ne me suis pas caché durant ces derniers jours et rien de fâcheux ne m'est arrivé.

— Je connais votre tête, Harf. Quelque chose a dû changer

depuis peu, pour vous.

— Oui, répondit l'autre évasivement, mais je ne marche plus.

— Harf, nous nous connaissons depuis toujours, dit Piffny, j'ai confiance en vous et vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi. Vous êtes un homme instruit, et moi je ne suis qu'un vieil ignorant, mais j'ai quelque expérience dans la vie...

— Où voulez-vous en venir ? demanda sourdement Harfang.

— Pour le compte de qui travaillez-vous ? demanda brusquement l'aubergiste.

Harfang sursauta et ne répondit pas tout de suite.

— Je ne le sais pas, finit-il par avouer. Il paie, et paie bien ; l'ouvrage qu'il me donne à faire n'est pas difficile, après tout. Il semble être au courant de tout ce que nous savons et de ce que nous pouvons faire.

— Mais qui est-ce ?

Harfang prit une longue gorgée et jeta un reste de rhum dans le feu, qui lança une haute flamme bleue dans la cheminée.

— Je connais sa voix... Diable, elle sait donner des ordres. Elle a sonné à mes oreilles dans la rue, dans ma chambre même, sans que j'aie pu dire d'où elle venait. Je vous avoue que je n'ai jamais trop cherché à le savoir, car cela ne devait pas être de nature à lui plaire.

— Savez-vous quoi, Harfang ? répliqua Piffny. Ce n'est qu'une idée après tout, mais le vieux Piffny en a parfois de bonnes. Votre patron... eh bien ! c'est Cric-Croc, le mort en habit, dont tous les journaux parlent !

Harfang lui imposa rudement silence.

— La ferme, Piffny ! gronda-t-il d'une voix angoissée, Cric-Croc ! Oh, c'est... ce n'est pas imaginable.

J'en sais peut-être plus que bien d'autres là-dessus, et pourtant je ne sais rien...

— Vous êtes saoul, Harf, dit sévèrement l'aubergiste, car ce n'est pas un langage d'homme raisonnable que vous tenez là !

Les traits d'Harfang se crispèrent.

— Pourtant je ne pourrais m'exprimer autrement, Cric-Croc... Ce n'est pas Cric-Croc et c'est Cric-Croc tout de même ! Je ne suis pas saoul et je n'ai jamais été plus sincère et plus raisonnable qu'en ce moment, Piffny !

— Si vous me le dites, murmura le barman devenu de plus en plus soucieux, et sur ce ton-là, c'est que les affaires sont aussi obscures que vilaines. Je suppose, Harf, que vous ne voulez pas mêler cette créature du diable aux nôtres.

L'homme à l'havelock haussa les épaules avec lassitude.

— Sais pas. Il se peut, Piffny, que je vous raconte l'un ou l'autre jour ce qui est arrivé avec nous au petit théâtre, mais vous n'en

serez pas plus malin, au contraire. Pour le moment, je me tais car je ne pense pas que cela lui plairait si je divulguais ses petites affaires.

— Lui ? Cric-Croc ?

— Il n'y a pas de Cric-Croc, dit tout à coup Harfang.

— Oh ! que me racontez-vous ? riposta Piffny avec reproche.

— Mais quelque chose de pire : du vent, de la fumée, quelque chose d'intangible et pourtant d'effroyable. Un mort ? Peut-être ? Alors il ne serait pas en habit ; mais c'est un fantôme malfaisant et diantrement capable d'agir.

— Et aujourd'hui ? demanda Piffny. Avez-vous reçu un ordre ?

— Qui vous donne le droit de me questionner ? demanda sauvagement Harfang.

— Le droit que j'ai de protéger la peau d'un vieux camarade et la mienne, répondit hardiment Piffny. J'aurais pu vous laisser en carafe, mais je ne le fais pas. Ce soir, le « Requin Bleu » sera fermé et il le restera ; je prends le large.

— Hein ? s'écria Harfang, suffoquant presque à cette nouvelle inattendue.

— L'endroit « est fait ». Harry Dickson et un tas de roussins vont nous tomber sur le râble.

Harfang devint livide.

— Et le... salon de réception ?

Piffny branla du chef.

— Ils n'y trouveront pas grand-chose. Mais qu'importe ! Ce démon d'Harry Dickson se contente d'apercevoir une éraflure sur une muraille, et il y trouve assez de preuves pour vous envoyer un homme à la potence.

— Ce qui nous attend, ricana Harfang.

Piffny sifflota.

— Heu... heu... Quand on a de l'argent, on va loin !

— Vraiment ? Dans ce cas, parlez pour vous. Moi je ne possède plus une livre vaillante, mon vieux.

— Et Piffny ne laisse pas un ami dans l'embarras, riposta le tenancier en donnant une tape sur l'épaule d'Harfang. Quand j'ai dit que le « Requin Bleu » sera et restera fermé, ce n'est qu'une façon de parler.

L'affaire est remise contre de bonnes bank-notes de la Banque d'Angleterre. Trois mille quid, Harf !

— Trois mille livres ? Vous êtes fou ? Elle en vaut trois cents et je ne connais pas l'idiot qui la payera à ce prix.

— Possible. Mais je l'ai trouvé moi, cet idiot, et encore qu'il a payé rubis sur l'ongle, et d'avance. Trois mille en billets de cinquante quid. Il y a dix de ces billets pour vous, Harf.

Harfang vit l'aubergiste lui tendre un paquet de coupures

graisseuses.

— Ce n'est pas de la mornifle, dit-il en le roulant en boule avec un rire sauvage. Après cela, Londres peut brûler. Quelle direction prenez-vous, mon bon et vieux camarade ?

— La gare de Paddington d'abord ! Mais soyez sans crainte. Par ce chemin, je gagnerai l'Amérique du Sud.

— Où vous trouverez de vieux amis, sinon des amies, ricana le forban. Tenez, il n'est pas impossible qu'on s'y rencontre, vous et moi.

— Je n'en doute pas. Caltez maintenant. La terre chauffe.

Piffny entendit Harfang s'éloigner par la cuisine, puis par le chemin de la ruelle. Il descendit à la taverne, choisit soigneusement une bouteille, but à la régala, puis il posa les volets devant la fenêtre.

— Il m'a dit de débayer le terrain avant sept heures, monologua-t-il. Faut obéir strictement à des gens qui paient si bien. Tout de même, faut que j'aie donné un dernier coup d'œil au « salon »...

Ce n'est pas que l'endroit soit bien réjouissant, et il me donne chaque fois la chair de poule.

Il se retira dans l'arrière-boutique, ouvrit un placard et fit fonctionner un mécanisme secret. La paroi du fond s'ouvrit, démasquant un escalier.

Piffny s'empara d'une lanterne d'écurie, dont il alluma la mèche, et il descendit des marches raides et grasses.

Il parvint ainsi à une salle basse, qui ressemblait à s'y méprendre à quelque antique cul de basse-fosse moyenâgeux. La paroi était creusée dans le roc même et nantie, à des intervalles réguliers, de lourds anneaux de fer.

— J'aurais voulu les enlever, dit-il, mais l'affaire a marché trop vite, et puis il y a des chances que mon successeur en ait besoin pour son commerce, comme j'en avais besoin pour le mien.

Il ricana.

— C'est la première fois que je mens à Harfang en lui disant que Dickson et les flics allaient venir, mais sinon ce diable de curieux serait encore resté. Harry Dickson ! Bien malin s'il trouve jamais le vieux salon de réception !

Il inspecta les murs et dodelina de la tête.

— C'est ici que la petite Ivi Monkes fut attachée ! Elle était bien jolie, mais pas assez forte pour résister... Elle est morte. J'y ai perdu cinquante livres et je le regrette bien plus pour elle que pour mon argent.

Un trou rectangulaire béait dans un angle.

— Faut que je comble encore cette fosse, fit-il en prenant une lourde pelle. C'était celle de Sylvia.

Brenkhurst... Une beauté, mais une diablesse. Elle ne voulait pas obéir et elle est morte sous le fouet. J'ai retiré les ossements ce matin et je les ai envoyés dans le Surrey Canal. C'est plus sûr.

Il se mit à bêcher avec fureur.

— Beau travail, dit une voix derrière lui.

Piffny poussa un hurlement de frayeur, mais un rire jovial lui répondit.

— Ah, c'est vous ! dit-il avec un soupir de soulagement. Mais, par le diable, par où êtes-vous entré, sir ?

— Par la ruelle, dont vous m'avez enseigné le « truc ». Puis par la cuisine. Pourquoi laissez-vous votre cave ouverte, si vous ne voulez pas qu'on s'y introduise ?

— C'est vrai, murmura Piffny, mais je ne vous attendais pas encore.

— Je suis pourtant chez moi, ici !

— Vous le serez à sept heures !

— Bah, une heure plus tôt ou plus tard ! Alors c'est ici que l'on mettait la marchandise, Piffny ?

— Oui, grommela l'aubergiste, et on l'y préparait...

— À se plier à votre volonté, je suppose ?

Piffny se mit à rire.

— Certainement, et pour le prix que vous m'avez si largement accordé, je vous laisse les instruments nécessaires à ce travail : trois bons fouets à lanières nouées, un chat à neuf queues, qui vaudrait un beau prix au musée de la marine. Il y a aussi un petit engin qui ne blesse par la chair, mais qui écartèle les bras et les jambes. Tenez, le voilà : cela s'appelle un chevalet de torture. Dans le temps il appartenait au musée de la dame Tussaud.

— Je suppose qu'il y a de la marchandise qui parfois se gâtait.

Piffny se reprit à rire.

— Cela arrive, sir. Tenez, dans ce trou que je suis en train de combler, il y en avait une...

— Il est encore assez grand pour recevoir quelqu'un.

— C'est vrai, mais il ne me faudra qu'une demi-heure pour que même une souris ne puisse plus y trouver place, dit orgueilleusement Piffny.

— Descendez dans le trou, Piffny !

— Hein ?

L'aubergiste ouvrit des yeux terrifiés : le canon d'un revolver était braqué à trois pouces de son front. En même temps, une main agile s'empara de la pelle et la jeta au loin.

— Vous... voulez plaisanter... sir...

— Descendez !

Piffny fit mine de se rebiffer, mais un croc-en-jambe lui fit

perdre l'équilibre, et il tomba face contre terre dans la fosse béante.

— C'est Harfang, qu'il s'appelle l'autre, ricana l'homme au revolver. Je l'ai laissé filer parce que je n'étais pas certain de venir à bout de deux brutes comme vous. Mais il ne courra pas longtemps. J'ai entendu votre conversation... Dommage que ni lui ni vous n'en sachiez pas plus long sur certaine chose que je désire connaître, car cela aurait prolongé quelque peu votre vie. Piffny... Vous allez faire, pour l'éternité, de mauvais rêves là-dedans ! Que de spectres vengeurs de malheureuses petites filles vont hanter votre dernier sommeil ! Mais c'est l'affaire du Grand Juge, à moins qu'il ne vous confie au diable, ce qui me paraît probable.

Piffny faisait de vains efforts pour se relever ; chaque fois qu'il se redressait, un coup de pied en plein crâne le faisait retomber en gémissant.

— Dommage que le temps me fasse défaut, sinon j'aurais eu grand plaisir à essayer votre chevalet. Mais je tiendrai toujours un pareil engin, et plus perfectionné encore, à la disposition des traitants de chair blanche qui me tomberont sous la griffe.

— Cric-Croc ! hurla Piffny.

— Taisez-vous, mon ami, vous dites des bêtises, répliqua l'autre avec calme. En langage châtié, je vous dirai que vous ne parlez pas en connaissance de cause.

Dans la poche de l'inconnu, une montre à timbre argentin piqua sept heures.

— Sept heures ! dit-il. À présent, je suis chez moi et j'agis à ma guise. Bonne nuit, Piffny... En vérité ce sera une bien longue nuit, et je ne sais trop quel genre de réveil vous trouverez au bout.

— Grâce ! hurla l'aubergiste.

— Combien de fois avez-vous entendu hurler le même appel à la pitié par d'innocentes créatures, Piffny ? Vous n'êtes guère raisonnable. Maintenant, je vous ai laissé assez de temps pour vous recueillir et demander votre pardon à celui qui, seul, puisse vous l'accorder encore... à Dieu !

Le revolver s'abaissa, resta une seconde braqué sur le visage blême et tordu du misérable, puis un trait de feu jaillit.

Piffny sursauta et un trou rond étoila son front.

L'homme se baissa et tira par deux fois dans l'oreille du trafiquant.

Puis, posément, il saisit le bras du barman, tâta le pouls et laissa retomber le membre avec dégoût.

— Fini ! dit-il.

Avec une dextérité que Piffny vivant lui eut certes enviée, il se mit à combler la fosse ; ce qui lui demanda à peine un quart d'heure.

Remonté dans l'arrière-cuisine, il se lava soigneusement les

mains, alla faire un tour dans le buffet, y dédaigna les alcools et but un demi-verre d'eau minérale. Dans un tiroir il trouva une lourde liasse de bank-notes qu'il regarda avec mépris et ne toucha pas.

Dans l'office, il vida sur le plancher un baquet de bois à brûler et de copeaux et y amena le tube en caoutchouc du réchaud à gaz. Il renversa ensuite deux grosses lampes remplies de pétrole et un bidon d'essence, puis il fit flamber une allumette.

Une haute flamme s'éleva, et l'homme perdit encore quelques secondes à y allumer un petit cigare noir.

Alors, il gagna la ruelle.

... Au soir tombant, devant Southward-Park, deux gentlemen se rencontrèrent et se dirent un cordial bonsoir.

— Ah, monsieur Dickson, on vous retrouve partout.

— Je puis vous en dire autant, monsieur Earl !

Le vieillard fit un petit signe sec de la tête et son doigt maigre montra la direction du sud.

— Je regardais cette lueur danser au-dessus des arbres, et je me disais que c'était peut-être un incendie.

— Sans doute... Quelque entrepôt riverain du Grand Surrey Canal !

— Sans doute... sans doute... Quelque sale boîte qui flambe.

Mr. Earl jeta le mégot d'un petit cigare noir qu'il venait de fumer jusqu'au bout, et il s'éloigna de son pas précieux de maître d'école.

4. Panique

Harfang marchait d'un pas pressé, en proie à des idées tumultueuses.

D'abord il n'avait eu qu'une pensée : consulter un horaire des trains et navires en partance, puis l'attrait des violentes enseignes lumineuses s'était emparé de lui.

Il se souvint qu'il était à jeun et qu'il avait soif.

Devant lui, une enseigne électrique jetait des clartés folles et tourmentées sur une façade. Il y vit, sur un décor polaire d'icebergs et de glaçons, un immense pingouin se dandinant et se livrant aux plus invraisemblables cabrioles pour un volatile aussi gras et aussi grave. « Le Pingouin Chahuteur », disaient les lettres de feu, en passant alternativement du rouge au vert.

La tentation était trop forte, Harfang entra.

Il y avait déjà pas mal de monde au dancing.

Sur un espace carré, pas plus grand qu'un carreau de cuisine bourgeoise, deux douzaines de couples évoluaient en des danses lascives, sous les feux pirouettant d'un triple projecteur.

Une quintuple rangée de tables régnait autour de ce plancher sonore, et les garçons avaient fort à faire pour y servir les clients impatients de bière, de cocktails et de sandwiches.

Harfang commanda du vin blanc et une double grillade aux anchois.

— C'est fameux, dit une jeune voix. On partage, mon beau prince ?

Harfang leva un muflé hargneux, mais la personne était jolie : un petit minois fripé, spirituel, roux comme un feu.

— Allez-y, concéda-t-il, moins sauvage déjà.

La rouquine, mise en verve par quelques coupes d'un mousseux sec et l'adjonction d'un plat de hors-d'œuvre pimentés, crut de son devoir de servir de cicérone à son amphitryon.

— Vous voyez cette nouille qui danse comme un singe ? Eh bien ! c'est un vrai prince ! Son père est cousin d'un roi, quelque part en Europe. S'il m'offrait un verre, je me croirais obligée de le lui verser dans le cou !

» Et cet idiot-là, long comme un jour sans pain, c'est un lord authentique, Lord Eversham il s'appelle. Il ne restera pas moisir ici ; à neuf heures, il s'en va à Drury-Lane, dans les théâtres, voir de vraies

danseuses. Ici, il ne vient que pour se mettre en appétit comme qui dirait.

» Celui-là... Je ne sais plus. Il est joli garçon, mais il n'a jamais le sou, et c'est dommage, sinon il aurait du succès auprès des dames. Alors, naturellement, j'sais pas son nom... Pas la peine de s'encombrer les méninges avec le nom des purées, pas vrai, mon chéri ?

» Ah oui, j'oubliais, ce Noir, avec sa bonne balle. Il a l'air mufle comme pas un, mais il est plein aux as... Seigneur comme il en a de la galette. Tous les soirs, on lui présente une douloureuse de cinquante quid pour le moins et il laisse au garçon un tel pourboire que le pauvre en a chaque fois mal au ventre ! Il paie à boire à qui le veut. C'est un bonhomme qui vient d'Amérique... J'suppose que ça s'appelle comme cela, parce que c'est le patelin de l'argent. Faudra que j'aille faire une tournée par-là un de ces jours.

Harfang ricana... À tout autre moment, il aurait pu conclure une affaire, mais maintenant il avait d'autres chats à fouetter.

— S'appelle quelque chose comme faisan ou perdrix ou perdreau... Non j'y suis, Pedro... Pedro Suarez, voilà son nom. Il y en a de plus beaux, mais le type est rupin.

Ainsi bavardait la compagne d'une heure d'Harfang.

Soudain, celui-ci leva une figure si hagarde vers la jeune fille qu'elle s'en effraya :

— Vous n'êtes pas bien ?

Il surmonta son émotion avec effort.

— Si..., mais c'est ce projecteur qui m'a donné si brusquement dans les yeux.

— Ils sont idiots en effet, avec leurs trucs, admit la danseuse dont l'attention s'était déjà détournée.

Mais Harfang avait entendu...

— Attention, avait dit la voix, ce soir j'ai besoin de vous.

Il la reconnaissait trop bien : dure, aigre, impérative... si glacialement polie ! Et pourtant il n'aurait pu dire d'où elle était venue ; autour de lui toutes les tables étaient occupées à présent, et à celle de Pedro Suarez, toute voisine, on menait un chahut d'enfer.

— Ce soir on va enfin jouer la *Tour de Cristal* au Pantanelli, criaient-ils. On ira, pour voir Cric-Croc enlever l'héroïne.

— À quelle heure ?

— Oh, ça ne commence qu'à neuf heures. Alors Cric-Croc n'est commandé que pour le troisième acte, vers onze heures. Avant cela, il n'y aura pas de monde.

— Va pour onze heures ! On se sent mal à écouter pendant trois heures une pièce de Périclès Holdon !

— Ecrite par ce polichinelle de Winstrop !

C'étaient des étudiants et des artistes qui parlaient et que Don

Pedro Suarez regalait à tour de bras.

— Vous viendrez vous aussi, Don Pedro ?

L'Argentin partit d'un rire formidable.

— Au théâtre, moi ? Est-ce qu'on y boit au moins ? Non ?

Alors, je vous attendrai quelque part au cabaret. Vous me raconterez ce qu'il a fait, votre mort en habit, bien qu'au fond cela me soit égal. Comme s'il ne pouvait pas prendre une danseuse ailleurs, ici au Pingouin, par exemple !

On se récria, et quelques girls affirmèrent avec véhémence que c'était jeter le mauvais sort, que tenir un pareil langage.

À ce moment, Harfang sentit un léger choc sur le gras de la cuisse et il vit qu'une boulette de papier venait d'y tomber.

Sa compagne regardait, de tous ses yeux, un beau garçon blond valser au bras d'une de ses amies. Elle ne vit donc pas Harfang défriper le papier.

De grosses gouttes de sueur perlaient aux tempes du forban.

Ce soir, onze heures, au Pantanelli, comme l'autre fois.

C'était tout ce que comportait le billet, écrit en lettres d'imprimerie.

Harfang en fit une boulette très mince, fit mine de se frotter la bouche et l'avalait.

— Vous partez ? demanda la girl d'un ton faussement attristé, car elle voyait le beau blond loucher vers elle.

Harfang changea un de ses billets et tendit une livre à la rouquine.

— Chic, fit la jeune femme, on se revoit au Pantanelli au moins ? Tout le monde y va. Si l'on se rencontre, on ira prendre un drink ensemble, pas vrai ?

Harfang sortit, les joues en feu ; la pluie et le vent aigre lui firent du bien. Il se mit à marcher à grands pas le long des trottoirs luisants.

À la hauteur du Thames-Tunnel, il allait y prendre le bus de Bermondsey qui le conduirait au cœur de Londres, quand il sursauta.

Une main venait de se poser sur son bras.

— Faudra nous suivre au poste, sans faire de rouspétance, dit une voix brève.

Trois agents en civil, dont un inspecteur, se tenaient à ses côtés.

— Regardez, Smithers, s'il n'a pas d'arme sur lui, dit le chef.

Harfang se laissa fouiller tranquillement. Il n'avait pas de revolver, mais l'agent trouva les billets de banque.

— Tudieu, il en a du pognon, le particulier, dit-il.

L'inspecteur prit les billets, les regarda et eut un large sourire.

— On verra cela tout à l'heure.

— J'ai le droit de savoir pourquoi vous m'arrêtez, crâna Harfang.

— Oh, pour certaines raisons, dit légèrement le policier. Il faudra nous expliquer ce que viennent faire, dans votre poche, des billets dont nous possédons les numéros et qui proviennent d'un vol à la Midland Bank.

— Damned ! grogna Harfang, et il se laissa mettre le cabriolet sans regimber.

— Suffit, dit l'inspecteur. Tout ce que vous direz maintenant pourra être retenu contre vous, j'ai le devoir de vous le dire.

— Eh bien ! retenez toujours ceci, inspecteur, ricana Harfang. Il fera chaud quand je vous dirai quelque chose.

Une automobile remplie de joyeux fêtards passa.

— Qu'est-ce ? demanda une voix de l'intérieur.

— C'est un pauvre type qui est fait, dit une voix de femme. Tiens, tiens, c'est celui qui était tout à l'heure au « Pingouin » à la table d'à côté, avec Tilly la rouquine.

Harfang leva la tête et vit les yeux lourds de Pedro Suarez posés sur lui, puis les agents l'emmenèrent.

— C'est-il à Wapping-Station qu'il faut le conduire, chef ? demanda l'un des agents.

L'inspecteur réfléchit.

— C'est au plus près, en effet, mais il nous faudra passer l'eau.

— J'aime mieux ça, dit Harfang. Je ne désire pas être vu en cet état par trop de monde.

— C'est votre droit, observa l'inspecteur, et je ne demande pas mieux, si vous continuez à vous conduire correctement.

— Ça va, dit Harfang, hélez donc un paquebot.

Les agents se mirent à rire.

— Il vaut mieux garder sa bonne humeur, en effet, répliqua l'un d'eux en clignant de l'œil, et entrer immédiatement dans la voie des aveux. Cela dispose bien les juges à votre égard, et la police aussi.

— Il n'y a pas de bateau de police à cette heure, murmura l'inspecteur. Ils sont tous au large. Ah, voilà une barque qui pourra faire l'affaire. Ohé ! passeur ?

— Oui, répondit une voix traînarde.

— Alors, amenez !

— Ouais... les flics. Est-ce qu'on paie ?

— Deux shillings les quatre !

— Dans ce cas, je marche !

— Sur l'eau ! gouailla un des agents. C'est un miracle pour le moins !

La barque accosta ; on ne pouvait voir l'homme courbé sur la godille à moteur. Les agents prirent place dans le canot, l'inspecteur

suivit, entraînant Harfang.

Le pilote fit un geste bizarre et l'embarcation, prenant une bande soudaine, chavira, versant ses passagers dans le fleuve.

Harfang se sentit prendre par le cou, puis rejeté sur la berge.

— L'auto est devant vous, gronda le marinier dont le visage était enveloppé d'un épais foulard.

— Il y a un billet de cinquante quid sur le siège du conducteur, ajouta-t-il. Son numéro ne figure sur aucune liste. Filez !... Ils en ont au moins pour dix minutes à se débattre dans le jus !

Harfang vit la voiture et s'y engouffra.

Les lumières de la city voletèrent autour de lui comme de furieuses lucioles.

Le troisième acte de *La Tour de Cristal* tirait à sa fin.

Lilian Merrydale levait son poignard sur Rupert Feizen...

La salle haletait... Non que les péripéties de la pièce la passionnaient fort, mais la promesse d'un crime flottait dans l'air. Quelqu'un cria :

— Attention au placard, Lilian !

Soudain la salle hurla d'épouvante : les lumières venaient brusquement de s'évanouir. Des ténèbres épaisses envahirent la scène et la salle. Un cri de femme s'éleva.

— Au secours !

Puis des hurlements, des appels, des ordres, des bruits de pas et de meubles renversés, d'hommes qui luttèrent.

Cela dura à peine trente secondes et la lumière fut rendue.

Sur scène, des agents de police étaient aux prises, des acteurs couraient comme des fous d'une coulisse à l'autre. Le placard bâillait, portes ouvertes. Lilian Merrydale avait disparu.

— Cric-Croc !

Cela venait du côté du public, tout près du cintre, et tous les yeux se levèrent. Un hurlement d'horreur retentit.

Sur l'étroite corniche qui surplombait la salle et qui servait aux électriciens pour approcher le grand lustre, un être monstrueux se tenait debout : une tête de mort livide, coiffée d'un tube de soie noire, sur un corps trapu, vêtu d'une ample redingote sombre.

— Cric-Croc, le voleur de femmes !

Sur la scène, un des agents de police leva son revolver et tira.

L'apparition baissa la tête, fit un bond prodigieux et atteignit un petit portillon qui s'ouvrait au ras du plafond, où elle disparut aussitôt.

— Par où faut-il aller ? Le chemin !... Qu'on nous indique le chemin !

On criait à tort et à travers, mais personne ne vint donner les

explications demandées.

Par un des escaliers de service menant vers les combles, un homme solitaire courait, revolver au poing, escaladant les marches quatre à quatre, fou de rage et de terreur : Lord Eversham.

Il connaissait bien les aîtres du théâtre Pantanelli et se dirigeait sans l'ombre d'une hésitation vers ce qu'il pensait être la retraite du monstre.

Il franchit en quelques pas une galerie à claire-voie et vit devant lui la porte entrouverte d'une lampisterie abandonnée.

Il s'y engagea, tourna un commutateur, et le réduit parut, sordide, inondé d'une lumière blafarde.

— Je t'aurai, vilain masque, dégoûtant saltimbanque, rugit Eversham en donnant de furieux coups de pied dans des paquets de hardes gisant sur le plancher.

Il tournait le dos à un portemanteau où pendaient de vagues haillons, et il ne vit pas deux énormes mains qui en sortaient, s'avancant sournoisement vers son cou.

Quand il les sentit, son destin était déjà arrêté, car sa gorge se trouvait prise dans un étau impitoyable et l'air manquait à ses poumons.

Les vertèbres de son cou craquèrent : pantin brisé et sans vie, il s'écroula. À ce moment, les divers escaliers de service étaient envahis par une foule furieuse, à la tête de laquelle courait Holdon.

Un instant, ils passèrent à proximité d'une forme fuyante, qui sanglotait :

— Trop tard !... J'arrive trop tard !...

Mais les poursuivants se dirigeaient d'un autre côté, et la forme s'évanouit dans les ombres du cintre.

Le cadavre d'Eversham fut découvert quelques minutes plus tard.

Périclès Holdon le regarda, les dents serrées, et l'abandonna sans mot dire au médecin de service qui avait suivi la cohue.

— Eh bien, monsieur Dickson, demanda-t-il d'une voix mauvaise à un gentleman qui se tenait debout contre un portant, Cric-Croc ne semble pas redouter votre présence.

— Sans doute, répondit sèchement le détective, mais le mort en habit se trouvait bien loin de la scène, il faut l'avouer.

— Et Lilian Merrydale a été enlevée tout de même ?

— C'est ce que je voulais dire !

Le détective tourna le dos à l'auteur et s'engagea dans l'escalier de service.

— C'est tout ? hurla Holdon.

— En effet... tout. Je n'ai rien à apprendre ici... Tout de même, je me trompe. Regardez donc à l'intérieur de cette loge, et

dites-moi qui s'y trouve.

— Cette loge n'est plus à la disposition du public !

— Ce n'est pas l'opinion de tout le monde, riposta Harry Dickson.

Holdon ouvrit la porte matelassée et, aussitôt, une voix plaintive s'éleva à l'intérieur :

— Ne me faites pas de mal, monsieur Cric-Croc. Je n'y suis pour rien... Je suis venu voir la représentation, mais je n'ai pas couru derrière vous !

— Winstrop ! cria Holdon. Que faites-vous là-dedans ?

— J'ai voulu voir ce qui allait arriver, gémit l'infortuné secrétaire, mais aussi loin de la scène que possible. Je ne suis pas un resquilleur car j'ai payé ma place à l'amphithéâtre... Je ne voulais pas être aperçu et je me suis installé ici... Oh ! dire que Cric-Croc est passé à dix pas de moi !

— Vous avez bien dû le voir, alors, dit Harry Dickson.

— Comme je vous vois...

Il prit un air mystérieux.

— Ce n'est pas un masque, dit-il.

Holdon eut un air menaçant.

— J'ai grande envie de vous chasser d'ici, Winstrop, et à coups de botte encore !

— Soit, répondit fielleusement le secrétaire. Mais, dans ce cas, je serai obligé d'emporter mon stylo et ma machine à écrire !

Sentant la menace, Holdon tourna le dos avec mépris.

— Ce n'est pas avec une nouille pareille que nous pourrions capturer Cric-Croc, monsieur Dickson, dit-il avec un rire qui sonnait faux.

— En effet, riposta le détective. Il faudra autre chose, monsieur Holdon.

5. Le cheval de bois

Harfang roulait comme un fou.

Seul, son instinct veillait encore en lui, et ce fut machinalement qu'il se dirigea vers Rothershte road.

De temps à autre, il jetait un regard par-dessus son épaule, vers la forme écroulée et immobile sur les coussins. Une odeur lourde de chloroforme le prenait à la gorge, lui brouillant les sens.

— Que je me débarrasse de ce colis, et je file ! gronda-t-il. Les cinquante quid me suffiront pour prendre le large... Piffny fera bien le reste.

Il ne savait pas que l'ancien barman dormait sous trois pieds de terre, dans les caves du « Requin bleu ».

Soudain, il bloqua les freins et poussa un hurlement de fauve.

Là-bas, devant lui, une équipe de pompiers achevait d'arroser des décombres fumants. Le bar n'était plus, ni le fameux « salon de réception ».

— Ah, j'aurais dû comprendre quand ce démon de Piffny me disait que Londres devenait trop brûlant pour nous !

Il hésita quelques secondes, puis il rauqua :

— Tant pis pour toi, la belle. Tu es trop compromettante pour un pauvre bougre comme moi ; à défaut de salon, tu occuperas la salle de bains !

L'auto prit le chemin des docks.

Mais, à la hauteur de Shad Thames, il dut ralentir devant des travaux de terrassement et la portière fut ouverte.

— Prenez par Tower-Bridge, Harfang, dit une voix aimable.

Harfang faillit faire verser la voiture, tant il fut effrayé.

L'homme qui venait de s'installer prestement à ses côtés, tendit le poing devant la figure d'Harfang, qui crut qu'on le menaçait d'un revolver. Mais ce n'était qu'une grosse liasse de bank-notes.

— Pas marqués, dit l'inconnu. Marchez toujours, Harfang.

— J'aime mieux cela, ricana le bandit. Où allons-nous ?

— Prenez à droite et roulez tout droit. Je vous donnerai les indications nécessaires.

Harfang ne demandait qu'à obéir : toute initiative était morte en lui.

Chemin faisant, il essaya de regarder son compagnon, mais cela ne lui apprit pas grand-chose : l'homme avait la tête enveloppée

d'un épais foulard.

— Je suppose, dit-il, que c'est vous qui m'avez tiré ce soir des mains de la rousse. C'était un fameux truc allez, et je vous dois une fière chandelle.

— Ah, vraiment, vous me devez cela ? Ce n'est que peu de chose auprès de ce que je veux encore faire pour vous, Harfang.

Le forban, mis à l'aise, s'esclaffa :

— Je suppose que je pourrai me payer un peu de repos après cela !

— Bien dit, mon ami, et quel repos... Comptez sur moi !

Tout au long du chemin, il donna des indications d'une voix brève, et Harfang se rendit compte qu'ils entraient dans le vieux quartier de Covent-Garden. Enfin, l'auto s'engagea dans une venelle dont le fond était barré par une haute porte à deux battants.

— Inutile de descendre, déclara l'inconnu. Roulez doucement contre la porte, et elle s'ouvrira toute seule.

Ce qui fut fait. Quelques instants plus tard, la voiture s'arrêtait dans un grand garage vide.

— Prenez la demoiselle, ordonna l'étranger. Voici un escalier qu'il faudra descendre. Faites attention aux marches, elles sont un peu glissantes.

— Comme toutes celles qui mènent à un salon de réception, ironisa Harfang.

— Comme vous dites, mon ami !

Il entendit l'inconnu fermer et verrouiller les portes derrière lui au fur et à mesure que leur descente continuait.

— Cela vaut bien le « Requin bleu », n'est-il pas vrai ?

Harfang ricana.

— Vous êtes arrivé juste à l'heure, sir, sinon j'aurais déjà choisi une retraite appropriée pour la demoiselle.

— Je n'en doute pas, Harfang, car je connais vos capacités en la matière. Nous voici arrivés d'ailleurs.

Ils débouchaient dans une cave circulaire, éclairée par une forte lampe électrique.

— Tudieu ! s'écria Harfang, vous êtes bien outillé. Voilà un chevalet qui vaut bien celui de Piffny !

— Il est magnifique, répliqua l'inconnu. Je l'ai payé cinq cents livres à un spécialiste chinois. Quel perfectionnement ! Harfang, vous m'en direz des nouvelles. Déposez le fardeau.

La pauvre Lilian Merrydale, encore endormie, chut sur un lit de paille.

— Vous n'avez pas de chaînes ! critiqua Harfang.

— Je n'en ai pas besoin. Le chevalet m'en tient lieu. Il est d'un maniement un peu spécial et vous aurez à l'apprendre.

— Cela ira vite, car c'était moi qui l'actionnais chez Piffny.

— Je sais, mais tout de même... Tenez, mettez-vous en selle.

Vous allez voir.

Harfang s'installa à califourchon sur le cheval de bois.

— Essayez donc de descendre.

Le bandit fit un mouvement et poussa un cri de douleur.

— Aïe, je ne peux bouger d'un cran... Quelle infernale mécanique. Je ne puis mouvoir ni bras ni jambes.

— Regardez bien, Harfang. Ce sont comme autant de mains d'acier qui vous tiennent et que vous n'avez pas vu jaillir du corps de cette haridelle de bois.

L'inconnu pressa une manette, et aussitôt Harfang hurla.

Le chevalet venait de se fendre en deux, écartelant ses jambes et lui tordant hideusement les bras.

— J'en connais assez, cria-t-il. Cessez donc de faire marcher ce truc !

— Vous criez bien haut mon ami, dit froidement l'inconnu. Mais soyez tranquille, je pourrais faire exploser une bombe dans cette cave sans qu'on l'entende à l'étage. Les parois de cette salle sont absolument insonores.

— Mais lâchez-moi donc... hurla le bandit. Vous ne voyez pas que cette mécanique continue à marcher... Aïe... J'ai le bras brisé.

— Oui, c'est une des premières choses qu'il fait. Il brise certains os tout en ne mettant pas la vie du patient en danger. Vous n'êtes pas en péril de mort, Harfang.

Le bandit ne répondit pas. Un nuage rouge venait de passer devant ses yeux : une sorte de cangue descendant du plafond venait de se poser sur sa tête et la courbait en arrière. Il poussa un hurlement abominable.

— Les petites criaient-elles toutes comme cela dans le salon de Piffny ? demanda l'inconnu en tirant un petit cigare noir de sa poche et en l'allumant avec soin. Je ne vous offre pas de fumer, Harfang, car votre position difficile s'y oppose.

Un bruit de rouages gronda à l'intérieur du chevalet, et soudain la jambe droite du supplicié se tordit et tourna comme une manivelle ; une clameur atroce s'éleva.

— Je crains que l'articulation n'ait cédé, dit l'homme en rejetant une bouffée de fumée entre les fentes de son foulard. Quand on ne surveille pas ces mécaniques de très près, elles marchent un peu vite.

Il se mit à parler d'un ton grave.

— Maintenant vous m'entendez encore, Harfang, et vous comprenez ce qui vous attend, mais dans quelques minutes vous ne serez plus qu'une masse de chair hurlante et sanglante. Non, non...

vous ne mourrez pas, ou du moins, vous ne mourrez pas encore. Automatiquement, ce brave cheval mécanique vous donne, toutes les dix minutes, une piqûre vivifiante qui vous fait renaître à la vie et... à la douleur. La mort n'intervient qu'au bout de deux heures. Deux heures de torture c'est bien long, n'est-il pas vrai ? Je pourrais en faire trois ou quatre heures, mais je suis un homme de chiffres, amoureux de l'équité et j'estime que deux heures suffisent. D'ailleurs je ne puis m'accorder de plus longs loisirs. Puissiez-vous, en ces deux heures, revivre toutes les tortures morales et physiques que vous fîtes subir à d'innocentes créatures.

» Adieu, Harfang ! Je vous quitte. Quand je reviendrai, je trouverai votre cadavre ; il sera tellement déformé qu'il n'aura plus l'aspect humain.

Il prit Lilian Merrydale dans ses bras et, d'un coup de pied, écarta la paille. Un trou béant parut dans le sol.

— Vous aurez la consolation de voir tout le temps votre futur tombeau, Harfang, et comme je suis un homme juste, j'y dépose déjà les billets de banque que je vous ai promis dans la voiture. Je ne sais s'ils vous serviront à grand-chose dans le monde des châtimens qui sera bientôt le vôtre. Adieu !

Il partit, emportant la jeune actrice inerte.

Une porte claqua derrière lui. Le chevalet fit un nouveau mouvement ; la jambe gauche d'Harfang se brisa en deux endroits.

— Monsieur Earl est-il chez lui ? cria une voix dans la nuit.

— Monsieur dort, riposta une voix furieuse à l'une des fenêtres. Qui êtes-vous pour oser carillonner de la sorte à cette heure ?

— Annoncez Harry Dickson !

— Ah bien ! sir... Fallait le dire plus tôt. Je viens vous ouvrir la porte et je préviens Mr. Earl.

Le détective arpenta nerveusement le large trottoir devant la grande maison de maître, en attendant que la porte lui fût ouverte.

Enfin, une lueur parut dans le hall et des verrous glissèrent.

— Entrez, monsieur Dickson. Sir Earl vous rejoint à l'instant.

Le valet introduisit le détective dans un petit salon désuet.

— Eh bien ! monsieur Dickson, m'apportez-vous des nouvelles de Miss Landon ?

Mr. Earl, en longue robe de chambre, venait d'entrer.

— Je le regrette, sir, mais Miss Merrydale vient d'être retrouvée.

— Elle était donc partie ?

En aussi peu de mots que possible, Harry Dickson raconta les événements de la soirée, en ajoutant :

— Vers deux heures du matin, un cocher de fiacre stationnant

à Ludgate a trouvé Miss Merrydale dans sa voiture, sans pouvoir dire comme elle y était venue. Elle avait été endormie à l'aide d'un puissant narcotique. Réveillée, elle ne se souvint de rien, sinon d'avoir été brusquement saisie sur la scène et emportée dans la nuit.

— Très bien ! Mais cela ne me rend pas Miss Landon !

Harry Dickson garda un moment le silence.

— Vous avez été marié clandestinement à une simple mais brave ouvrière, morte depuis, Sir Earl, dit-il, et Miss Landon est votre fille.

Le vieux gentleman fit un geste bref.

— C'est vrai... Mais me la rendrez-vous ?

— Hélas non... Savez-vous, sir, que vous risquez beaucoup ?

— Et quoi donc, monsieur le détective ? demanda le vieillard avec hauteur.

— D'être arrêté !

— Vraiment ? Et sous quelle inculpation, je vous prie ?

— D'être l'introuvable Cric-Croc !

— Bon, je m'attendais à cela.

— Pourtant je ne le ferai pas !

— Peut-on connaître la raison de cette mansuétude ? railla Mr. Earl.

— Les preuves manquent.

— Je le pense bien. Bonsoir, monsieur Dickson.

— Bonne nuit, monsieur Earl.

Le détective marcha d'un pas lent vers la porte, quand tout à coup la voix aiguë du vieillard le rappela.

— Je désirerais beaucoup avoir des renseignements plus complets sur le sieur Pedro Suarez ! cria-t-il.

— Soyez sans crainte, monsieur Earl, je m'en occupe, répondit Harry Dickson en fermant la porte derrière lui.

6. Le coup des « Dover-girls »

La maison d'Holdon était en fête, mais ce n'était plus la maison d'Holdon. Don Pedro Suarez venait de l'occuper et, avec lui, toute sa bande de fêtards, d'oisifs, de parasites et de noctambules.

Le riche Argentin avait délaissé les dancings interlopes comme le « Pingouin Chahuteur », pour transformer sa propre demeure en un véritable cabaret de nuit. Ce soir, un public fort mélangé se pressait dans les salons mués en salles de buffet, de jeu et de spectacle.

Périclès Holdon était absent, malgré une invitation pressante de son locataire, et cela se concevait : l'injure, faite à son home par ce parvenu, devait lui être extrêmement pénible.

Pedro Suarez avait bien organisé les festivités : pour pendre la crémaillère, il avait invité tout ce que le monde des théâtres londoniens avait, sinon de plus huppé, du moins de plus brillant. Les douze « Dover-Girls », que les établissements de nuit s'arrachaient à prix d'or, avaient même prêté leur concours.

On disait que cette fantaisie chorégraphique devait coûter un prix exorbitant au Sud-Américain, puisque les danseuses avaient dû résilier un gros contrat pour pouvoir se rendre aux désirs du magnifique amphitryon.

Cette attraction n'était annoncée que pour minuit et, en attendant, les convives se pressaient autour des buffets somptueusement pourvus de boissons et de délicates nourritures.

Suarez avait également invité les membres du « Club des Huit », et l'on s'étonna de voir ces gentlemen répondre à son désir.

D'autant plus que ces jeunes gens très huppés s'étaient toujours refusés à admettre dans leur milieu l'ancien propriétaire de la maison, Périclès Holdon, qu'ils considéraient insuffisamment pourvu de titres de noblesse. Ils se tenaient un peu à l'écart, affectant une certaine morgue, mais néanmoins intéressés par la vie intense et chatoyante qui régnait autour d'eux. Pour Pedro Suarez, la soirée avait débuté par une bonne tempête de jurons, quand on lui avait fait part de ce que le troisième quadrille des « Dover-Girls » allait faire défaut et que le programme ne comporterait que huit danseuses au lieu de douze. Mais il se calma un peu en apprenant que ses invités se contenteraient de cette équipe réduite.

Pedro Suarez, habitué aux nuits frénétiques du « Pingouin chahuteur » et autres établissements de douteux aloi, devait se rendre

compte que l'entrain ne régnait pas en maître dans sa nouvelle demeure. Lui-même n'était plus le turbulent personnage des nuits d'antan. Il errait de salon en salon, serrant ici et là une main inconnue, applaudissant distraitement à quelque numéro de chant ou de danse, engagé pour la circonstance.

À la fin, au moment où la plupart de ses invités entouraient les buffets où se servaient le caviar et le foie gras, il se retira dans un petit salon à l'étage, que Holdon appelait jadis, d'une manière efféminée, « son boudoir ». C'était une curieuse place hexagonale, tendue de soie jaune, éclairée par un petit lustre en cristal et ne possédant pour tous meubles qu'une paire de profonds fauteuils en velours et une basse table de fumeur.

Suarez se laissa tomber dans un des clubs, se versa d'une main peu sûre un verre de whisky et resta à regarder songeusement les jeux de prisme du lustre. Toute joie semblait avoir disparu de son être, et ses traits reflétaient le plus profond ennui.

D'en bas montait un bruit de chaises et de tables rangées : on approchait de minuit et personne ne voulait perdre la moindre chose du clou de la soirée : les Dover-Girls.

Tout à coup, Suarez tourna la tête : quelqu'un venait d'entrer à pas de loup dans le boudoir d'Holdon. Il vit, à quelques pas de lui, un homme de haute taille, au visage maigre barré d'une petite moustache, et dont les yeux se cachaient derrière les verres bleus d'énormes lunettes rondes.

— Vous m'excuserez de garder mes verres, dit l'homme aimablement ; ils me servent un peu de masque, et j'ai mille raisons pour ne pas circuler parmi vos invités avec mon visage de tous les jours.

Pedro Suarez grogna.

— Je ne vous connais pas, sir, et ici, dans ce salon, je ne reçois personne.

— Regardez-moi bien, continua l'intrus, et dites-moi si vous m'avez arraché l'autre soir des mains de la police, sur les bords de la Rive ?

— Moi ? demanda Suarez. Vous rêvez ?

— Non, je ne rêve jamais... Mon nom est Harfang.

Pedro Suarez le considéra en silence.

— Harfang... Ce nom m'est parfaitement inconnu, mais maintenant que je vous regarde avec attention, il me semble vous reconnaître malgré vos lunettes. L'autre soir, vous étiez attablé au « Pingouin », à une table voisine de la mienne.

— Très bien, dit le visiteur en hochant, la tête. C'est tout ?

Le Sud-Américain eut un geste d'ennui.

— Vous ne m'êtes rien et je désire être seul.

L'autre manifesta quelque nervosité.

— Si je me suis trompé, c'est dommage, car je veux quitter l'Angleterre cette nuit encore, et pourtant il me reste quelque chose à faire.

— Puisque je vous dis que tout cela ne m'intéresse pas !

L'intrus se leva.

— Me serais-je trompé ? murmura-t-il d'une voix sombre.

Pedro Suarez ne répondit pas, mais son regard lourd était fixé sur son visiteur.

— Je voulais vous demander de l'argent, dit celui-ci, mais je désirais le gagner auparavant. Puisque vous n'êtes pas celui que je crois, je m'en vais.

Un éclair brilla dans les yeux du métèque.

— Halte, seigneur Harfang !

Quelque chose avait changé en Pedro Suarez ; ce n'était plus l'homme apathique, affalé, de tout à l'heure ; une lueur insolite s'était allumée dans son regard huileux et torve.

— Vous jouez un jeu dangereux, monsieur Harfang !

L'autre partit d'un rire amer.

— Je le sais, dit-il avec franchise, mais tout le monde a le droit de jouer ce grand jeu, au moins une fois dans son existence, surtout quand il risque de la quitter d'une manière peu glorieuse.

— Pourquoi êtes-vous venu me trouver, et pourquoi moi ?

— J'avais compris que le seul être qui avait intérêt à jeter trois bobbies dans le fleuve était celui dont je recevais des ordres. Je vous ai reconnu, et je ne le regrette pas. Je vous le répète, j'aurai quitté ce soir même la douce Angleterre.

— Ou la douce vie...

— C'est possible mais peu probable, puisque je vous en offre huit pour une.

— Expliquez ce langage sibyllin, maître Harfang.

— La Merrydale est perdue pour nous. J'ai trouvé, à la place du « Requin bleu » et de son salon de réception, un amas de décombres fumants qu'arrosaient les pompiers de Rotherhite. J'ai dû la fourrer dans une voiture dont le coachman faisait une station au cabaret. Je désirais m'acquitter... Je vous offre huit colis qui valent pour le moins celui qui nous échappe.

Pedro Suarez semblait intéressé, mais ne soufflait mot.

— Les « Dover-Girls », continua Harfang.

— Idiot !

— Attendez, vous ne savez pas tout. Avez-vous remarqué les têtes des membres du « Club des Huit » ?

Suarez sursauta, et une expression d'intense curiosité envahit son visage.

- Précisément, il se fait que je les connais tous...
- Mais vous n'en reconnaissez aucun !
- Si, mais comme ils sont mal maquillés !
- On fait ce que l'on peut, avoua piteusement Harfang.

L'Américain vida son verre d'un trait ; à présent, toute sa méfiance envers le visiteur semblait avoir disparu.

- C'est pour y réfléchir que je me suis retiré ici, dit-il.
- Ce sont des amis, déclara Harfang.
- Hein ?

— Oui, les miens... Ils vont travailler.

— Je vous écoute, Harfang. Je ne vous ai jamais cru très intelligent, mais il se peut que je me sois trompé sur votre compte.

— Je le pense aussi, répliqua modestement l'autre. Ecoutez-moi bien maintenant. Tout à l'heure, quand le numéro des girls aura pris fin, ces gentlemen s'offriront pour les reconduire, ou plutôt pour aller finir la soirée à leur club. Un pareil honneur ne se décline pas.

— C'est assez téméraire, surtout que les véritables membres du « Club des Huit » pourraient être prévenus de leur étrange présence en un lieu où ils ne se trouvent pas, ricana Suarez avec un mauvais regard.

— Que non !... Il se fait que ce double quatuor de rupins est parti en expédition dans la banlieue de Londres. Une partie fine qui doit rester secrète. Le local du club est en ce moment aussi vide que votre verre !

- Alors... dit brièvement l'Américain.
- Le *Ptarmigan* mouille au large de Sheerness ce soir. Suarez sursauta et ses yeux exprimèrent la stupeur.
- menteur ! Ce cargo est à Anvers !
- Il y était il y a une vingtaine d'heures, depuis il a joué des

hélices.

- Sans attendre les ordres !
- Pardon. Il en avait, et de fameux encore !
- Et lesquels, monsieur « Je sais tout » ?
- Les ordres de Cric-Croc !

Pedro Suarez se dressa, une flamme de rage dans les yeux.

— Cric-Croc... Au diable ce fantoche ! Qui est-ce ?

Harfang ricana.

— Sombre question en vérité, dit-il.

Il se complut quelques instants à l'effarement et à l'ahurissement de Suarez.

— Et Cric-Croc lança par T.S.F. l'appel que nous connaissons ! Seulement...

— Seulement... Mais parlez donc, fils de chienne ! hurla Don Pedro.

— Seulement, il n'a donné rendez-vous au *Ptarmigan* que pour demain soir, et comme il nous accorde, de cette façon, quelque répit, il s'agit d'en profiter.

— Cric-Croc connaît notre code ! rugit l'Américain.

— Cric-Croc et vous, dit hardiment Harfang.

— Pourquoi ne pas dire que ce maudit mort en habit et moi ne formons qu'une seule et même personne ? railla Pedro Suarez.

Harfang eut un geste éloquent, qui en disait long.

— Eh bien ! conclut Suarez, vous en penserez ce que vous voudrez, mais votre idée est bonne. Vous avez de la chance, Harfang, qu'elle le soit, sinon je n'aurais pas donné cher pour votre peau. Vous pouvez embarquer les colis.

— C'est un véritable chargement de pépites d'or, clama Harfang en se frottant les mains. Je désire une petite avance.

Suarez lui jeta une poignée de bank-notes roulées en boule.

— Les « Dover-Girls » ont commencé leur numéro, dit-il. Avez-vous besoin d'autre chose encore ?

— Votre présence à deux heures du matin à Deptford. Non loin des Gas Works se trouve un cabaret charmant, « Le Poisson volant ». Ce sera le lieu de ralliement. Un petit yacht à moteur sera alors à quai près de Royal Vietualing Yard et nous conduira sans encombre à Sheerness.

— Je me suis mépris sur vous, Harf, dit Suarez d'une voix radoucie. Je regrette que cela arrive au moment où nous traiterons sans doute notre dernière affaire à Londres.

— Mais elle sera d'importance, sir !

Pedro Suarez le congédia du geste.

Dans le grand salon, les « Dover-Girls » commençaient leur second ballet.

Leur apparition sur scène n'était jamais de longue durée, mais elle était si éblouissante que nul ne songeait à s'en plaindre.

Le visiteur de Suarez se faufila dans la salle obscure, dont seul le centre irradiait sous les feux roses d'un projecteur.

— Mince, murmura-t-il. Sont-elles belles !

Jamais plus superbes filles n'avaient en effet évolué sur les planches. C'étaient de véritables statues vivantes, d'une perfection physique absolue. La réflexion de Harfang coïncida avec la fin du numéro.

Les « Dover-Girls » saluèrent et se retirèrent en un mouvement rapide.

On savait qu'il était inutile de bisser : elles ne revenaient jamais.

On vit alors les membres du « Club des Huit » se lever et, sans honorer l'assemblée d'un regard, se retirer à leur tour.

Un quart d'heure plus tard, des automobiles de maître ronflaient à plein moteur et quittaient Holborn.

À une heure du matin, Pedro Suarez se déclara fatigué et congédia ses invités sans grande politesse.

Quelques minutes après le départ du dernier des convives, Suarez se mit au volant de sa propre voiture et s'éloigna en vitesse.

La taverne du « Poisson volant » a ses fenêtres et ses portes closes ; pas un rayon de lumière ne filtre au-dehors pour prouver que quelqu'un y veille encore.

Pourtant, dans la basse salle de consommation, une dizaine d'hommes immobiles se tiennent autour d'une lampe unique.

Dans l'arrière-boutique, huit jeunes filles se drapent frileusement dans leurs minces manteaux de ville, un peu de frayeur sur leurs beaux visages.

L'un des hommes s'approche d'elles.

— C'est donc bien entendu, mesdames, dès que vous me voyez faire le signal, vous tombez dans un profond sommeil.

— Entendu, monsieur Dickson !

Harry Dickson les quitte pour se diriger vers un homme au visage pâle, barré d'une petite moustache et les yeux abrités derrière des verres sombres.

— Vous êtes un merveilleux artiste, monsieur Earl, dit-il. Moi-même, je suis tenté de vous prendre pour cette infecte canaille de Harfang.

L'homme hoche pensivement la tête.

— Le plus gros reste à faire, monsieur Dickson, car je ne vous livre que... Pedro Suarez. Peut-être croyez-vous encore que Suarez et Cric-Croc ne font qu'un ?

Harry Dickson lui jette un long regard.

— Nous le saurons bientôt, dit-il.

— Je me demande ce qui vous fait penser que vous le saurez si vite ?

— Une petite chose, bien tragique en vérité : Cric-Croc ne laisse pas d'être vivants autour de lui, qui seraient capables de compromettre son incognito.

Le détective fit une pause, puis il reprit à voix basse :

— Je prévois des choses bizarres... effarantes... Pourquoi Lord Eversham est-il mort ?

— Je me le suis déjà demandé !

Parce qu'il s'est douté tout à coup de l'identité du mystérieux mort en habit ! À votre tour, monsieur Earl, de parler en confiance.

— J'ai déjà commencé à le faire, monsieur Dickson, en vous avouant que c'est moi qui ai exterminé toute la bande de trafiquants

de chair blanche qui gîtait au « Requin bleu », et dont Harfang fût un des derniers. Je continuerai donc...

Au même instant, un ronflement de moteur retentit au-dehors.

Harry Dickson leva la main et, dans l'arrière-salle, huit têtes s'inclinèrent à l'unisson dans un sommeil parfait.

La porte s'ouvrit. C'était un chauffeur de taxi.

Il salua d'un air gêné.

— Je dois demander Mr. Harry Dickson, dit-il. C'est de la part d'un vieux monsieur qui m'a payé ma course d'avance, pourboire compris. J'ai deux clients pour vous dans ma voiture, mais faudra m'aider à les sortir de là !

Harry Dickson et Mr. Earl se précipitèrent dehors, et l'on entendit leur double exclamation de stupeur.

Ils revinrent aussitôt, portant dans leurs bras deux jeunes femmes profondément endormies à l'aide d'un narcotique.

— Miss Faynes !... Miss Marbury !... s'exclama un des hommes en qui nous reconnaissons, sous son déguisement, Mr. Goodfield de Scotland Yard.

— Elles portent une étiquette ! fait remarquer un des autres.

— « Avec les compliments de Cric-Croc » lit Goodfield.

Mr. Earl, très pâle, s'est retourné vers Harry Dickson.

— Et Miss Landon ? murmure-t-il tout bas.

— Patience, répond le détective avec un bizarre sourire. Je crois que Mr. Cric-Croc vient de signer cette prouesse un peu clairement, un peu trop clairement pour sa personnalité. Laissons ces jolies personnes dormir. Je présume qu'elles n'auront plus rien à nous apprendre quand elles s'éveilleront.

— Puissiez-vous dire vrai ! s'exclame Mr. Earl.

— Mais achevez donc votre phrase interrompue, sir...

— En peu de mots : Cric-Croc me semble bien plus être un redresseur de torts qu'un vil bandit.

— Ceci est concluant, monsieur Earl, et cela nous le livrera bientôt. Mais écoutez bien ce que je vous dis : si Pedro Suarez entre ici, c'est-à-dire s'il vient ici vivant, nous l'arrêterons sur-le-champ, car nous tiendrons Cric-Croc.

— Alors Suarez pourrait venir ici autrement que vivant ? s'écria Mr. Earl.

— Certainement... Ah, j'entends une auto !

Un moteur s'arrêta, non devant l'auberge, mais à quelque distance. Harry Dickson se rua vers la porte.

— Venez, monsieur Earl, et vous aussi Goodfield.

Inutile de dormir encore, mesdames. Personne ne viendra. Personne ne viendra plus ici.

À cinquante pas du « Poisson d'Argent », on voyait les phares

d'une auto stoppée au bord du trottoir.

— Inutile de tirer votre revolver, Goodfield, déclara Dickson tout en courant. Cric-Croc ne nous envoie pas un vivant, soyez-en certain. C'est bien pour cela que l'auto se trouve arrêtée à quelque distance.

D'une main fébrile, Goodfield ouvrit la portière, et un corps tomba à moitié hors de la voiture.

— Suarez ! s'écria le policier. Il a été tué par-derrière, d'une balle dans le crâne.

— Je n'ai jamais vu, de ma vie, plus beau maquillage, dit tranquillement Harry Dickson.

Goodfield se mit à crier.

Des postiches furent arrachées et, enfin, un faux épiderme bronzé qui adhéraït parfaitement à un autre, pâle et authentique celui-là.

— Tonnerre et éclair !... C'est Périclès Holdon !

— Chef de la bande des trafiquants de blanches qui infestait Londres depuis des années, expliqua Dickson en tournant le dos avec mépris au cadavre du soi-disant auteur dramatique.

7. Cric-Croc s'en va...

Harry Dickson et Mr. Earl avaient pris place dans une automobile et un des agents de Scotland Yard s'était mis au volant.

— Où allons-nous, monsieur Dickson ? demanda Earl.

— À la gare de Victoria, répondit immédiatement le détective. À trois heures et quelques minutes du matin y part le rapide pour Douvres qui donne correspondance avec la malle d'Ostende, le grand chemin du continent.

— Et vous comptez y trouver le sieur Cric-Croc ?

— Et même davantage, répartit malicieusement Harry Dickson.

— Je me demande ce qui vous permet de supposer cela.

— Les livres de chevet de Miss Hermina Landon !

— Que voulez-vous dire, fit sourdement le vieillard.

— Que tous ces livres – j'ai eu à maintes reprises l'occasion de les voir – parlent de l'Italie. Je suppose qu'elle désire ardemment voir ce pays. Et, précisément on y arrive par Douvres, Ostende, Luxembourg, Bâle...

Mr. Earl se laissa aller en arrière sur les coussins de la voiture.

— Vous savez, en effet, beaucoup de choses.

— En ce qui concerne cette affaire, je crois les connaître toutes...

— Et vous voulez me les confier ?

— Je brûle d'envie de le faire et, comme je calcule que le récit complet prendra juste le temps qu'il faut pour arriver à Charing Cross, je commence tout de go :

» — Périclès Holdon – vous ai-je dit qu'il est d'origine grecque ? – est un habile coquin, pour qui la profession d'homme de lettres ne sert que d'alibi.

» En fait, il dirige avec plus ou moins de succès une audacieuse bande de trafiquants de blanches, dont toutefois aucun membre ne le connaît personnellement. Mais il pressent que la chance pourrait bien le quitter un jour, s'il n'opère pas quelques changements de façade.

» L'idée, ma foi fort ingénieuse, de créer une sorte de matamore criminel lui vient, et déjà Cric-Croc existe, en potentiel.

» Il existera bientôt virtuellement.

» Nous arrivons à la soirée de la répétition générale de la *Tour de Cristal*. Holdon a jeté son dévolu mercantile sur la belle Gladys Faines, jeune femme respectable qui, d'ailleurs, a déjà repoussé ses

avances.

» Son goût du lucre s'accroît donc d'un désir de vengeance.

» On en est au troisième acte : par les souterrains du théâtre chemine un être fantastique, « Cric-Croc », qui commence par se débarrasser d'un infortuné machiniste qui, pour son malheur, croise sa route.

» Cric-Croc fait sa terrifiante apparition et s'enfuit par les caves, emportant la pauvre Gladys évanouie.

» Mais quelqu'un d'autre est entré en scène ; c'est un homme qui, depuis quelque temps, a percé à jour la perverse personnalité de Holdon. Il se met à la poursuite du ravisseur, et parvient à lui enlever sa proie.

» Cette sorte de vengeur s'aperçoit alors que l'effrayant personnage de Cric-Croc pourrait bien être le meilleur masque pour lui, et surtout le plus déroutant pour Holdon. Il conduit Miss Gladys en lieu sûr et, sans doute, se met d'accord avec elle pour qu'elle reste cachée un temps plus ou moins long. Pendant ce temps Holdon perfectionne le rôle de Cric-Croc en cambriolant le bureau directorial.

» Mais le nouveau Cric-Croc veille, et Holdon ne retrouvera plus les livres volées, qui seront restituées mystérieusement à leur propriétaire.

» Vous avez prétendu, monsieur Earl, avoir exterminé la bande des voleurs de femmes ; n'en croyez rien, vous avez eu un aide, et personne d'autre que... Holdon.

» Car Holdon s'est cru trahi et il a commencé par tuer trois hommes de sa bande en qui il n'avait qu'une confiance limitée. Oui, ce fut le séillant Périclès qui mit fin aux jours de Skeery et de ses deux acolytes. Il épargna Harfang, qu'il ne pouvait matériellement suspecter, et dont il avait d'ailleurs encore besoin dans l'avenir.

» Le personnage de Cric-Croc ayant eu le succès mérité, Miss Marbury fut enlevée par Holdon.

» Même jeu... Elle lui fut enlevée par l'homme qui veillait, et rejoignit Miss Faires dans sa retraite.

» Mais ce même homme vit alors avec terreur que Holdon tournait d'une façon inquiétante autour de Miss Landon, sous l'aspect de Pedro Suarez...

— Ainsi, murmura Mr. Earl, ce mystérieux personnage, le véritable Cric-Croc par conséquent, était bien au courant de tout ce que faisait Holdon.

— De tout, j'ose le dire ! répondit Harry Dickson en riant. Et... ce redoutable inconnu eut peur pour Miss Landon, qu'il aimait...

— Je m'en suis douté ! gronda Mr. Earl avec une fureur sourde.

— Et il mit Miss Landon à l'abri, tandis que, pour se venger, Holdon cambriolait vos banques et y perpétrait quelques meurtres

sensationnels.

» Mais, dès cette minute, deux hommes se mettent aux troussees de l'invisible : Mr. Earl, qui pourchasse Piffny et Harfang dans l'espoir d'arriver par eux au terrible Cric-Croc, qu'il croit l'auteur de tous ces maux et... qui parvient ainsi à Pedro Suarez, mais également Harry Dickson qui, lui, suit le véritable Cric-Croc et n'a garde de l'entraver en aucune façon.

» Il le laisse même tranquillement tuer Lord Eversham, vil complice de Holdon ; car ce misérable aurait trouvé, grâce à ses hautes relations, le moyen de se soustraire à la justice, soyez-en certain.

» De même, Harry Dickson n'empêcha jamais un certain Mr. Earl de jouer le terrible rôle de justicier vis-à-vis des marchands d'esclaves.

— Je suppose que Holdon voulait disparaître de Londres pendant quelque temps, tout en y restant sous la forme de Suarez, dit Mr. Earl, et tout en continuant à occuper sa propre maison. C'était un malin, il n'y a pas à en douter !

— Vous ne dites que la moitié de la vérité, répliqua Harry Dickson. De fait, Holdon poursuivait un but double : il voulait reformer une autre bande de trafiquants et lui donner un chef visible : Pedro Suarez. Le personnage était d'ailleurs fort heureusement choisi.

— Je vois... je vois... Mais, puisque Cric-Croc reste toujours au second plan de votre récit, je me demande comment il a connu notre équipée de ce soir ?

— Bah... en écoutant aux portes du « Boudoir de Périclès ». Au fond, le réel Cric-Croc n'a jamais été qu'un habile laquais écoutant aux portes.

— Et pourquoi ne livra-t-il pas Holdon vivant à la justice, au lieu de nous envoyer seulement son cadavre ?

— Parce que Cric-Croc, comme tout amoureux, doit se dire que, pour vivre heureux on doit vivre caché, et que toute publicité donnée autour de son rôle aurait mis en péril le doux rêve de sa vie. Il sait parfaitement qu'à présent le Gouvernement mettra tout en œuvre pour étouffer cette affaire.

— Je comprends, murmura Mr. Earl. Moi aussi j'ai du sang sur les mains !

— Ainsi que ce bon Cric-Croc !

— Et vous croyez que je lui donnerai ma fille, monsieur Dickson ?

— Pourquoi pas, monsieur Earl ? Je me demande si jamais Miss Hermina trouvera meilleur défenseur dans la vie que...

— Que ? haleta Mr. Earl.

— Charing Cross... lança le chauffeur.

— Le train pour Douvres est en gare ! dit nerveusement Mr. Earl.

— Avisez-moi ce coupé de premières, portant la prudente pancarte *Réservé*, et dont les stores sont baissés, dit Harry Dickson.

Earl se mit à courir et, d'un geste brusque, ouvrit la portière.

— Mina ! cria-t-il.

Un petit cri effrayé lui répondit et puis des sanglots.

— Oh, Daddy !... Il ne faut pas être fâché.

— Qui donc est cet imbécile qui vous accompagne ? gronda Mr. Earl en désignant un homme à mine penaude se tenant dans un des coins du compartiment.

— N'en dites pas de mal, Dadd, se fâcha la jeune fille, ou vous ne me reverrez de votre vie ! Et puis ce n'est pas un imbécile.

— Mais non, intervint Harry Dickson en riant, il est même loin de l'être. Vous allez voir... d'ici quelques années, ce sera la gloire des lettres anglaises !

— Oh ! monsieur Dickson, balbutia l'homme avec embarras.

— Et si les lettres ne lui réussissent pas, ce sera toujours un excellent acteur ; témoin, le jour où il joua si bien le rôle d'un petit jeune homme couard, deux minutes après avoir, de ses propres mains, tordu le cou à une fière canaille ! N'est-il pas vrai, monsieur Winstrop ?

— En voiture ! cria le chef du train.

Mr. Earl se cala dans un autre coin du compartiment.

— Je connais un brave homme de pasteur à Ostende, dit-il, et je ne puis décemment laisser ma fille se marier sans témoin légal. Au revoir, monsieur Dickson, on vous écrira de Venise !

— Je suppose que vous avez brûlé votre tête de mort, votre chapeau haut de forme et votre redingote, monsieur Cric... monsieur Winstrop ? demanda Harry Dickson, un éclair de joie malicieuse dans le regard.

— Fumée, monsieur Dickson... c'est tout ce qu'il en reste.

Quelques secondes plus tard, le train ne fut plus lui-même qu'un halo de fumée blanche disparaissant dans le lointain.

FIN

LE LIT DU DIABLE

En matière de préambule :

1. La singulière aventure de John Grestock

Au début du siècle dernier, au pied du versant nord-ouest de la chaîne des Grampians, se produisit un éboulement de montagne considérable, dû probablement à une secousse sismique. Un torrent voisin fut ainsi détourné de son cours et se déversa dans une cuvette inférieure, de dimensions restreintes. Mais le travail des eaux eut tôt fait de l'agrandir et d'en faire une sorte de lac qui, vingt ans plus tard, couvrait une superficie d'une lieue carrée environ. Vers cette époque, un autre phénomène eut lieu : une île se forma au centre de cette étendue lacustre. Elle affectait la forme d'un ovale presque parfait, dont l'un des bouts, le plus gros, était orienté vers le nord.

Un nouveau cycle de vingt ans s'écoula, durant lequel une végétation touffue couvrit l'île. Puis vinrent les habitants. Ils étaient peu nombreux en vérité, se composant uniquement de la famille Grestock, gens de petite noblesse, ruinés ou presque, originaires d'une ville du centre.

Ils achetèrent l'île pour une bouchée de pain et y construisirent une demeure d'assez belle apparence.

On s'est demandé en vain ce que les Grestock étaient venus chercher sur cette étroite bande de terre, gagnée sur les eaux tumultueuses du nouveau lac, et une légende en fit des chercheurs de trésors.

Ils ne durent pas en trouver beaucoup car, vers l'année 1850, ils clouèrent portes et volets et, pauvres comme rats d'église, allèrent chercher fortune à Edimbourg et même, dit-on, bien plus loin encore.

Jusqu'alors l'endroit ne portait aucun nom, mais les gens des environs avaient fini par lui donner celui des propriétaires. L'île devint Grestock Island et la maison solitaire Grestock Castle.

En l'année 1858, l'aîné des fils Grestock, John Allman, revint brusquement dans le pays et se fit conduire dans l'île. Il y trouva la maison close et sombre. Le passeur qui l'avait conduit dans l'île refusa de l'accompagner au-delà du rivage, en disant :

— Vous feriez mieux de retourner d'où vous êtes venu, monsieur John. Les vivants sont les vivants et les morts sont les

morts ; ces derniers surtout désirent qu'on les laisse en paix.

Grestock n'eut pas le loisir de demander des éclaircissements à ces paroles sibyllines, car déjà l'homme et sa barque s'éloignaient dans la brume crépusculaire.

Se frayant un chemin à travers les ronces et les avoines folles, le jeune homme finit par atteindre la maison paternelle. Elle était là, morose et sinistre, perdue dans le soir, ses volets clos et ses briques à nu, sa grande et massive porte encore bien résistante.

Cela faisait huit ans que John avait quitté cette demeure et que ni ses parents ni lui ne s'en étaient souciés ; aussi s'étonna-t-il de la trouver encore debout et si peu marquée par le temps. Il possédait la clef de la porte et, avec une certaine curiosité, il se demanda si elle prendrait encore dans la serrure, sans doute rongée par la rouille.

Un cri sinistre le fit sursauter et tourner la tête : un oiseau au terne plumage, perché sur une borne de pierre, le regardait avec de grands yeux ronds.

Après quelques secondes d'immobilité, la bête prit son vol en répétant son lugubre appel.

— Un tuteur chevronné, murmura John Grestock. Les gens d'ici y verraient un présage de malheur...

Une bande de maubèches passa, le bec en dague, criant aigrement à l'intention de cet intrus venu troubler la paix de leur domaine.

Grestock introduisit la clef dans la serrure, et il fut étonné de la sentir tourner si aisément sous ses doigts.

Il avait apporté tout ce qu'il fallait pour un séjour de quelque temps dans l'ancienne demeure paternelle, et il avait même vaguement songé à s'y faire envoyer de plus nombreux bagages. Dans son sac de voyage, il prit une bougie, qu'il alluma.

Le bail parut, ses murs brillant de salpêtre, le plafond troué par les eaux de pluie, les lambris vermoulus.

— J'aurais dû m'en douter, murmura le jeune homme, et j'aurais mieux fait de rester cette nuit au village, pour ne visiter l'île qu'en plein jour. Il est vrai que l'antique guimbarde, à laquelle on donne ici le nom de diligence, avait presque une demi-journée de retard... Heureux pays !

Une lanterne d'écurie, dont les ferrures n'étaient pas trop mordues par la rouille, était accrochée dans un coin. John y ficha sa bougie, pour se diriger ensuite vers la salle à manger.

Il y avait fait à peine quelques pas qu'il se hâta de battre en retraite : le plancher en était si vermoulu que ses planches cédaient sous ses pas ; en même temps, un gros plâtras se détacha du plafond et s'écrasa à ses pieds.

— Pauvre vieille maison ! s'attrista Grestock. D'ailleurs,

comment pourrait-il en être autrement après huit années d'abandon, dans cette région de pluies et de brumes continuelles ?

L'office lui parut si froide, si noire, qu'il renonça immédiatement à l'explorer plus avant et qu'il revint se poster au milieu du hall.

— Voyons ce qui reste de ma propre chambre, se dit-il.

Cette pièce se trouvait de l'autre côté de la maison, sa fenêtre s'ouvrant sur le lac. John se souvint avec attendrissement de cette chambre qui avait abrité les rêves de ses vingt ans, et de l'amour avec lequel il l'avait meublée et ornée. À l'idée de la retrouver en ruine, comme le reste de la vieille demeure, il se sentit un pincement au cœur.

Il traversa le hall en oblique, suivit un long passage où soufflaient d'âpres vents coulis, et atteignit la porte de sa chambre.

Elle s'ouvrit sans un grincement et la lumière de sa lanterne s'y glissa devant lui.

— Oh ! fit John. Oh, c'est inimaginable !...

Il s'était arrêté sur le seuil, comme médusé.

La pièce était belle et agréable, les lambris luisaient. Il vit des rideaux à fleurs, tendus devant les vitres, de petites gravures en taille douce accrochées aux murs, une menue vaisselle d'étain sur les dressoirs de chêne lustré et, contre le mur, un magnifique lit à baldaquin, aux courtines fleurdelisées.

John en fut comme étourdi.

Alors que toute la demeure présentait l'aspect de la plus complète déchéance, cette chambre était accueillante, bien entretenue, prête à recevoir son hôte, comme si c'était là sa mission de tous les jours.

Sur la table aux pieds tordus se trouvait un chandelier vide. Le cuivre en était fraîchement poli et ne présentait nulle trace de vert-de-gris.

Le jeune homme trouva la lumière du fanal insuffisante pour repousser les ombres qui voletaient sur les murs. Il prit une seconde bougie dans son sac de voyage et la ficha dans le chandelier. Alliée à la clarté de la lanterne, sa lueur avait quelque chose de rassurant qui plut à John Grestock.

Il se mit à parcourir du regard son ancien domaine, si étrangement retrouvé. Il remarqua alors que de beaux draps blancs, tout frais, garnissaient le lit, ainsi qu'un moelleux édredon de soie pâle.

— Dire que, dans ce temps, je ne possédais qu'une étroite couchette de matelot, murmura-t-il. Et voici que je retrouve, au même endroit, un lit digne d'un prince de légende !

C'était un garçon calme, qui savait dominer ses nerfs. Il avait

fait des études de géomètre, et les sciences positives avaient influencé son esprit au point de faire de lui un homme pratique, sans grande imagination.

Immédiatement, il en vint aux conclusions.

— Quelqu'un est venu habiter ici en notre absence, soliloqua-t-il, pour occuper cette unique pièce. Il est vrai que c'est la plus belle de toute la maison.

« Ce lit est une bien curieuse pièce », songea-t-il un moment après.

C'était, en effet, un meuble superbe, aux lourdes armoiries, toutefois inconnues du jeune homme ; mais, si l'art mobilier antique n'avait que peu d'attrait pour lui, certaines proportions intéressèrent le géomètre et le mathématicien qu'il était.

— Un géant s'y trouverait à l'aise, remarqua-t-il à haute voix, et jamais je ne vis couche plus large ni plus longue.

Mais, soudain, une expression de dégoût glissa sur ses traits : sur les flancs incrustés de métal du lit, des coulées sombres venaient d'attirer son attention. Elles étaient noires et écailleuses et se perdaient en un magma suspect dans les bâtees inférieures.

— On dirait... du sang, murmura-t-il.

Il s'approcha et tendit un doigt vers les coulées suspectes.

Ce fut son instinct qui le sauva sans doute.

Au même instant, il sentit comme un souffle sur son visage, et il lui sembla que toute la maison venait de frémir. Il se rejeta en arrière avec tant de force qu'il heurta la lanterne qui roula au loin.

Un coup sourd retentit.

Le baldaquin venait de s'effondrer de tout son poids sur le lit, et ce poids devait être formidable, car le plancher frémit sous le choc.

— Vilaine histoire, gronda John avec fureur. Si j'étais resté penché sur le lit un moment de plus, ou si d'aventure je m'y étais couché, je serais à ce moment aplati comme du beurre sur du pain.

Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage.

La maison s'emplissait de bruit.

En levant la tête, il vit un grand rectangle vide dans le plafond, d'où pendait un gros câble fixé à un anneau scellé au sommet du baldaquin. Soudain, deux jambes, guêtrées de cuir fauve, glissèrent le long de cette corde, et un long pistolet d'arçon se trouva braqué à quelques pieds du visage de Grestock.

En même temps, la porte s'ouvrit violemment et une nouvelle arme à feu jaillit de l'embrasure.

Deux hommes, en lourds costumes de montagnards, venaient de faire irruption dans la chambre, et leurs yeux, rouges de menaces, se tenaient fixés sur John.

Celui-ci n'eut qu'une très brève émotion.

— Vous ignorez peut-être que je suis ici chez moi, dit-il, et que je suis en droit de vous demander des explications quant à votre présence et ce qui se passe chez moi !

Les deux inconnus baissèrent leurs armes, mais continuèrent à le regarder en silence.

Grestock entendit du bruit au-dessus de sa tête, et se rendit compte que d'autres présences se tenaient aux aguets, autour de l'ouverture béant dans le plafond.

— En tout cas, vous êtes en nombre, dit-il, et je me demande ce que vous venez chercher dans cette île où nous, les propriétaires, nous ne sommes parvenus qu'à devenir de plus en plus pauvres.

— De plus en plus pauvres ! répéta l'un des hommes comme un écho.

John observa qu'il articulait avec peine et que sa voix sonnait étrangement. Esprit positif, le jeune Grestock était en même temps courageux, et toute sa terreur avait disparu ; il se surprit même à sourire avec une certaine arrogance.

Il désigna du doigt le singulier lit, au baldaquin écroulé.

— De fait, qui êtes-vous ? continua-t-il, je devrais vous le demander, mais ce qui est arrivé à ce meuble me démontre suffisamment que vous n'êtes pas des gentlemen. La justice anglaise vous considérerait comme des bandits, c'est l'évidence même.

Il parlait d'une voix posée, comme s'il s'était entretenu avec des inconnus, de la manière la plus ordinaire du monde.

L'homme, qui avait déjà pris la parole, répondit de cette même voix pénible, intrigant John Grestock :

— Pas des bandits !

— Soit, répliqua John, je ne demande qu'à vous croire, mais il faudra vous expliquer plus clairement.

Les deux étrangers s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Comme la lumière de la bougie tombait à présent en plein sur leur visage, Grestock put les détailler à son aise. Des visages maigres et durs, à la peau sèche et tannée, aux yeux fixes et sans grande expression, aux cheveux d'un roux pâle chez l'un, de la blancheur des albinos chez l'autre. Leurs vêtements de grosse laine, très bien coupés, affectaient la bonne mode montagnarde.

Grestock eut l'impression déroutante de quelque chose « de jamais vu »...

Ils continuaient à dévisager le jeune homme de cette façon impassible et sombre, qui aurait désarçonné tout être moins équilibré que le géomètre.

— Eh bien, s'impatientait ce dernier, est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

Ses yeux étaient tombés sur les pistolets qu'ils tenaient en

main, et il s'étonna de leur trouver une forme élégante et plate, absolument inconnue.

Enfin, l'un des inconnus, toujours le même d'ailleurs, poussa comme un soupir et se tourna vers le lit en émettant une sorte de rauquement.

Aussitôt, un bras s'agita dans l'ouverture et un troisième larron descendit par la corde tendue, avec une habileté simiesque.

John eut un mouvement de surprise.

Le nouveau venu était un nain, d'une laideur sans pareille ; une tête excessivement petite s'engonçait dans un puissant torse de gorille. Vêtu d'une souquenille grise bordée de rouge vif, les cheveux blancs, ses yeux, ses yeux d'albinos, luisaient, rouges comme des grenats.

Il sauta à terre et ses bras énormes esquissèrent un geste d'égorgeur, mais l'un des hommes, qui paraissait être le maître, poussa un nouveau grognement.

En un clin d'œil, le nain disparut, mais il revint, peu de temps après, portant un sac de cuir étroit et allongé, paraissant très lourd.

L'homme roux le lui enleva et y plongea la main.

— Ah ça..., murmura Grestock, vous êtes, ma foi, de curieux lascars.

L'inconnu venait de présenter au jeune homme une poignée de pièces d'or, très épaisses et qui paraissaient fort anciennes.

L'or retomba dans la grande bourse avec un son mat, et l'étranger la tendit à Grestock.

— Que signifie ? murmura ce dernier.

— Partir ! répondit l'étranger avec peine.

— Qui... moi ?

— Pour toujours... jamais revenir... ici... jamais... Il réfléchissait avec autant de difficulté qu'il parlait.

— Jamais parler... parole...

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur !

— Et si j'accepte, dit tout à coup Grestock, je ne pourrais le faire qu'en étant convaincu que vous ne tramez rien de criminel.

L'homme ne semblait pas le comprendre.

— Partir, répéta-t-il.

— Qui êtes-vous ? s'écria Grestock.

Le visage énigmatique se tendit comme dans un immense effort de pensée, puis un peu de compréhension sembla lui venir.

— Serviteurs ! répondit-il rapidement.

Le nain s'était lentement approché de John. Il eut soudain un mouvement brusque, sa bouche s'ouvrit, énorme, d'effroyables canines parurent, et il fit mine de mordre le jeune homme.

Mais l'inconnu le prévint. Il lui assena un coup formidable avec la crosse de son pistolet et le nain s'enfuit, grim pant comme un singe le long de la corde.

Mais, dans l'esprit de John Grestock, d'autres images se levaient en tumulte. Pauvre, il n'était revenu dans l'île qu'à la recherche d'un ultime profit. Depuis des années, il rêvait de s'expatrier et d'aller chercher fortune en Amérique ou en Australie.

La fortune était devant lui ; il n'avait qu'à tendre la main.

— J'accepte, dit-il avec brusquerie, et vous avez ma parole !

L'autre inconnu, celui qui jusqu'ici n'avait pas encore dit un mot, lui fit signe de le suivre et de ramasser la bourse de cuir.

Il le conduisit hors de la maison, vers le bord nord-ouest du lac.

Une petite nacelle se trouvait cachée dans un bouquet de roseaux ; tous deux y prirent place, et l'homme se mit à ramer avec vigueur.

Quand il fut parvenu au rivage, il souleva le sac d'or et le jeta sur la berge.

John n'eut que le temps de sauter à terre et, déjà, la barque se perdait dans les ténèbres.

Grestock coucha cette nuit-là à l'auberge et y retrouva le cocher qui l'avait conduit dans l'île.

— Je savais bien que vous en auriez eu vite votre compte, dit le brave homme. Mais comment avez-vous fait pour revenir ?

— J'ai retrouvé ma vieille barquette, mentit effrontément John Grestock. Elle faisait eau de toutes parts, mais elle s'est bien conduite jusqu'à la rive ; après quoi, elle s'est enfoncée dans l'eau avec une partie de mes bagages.

— Un jour ou l'autre, l'île fera de même, dit le passeur. Elle est venue du diable et s'en retournera à lui, c'est fatal. Elle s'est enfoncée de plus de deux pieds en plusieurs endroits.

Le lendemain, John Grestock regagnait Leith et s'y embarquait sur un navire en partance pour l'Amérique.

Il y vécut et y mourut. Mais, sentant venir sa fin, il coucha par écrit son étrange aventure. Cela dut se passer entre les années 1900-1905. Ce ne fut qu'une vingtaine d'années plus tard, qu'au hasard d'une vente de vieux livres, les pages intercalaires où elle se trouvait consignée tombèrent en d'autres mains.

Et ces mains étaient celles du célèbre détective Harry Dickson.

2. Monsieur Servus

La salle de ventes de Mac Tavish n'était fréquentée que par de vieux bibliophiles, pas très riches, ne se fendant jamais au-delà d'une ou deux livres pour acquérir un lot de vieux bouquins.

Un jour pauvre descendait par les poussiéreuses verrières, bien qu'au-dehors la journée fût triomphante, toute à la jeunesse du printemps revenu.

Mac Tavish, dans sa redingote verdie, officiait distraitement, n'escomptant pas grand gain de la vente affichée.

— Une encyclopédie... Deux volumes manquent.

— Et les autres sont sales et pleins de tavelures, clama une voix mécontente.

— Il existe des produits pour les enlever, protesta mollement le commissaire-priseur en haussant des épaules lasses.

— Vous savez bien que ce n'est pas vrai.

Mac Tavish prit un air encore plus découragé.

— Six livres...

— Et pourquoi pas le Trésor anglais, pendant que vous y êtes !

— Cinq livres !

— Je dis cinq shilling et pas un farthing de plus.

L'ouvrage fut enlevé à ce prix, et le vendeur passa à un autre lot.

— La collection du sieur Grestock, comprenant...

Une assez fastidieuse énumération suivit et ne fut guère écoutée.

— Je scinde le lot, s'écria Mac Tavish. Trois volumes de la Géographie Locale de l'Ecosse, avec annotations manuscrites. Une livre...

Un gentleman se leva et accepta l'offre.

Mac Tavish allait abaisser son petit maillet en buis quand une voix aigrette s'éleva.

— Une livre, cinq shilling !

Le vendeur eut un mouvement étonné, mais se hâta de priser sa marchandise.

— Un ouvrage unique, messieurs ! Personne n'en offre davantage ? Quelle misère !

— Deux livres !

— Trois ! hurla la voix aigrette.

Il n'y avait qu'une vingtaine d'amateurs dans la salle et la plupart n'étaient pas venus dans l'intention d'acheter ; tous tournèrent des visages presque ahuris vers ceux qui se disputaient cet ouvrage falot.

Ils virent un homme de haute taille, vêtu d'un complet de voyage, et un tout petit bonhomme, sec et ratatiné, à la mine inquiète et fureteuse.

— J'ai dit trois livres ! cria ce dernier. Cela doit suffire.

— Cinq ! dit le gentleman.

Le nabot s'écroula sur un banc et se passa la main sur son front moite.

— Six ! articula-t-il avec peine.

— Huit !

— Huit et... cinq, non trois shilling !

— Des livres superbes, hurla Mac Tavish transporté de joie. Je dis : su-per-bes !

— Allons, dix livres ! répondit tranquillement l'homme en costume de voyage, prenant négligemment une cigarette dans son étui.

Son adversaire tourna vers lui un visage enflammé.

— C'est du vieux papier... Cela ne vaut rien.

Mais, déjà, le marteau venait de retomber avec un bruit sec.

Harry Dickson emportait son emplette. Il n'avait retenu qu'une chose, un nom : Grestock.

Or, il était venu en Ecosse pour y débrouiller une affaire où ce nom avait été cité incidemment.

Un géologue du nom de Marlwood, attaché à une association savante de Londres, avait été trouvé mort, dans la montagne écossaise. Après huit jours de prospection dans une des parties les plus sauvages des Grampians, il n'était pas revenu à l'auberge. On partit à sa recherche et l'on finit par découvrir son cadavre dans une grotte solitaire. Il avait dû être atteint en plein crâne par la chute d'une pierre, mais sa fin n'avait pas été immédiate, et la nature de la blessure démontrait qu'une agonie assez longue avait dû précéder sa mort. Sur le flanc d'une roche, à portée de sa main, on trouva tracé sur la pierre ce nom : Grestock.

La société savante ne s'était pas contentée du verdict du jury local, proclamant la mort accidentelle, et elle avait dépêché Harry Dickson sur les lieux.

Mais, après plusieurs jours de recherches, le détective regagnait Leith, et il songeait à reprendre le chemin de Londres, quand il échoua, par désœuvrement, dans la salle de ventes de Mac Tavish.

Quand il eut empaqueté son emplette, il essaya de joindre celui

qui lui avait disputé les livres. Il ne le retrouva pas.

Le commissaire-priseur s'apprêtait à partir et Dickson dut retourner vers lui sa curiosité insatisfaite.

— Connaissez-vous le gentleman qui désirait ces livres autant que moi-même ? demanda-t-il.

Mac Tavish secoua la tête.

— Ce n'est pas un client attitré, bien que de temps à autre je l'aie vu apparaître, mais je ne me souviens pas qu'il m'ait déjà acheté quoi que ce soit. Son nom est Servus, si je ne m'abuse. En êtes-vous plus savant ?

— Pas trop, repartit Harry Dickson en souriant. Mais, si faire se peut, je voudrais en savoir plus long sur sa petite personne.

— C'est un vieil original, qui se dit conservateur. Quel conservateur, mon Dieu !

» Quelque part dans la montagne, il habite une vieille ruine, qui doit se nommer Limmock Castle, mais n'a de château que le nom. Car peut-on appeler de la sorte une dizaine de murs écroulés et un corps de logis encore debout par miracle, et où il doit défendre sa croûte de pain contre les rats et les choucas ?

— Et de quoi est-il conservateur ?

— D'une salle, presque ouverte à tous les vents, qu'il dénomme pompeusement musée, et où se trouve un peu de ferraille. Moyennant quelques sous, il laisse voir ces vieilleries aux rares touristes qui s'égarent en cet endroit inhospitalier.

Harry Dickson devint songeur.

Limmock était le nom de la bourgade la plus proche du lieu où Marlwood avait trouvé la mort. Il l'avait traversée, mais pour ne trouver qu'une trentaine de misérables foyers, groupés autour d'une auberge pour rouliers qui fut, dans son temps, sans doute florissante, mais le progrès et les moyens de locomotion modernes avaient ruiné à jamais son commerce. Pourtant, personne ne lui avait soufflé un mot de Limmock Castle, ni de son conservateur.

Mac Tavish, mis en excellente humeur par les bénéfices de la journée, l'invita à prendre un verre, et le détective accepta.

Ils s'installèrent dans une taverne voisine, renommée pour sa vieille et mousseuse « Scotch Ale ». Le commissaire-priseur, altéré par les discours, commença par en avaler une pinte, et puis il se décida à bavarder.

— Connaissez-vous Limmock ?

— Heu, heu... pas trop, avoua prudemment le détective.

— Il y a bien des lustres, ce fut un endroit d'une certaine renommée, mais on y accédait difficilement. Des troubles sismiques y firent naître un lac et, au milieu de ce lac, une île. Celle-ci disparut vers les années 1860 ou 1861, je ne pourrais préciser. Il se peut

également que ce soit plus tard.

» Peu d'années après, le niveau du lac se mit à baisser, puis la cuvette se trouva à sec. Un éboulement de moraines en eut ensuite complètement raison.

Tout en écoutant, Harry Dickson s'était mis à feuilleter les livres qu'il venait d'acheter, et il était tombé en arrêt devant quelques pages couvertes d'une écriture fine et serrée.

— Je m'excuse, dit Mac Tavish. Je dois dîner chez des amis.

Harry Dickson lisait toujours et, quand il eut terminé la lecture de l'étrange aventure de John Grestock, un peu de feu lui était venu aux joues.

— Nous retournerons à Limmock, se dit-il, quoi que puisse en dire Tom Wills, mon brave élève. Il est vrai que le site n'est pas précisément enchanteur.

Il se remit à faire un paquet de ses bouquins, quand une ombre tomba sur sa table. Quelqu'un se trouvant à l'extérieur, devant la fenêtre de la taverne, devait s'interposer entre lui et le jour.

Vivement, il leva la tête.

Une silhouette trapue et difforme se haussait sur la pointe des pieds, pour regarder à l'intérieur de la salle.

Harry Dickson entrevit deux joues creuses et sales et un double regard de feu vert, le couvant avec haine ; une patte velue se pressait contre la vitre.

Mais, au mouvement de Dickson, le vilain bonhomme se laissa brusquement aller en arrière, et le détective entendit le bruit de ses pas s'éloignant à toute vitesse.

Le tavernier n'avait rien vu, et, quand le détective se retrouva dans la rue, il la vit tranquille et solitaire, luisant d'un beau soleil de mai.

— Allons refaire nos valises, se dit-il.

Comme il l'avait pensé, il trouva son élève peu enclin à retourner dans la solitude vaine de la montagne, mais il lui suffit de lui raconter, en peu de mots, l'histoire de son emplette, la surenchère désespérée de Servus, le conservateur du nid de corneilles des Grampians, et l'apparition de la vilaine figure devant la fenêtre, pour éveiller immédiatement l'intérêt, et même l'enthousiasme, de Tom Wills.

Ils trouvèrent une auto de location pour les conduire jusqu'aux portes de Limmock, si toutefois on peut parler de portes en cette occasion.

L'hôte de l'auberge, où ils avaient déjà séjourné quelque temps auparavant, les reçut pourtant sans grand enthousiasme ; on n'était pas habitué aux étrangers dans la région.

Mais Harry Dickson savait néanmoins se faire aimer ; il déclara

que l'air de Limmock n'avait pas son pareil pour guérir les nerfs surmenés des gens de la grande ville, et il affirma que, depuis son départ de la bourgade, son compagnon et lui avaient souffert de la lourde atmosphère des grands centres.

Cela justifiait leur retour et l'aubergiste devint plus accueillant.

Ce ne fut que le troisième jour de leur arrivée que Dickson parvint à desceller quelque peu les lèvres closes de l'hôte.

— Limmock Castle ?

Mac Gregor, l'hôtelier, eut un geste effrayé.

— Une sale ruine, sir, et sans doute maudite par le Seigneur, car il n'en existe pas de plus vilaine dans toute l'Ecosse. Aussi tout le monde l'évite !

— Pourtant, rétorqua le détective, on m'a affirmé à Leith qu'elle valait la peine d'y passer quelques heures, à cause d'un musée fameux...

— Fameux ! ricana l'aubergiste avec mépris. On s'en passerait vraiment et surtout de celui qui s'en intitule le conservateur.

— Oh ! vous voulez parler de Mr. Servus. On me l'a montré à Leith.

— Comment, cet affreux nain s'est offert le voyage ? C'est vraiment incroyable !

— Vous ne semblez guère l'aimer, Mac Gregor ?

— Et qui l'aimerait à ma place ? riposta hargneusement l'hôtelier. Savez-vous qu'il ne se gêne pas pour tirer des coups de fusil sur les malheureux montagnards qui s'égarent sur les terres du château ? Il paraît que c'est son droit. En tout cas, personne ne tient à le lui contester, car il n'y a rien de bon à attraper sur ces terres maudites.

— Soit, déclara le détective. Si le hasard de nos excursions veut que nous passions par-là, nous irons lui faire un bout de visite. Sinon, on se passera des curiosités de son musée.

Le lendemain, Harry Dickson et Tom Wills allèrent voir la cuvette de l'ancien lac, et n'y trouvèrent qu'un petit désert de pierres et de rocailles écroulées.

Pourtant, une surprise les attendait à leur retour.

Ils avaient à peine franchi le seuil de l'auberge que Mac Gregor accourut devant eux, en faisant de grands gestes :

— Je vous le donne en mille, sir, s'écria-t-il. Savez-vous qui est venu ici en votre absence et a désiré voir le gentleman de Londres, comme il vous appelle ?

— Eh non... avoua Harry Dickson.

— L'homme de Limmock Castle ! Il paraissait très déçu de ne pas vous avoir rencontré et m'a dit qu'il reviendrait vers l'heure du déjeuner...

» À moins que vous ne m'autorisiez à le chasser, continua-t-il avec un peu d'espoir.

— Gardez-vous-en bien, mon brave Mac Gregor, répondit vivement le détective. Je n'ai aucune raison d'en vouloir à ce petit homme, au contraire ; il pourrait me donner de bien utiles renseignements d'archéologie. Je pense même l'inviter à déjeuner, si cela lui plaît.

Mac Gregor s'inclina, à moitié consolé : cela augmenterait en tout cas la dépense du client et, avant tout, il était Ecossais, donc ami des écus bien trébuchants.

Un énorme gigot venait d'être déposé sur la table, quand la porte fut poussée et qu'entra Mr. Servus.

Harry Dickson reconnut immédiatement le nabot qui lui avait disputé si âprement les livres de feu John Grestock.

Sans se soucier de la mine peu accueillante de Mac Gregor, le conservateur de Limmock Castle se dirigea vers les voyageurs et pointa un doigt maigre vers la poitrine du détective.

— Je ne sais qui vous êtes, dit-il en guise de salut.

Harry Dickson s'inclina.

— Et pourquoi ne le sauriez-vous pas, sir ? Je ne fais aucun mystère de mon identité, il me semble.

— Mais, comme bien des gens d'importance, vous tenez à voyager incognito, n'est-il pas vrai ? ricana le nain d'un air malveillant.

— Pourquoi ne le ferais-je pas ?

— Pour mieux espionner votre monde sans doute, gronda Mr. Servus. Ce n'est pas un beau métier que le vôtre.

— Tout le monde n'est pas de votre avis, sir, répondit poliment le détective.

— Je vous avertis... commença le bonhomme en prenant un air menaçant...

Harry Dickson avança un siège et lui fit signe de prendre place.

— Allons, allons, fit-il conciliant, vous n'avez aucune raison de m'en vouloir, il me semble. À moins que vous trouviez notre petite lutte bibliophile de l'autre jour de nature à justifier votre rancune à mon égard. Pourtant, je suppose qu'en tant que conservateur d'une œuvre d'art, vous devez pouvoir vous montrer beau joueur. Tenez, j'avais l'intention de vous inviter à déjeuner avec nous !

Mr. Servus lorgna d'un œil d'envie la puissante pièce de viande.

— On ne m'achète pas, murmura-t-il.

— Je suppose que vous n'avez rien à acheter, riposta immédiatement le détective.

Le nain se dressa de toute sa petite taille.

— Cela se peut, mais il n'en est peut-être pas de même en ce qui vous concerne, monsieur Dickson, car je suis venu vous offrir cinquante livres pour les bouquins que vous avez acquis l'autre jour à la vente Mac Tavish.

— Vous avez donc trouvé l'argent nécessaire ? demanda naïvement le détective.

— Les gens de votre espèce estiment qu'ils ont le droit de se montrer insolents envers tout le monde !

— Si je vous ai froissé, je m'en excuse sur-le-champ. Ecoutez-moi : je n'ai pas l'intention de me défaire de ces ouvrages, à n'importe quel prix, mais je n'ai pas projeté non plus de les enfouir en terre comme un trésor rare. Je puis volontiers vous les prêter.

— Hein ? fit Mr. Servus estomaqué. Vous feriez cela, vous ?

— Et pourquoi ne le ferais-je pas ?

Le conservateur de Limmock Castle accepta le siège avancé, et il ne protesta pas quand son amphitryon posa une assiette et un couvert devant lui.

L'instant d'après, il dévorait tout ce qu'on voulut lui servir, comme un homme affamé qu'il semblait être. Il accepta même une goutte de vieux brandy au dessert.

— Et... le manuscrit, je pourrai le lire ? dit-il tout à coup, à mi-voix.

— Certainement, repartit Dickson en jouant l'étonnement. Il est d'ailleurs fort curieux, et j'avais même décidé de vous entretenir un jour ou l'autre à son sujet. Ce jour me semble être venu. Tom... vous trouverez le livre en question dans ma valise !

Les mains du petit conservateur tremblaient fort quand elles se mirent à feuilleter les pages couvertes d'écriture et, sur-le-champ, il se mit à les lire avidement.

Harry Dickson l'observait attentivement, et il put se rendre compte du désenchantement qui s'emparait de son invité à mesure qu'il achevait sa lecture.

Celle-ci finie, il rendit le livre au détective et poussa un profond soupir.

— Je ne suis guère avancé avec cela, murmura-t-il.

— Que pensiez-vous donc... non, qu'espériez-vous donc trouver, monsieur Servus ?

Le nain sursauta et jeta un regard alarmé sur son hôte.

— Rien... oh, rien... c'est-à-dire... Mais ne me demandez rien, je n'ai rien à vous dire ; je ne puis rien vous dire.

— Marlwood est mort à une lieue environ de Limmock Castle, dit tout à coup le détective, et j'aurais le droit de vous poser des questions, sir.

— Je n'y répondrais pas, répondit rageusement le bonhomme.

Je ne sais rien de ce Marlwood, ni de sa mort. Rien... rien !

— Je ne prétends pas le contraire, mais maintenant que vous êtes ici, je crois que j'en profiterai pour faire appel à votre obligeance pour me conduire à votre château.

— Comment ? Vous désirez visiter les ruines ?

— Je crois bien que c'est dans cette intention que je suis venu ici.

Mr. Servus poussa un gémissement.

— Il n'y a rien à voir, affirma-t-il presque en pleurant.

— Qui sait ? répondit malicieusement le détective, jouissant de l'embarras soudain du nabot.

— Et je ne retourne pas au château aujourd'hui !

— La raison est péremptoire. Dans ce cas, je me passerai, bien à regret, de votre compagnie, et j'irai seul.

— Non ! s'écria Mr. Servus.

— Bon. Je crois que vous allez vous décider tout de même à nous servir de guide, dit narquoisement le détective.

Soudain, le petit homme devint grave.

— On m'a dit des choses étonnantes à votre sujet, monsieur Dickson.

» Je me suis informé à Leith de l'identité du gentleman qui m'avait soufflé les livres de feu John Grestock, que le diable garde, et j'ai appris que c'était le plus fameux détective des temps présents. Est-il vrai que vous êtes parvenu à résoudre en peu de jours des problèmes dont d'autres ont cherché vainement la solution pendant des années ?

Harry Dickson sourit.

— Mes thuriféraires l'affirment, et j'ajoute que parfois la chance me sourit et que la raison m'aide.

— Et vous réussissez, tout est là ! Eh bien, il y a trente ans que je cherche, moi, et sans trouver, sans jamais trouver !

— Quoi donc ?

— L'énigme !

— Du château ?

— Non... du pays !

— C'est bien vague, et il faudrait préciser. Mais pourquoi ne joindrions-nous pas nos efforts, monsieur Servus ? Car je ne sais quelle voix intérieure me dit que la mort de Marlwood a quelque chose à voir avec l'énigme dont vous venez de parler.

De grosses gouttes de sueur perlaient aux tempes du conservateur, mais il ne dit pas non.

— Comment êtes-vous venu vivre à Limmock Castle ? demanda tout à coup Harry Dickson.

L'haleine de Mr. Servus siffla.

— Je pourrais ne pas vous répondre, dit-il, mais dans ce cas

vous cherchiez et vous trouveriez et... nous perdriions beaucoup de temps.

— Votre raisonnement est souverainement exact.

— Je ne m'appelle pas Servus, mais Cheswick Vane. Ce nom ne vous dit-il rien ? Il est vrai que vous devriez retourner de près de quarante ans en arrière dans votre mémoire de criminologiste.

— Mon Dieu ! dit Harry Dickson à voix basse. Seriez-vous le Dr Cheswick Vane de l'affaire de Portland Square ?

— Oui, répondit sombrement le nain, c'est moi. J'avais vingt-cinq ans alors. J'étais pauvre et fier. Un jour, quelqu'un insulta cette pauvreté ; je le frappai... Et il tomba raide mort. Cela se passa dans Portland Square. Je fus condamné à cinq ans de travaux forcé. Ma peine achevée, je quittai l'horrible pénitencier de Dartmoor, bien décidé à ne jamais revoir Londres, ni le lieu de mon crime. Je partis pour l'Ecosse et je n'y connus que la misère.

» Je devins un errant, un nomade, je parcourus les foires annuelles, en tant qu'arracheur de dents et marchand d'orviétan. C'est ainsi qu'un soir, j'arrivai dans cette bourgade, alors encore relativement opulente. J'y fis la connaissance de l'homme dont j'ignorerai à jamais le nom. Il me proposa d'habiter Limmock Castle, d'être en quelque sorte son gardien ; j'acceptai, car j'étais aux lisières du désespoir. Il dit qu'il me reverrait pour fixer les conditions, mais je ne le revis jamais.

» Je m'installai au château et, le soir même, sans que je sus comment, je trouvai à côté de mon lit une bourse contenant cinq cents livres en or.

» J'aurais pu m'en aller et refaire une vie avec cet argent, mais je m'étais juré de ne jamais m'écarter de ce que les honnêtes gens appellent la bonne voie, et je restai. Huit jours après, je reçus d'un notaire de Leith des papiers en bonne et due forme m'instituant propriétaire de Limmock Castle et de ses terres, dégrevé définitivement de toute taxe et d'impôt, mais avec la clause expresse de ne jamais pouvoir vendre une parcelle. Je posai quelques questions au notaire, mais le brave homme ne savait pas grand-chose. Le propriétaire du domaine, un certain Leeme, habitait l'étranger et traitait par l'intermédiaire d'un homme de loi de Londres, qui s'en savait pas plus long.

» J'ai vécu jusqu'à ce jour dans cette triste demeure, seul... affreusement seul, mais fidèle à la mission acceptée, et dont personne ne m'a jamais demandé de comptes.

» Je n'y résidais pas depuis bien longtemps, quand se produisit le trouble sismique qui combla à jamais le lac de Limmock, d'étrange naissance. C'était là, dans le temps, l'unique curiosité qui attirait des touristes dans la région.

» Le lac disparu, Limmock perdit promptement sa renommée, et ce pays sans beauté fut vite oublié et redevint sauvage et désolé.

— Pourquoi Grestock et ses écrits vous intéressaient-ils au point de vouloir y sacrifier tant d'argent ? demanda Dickson quand Mr. Servus se fut tu.

Un nuage passa sur le front du conservateur.

— Grestock avait habité la maison du lac, dit-il évasivement.

Et, détournant rapidement la conversation :

— Je n'avais que neuf livres sur moi, le jour des enchères, et il m'en restait encore cinquante au château, sur les cinq cents jadis reçues.

— Mais Grestock... insista le détective.

Geste désespéré du petit docteur.

— Eh bien oui, Grestock... Je savais qu'il était revenu au pays et en était reparti aussitôt, sans vouloir tirer profit de sa maison abandonnée, bien que pauvre comme Job sur son fumier ! Je pressentais que cet homme, en mourant, avait voulu révéler quelque chose. Il me semble que je n'ai pas eu tort, bien que son manuscrit ne m'apprenne rien.

— Mais si, répondit doucement Harry Dickson. Il m'apprend la raison pour laquelle vous vous nommez Servus !

— Ah, fit le Dr Vane en blêmissant.

— Quand Grestock demanda à qui il avait affaire dans sa propre demeure, il n'a reçu pour toute réponse que ce mot unique : « serviteurs ».

» En latin, servus signifie « serviteur ».

— Et... murmura le conservateur.

— L'homme que vous n'avez vu qu'une fois vous a donné ce nom !

— Oh, gémit le nain, vous avez trouvé cela, vous !

— Je me demande de qui vous êtes le « serviteur » !

Le Dr Cheswick Vane sembla devenir encore plus petit, il se recroquevilla sur sa chaise, pâle et défait.

— Je ne sais... mais je présume que c'est de quelqu'un d'épouvantable !

— Quelle est l'énigme, docteur ? demanda brusquement Harry Dickson.

— Je vous le dirai... oui, je vous le dirai, car vous êtes le seul homme qui puisse apporter un peu de clarté dans ces ténèbres d'épouvante qui sont les miennes depuis trente ans et plus ! Nous partirons ce soir ; je ne veux marcher que de nuit. À bientôt, mais...

Il hésitait visiblement.

— Supposez qu'entre-temps il m'arrive quelque chose. Sait-on jamais ? Mon cœur flanche parfois. Alors pourquoi ne pas vous dire

déjà le peu que je sais ? L'énigme ? Vous ne l'avez donc pas encore deviné, monsieur l'extralucide ? Le lit ! Le lit du Diable ! Grestock en a parlé !

» Je pensais bien qu'il l'aurait fait, mais il n'en savait pas grand-chose, allez, cet ignorant avide d'argent. Ce lit se trouve au château... Eh bien ! il y a des nuits où quelqu'un y couche !

— Qui donc ? s'écria Dickson.

— Le diable ! Qui d'autre que le diable, c'est moi qui vous le dis ! À ce soir !

Il partit presque en courant.

Harry Dickson l'attendit tout l'après-midi et, le crépuscule venu, il fit avec Tom Wills les préparatifs du départ.

Enfin la porte s'ouvrit. C'était Mac Gregor.

— Vous attendez le conservateur de Limmock Castle ? s'enquit-il. Eh bien ! gentlemen, vous l'attendrez longtemps.

— Comment ? serait-il parti seul ?

— En effet, cela peut se nommer de la sorte. Mais quant à revenir... On vient de le trouver au milieu du pâturage communal, mort comme une souche !

— Comment ? s'écria Harry Dickson. Le pauvre homme a-t-il succombé à une attaque ?

L'aubergiste se méprit sur la question.

— C'est certain qu'il a dû être attaqué, mais on se demande par qui : il n'y a que des honnêtes gens par ici. On lui a brisé la tête avec de gros blocs de pierre... Euh... il n'en reste pas grand-chose !

3. M^{lle} Rheina et son compagnon de voyage

Nous sommes obligés de laisser Harry Dickson et Tom Wills dans l'auberge de Limmock, d'où ils partiront du reste bientôt, pour s'engager dans les Grampians, sur les sentes abruptes qui les conduiront à Limmock Castle. Nous les y retrouverons à Leith, la ville maritime de la capitale écossaise, dans un de ses quartiers les plus mélancoliques.

Ce quartier torve, assis entre deux anciens docks de batelage, où de temps à autre s'égarait un chalutier rongé de sel jusqu'à la cheminée, tirait son nom *Les sept cœurs* d'une ancienne taverne mal famée, dont pas mal de clients avaient fini de la main du bourreau d'Edimbourg. L'auberge sinistre avait disparu depuis près d'un siècle, mais le nom était resté au quartier.

Il faut avoir l'estomac solide pour parcourir, sans nausée et révolte des sens, les ruelles nauséabondes qui le composent. Tout un monde de misère y naît, y vit, y meurt, dans un minimum strict d'air et de lumière : regrattiers juifs, prêteurs à la petite semaine, receleurs, écumeurs de port, affranchis, filles perdues, tout cela y grouille, privé de tout, même de la note pittoresque qui s'attache si souvent à la misère des déshérités du monde.

Dans l'une de ces impasses sans nom, se situe une maison basse, tout en pignon, dont l'unique fenêtre s'ouvre presque au ras du pavé ; six marches de pierre usée y descendent, roides, vers une place, moitié cave, moitié boutique, de l'aube à la nuit éclairée par une sorte de crasset méphitique, nourri à l'huile de soya.

Un écriteau en bois poli enseigne au passant qu'ici Jérémie Buzeneyer exerce le métier de taxidermiste.

Le profane qui s'égare pour la première fois dans cet antre fait avant tout connaissance avec une indescriptible odeur, où se décèlent à la longue le formol, le camphre, l'iodoforme et la charogne.

C'est que le fond de la salle sert également d'atelier au lugubre artisan, maître de céans. Sur une longue table noire s'étalent des instruments luisants : pinces, vide-crânes, petits maillets de buis, vrilles et alènes, flanqués de cupules de faïence. Des gemmes bizarres emplissent ces dernières : ce sont des yeux de verre, jaunes, verts, noirs, bleus, grenats, qui serviront à remplacer les prunelles éteintes

des oiseaux de mer destinés à la naturalisation.

La pièce, relativement spacieuse, contient pas mal de chaises et d'escabeaux. Néanmoins, le visiteur n'y trouve aucune occasion de s'asseoir, car tous les sièges sont occupés par les sujets naturalisés. Toute la faune ailée des îles nordiques y est représentée : mouettes flamandes à pattes bleues ; pies de mer au gilet blanc et noir, aux pattes écarlates ; sombres stercoraires ; puissants fous de Bassan ; gracieux harles roses ; gros milouins ; grèbes luisants ; pétrels des neiges ; insolentes barges rouges ; tadornes robustes...

Un homme poussa la porte et s'enquit d'une voix brève :

— Monsieur Jérémie Buzeneyer ?

— Que lui voulez-vous ? demanda quelqu'un dans l'ombre.

— C'est pour cet oiseau !

— Alors donnez !

— Vous n'êtes pas Jérémie Buzeneyer.

— Cela ne doit pas vous intéresser. Donnez-moi la bête.

L'homme regarda longuement la forme qui venait d'émerger de la pénombre lourde du lieu. C'était une grande jeune femme, aux cheveux très noirs, aux traits de statue ; un grand sarrau gris la revêtait du cou jusqu'aux chevilles.

Elle prit à peine note du client et s'empara du paquet ensanglanté qu'il tenait à la main.

Elle garda un moment le silence, puis ses lèvres frémirent.

— Un grèbe huppé, murmura-t-elle en examinant l'oiseau à la clarté fumeuse du crasset.

— Au col noir et or, précisa le client.

— D'où le tenez-vous ? dit-elle lentement en fixant son ténébreux regard sur l'homme qu'elle dévisagea pour la première fois.

— Je l'ai tué dans la montagne.

— Vous mentez !

— Dites donc vous, s'écria l'homme avec colère, de quoi vous mêlez-vous ? Cela ne vous regarde pas, après tout.

— Ces oiseaux ne survolent jamais la montagne, vous devriez le savoir.

Elle s'était remise à examiner l'oiseau.

— Il est aveugle, dit-elle.

— Ah, vraiment... Eh bien ! cela m'est parfaitement égal.

— Je suppose que vous voudrez le vendre ?

L'homme eut un rire étouffé.

— C'est à voir le prix que vous y mettez.

— Le prix qu'on donne pour un objet volé.

— Vous êtes folle ? Je l'ai tué moi-même !

— Sans doute, mais où ?

— Cela non plus ne vous regarde pas !

La jeune femme ne releva pas l'injure. Elle baissa même le regard, sans doute pour que l'étranger ne vit pas ce qu'il recelait de feu et de fureur.

— Cinq livres, dit-elle.

Ce prix énorme fit sursauter le client.

— Je vous demande pardon, madame, fit-il d'un ton singulièrement adouci. Je ne savais pas que ce petit animal pût avoir une telle valeur.

Il hésitait visiblement.

— Et si je vous en apportais d'autres ? ajouta-t-il sourdement.

— Lesquels ? demanda-t-elle sèchement.

— Des bêtes curieuses : aveugles, oui, tout à fait aveugles, comme ce grèbe, mais... voilà qui est bien étrange ma foi : ils n'ont pas de plumes...

— Alors, quoi ?

— Une sorte de peau bronzée comme du cuir très souple. Ils sont gras et ne peuvent voler, mais ce sont de terribles nageurs.

— On peut toujours voir, répondit-elle. Voici votre argent... Allez-vous-en.

— Il me faudra cinq ou six jours pour être de retour avec... ces bêtes dont je vous ai parlé.

— Allez-vous-en, dit-elle. On peut toujours voir... si vous revenez.

L'homme s'occupait à compter la grosse poignée de pièces d'argent qu'elle venait de lui remettre, et il ne décela pas tout ce que la voix de la jeune fille pouvait contenir de menaçant.

Saluant gauchement, il tourna le dos et regagna la rue.

La jeune fille le suivit des yeux et, quand elle l'eut vu tourner le coin de l'impasse, ses traits se détendirent et prirent une expression de profond effarement. Se tournant vers un coin de l'échoppe, où une porte basse s'ouvrait sur une sorte de cuisine souterraine pleine d'ombre, elle émit un appel guttural.

— Ouah ! répondit une voix rauque et affreusement déplaisante.

— Quelqu'un y est allé !

— Ouah !

Une forme indéfinissable, tout en haillons, surgit de la cuisine-cave.

— Vous l'avez vu, je suppose, dit la jeune fille.

— Ouah !

— Alors, faites vite !

La jeune fille prit le grèbe huppé, l'étendit sur la table luisante et le déchiqueta rapidement à l'aide d'un scalpel. Quand ce ne fut plus qu'un amas de chair sanguinolente et de plumes, elle le prit des deux

maines et le jeta dans le poêle chauffé au coke, qui répandait une chaleur suffocante.

Un grésillement bref, suivi d'une horrible odeur, et tout fut dit.

Une heure plus tard, la forme haillonneuse revint.

— Fini ? questionna-t-elle.

— Ouah !

— La boutique restera fermée pendant huit ou dix jours.

— Ouah !

Elle s'était remise à l'ouvrage.

De ses longues mains fines, vraiment superbes, elle décarcassait un beau héron chevronné, sabrant les dodines de la poitrine et les saupoudrant de poudre dessicante. Quand le crépuscule vint, elle avait attaché la longue peau hérissée de plumes grises sur une planchette de buis.

Cela fait, elle laissa tomber le sarrau et disparut, pendant tout un temps, dans la cuisine noire du fond.

À la nuit close, une jeune femme d'une beauté merveilleuse, vêtue d'un élégant complet de voyage, chaussée de fines bottes en cuir fauve, portant carnier et fusil de chasse en étui, quitta la ruelle et se dirigea vers le port.

De là, elle atteignit en peu de temps la gare maritime, où l'express des Highlands était à quai. Soigneusement, elle choisit sa place dans un coupé de premières, s'enveloppa les jambes d'un plaid écossais, car la nuit était froide, et, seule à occuper la voiture, elle s'endormit, la tête enfoncée dans les coussins de cheviotte beige.

*

Le train s'arrêta à la jonction où, au cours d'une brève halte, le convoi des montagnes prend les voyageurs venus de l'intérieur du pays et se dirigeant vers le district de la montagne.

À travers les glaces des portières, alourdies de buée, on pouvait voir sur le quai, violemment éclairés par de hautes lampes lunaires, les voyageurs à moitié endormis se hâter vers les wagons.

La voyageuse s'était éveillée et, machinalement, avait essuyé la vitre pour jeter un regard distrait au-dehors.

Tout à coup, son visage exprima l'étonnement et l'ennui. D'un geste nerveux, elle se rejeta en arrière sur les coussins, comme si elle voulait se cacher aux regards de quelqu'un se trouvant sur le quai. Mais elle ne devait pas y avoir réussi, car un léger cri retentit, cri de joyeuse stupeur sans doute, et aussitôt la portière fut ouverte.

— Rheina ! Ce n'est pas possible !

Un jeune homme de haute taille, bâti en athlète, franchit d'un bond le haut marchepied et se trouva devant la voyageuse.

— Rheina ! répéta-t-il en tournant vers elle un visage épanoui de bonheur. Vous voilà de retour en Ecosse, et cela sans m'avoir rien

fait savoir !

Elle lui tendit sa merveilleuse main blanche.

— Et pourquoi l'aurais-je fait, Teddy... pardon, sir Edward Haigh ?

— Comment dites-vous ? Pour vous, Rheina, je suis Teddy, vous entendez ?

Les beaux yeux de la jeune fille se voilèrent d'une expression mécontente.

— Je ne vous dois rien, sir Edward. Je ne vous ai jamais laissé espérer quelque chose. Aussi je me demande pourquoi j'aurais à vous tenir au courant de mes déplacements ?

— Oh ! Rheina, repartit le jeune homme douloureusement, se pourrait-il que vous ayez oublié ? Souvenez-vous de nos vacances de l'année dernière à Limmock.

Le front de Rheina s'assombrit visiblement.

— Vous savez, Teddy, que je mène une vie studieuse et que ces vacances ne me servaient qu'à préparer de nouveaux examens. J'ai eu pour vous une minute de faiblesse, je l'avoue, mais il n'appartient pas à un gentleman de me la rappeler. Je ne veux vivre que pour mes études, et pour cela je ne veux m'encombrer l'existence ni d'un fiancé ni d'un époux.

— Ainsi vous n'êtes revenue d'Amsterdam que pour préparer un nouveau doctorat en je ne sais quoi ? demanda-t-il, acerbe.

— D'Amsterdam ou d'ailleurs, n'importe, mais il s'agit en effet d'un nouveau grade à acquérir.

— Zoologie, biologie ? questionna narquoisement le beau Teddy. Je suppose que, cette fois-ci, il ne peut être question de géologie, car vous n'iriez pas à la chasse aux minerais avec un fusil à deux coups.

— C'est toujours de la science, répliqua-t-elle doucement. Mais si, au lieu de parler de moi, vous parliez un peu de vous, cher monsieur ?

Teddy haussa les épaules.

— Mes préoccupations, ou plutôt le but de mon voyage, vous paraîtra mesquin, dame de sciences que vous êtes. Vous devez vous rappeler Limmock Castle que nous avons visité ensemble.

— Très bien, répondit-elle en fixant son regard noir sur les yeux bleus de son compagnon. Mais si c'est pour me rappeler que vous y avez poussé l'audace jusqu'à oser m'embrasser, sachez, monsieur, que je ne me souviens plus de rien !

— Hélas ! fit piteusement Teddy Haigh. Mais il ne s'agit pas de cela.

» J'ai été appelé avant-hier chez un homme de loi d'Edimbourg qui m'a tenu cet étrange langage : « – Je viens d'être avisé qu'un

certain Mr. Servus, propriétaire du château de Limmock vient de mourir de manière violente. Le défunt tenait le domaine d'un certain Leeme, et la cession fut faite jadis par les soins de mon étude. Ou, pour être plus exact, par un confrère londonien, qui me passe régulièrement toutes ses affaires d'Ecosse.

» Cette cession comportait une clause : à la mort du sieur Servus, le domaine passait, sans frais, aux héritiers d'une certaine famille Grestock. Les Grestock sont morts, et la famille complètement éteinte, mais vous leur êtes apparenté par votre mère, bien que de loin. Veuillez prendre possession de vos nouvelles terres. »

Teddy se renversa dans les coussins en riant.

— Je ne me soucie guère de ce vieux nid à rats bleus. Je possède un autre château dans la montagne, autrement confortable. N'empêche que je vais aller faire le tour du propriétaire sur mes nouveaux domaines.

— Moi aussi je vais à Limmock, dit Rheina.

— Dieu est bon ! s'écria Teddy transporté de joie. En avant pour les nouvelles vacances. Oh, Rheina, connaissez-vous la devise des Haigh ? « Ne désespérez jamais et ne doutez de rien. »

La jeune fille partit d'un rire harmonieux.

— Vous êtes un jeune fou, Teddy, et vous le resterez, dit-elle, mais comme Limmock n'est pas grand, j'aurais mauvaise grâce de ne pas y accepter la compagnie de votre personne, que vous m'imposerez certainement.

— Vous lisez dans ma pensée, Rheina, s'écria Teddy plein de juvénile enthousiasme. Quel dommage que vous ne vouliez pas lire également dans mon cœur !

Elle lui sourit, et toute sa morgue première sembla s'évanouir.

Le train, dénommé pompeusement express, n'était de fait qu'un convoi d'intérêt local qui, parce qu'il voyageait de nuit, brûlait une station sur trois, ce qui lui valait le nom de « rapide » ; d'ailleurs, la saison de grand tourisme n'était pas encore ouverte car, dans ce cas, le train forçait quelque peu son allure.

Aussi l'aube mettait-elle un badigeon d'argent sur les cimes rondes et les premiers contreforts des monts Grampians, quand Rheina et Teddy arrivèrent à la gare desservant Limmock. Gare lointaine s'il en fut, puisque douze kilomètres la séparaient encore de la pauvre bourgade.

Le quai était désert et personne n'y parut, pas même l'homme d'équipe-lampiste-contrôleur-des-tickets et au surplus chef de gare.

Teddy, mécontent, regarda de tous côtés, dans l'espoir de découvrir quelque moyen de locomotion, mais sa compagne sembla deviner sa pensée et se mit à rire joyeusement, de ce rire un peu grave de contralto qui faisait frémir de tendresse le sentimental Teddy

Haigh.

— Nous allons marcher, Ted, déclara-t-elle, son regard éblouissant, irrésistible, fixé sur lui. Vingt-cinq kilomètres est une belle étape avant la méridienne, mais je me sens de force et d'humeur à les parcourir.

— Mais il n'y en a que douze d'ici à Limmock ! protesta Teddy.

— Qui vous parle de Limmock ? riposta-t-elle railleuse. N'êtes-vous pas le châtelain de Limmock Castle, et croyez-vous que je vais descendre à l'auberge quand je puis être reçue dans un château seigneurial ?

— Comment, vous voulez séjourner dans ces horribles ruines ? s'exclama Teddy au comble de l'ahurissement.

— Ted, fit-elle gravement, accordez-moi la faveur d'être romanesque au moins huit jours en une année.

Ce n'était plus la sévère et maussade compagne de rencontre des premières heures qui se trouvait devant Edward Haigh, et son cœur en chanta grâces.

— J'abattrais cinquante kilomètres à vos côtés ! s'écria-t-il. Que dis-je ? Je ferais le tour de l'Equateur de cette façon.

Il s'était mis à chanter à tue-tête.

— J'irais jusqu'au bout du monde avec vous, jusqu'en enfer, s'il le faut !

Elle lui jeta de côté un long regard singulier.

— Quel enfant vous faites, Teddy Haigh !

Des alouettes se levaient hors des bruyères jaunes, saluant le jour, un râle s'enfuit d'une mare, pattes pendantes, laissant un bref sillon d'argent sur l'eau vierge.

C'est ainsi que Ted et Rheina arrivèrent dans la région de Limmock, sans accueil et sans être vus de personne, pas même d'un insignifiant chef de halte.

4. Les terreurs de Limmock castle

Teddy Haigh ne savait rien de Rheina, sinon qu'elle venait de Hollande, et qu'elle se consacrait aux sciences naturelles. Il l'avait connue pendant les dernières vacances, et rencontrée à Limmock. On l'appelait Miss Rheina Schooten. Cela suffisait au bouillant jeune homme, puisqu'il était amoureux. Qu'on ne lui jette pas la pierre : bien d'autres amoureux n'auraient pas agi autrement, c'est-à-dire en ne se souciant ni du passé ni des moyens d'existence de la femme aimée. En le quittant, à la fin de leur séjour, elle lui refusa son adresse, et ne promit pas de lui donner de ses nouvelles. Mais elle était revenue, et c'était bien là le principal.

Le jour, ou plutôt la nuit où ils se revirent, tous deux en partance pour Limmock, il y avait cinq jours que Harry Dickson et Tom Wills se rongeaient les sangs à Limmock Castle.

Ils y avaient trouvé une vieille ruine médiévale, dont deux pièces seules, occupées jadis par feu Mr. Servus, étaient habitables. Sans plus, le détective et son élève y avaient élu domicile. Tom Wills était parvenu à louer une bicyclette, à l'aubergiste de la bourgade, et il s'en servait pour aller de temps à autre aux provisions.

Le triste séjour !

Le castel, au contraire des autres châteaux des montagnes, ne se plantait pas sur une hauteur mais dans un vallon sombre et humide, aux allures de gorge rocheuse. Un torrent rugissait dans ses douves écroulées. En face de la lugubre demeure se dressaient des rochers abrupts et de monotones moraines, à la végétation rare et chétive.

L'exploration du manoir n'avait livré aucun secret. Les détectives fureterent dans des salles ouvertes à tous vents, servant de closerie à des cryptogames livides, et de colonie à des effraies et à des choucas.

Le « musée », si pompeusement dénommé, se trouvait être une salle énorme, toute en longueur, assez bien conservée pourtant, et ne contenant que des objets sans intérêt ni valeur.

Le lendemain de leur arrivée, Dickson découvrit le cabinet noir. Une antique panoplie masquait habilement la porte de cette singulière chambre sans fenêtre. Celle-ci enlevée, le détective découvrit un minuscule portillon en bois de chêne, donnant accès à

ladite pièce.

C'était un cube parfait, dallé de belles mosaïques, quoique ternies par le temps, et magnifiquement lambrissé de chêne lustré.

Harry Dickson fit jouer sa torche électrique et, tout à coup, s'écria :

— Enfin, nous le trouvons !

C'était le fameux lit, vainement cherché la veille.

Aussitôt, le détective se livra à un minutieux examen.

Il était bien tel que l'avait sommairement décrit John Grestock. Seulement les couvertures et les draps étaient absents et avaient été remplacés par des fourrures vraiment magnifiques : des peaux de renards roux et noirs, finement assemblées et dignes d'une couche royale. Le baldaquin avait été enlevé et les courtines, maintenant en belle soie rouge, s'attachaient à même le plafond.

— Curieux, curieux... murmura le détective.

Tom Wills avait entendu.

— Bah, il ne me semble pas !

— Le plus savant archéologue serait bien en peine pour en fixer le style, avait répondu le maître.

Longtemps, il promena la lumière de sa lampe le long du formidable meuble.

— Pourtant, cela me rappelle quelque chose, murmura Harry Dickson. J'y retrouve bien vaguement une facture terriblement ancienne. Voyons... ledit archéologue se moquerait de moi, sans doute, mais cela me semble quelque chose de... babylonien.

Tom Wills examinait ce qu'il croyait être les bois du lit quand il s'écria soudain :

— Ce n'est pas du bois !

Il venait de rayer de la lame de son couteau, un des panneaux inférieurs : une fine zébrure d'un jaune verdâtre était apparue.

— C'est de l'or ! s'écria-t-il à tue-tête.

— C'est bien trop dur pour cela, répliqua son maître.

À grand-peine, et en y émoussant plus d'un couteau, il parvint à enlever une parcelle de métal, qu'il emporta dans la chambre leur servant de logis.

Tom reçut l'ordre de retirer de leurs bagages quelques fioles et éprouvettes, et le détective se mit immédiatement à l'ouvrage.

À plusieurs reprises, le jeune homme vit le maître hocher pensivement la tête.

— Aucune réaction à l'eau régale, et pas plus au mercure, murmura-t-il dépité. Ce n'est donc pas de l'or... Ce n'est pas même un métal connu...

Il avait allumé sa pipe et s'était assis dans l'unique fauteuil.

Tout à coup un mot tomba de ses lèvres :

— Orichalque !

— Hein ? s'écria Tom Wills.

— Un métal inconnu et cité comme fabuleux, expliqua le maître. Les anciens Atlantes, de douteuse existence, le connaissaient, les Assyriens également et sans doute quelques privilégiés de Babylone, la grande disparue. Mr. Servus gardait là un trésor inestimable ».

Il était tombé dans une longue et pénible rêverie.

— Je donnerais beaucoup pour passer quelques heures dans la bibliothèque du British Muséum, dit-il tout à coup. En attendant je dois m'aider de ma seule mémoire.

Tom n'en apprit pas plus long ce jour-là. D'ailleurs il avait découvert dans la chambre de Mr. Servus un bon fusil de chasse et des munitions, et des traces de perdrix rouges dans la montagne proche.

Histoire de corser leurs maigres repas, il partit à la recherche des succulents gallinacés.

Quand, au soir tombant, il revint portant triomphalement une couple de perdreaux sanglants, il trouva son maître pâle et soucieux.

— Il y a eu du nouveau pendant mon absence ! s'écria-t-il.

Harry Dickson lui imposa silence du geste.

— Il y a du nouveau ! fit-il à voix basse.

Tom Wills mima une muette interrogation.

— La petite porte de la chambre noire ne s'ouvre plus !

— Est-elle coincée ?

— Non, elle est fermée de l'intérieur !

— Eh bien, qui vous empêche de l'enfoncer ?

— Le puissant blindage métallique qui se trouve habilement caché sous une plaque de chêne. Il me faudrait de la dynamite, et encore !

— Alors il y a quelqu'un ?

— Et qui ne s'en cache pas, venez donc !

Ils traversèrent la longue salle du « musée » et s'arrêtèrent à quelques pas de la porte. Tom Wills eut peine à réprimer un geste de frayeur.

Un pas lourd et cadencé, formidable, retentissait dans la chambre close. Il allait en long et en large, s'approchait de la porte et s'en éloignait ensuite, recommençant son sempiternel manège.

— Qu'est-ce ? balbutia le jeune homme. Un éléphant marcherait plus légèrement.

Comme pour lui donner raison, le sol frémit sous l'énorme marche cadencée.

Dans la clarté brouillée du crépuscule tombant par les hautes fenêtres en ogive de la salle, Tom vit les traits de son maître, durs et crispés, et ses yeux hagards fixant désespérément la porte close.

— Danger ? souffla Tom Wills.

Un lent signe affirmatif du détective fut la réponse.

— Heureusement que la bicyclette de Mac Gregor est un vieux tandem, dit Harry Dickson entre les dents.

— Nous partons ?

— Mais nous reviendrons. Ce soir, nous coucherons à l'auberge, car nous ne sommes pas de force à voisiner toute la nuit avec ce qui se promène dans la chambre noire.

Tom Wills se mit en devoir de mettre son tandem en état et d'y adapter un second siège de fortune. Quand il revint auprès de son maître, il le vit qui feuilletait l'indicateur des chemins de fer.

— Prendrons-nous le train au lieu de la bicyclette ? railla-t-il.

— Chut ! fit le maître. Ecoutez, au lieu de rire.

— Oh... gémit le jeune homme, qui ne put en dire plus long, tant il se sentait effrayé par ce qui montait en ondes sourdes vers eux.

C'était une sorte d'hymne sauvage, s'élevant, aurait-on dit, d'une foule enivrée, mais si lointain qu'on pouvait le croire né au fond des entrailles de la terre même.

— Les bagages, Tom, ordonna vivement le détective. Je ne me soucie pas de passer la nuit à Limmock Castle, bien qu'il ne soit pas dans ma nature de me dérober au danger. Mais à l'impossible nul n'est tenu. Si la chose est ce que je crois être, nous serions ce que seraient des fétus de paille au sein d'un typhon... si elle se déchaînait.

— Nous retournons à Leith ? s'enquit le jeune homme.

— À Londres... Le peu de lumière que je pourrai apporter dans ce mystère des mystères, c'est là que je le trouverai peut-être ! Je suppose que vingt-cinq kilomètres à travers la montagne, sur cette méchante bécane, ne vous effraient pas, mon petit ?

Peu de temps après, ils étaient en selle, leurs bagages sanglés sur les épaules, et ils se mirent à pédaler frénétiquement, profitant de la dernière clarté du jour. Heureusement qu'à l'horizon paraissaient les cornes de la lune montante.

Ils atteignirent la halte ferroviaire un peu avant minuit seulement, car la route avait été dure et, en dépit de leurs efforts, ils n'avaient pu avancer qu'avec lenteur et circonspection. Mais ils arrivaient encore à temps pour prendre place dans le convoi de nuit qui les mènerait à Edimbourg.

— Pas un mot à personne, recommanda Harry Dickson, si vous ne voulez pas que l'on nous donne un sauf-conduit pour Bedlam. Même ceux qui admettent l'impossible me croiraient devenu fou à lier, si je leur racontais ce que je pense de l'énigme de Limmock-Castle.

Le lendemain, Teddy Haigh et Rheina Schooten arrivaient au manoir en ruines.

Quand le jeune homme eut fait à son invitée les honneurs du

propriétaire, il devint grave et même soucieux.

— Quel trou ! gémit-il. Décemment je ne puis vous offrir l'hospitalité ici. Allons-nous-en, Rheina !

Elle partit d'un joyeux éclat de rire.

— Mais je n'y pense pas ! Je trouve au contraire l'endroit charmant, et j'accepte de grand cœur d'y être votre invitée.

— Si c'est pour une cure d'amaigrissement, cela pourrait aller, riposta Teddy. Car je me demande ce que je pourrais servir sur cette table.

— Pauvre cher garçon ! Voici un beau fusil et un sac bourré de cartouches, et je parie que la plume et le poil foisonnent dans la montagne. Quant à ce torrent, sous nos pieds, on ne peut y jeter un regard sans y voir bondir de petites truites bleues et même de beaux salmonidés.

— Avez-vous songé aux convenances, Rheina ? articula avec peine Teddy.

— J'ai biffé depuis longtemps ce mot de mon vocabulaire, riposta-t-elle. Ensuite vous êtes un gentleman, mon cher Teddy, et après peut-être...

— Après ? murmura le jeune homme en rougissant d'espoir.

— Rien ne doit valoir un pareil séjour solitaire... solitaire à deux, pardonnez-moi, pour se connaître mutuellement. Il se peut qu'au bout de la semaine, vous m'ayez prise en grippe, et que je sois devenue follement amoureuse de vous !

— Rheina ! s'écria le jeune homme, fou de joie. Je comprends... Il n'y aura pas de séjour plus enchanteur sur terre que Limmock Castle pendant cette merveilleuse huitaine !

Tant bien que mal, ils s'installèrent.

Rheina occupa la chambre de Mr. Servus et l'autre pièce habitable fut destinée à Teddy Haigh.

Ce dernier prit carnier et fusil, et la jeune fille partit à son tour en exploration, pour chercher ce que les environs pourraient livrer de comestible à ce qu'ils appelaient désormais leur « robinsonnage ».

Rheina découvrit de magnifiques champignons et, dans un creux de roche, une ruche d'abeilles sauvages dont les gâteaux regorgeaient de miel.

Teddy tira une grosse oie grise, grasse à souhait.

Le souper fut splendide.

Rissolés dans la graisse du volatile, les champignons furent trouvés exquis et, bien que la chair de l'oie fut peu tendre, elle fut déchirée à belles dents par les châtelains improvisés. Le miel fut déclaré supérieur à toutes les délices similaires de l'Hymette.

— Rheina, dit Teddy quand, la table desservie et les restes mis de côté pour le lendemain, il reçut l'autorisation d'allumer une pipe,

Rheina, quand je gravis tout à l'heure la montagne d'en face, aux trousses de l'oie grise, je jetai un coup d'œil sur le paysage. On voit loin, très loin, jusqu'aux toits de Limmock. Mais voilà que je me suis arrêté étonné : non loin du village, je vis une luisance d'eau que je ne me rappelle pas y avoir découvert la dernière fois. Jadis on a parlé d'un petit lac soudainement apparu dans la région et disparu ensuite. Je ne serais pas étonné que l'envie lui ait repris de réapparaître.

— Vraiment, dit Rheina en réprimant un léger bâillement. Il me semble en effet avoir entendu parler de cela dans le temps. C'est bien curieux, mais je ne crois pas que cela soit de nature à me faire abandonner Limmock Castle pour le moment.

— Chérie ! s'exclama Teddy.

— Oh, Ted, quel homme heureux et riche vous êtes ! Regardez cette lune rose qui monte sur la montagne ; écoutez le vol de velours de ces magnifiques oiseaux de nuit, et la sauvage chanson du torrent dans l'ombre.

— Vous savez bien que tout ceci est à vous, Rheina, que vous n'aurez qu'un mot à dire pour devenir la châtelaine de Limmock Castle ! Je ferai venir des ouvriers d'Edimbourg en masse, qui ne s'arrêteront pas de travailler avant que ces ruines soient devenues un véritable château digne de vous, mon aimée.

Il se mit à faire des projets : déjà il projetait la création d'un jardin, d'un parc, d'une pièce d'eau. Il ferait tracer une route à travers la montagne, pour qu'on pût arriver en auto au castel rénové. Il ferait installer des courts de tennis, un links de golf, des garages...

Rheina, la tête légèrement renversée, l'écoutait en silence, les yeux à moitié clos, toute rose dans la clarté tremblante de l'unique bougie.

Teddy Haigh ne voyait que l'ombre projetée de ses longs cils sur ses joues, et il ne put saisir le regard qui filtrait à travers la mince fente des paupières, sinon...

Sinon, oublieux de tous ses rêves d'avenir, il se serait enfui à travers la montagne et la nuit, sans plus regarder en arrière vers Limmock Castle et Rheina ; l'épouvante la plus profonde lui aurait donné des ailes pour fuir à jamais ce lieu, qu'il espérait dédier à son bonheur futur.

*

Nuit... Dans la lointaine bourgade, l'horloge du minuscule campanile qui surmonte la maison communale doit sonner minuit d'une grêle voix fêlée.

Des nuages ont paru au ciel et masquent la lune ; les chouettes ululent longuement, les choucas ne peuvent trouver le sommeil et geignent, de gros chéiroptères chuintent dans l'ombre.

— Ouah !

Teddy Haigh dort, harassé par les dures fatigues de la journée, mais qui ne l'empêchent pas de faire les plus beaux rêves du monde.

— Ouah !

Non, Teddy Haigh n'entend rien et, pas davantage, il ne voit la singulière forme trapue ramper le long des dalles du hall.

Dans un songe, il voit la longue salle du musée transformée en une bibliothèque somptueuse, avec de profonds fauteuils-club en cuir souple, une haute cheminée armoriée auprès de laquelle il fera bon s'asseoir les soirs d'hiver, pour parler d'amour à Lady Rheina Haigh.

Dans la réalité, la salle est plus sinistre que jamais, plus sinistre qu'elle pourrait l'être au sein du pire des cauchemars.

— Dong ! Dong ! Dong ! Dong !

Un pas formidable y gronde, pas dans le « musée » même toutefois, mais dans la chambre noire contiguë, dont pourtant la porte demeure close.

À trois pas de cette porte, Rheina est debout.

Aucune lumière n'a dû la guider dans les épaisses ténèbres, mais à la voir on doit comprendre qu'elle n'en a nul besoin : ses yeux luisent, verts comme ceux d'un tigre, et la nuit doit être pour elle aussi claire que le jour.

— Ouah !

La forme rampe aux pieds de l'étrange femme.

— Périissent ceux qui approchent, rauque-t-elle d'une voix horrible.

La terre se fissure, la terre est en péril.

— Ouah !

Quelque chose grince derrière la porte.

La créature rampante s'aplatit contre le sol en gémissant de terreur. Rheina elle-même chancelle, devient affreusement livide et tombe à genoux.

La porte s'est ouverte à moitié, mais elle ne découvre qu'une ouverture noire, plus noire encore que la nuit d'alentour.

Les yeux nyctalopes de Rheina arriveraient pourtant à y voir, mais ils sont fixés obstinément sur les dalles et rien ne pourrait les faire se lever vers la porte entrebâillée, si grande est la terreur qui la hante.

Et, soudain, un hymne lointain, déchirant, se lève et, tout en restant prostrée, Rheina y répond ; sa gorge trouve les mêmes accents inconnus et effroyables qui semblent jaillir hors de l'abîme.

— Ouah !

— Allez ! ordonne Rheina.

Teddy Haigh se sent soudain saisi par le milieu du corps. Une force immense le soulève entre ciel et terre. Il s'éveille, il crie, mais on l'emporte avec une incroyable vélocité à travers la salle du musée vers

la chambre noire dont la porte se ferme derrière lui.

À cette heure, au milieu de la nuit, à Londres, Harry Dickson sort en courant du British Muséum, où il a passé de longues heures courbé sur des livres et des parchemins.

Ses joues sont livides et luisent de sueur et, sous l'emprise du plus affreux des épouvantements, ses dents claquent, ses membres tremblent, son sang se fige.

Qui, dans cet être pétri par une terreur surhumaine, pourrait reconnaître le grand Harry Dickson, l'homme qui, le sourire aux lèvres, affronta les plus formidables périls.

5. Maître Culley

Les habitants de Limmock regardaient avec stupeur le phénomène : l'ancien lac venait réclamer ses droits sur son domaine de jadis.

Les eaux commencèrent par monter très lentement, puis leur ascension accrut sa vélocité et l'étendue miroitante de naguère remplaça à nouveau le petit désert de rocailles.

L'île Grestock, elle, n'avait pas suivi le mouvement de retour.

Mac Gregor ne cacha pas sa joie, quand il présida le conseil du village, rapidement convoqué pour la circonstance.

— Les touristes reviendront, déclara-t-il, sans compter nombre de savants et d'amateurs de mystères !

— On fera des affaires c'est certain, affirma l'épicier, et je crois que je ferais bien d'ajouter à mon commerce la vente d'accessoires de photographie.

— On lèvera une taxe spéciale pour la visite du lac, et l'on vendra des souvenirs au profit de la caisse communale, proposa le tailleur Culley qui, eu égard à son instruction, faisait fonction de scribe et d'adjoint à la mairie de Limmock.

— Il est bien dommage que Mr. Servus ne soit plus en vie, opina Mac Gregor. Non que j'aimais ce vieil hibou, mais son vieux castel aurait présenté un double attrait pour les étrangers qui ne manqueront pas d'accourir.

— Pourquoi la commune n'exploiterait-elle pas elle-même le « musée » ? s'écria Culley, qui prenait les intérêts municipaux à cœur comme s'ils étaient siens.

— Heu, hésita Mac Gregor, est-ce bien légal ?

— La commune c'est la commune et c'est légal, trancha le tailleur.

— Du moment que Culley l'a dit...

Oui, c'était l'opinion de tout le monde : du moment que Culley avait parlé, il n'y avait qu'à se rallier à son opinion.

— Il faudrait que quelqu'un se rende au château pour examiner comment on pourrait exploiter ce « musée » sans commettre d'illégalité, déclara enfin Mac Gregor.

Ce quelqu'un était tout trouvé : Culley.

Il ne se fit guère prier d'ailleurs et décida de partir le jour même.

La journée était belle, bien qu'un vent assez âpre soufflât sur la montagne.

Culley chaussa de solides bottes et retourna son magasin pour y trouver ce qui s'apparentait le plus à un costume de touriste. Puis, muni d'une bonne canne ferrée, il se mit en route, son havresac bourré de provisions et nanti d'une gourde de scotch whisky, présent mirifique de Mac Gregor.

— Je ferai un inventaire des lieux, annonça-t-il pompeusement. Et, sans doute, ne reviendrai-je que demain.

Culley n'était plus très jeune, mais il était robuste, malgré ses épaules légèrement voûtées par son métier ; jadis il avait été bon montagnard et, la première heure de marche passée, il retrouva un peu son allure d'antan.

Mais les sentiers des Grampians ne lui étaient plus familiers comme jadis et, sans précisément s'égarer, il dut faire quelques détours.

C'est ce qui l'amena sur un petit plateau désert, s'achevant à pic au bord d'une étroite gorge rocheuse fort profonde.

— Je ne suis plus dans le bon chemin, maugréa-t-il en jetant un coup d'œil mécontent vers les profondeurs.

Un raidillon y conduisait, bien plus chemin de chèvres que sentier tracé de main d'homme, et Culley hésita quelque peu avant de s'y engager.

— Une croix de bois, murmura-t-il... C'est vrai, je me souviens, c'est ici que ce malheureux savant de Londres, Marlwood, a dû trouver la mort.

L'affaire n'avait pas fait trop de bruit dans Limmock, car ce n'était pas la première fois qu'un imprudent trouvait une fin sinistre dans les passes dangereuses des Grampians. Ensuite, Culley avait fait partie du jury ayant conclu à la mort accidentelle de Marlwood.

— Je ne vais pas me risquer sur cette pente, se dit-il après réflexion. Une pierre détachée y aurait vite raison de son homme. Autant retourner sur ses pas.

Pourtant il n'en fit rien, il hésitait, son attention soudain sollicitée.

À une trentaine de pas de la croix de bois noir, de petits objets mouvants se devinaient entre les pierres écroulées.

Culley avait des yeux perçants, mais il ne se fiait pas complètement à eux car, dans son havresac, se trouvait une paire de jumelles un peu désuètes, mais qui n'en étaient pas moins fort bonnes.

Il les braqua dans la direction des objets et regarda longuement.

Quand il eut déposé ses jumelles, il siffla doucement et s'accroupit derrière un quartier de roche pour réfléchir plus à son aise.

— Les canards de l'enfer ! murmura-t-il.

C'étaient en effet d'étranges palmipèdes qui se faufilaient malhabilement de roc en roc, apparaissant et disparaissant tour à tour.

Leur tête était énorme et puissante, leur bec d'ivoire pâle fortement spatulé ; leurs ailes informes n'étaient que de courts moignons tout à fait ridicules ; un pauvre duvet sombre couvrait leur dos, mais, sur le reste de leur corps, les plumes étaient absentes. Leur marche bizarre, saccadée, incertaine, confirmait ce que savait Culley : ces volatiles étaient aveugles.

Ce qu'il ignorait, c'est que de pareils animaux sont assez communs dans les pays possédant de grands lacs souterrains, la Carniole par exemple.

À l'origine c'étaient des canards, comme tous les autres, mais, égarés dans des régions de ténèbres éternelles, ils avaient fini par s'y acclimater.

Les organes visuels, devenus inutiles avaient été remplacés par d'autres, tactiles, et leur vain plumage était devenu une peau cuireuse et solide comme un bouclier.

Dans sa jeunesse, le tailleur de Limmock avait parcouru la montagne dans tous les sens, et il y avait entendu raconter maintes légendes au sujet de ces oiseaux.

Légendes effrayantes s'il en fut, où les diables et autres horribles entités de l'abîme jouaient le premier rôle.

En ce temps, les Highlanders déclaraient ni plus ni moins que l'entrée de l'Enfer se trouvait dans une des gorges des Grampians et, pour preuve, ils citaient l'existence, pourtant bien rare, de vilains volatiles qui, de temps à autre, descendaient faire un tour sur la terre des mortels.

Ces récits de bonne femme lui revenant à la mémoire, Culley s'en trouva fort impressionné. L'idée de se trouver seul en pareil voisinage n'était pas pour le remplir d'aise. Mais, d'un autre côté, l'Ecosais rapace au gain, ami des bonnes affaires, s'éveillait en lui.

— Quelle belle prime cela me ferait de la part de la Société des recherches savantes d'Edimbourg, si je découvrais le gîte de ces affreux animaux ! songea-t-il.

Ce fut l'idée du gain qui l'emporta à la longue.

Après avoir affermi sa canne ferrée dans sa main, il se mit à descendre le raidillon et, au bout de trois quarts d'heure d'efforts, de chutes et de dégringolades, il atteignit la croix de bois.

Il la salua respectueusement et murmura une prière.

Les canards qui, pour être aveugles, étaient loin d'être sourds, avaient disparu aux premiers bruits des pierres roulant sous les pieds du montagnard.

Mais Culley avait repéré l'endroit où ils se tenaient et il ne mit

pas beaucoup de temps à découvrir une étroite fissure dans la roche, où s'enfonçait une sorte d'escalier naturel.

Naturel ? Le maître tailleur se posa mentalement la question, et la réponse qu'il obtint n'était pas faite pour le rassurer.

Ces énormes marches, bien que grossièrement étagées, semblaient équerries selon une règle intelligente ; elles présentaient une régularité bien faite pour provoquer la réflexion.

Pourtant, l'idée des diables et de leurs consorts n'était plus très ferme dans l'esprit de Culley.

Il prit dans son carnier une petite lampe à verre carré, la garnit d'une bougie allumée et s'engagea dans l'escalier.

Les plans des hautes marches formaient de véritables paliers.

Culley dut sauter de l'un à l'autre, ce qui au fond présentait encore une descente plus aisée que le raidillon de tout à l'heure.

Bientôt, derrière lui, le jour ne fut plus qu'une mince bande laiteuse, puis un simple reflet, qu'une courbe de l'escalier effaça aussitôt.

Les parois de la grotte accrochaient la clarté de la bougie, et ce que vit le maître tailleur était bien de nature à le pousser à continuer son exploration souterraine : de magnifiques cristaux de roche, aux feux bleus et jaunes, luisaient comme des gemmes fantastiques.

Cela valait de l'argent, du bel argent, beaucoup d'argent.

Culley jubila : Limmock allait enfin pouvoir jouir de ressources quasi inépuisables. Aux prochaines élections municipales, l'adjoint n'aurait aucune peine à faire renvoyer Mac Gregor à son comptoir, pour assumer lui-même la noble charge de maire de la bourgade.

Il continua à descendre, tout à ses audacieux rêves d'avenir.

*

Une automobile de curieuse structure, partie à l'aube des faubourgs de Leith, faisait tout ce qui semblait possible pour éviter les routes fréquentées.

Ce genre de voitures n'est pas fréquent, car elles appartiennent à l'armée des montagnes et n'y circulent qu'à l'époque des manœuvres.

Robustes et souples, elles ont l'allure et quelque peu l'aspect de tanks, tout en étant montées sur roues et non sur chenilles.

Comme telles, elles s'entendent à grimper les côtes les plus ardues et à descendre les pentes dangereuses, qui feraient hésiter le plus averti des alpinistes.

Par un long détour, l'auto évita la bourgade de Limmock et, tout en côtoyant abîme après abîme, elle parvint dans les parages de Limmock Castle. Presque en vue des ruines, elle s'arrêta et son conducteur la gara entre deux gros blocs erratiques qui la dissimulèrent à merveille.

Cela fait, Harry Dickson sauta à terre, pâle et les traits tirés comme ceux de quelqu'un qui vient de passer une suite de nuits blanches. Mais ses yeux brillaient de fièvre.

À ses côtés, un peu plus dispos toutefois, se tenait Tom Wills.

La nuit précédente ils se trouvaient encore à Londres. Par ordre spécial, l'avion postal Londres-Edimbourg avait patienté longtemps pour leur permettre de monter à bord.

Sorti du British Muséum, le détective s'était rué littéralement chez le Premier ministre, Lord Dambridge, qu'il avait averti en pleine nuit de son départ prochain.

Ils avaient parlé près d'une heure et, quand l'entretien avait pris fin, le ministre était aussi blême que le détective.

— Si tout autre que Dickson m'avait raconté cette histoire, déclara Lord Dambridge, j'aurais exigé sur l'heure son internement dans un asile d'aliénés.

— Souvenez-vous des Chevaliers de la Lune, Mylord, avait répondu le maître, du Temple de Fer, et de quelques aventures du genre où vous fûtes mêlé personnellement et rappelez-vous aussi une image qui m'était chère dans le temps : les régions montagneuses d'Angleterre peuvent se comparer à de fantastiques fromages de gruyère, aux mille trous, quant à leurs parties souterraines.

— Mais ceci dépasse tout en invraisemblance !

— *Truth is stranger than fiction !*

— Mon cher Dickson, si pareille chose vient à être connue, même si vos terribles projets réussissent, la moitié du pays deviendra folle à lier !

— Aussi ai-je voulu m'en charger tout seul.

» L'aide de Tom Wills me suffira. Il me faudra quelques accessoires que l'arsenal d'Edimbourg sera apte à me fournir.

— La direction en sera avisée téléphoniquement par moi-même.

— Je réussirai, ou bien vous rayerez Harry Dickson du nombre des vivants !

Et, à présent, les deux détectives se trouvaient au milieu de la solitude farouche, tous deux étrangement équipés en vérité.

Ils portaient de souples vêtements de cuir et de singuliers havresacs, composés de trois gros tubes jumelés. Un initié aurait constaté, avec une stupeur inquiète, que ce triple réservoir alliait le tube à oxygène au lance-flammes et aux réserves de gaz asphyxiants.

Son inquiétude se serait accrue en voyant que Dickson et son élève emplissaient une large musette de cuir noir de grenades allongées, ainsi que de quelques lourdes boîtes cylindriques nanties de fusées.

— Une forteresse n'y résisterait pas, gémit Tom Wills en pliant

sous le poids.

— Je l'espère, murmura Harry Dickson. Mais quelle forteresse, Tom !

Ils traversèrent la passe rocheuse, s'engagèrent dans une sente oblique et débouchèrent sur une brève lande pierreuse, à cent yards à peine du château.

Harry Dickson sortit un long revolver d'imposant calibre, et Tom Wills suivit son exemple.

— Tirez sans avertissement sur quiconque se présente, ordonna Dickson. Nous n'avons pas le choix !

Mais ils n'eurent pas à se servir de leurs armes, car ils trouvèrent la poterne du château large ouverte, et ce dernier vide de toute présence.

— Oh, dit tout à coup Tom Wills, quelqu'un est venu ici en notre absence !

— Ce quelqu'un a même fumé du Navy-Cut dans une bien jolie pipe de bruyère !

— Et il s'est offert un rôti d'oie sauvage !

— Bizarre !

— Quoi donc ? demanda Tom Wills. Les reliefs de ce festin ?

— Non, cet accessoire de toilette féminine, dit le maître en cueillant, sous la table, une petite boucle en strass servant à retenir les cheveux.

— Ce n'est pas bien redoutable...

— Qui sait ?

Soudain Tom Wills entendit le maître siffloter de la manière caractéristique qu'il lui connaissait bien.

Le détective tenait en main une feuille de papier qu'il venait de retirer, jaunie mais non consumée, des cendres du foyer.

— Qu'est-ce ? demanda Tom. Oh, une facture ! Il lut : *Jérémie Buzeneyer, taxidermiste*.

Harry Dickson secoua la tête, et désigna, au dos du feuillet, quelques lignes sommairement tracées.

— C'est un plan, Tom, et même assez fidèle, puisqu'il représente exactement la forme en fuseau de l'ancien lac de Limmock.

— Mais il n'y a pas que cela !

— Non, gronda Dickson sauvagement, il n'y a pas que cela. Voyez-moi ce tracé régulier de parallèles. Ne dirait-on pas des canaux ? Je crois qu'elles ne représentent rien d'autre. Ah ! Tom, il doit y avoir des ingénieurs parmi « eux » et des hydrauliciens de première force encore. Ecoutez bien ce que je dis : le lac de Limmock pourrait bien reparaître, s'il ne l'a déjà fait, et alors...

— Et alors ?...

— Il ne nous resterait pas de temps à perdre.

Dickson avait mis le papier en poche et il fit signe à Tom de le suivre dans la salle du « musée ». Le jeune homme le vit s'approcher avec appréhension de la petite porte donnant sur la chambre noire.

Elle n'était plus verrouillée et s'ouvrit dès le premier tour de poignée.

Tom alluma sa lampe.

— Tout est toujours en place. Le lit... Ah !

Il resta figé d'horreur : le lit ruisselait littéralement de sang, qui n'avait pas encore eu le temps de sécher complètement.

— Compris ! gronda le détective. « Ils » ont commencé. La victime a dû être immolée cette nuit même. J'arrive trop tard pour celle-là, mais, espérons-le, pas pour d'autres !

» Le tout est de savoir comment parvenir jusqu'à « eux ».

— Ecoutez !

Des heurts sourds, étranges, se faisaient entendre, suivis par de lugubres grincements de ferrailles.

— Attention, hurla Tom Wills en se jetant en arrière. Le lit !... Regardez le lit !

Une houle singulière sembla soulever le meuble tout entier, et soudain avec une sorte de rugissement il s'éleva presque jusqu'au plafond, découvrant une énorme et obscure ouverture carrée.

— Tirez ! rugit Tom en voyant une main agripper le rebord et une tête sortir de l'ombre.

— Non, ne tirez pas sur moi, burla une voix affolée, mais sur cette brute qui me court après comme un possédé !

Une lanterne allumée jaillit soudain de l'ombre et roula sur le sol, tandis qu'un homme, aux vêtements lacérés, bondissait aux pieds de Dickson.

— Je me nomme Culley, et je suis l'adjoint du maire de Limmock, pleura l'homme. Mais celui qui me poursuit est le diable en personne.

Il avait à peine dit qu'un rauquement sauvage se fit entendre et que deux mains énormes jaillirent des profondeurs.

— Ouah !

Une sorte de gorille bizarrement accoutré, à la mine aussi hideuse que féroce, bondit hors du trou et se jeta sur les hommes.

Une rafale de coups de feu retentit.

L'atroce créature poussa une plainte immonde et s'écroula.

Les balles explosives, dont les armes des détectives étaient chargées, lui avaient arraché la moitié du crâne et troué largement le torse.

— L'homme-singe, dont parle Grestock, dit calmement le détective. Nous sommes sur le bon chemin. Je vous remercie, maître Culley. Mais dites-moi d'où vous sortez.

— Le sais-je moi-même ? Un drôle de pays en vérité. C'est au fond de la terre et pourtant on y voit assez clair par moments. À certains moments, on dirait des grottes affreuses, à d'autres de splendides palais.

» Je pense que ce sont des pyramides.

— Pourquoi des pyramides ?

— C'est plein de ces vilaines choses noires et sèches... Ah... j'y suis : des momies !

— Elles ne bougent pas ?

— Mais non, répondit Culley étonné. Pourquoi des momies bougeraient-elles ? Seul, ce démon que vous avez tué bougeait, et comment !

» Il s'est mis à courir derrière moi, mais beaucoup moins vite, tout en poussant ses horribles « ouah ! ouah ! »

» J'ai vu un grand escalier et je me suis dit qu'il devait me ramener à la surface de la terre. Tout en haut de cet escalier, je me suis trouvé devant une muraille et, chose curieuse, il y pendait comme un cordon de sonnette. Je l'ai tiré sans trop savoir pourquoi. Bien m'en a pris, puisque la porte me fut aussitôt ouverte et que me voici !

— Maître Culley, dit Harry Dickson, vous me paraissez être un solide gaillard qui, au surplus, n'a pas trop froid aux yeux. Vous allez pouvoir nous être utile.

Il se tourna vers Tom Wills.

— Courez jusqu'à l'auto avec Culley et rapportez-en les deux grands fuseaux d'acier auxquels sont assujetties des courroies. Je suppose, maître Culley, qu'un poids de soixante livres n'est pas fait pour vous effrayer.

— Pas du tout, répliqua fièrement le maître tailleur de Limmock.

Quelques minutes plus tard, Tom et Culley étaient de retour.

— Qu'est-ce que sont ces machines, questionna le tailleur en montrant les deux longs fuseaux qu'il portait fixés sur ses épaules.

— De dangereux voisins, mon ami, répondit Harry Dickson en riant. Des bombes d'avion...

6. La bête et la belle

Maître Culley avait dit vrai : tout à coup, sans que les détectives sachent bien pourquoi et comment, ils n'eurent plus besoin de torches électriques, ni de lanternes, pour s'éclairer à travers les grottes souterraines où ils avançaient.

Tom Wills fut le premier à en faire la remarque et son maître ne put répondre que par une conjecture scientifique :

— Un phénomène électrique sans aucun doute. De lumière froide. Il nous manque malheureusement les appareils nécessaires pour la polariser. Est-ce un phénomène naturel ? C'est possible, mais je ne le crois pas.

— Dans ce cas, les rats de cave ne sont pas des imbéciles, dit Tom Wills.

— Je crains que l'unique façon qu'il nous soit permis d'adopter envers « eux » ne détruise beaucoup de secrets et de découvertes, murmura le détective. Mais nous ne pourrions nous conduire autrement. Nous allons nous trouver devant des choses tellement inhumaines !

La grotte qu'ils continuaient à arpenter était bien bizarre en vérité et ne méritait le nom de grotte que parce qu'il aurait été difficile de lui en appliquer un autre.

Elle présentait la forme intérieure d'un demi-cylindre ; ses parois étaient noires et lisses. La lumière, très pâle et légèrement irisée, consistait en de minces écharpes vaporeuses, lentement mobiles et se déplaçant le long de la haute voûte dans un silence saisissant.

— Tenez, fit tout à coup Culley, c'est ici que le vilain singe de tout à l'heure a failli m'avoir. Il sortait de ce trou-là, à votre droite, tandis que je descendais l'escalier dont vous voyez à votre gauche les premières marches.

— Suivons la route du singe, opina Tom Wills de bonne humeur. J'espère qu'il ne nous mènera pas dans les branches d'un arbre.

— Où avez-vous vu les momies, maître Culley ? demanda soudain Harry Dickson.

— Ah... fit le tailleur, c'est étrange, elles n'y sont plus. Pourtant il m'a semblé, en courant le long du passage que nous venons de quitter, qu'elles se rangeaient le long des murs. Elles étaient toutes très sages, c'est-à-dire parfaitement immobiles.

— Alors, c'est qu'elles ne sont pas restées sages ! déclara Tom.

Mais cette parole légère mourut sur les lèvres du jeune homme, car, soudain, l'espèce de boyau rocheux où ils circulaient prit fin, et ils se trouvèrent devant une immense esplanade baignée d'une clarté laiteuse.

Ils se tenaient au bord d'une haute corniche, et leur regard plongeait dans une formidable et profonde vallée.

— Une ville ! s'écria Tom.

Une ville... Une ville, oui, mais surtout une cité de cauchemars !

Des édifices aux proportions colossales se suivaient au long des larges avenues ; des places publiques prenaient des proportions de vastitudes.

Harry Dickson laissa une minute ses compagnons à leur stupeur, puis il dit doucement :

— Ceci est absolument irréel, mes amis. De fait, nous nous trouvons devant un phénomène de réfraction lumineuse assez mal étudiée encore, mais qui régit parfois les paysages souterrains. Ce que nous voyons n'est qu'un jeu de miroirs, et les miroirs sont deux petits lacs souterrains qui réfléchissent les formes et, grâce à une différence de densité des couches atmosphériques intérieures, les multiplient et les grossissent presque à l'infini.

— Alors cette ville n'est pas si grande ? demanda Tom.

— Puisque deux bombes d'avion suffiront largement pour la vouer au néant, qui est sa juste place, trancha sombrement le détective.

— Mais que voyons-nous dans cette profondeur ? demanda Culley. Est-ce vraiment une ville ?

— Oui, c'est Babylone.

Tom ouvrit des yeux énormes.

— Ba... by... lone ?

— Je vous expliquerai cela plus tard, et je crains fort que mes explications vous laissent aussi perplexes que cette étrange réalité elle-même.

— Est-elle inhabitée ?

— Non... Voyez vous-même !

Tom Wills et maître Culley virent alors des formes larvaires ramper péniblement le long des rochers.

— Les momies ! s'écria le tailleur.

— Oui... Elles ne sont pas autre chose pour le moment, et rendons grâce au ciel qu'il en soit ainsi, sinon nous n'aurions aucune chance de revoir le beau ciel du dehors.

Tom Wills, renonçant à comprendre, secoua la tête ; maître Culley trouva, lui, que le diable s'en était mêlé et que ce seigneur des

ténèbres pouvait créer des cités souterraines comme bon lui semblait.

Harry Dickson observa longuement l'étrange monde au-dessous de lui et, à plusieurs reprises, il en prit des photos à l'aide d'un petit appareil très sensible dont il s'était muni.

— C'est tout ce qu'il nous sera permis d'emporter d'ici, déclara-t-il.

— Et pourquoi pas davantage ?

— Je vous l'expliquerai plus tard, comme un tas d'autres choses, Tom, mais sachez que ce serait réellement dangereux.

Brusquement il se tut : ses compagnons le virent chanceler et devenir livide.

— En arrière, gronda-t-il, planquez-vous... Vite, cachons-nous derrière ce quartier de roc, sinon tout est perdu !

Sans en demander plus long, ses deux compagnons obéirent et, l'instant d'après, tous trois étaient blottis l'un contre l'autre dans une étroite niche pierreuse, d'où ils pouvaient néanmoins embrasser une partie du paysage.

— Oh, murmura Tom Wills, qui occupait l'extrême bord et dont les regards pouvaient plonger dans la fantastique vallée, des hommes !

Sur une terrasse des hauteurs, il venait d'apercevoir deux hommes en costumes de touristes s'avancer à pas lents.

Harry Dickson les observa à son tour.

— Les hommes de Grestock House ! fit-il simplement.

— Vous dites ? Mais dans ce cas ils devraient être âgés de plus de cent ans, et ils ont tout au plus l'air d'en avoir trente.

— Vous avez raison, répondit le détective. Mais, à présent, taisez-vous et regardez !

Les « momies » s'étaient remises en mouvement, avec une lenteur telle qu'on aurait dit qu'un immense poids invisible les accablait.

Et, soudain, l'hymne jadis entendu s'éleva, sauvage, formidable...

Mais ce n'était plus seulement ce chœur forcené qui captivait l'attention angoissée des trois hommes, mais un pas lourd, fantastique, pilonnant la terre et qui faisait vibrer la corniche tout entière.

— Le pas de la chambre noire, balbutia Tom Wills, en proie à une frayeur sans bornes.

— Restez maîtres de vos nerfs, ordonna Harry Dickson. Ce drame inouï, surgi du plus vaste des cauchemars, tire à sa fin. Mais, quoi que vous puissiez voir, ne bougez pas, ne criez pas...

Il avait à peine dit qu'il eut, lui-même, toutes les peines du monde à étouffer une exclamation horrifiée.

Sans qu'on ait pu se rendre nettement compte d'où « la chose »

était venue, elle se hissait sur les bords de la corniche à l'aide de deux moignons de bras informes, terminés par des griffes aiguës.

Bientôt un mufler de ténèbres suivit, une sorte de rostre de scorpion démesurément grandi. Les yeux n'étaient guère visibles, cachés dans les replis d'une peau noire et huileuse, mais une gueule fantastique fendait ce qui devait lui servir de tête. Quelques instants plus tard, avec une souplesse qu'on n'aurait osé attendre d'une masse aussi informe, la créature bondit au milieu du sentier rocheux, faisant frémir le roc sous son poids.

Vraiment, elle ne suscitait pas d'autres idées : la noirceur, le poids, la laideur.

Tom et Culley s'étaient blottis contre la paroi, sans oser faire un geste, mais ils virent le maître prendre une attitude nettement triomphante.

— Passez-moi les grenades, Tom !

Machinalement, le jeune homme lui tendit deux cylindres allongés.

Harry Dickson serra les dents puis, arrachant les bracelets protecteurs, il lança les terribles engins de destruction dans la direction du monstre.

Ils éclatèrent en arrivant au but.

Tom et Culley avaient aussitôt glissé des masques protecteurs devant leurs visages.

Ils virent une fumée ondoyer autour de la créature immobile et comme étonnée, mais cela ne dura guère. Avec un barrissement retentissant, elle se mit à tourner sur elle-même et, trébuchant soudain, disparut par-dessus le parapet de pierre, dans les profondeurs de la ville, interdite.

— Hurrah ! s'écria Dickson, c'est ce qui pouvait nous arriver de meilleur ! Ah, mes amis, nous avons joué sur du velours. Et, maintenant, parachevons notre œuvre.

Du fond du gouffre, de singulières clameurs s'élevaient à présent. Tom Wills put voir les deux hommes qu'il avait entrevus courir de long en large, en donnant tous les signes d'un vif effarement.

Harry Dickson prit les bombes d'avion et en retira doucement les masselottes. Il fit de même avec les cylindres à gaz.

— Que de choses mystérieuses nous allons détruire, murmura-t-il, mais il le faut ! Il n'y a pas de place sur terre pour des êtres pareils. Qu'ils rentrent donc dans la nuit, dont ils n'auraient jamais du sortir !

Les bombes glissèrent à leur tour par-dessus le parapet.

— Au galop ! ordonna Dickson, car il n'est pas impossible que l'effet soit plus terrible qu'on ne l'escompte.

Il dit, et presque aussitôt une fantastique vague de feu monta

de l'abîme.

— Là... que disais-je, cria le détective alarmé. Nous avons dû toucher certaines réserves d'explosifs ou... que sais-je moi !

Un grondement immense lui répondit. Tous trois couraient dans le couloir, dont l'air devenait brûlant et irrespirable.

— L'escalier ! s'écria Culley.

— Dieu soit loué !

Ils débouchèrent dans la chambre noire, mais le souffle embrasé les y suivait déjà.

— Même le lit du Diable gardera son mystère, murmura Harry Dickson, en jetant un dernier regard sur l'étrange couche d'orichalque. Tant mieux peut-être. Il faut que tout ceci soit voué à l'oubli !

Quand ils atteignirent l'auto, les premières flammes commençaient à fuser hors de Limmock Castle.

*

Non, la tâche du détective n'était pas achevée et ce qui lui restait à faire n'en était pas la partie la moins curieuse.

Après avoir fait la leçon à maître Culley, qui jura sur l'honneur de ne rien raconter de tout ce qu'il avait vu, Harry Dickson regagna Leith en grande hâte.

Nous l'y suivons aux côtés de Tom Wills, par les ruelles du vieux port, pour arriver enfin dans celle où s'ouvre l'échoppe de Jérémie Buzeneyer.

Le soir va tomber. Il bruine et les chiches lumières des réverbères s'allument dans ce quartier torve.

Harry Dickson est nerveux. On dirait qu'il appréhende plus la rencontre qu'il prévoit que la formidable puissance de l'abîme.

Tom le suit, machinalement ; il s'est résigné à vivre des heures invraisemblables sans les comprendre.

Derrière les vitres grasses de la boutique du taxidermiste, luit une humble petite lampe.

Harry Dickson frissonne, car l'achèvement de son œuvre l'écoeure singulièrement. Mais il le faut...

— Si parfois ma main n'était pas sûre... murmura-t-il avec émotion, à l'oreille de son jeune disciple.

— Oui, maître, je sais...

Ils se trouvent devant la porte, qui n'est fermée qu'au loquet.

Des ombres énormes d'oiseaux de mer et de marécage s'allongent vers les détectives qui entrent.

Une grande jeune femme, en long sarrau noir, dépose le scalpel qui lui sert à éventrer le corps épais d'un grand milouin.

— Vous désirez, messieurs ?

Sa voix est harmonieuse, son beau visage las et reflétant une grande intelligence. Harry Dickson a hésité. Son cœur semble se

pétrifier. Pourtant, il connaît le terrible prix de cette hésitation.

Mais la jeune femme aussi semble comprendre. Ses yeux s'ouvrent démesurément, deviennent énormes, terribles, effroyables.

Dickson est vaincu... Ce regard infernal aura raison de sa puissante énergie.

Non... Tom Wills est là. Par hasard, il a tourné les yeux vers le corps rougeâtre, et ils n'ont pas rencontré ceux de Rheina Schooten.

Au moment où Harry Dickson chancelle, comme frappé par une force inconnue, deux barres de feu jaillissent par-dessus son épaule et la femme, atteinte en plein front, s'écroule.

— Tom, gémit le détective... Vous m'avez sauvé la vie... Vous avez sauvé un monde.

Il s'arrêta devant le corps immobile de Rheina, et son élève l'entendit murmurer avec angoisse :

— Mon Dieu... si cela n'était pas ?

Mais, presque aussitôt, il se rejeta en arrière avec un cri d'horreur et de dégoût.

— Regardez, regardez... cela commence !

Les beaux traits de Rheina venaient de se fondre soudain, les lignes en disparurent, des taches noires coururent sur les joues qui, soudain devenues caves, ne furent plus que des trous.

— Que se passe-t-il ? demande Tom en tremblant.

Harry Dickson répondit de la façon la plus énigmatique :

— Rhâna, grande prêtresse du démiurge Baal. Voici ce qui reste de sa... momie.

7. L'explication hallucinante

Harry Dickson ne parle jamais de cette aventure ; ce n'est que devant quelques très rares familiers qu'il a bien voulu soulever l'épais voile couvrant ce mystère.

— La macrobiotique... commence-t-il.

Aussitôt on se récrie autour de lui.

— Quel mot barbare !

— Mais combien prodigieux, répond sentencieusement le détective, puisqu'il signifie l'art de prolonger quasi indéfiniment la vie !

» Dans la nuit des temps ce fut une science ; une recherche hasardeuse et sans méthode aux siècles plus rapprochés de nous, témoin l'élixir de longue vie de Raymond Lulle et d'autres alchimistes ou nécromants.

» Cette science semble avoir été cultivée par les prêtres égyptiens ; n'a-t-on pas émis l'hypothèse audacieuse que leurs momies n'étaient qu'une forme latente de vie, pouvant être ranimée en des époques déterminées ?

» En Babylonie, presque mille ans avant Jésus-Christ, cette science possédait des adeptes fort savants parmi les prêtres desservant le dieu ou plutôt le démon Baal. Mais leur science était hermétique, c'est-à-dire qu'elle ne sortait pas d'un cercle très étroit d'initiés. Sous le règne de Nabonassar, celui qui détruisit les monuments et actes qui constataient l'existence de ses prédécesseurs, afin de passer pour le premier roi, ils s'attirèrent la colère de ce souverain et durent s'exiler.

» S'exiler où ? Il m'a fallu fouiller dans les ouvrages fort rares qui en parlent, mais ces livres furent assez explicites pour me fournir la clef de cet angoissant mystère. Encore ne le donnent-ils que sous la forme d'une légende :

» Fuyant la colère du monarque, la caste des prêtres quitta le pays et arriva dans une région volcanique, que je n'ai pu situer toutefois.

» Ils descendirent dans un volcan éteint et parvinrent dans un vaste monde souterrain. Ceci ne doit pas nous étonner. La science moderne est à même d'affirmer aujourd'hui que tous les volcans du globe communiquent entre eux, qu'ils soient en activité ou éteints.

» Comment y vécurent-ils ? N'oublions pas que les grandes profondeurs peuvent parfaitement entretenir une faune et une flore,

bien que fort spéciales.

» Sans doute nombre d'entre eux périrent-ils, mais un groupe demeura néanmoins, s'acharnant sur les arcanes de la mystérieuse science macrobiotique.

» Et celle-ci a dû s'ouvrir pour eux !

» Oui, ne me regardez pas avec ces yeux effarés. Ce sujet a été traité d'ailleurs avec beaucoup de fiction, mais également avec beaucoup de vérité, dans un livre moderne dont je vous conseille la lecture.

» Donc, ces singuliers et troublants émigrés parvinrent à reculer les bornes de la vie au-delà de toute limite imaginable.

» Entre-temps, ils continuaient leurs pérégrinations souterraines, et ils arrivèrent dans l'immense pays de grottes qui se trouve sous les Grampians.

» L'endroit leur parut bon ; ils y restèrent.

» Mais leur science s'était accrue. Je suppose que ces nomades des ténèbres devaient être tous des savants. Toutefois, ils restaient fidèles au culte de jadis, celui du démiurge Baal. Et leur Baal à eux était une créature antédiluvienne, quelque crapaud monstrueux dont ils avaient prolongé la terrible vie.

» C'est lui que tuèrent nos grenades !

» J'en viens maintenant à l'aventure de John Grestock.

» Tout me fait croire que ces hommes des grands fonds furent obligés, à un certain moment, de faire appel au monde de la surface.

» Je suppose que c'est le manque de ventilation des grottes qui en fut cause.

» Leurs hommes s'étiolaient ; leur démon Baal donnait des signes de sénilité.

» Il devait faire une cure d'air, ni plus ni moins.

» Leurs ingénieurs hydrauliciens n'eurent aucune peine à faire surgir l'île et le lac de Limmock, mais mal leur en prit : l'île fut aussitôt occupée.

» Certes ils auraient pu en détruire les habitants, mais ils avaient appris que le monde de la surface était lentement devenu redoutable. Ils attendirent le départ des Grestock pour installer leur dieu à l'air libre, dans son fameux lit à sacrifices. Car cet horrible démiurge trouvait dans ce lit et ses repas et son repos. Les victimes y étaient assommées par la chute du formidable baldaquin.

— Pourquoi ne tuèrent-ils pas Grestock ? demanda-t-on.

— J'en suis ici aux conjectures, et je vous avoue qu'elles sont faibles.

» Rappelez-vous les deux hommes, habillés à la façon des gens de la surface.

» La peuplade de l'abîme avait trouvé bon d'envoyer des

estafettes à l'air libre. Deux de leurs chefs ont dû se mêler à notre monde. Péniblement ils en acquirent le langage et les allures. Et qui sait s'ils ne s'humanisèrent pas davantage, car ils ont agi envers John Grestock en « hommes », plus même, en gentlemen !

» Mais un troisième envoyé, une femme cette fois, fut détaché en terre étrangère : la grande prêtresse de Baal, Rhâna, dont j'ai retrouvé le nom et la description dans les livres susdits. Elle se condamna à une vie chétive et cachée, aidée toutefois par une sorte de monstre domestique, dont John Grestock fit la connaissance et maître Culley également.

» Rhâna ne s'était pas humanisée, elle !

» Mais n'anticipons pas.

» Après le départ de Grestock, les deux envoyés prirent peur. Ils firent disparaître le lac et l'île et ce fut désormais dans le château de Limmock que le démon Baal fit sa cure d'air, quand le besoin s'en faisait sentir.

— Et Servus ? s'écria-t-on.

Harry Dickson baissa la tête.

— Je suppose qu'il entra en contact avec les deux « gentlemen » des ténèbres, et devint quelque peu leur allié, sans toutefois parvenir à connaître leur secret. Quand il entendit offrir en vente les livres de Grestock, il craignit la révélation du mystère. Alors une sourde lutte eut lieu en lui : devait-il trahir ses amis de l'ombre, devait-il trahir ses frères de la surface ? Rhâna, ou plutôt son horrible et simiesque domestique, coupa court à cette hésitation en le tuant, comme furent tués Marlwood et un chasseur d'oiseaux que le hasard avait conduit à proximité d'une de leurs « manches à air ».

» Il en fut de même du malheureux Teddy Haigh, que la prêtresse offrit en holocauste à son effroyable maître.

— Comment expliquez-vous l'anéantissement posthume de Rhâna ? demanda Tom Wills.

— Je n'explique rien, mais je répète ce que me racontèrent les livres.

» Il paraît que lorsque les macrobes meurent, ce qui arrive la plupart du temps par violence, ils se réduisent rapidement en poussière, comme s'ils n'étaient que vulgaires momies rappelées à la vie par une science infernale.

— Ah ! pourquoi avoir détruit ce monde... ? soupira quelqu'un.

— Et la ruée humaine vers les prodigieux dons de la macrobiotique ? Un courant de folie se serait emparé du monde, et Dieu sait s'il n'y aurait pas eu, parmi les masses ignorantes, et même les autres, un horrible retour vers l'adoration sanglante des démons ?

Et Harry Dickson de conclure :

— Je voudrais avoir rêvé tout ceci mes amis, et non l'avoir vécu !

FIN

La livraison originale intitulée « L'étoile à sept branches » comporte également deux autres récits que nous publions plus loin, dans l'ordre déterminé par Jean Ray.

Voir note 3.

Voir note 3.